



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

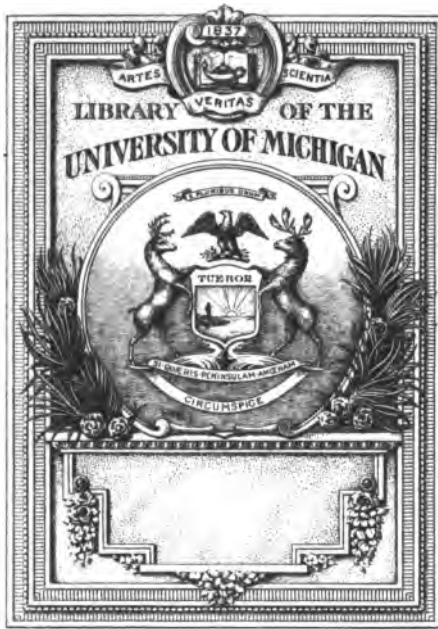
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

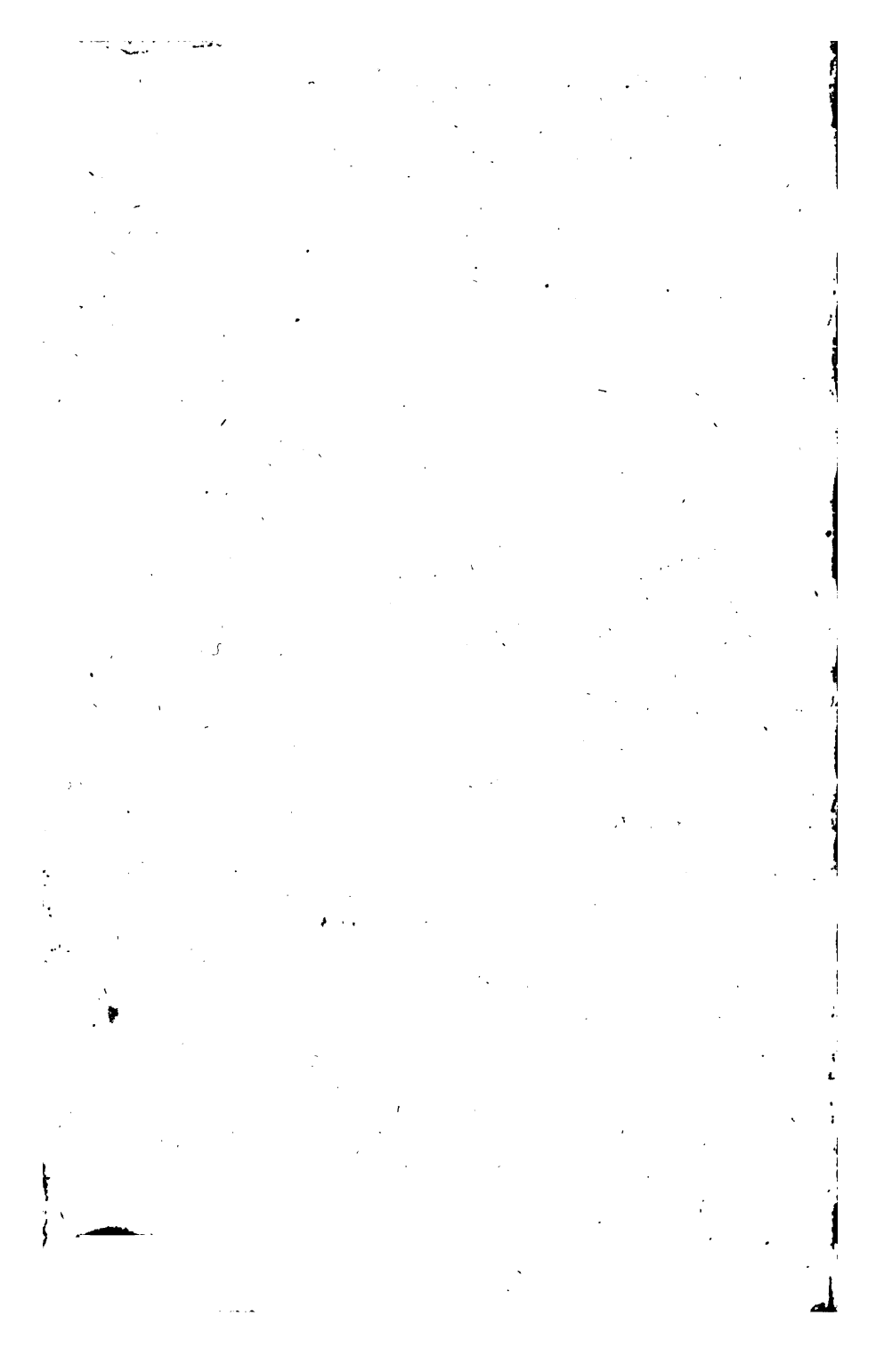
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



848

Mc 55mm

v. 3-4



M^c Sourris arant

M O N

B O N N E T

D E N U I T,

hous Sébastien
P A R M^r. M E R C I E R.

T O M E I I I.



A L A U S A N N E,

Chez JEAN-PIERRE HEUBACH ET COMPAGNE,

M. D C C. L X X X V I I I.

Amor in ... 199

...

Terg.
Romance lang.
gu

...

...

...

...



MON BONNET DE NUIT.

L'AUGUSTE ASSEMBLÉE.
SONGE.

J'ÉTOIS enseveli dans un profond sommeil, lorsque je crus entendre une voix près de mon oreille ; cette voix foible qui ressembloit au murmure du vent, me causa plus de surprise que n'auroit fait une voix forte & terrible : que veux-tu : lui dis-je ; *tais toi*, me répondit la voix, *tais toi*, & je me sentis entraîné bien loin dans un salon où étoient vingt personnages, la tête ornée de diadèmes qui n'avoient entr'eux aucune ressemblance : des couronnes rondes, pointues, pyramidales, ceintrées, fermées, fleuronées, perlées, radiales, rayonnées, tourellées, me monroient tous les souverains de l'Europe, & quelques-uns des autres parties du globe.

Tu vois, me dit l'*esprit* qui m'avoit parlé, ceux qui gouvernent les humains. Par une étrange combinaison des choses d'ici-bas, vingt hommes commandent à cent quarante millions de leurs sem-
Tomt III. A

2 *L'auguste assemblée. Songe.*
blables ; les voilà , ces mortels doués de cette
inconcevable puissance , dépositaires d'une force
terrible quoique passagère , & qui agit à une si
grande distance : ses volontés individuelles sem-
blent être concentrées dans leur main ; est au
moindre mouvement , armées , bandes , troupes
soldats , milices , flottes & matelots , se répandent
pour tout ravager ; faut-il s'étonner si la plu-
part , rêvent *gloire , conquêtes , triomphe* ? contem-
ple leur physionomie.

Je contemplai avec curiosité ces hommes qui
n'étoient presque plus mes semblables , tant ils
étoient élevés au-dessus de moi en puissance & en
grandeur : heureusement qu'ils ne faisoient pas plus
d'attention à moi qu'à la mouche qui vole ; l'un
tenoit un livre dont il arrachoit des phrases qui
devoient se changer en loix ; l'autre sourioit au
portrait d'une jeune beauté ; celui-ci composoit
un édit , celui-là dormoit : un des plus anciens
faisoit signe à un tambour , & soixante mille hom-
mes devoient tourner à ce signe ; un autre révoit
profondément à ce qu'il auroit dû faire ; un autre
avoit l'air de ne penser à rien.

On en pesoit un en cérémonie ; il avoit pesé
250 livres l'année précédente , il en pesoit aujour-
d'hui 260. Grande joie pour ses sujets , grande
fête par-tout l'Empire !

J'en vis un au teint noirâtre , qui regardoit fier-
ement son voisin ; & un autre richement vêtu
qui jettoit sur tous un œil inquiet ; tel la main
sur son épée restoit dans cette attitude menaçante ,
& la conservoit par choix ou par politique.

Errant en liberté parmi ces colosses de gran-
deur , je considérois tout à mon aise leur figure ;
rien de plus curieux que cette noble assemblée :
tous avoient leur habit national , j'en vis d'anti-

L'auguste assemblée. Songe.

ques, d'armoiriés, de grotesques, de majestueux, & je m'imaginois être au foyer d'un théâtre où l'on alloit représenter une tragédie universelle, près de laquelle celles de Shakespear seroient devenues des modes d'unité.

Ces robes magnifiques, ces manteaux précieux; ces broderies, ces turhans, ces écharpes éclatantes qui soutenoient des poignards enrichis de pierrieres, ces cimenterres m'éblouissoient; l'un d'eux, assis sur un fauteuil, avoit un triple diadème; mais il étoit vieux, podagre, & sans armes: on le faisoit en passant devant lui, mais on ne faisoit pas attention à ce qu'il disoit, quoiqu'il semblât montrer par ses gestes qu'il étoit le distributeur des empires; on le laissoit marquer du doigt de vieilles cartes géographiques qu'il regardoit en souffrant

Trois de ces individus royaux prirent sur ses genoux une de ces cartes, & la déchirèrent en trois morceaux; les autres les regarderent faire dans une surprise immobile.

Ils vouloient parler entr'eux des affaires de ce monde; mais leur langage différoit encore plus que leurs habits, & ils ne purent s'entendre; on fut obligé de faire entrer vingt interprètes qui écoutoient d'une oreille, & rendoient à l'oreille voisine le discours traduit; au milieu de ce manège, l'un portoit la main sur son glaive, & le tiroit à moitié du fourreau, l'autre monroit un canon, celui-ci développoit un parchemin où je lisois distinctement au haut: *au nom de la très-sainte Trinité, &c.*

Toutes ces figures royales prenoient tour à tour un air complaisant, ou farouche; les traits de leur visage changeoient avec une mobilité surprenante: au sourire le plus doux succédoit une con-

4 L'auguste assemblée. Songe.

tenance hautaine, & les interprètes étoient effrayés les premiers de ces gestes rapides & terribles.

Alors entrèrent des hommes qui portoient sur leurs épaules des ballots de marchandises; ils en présentoient des échantillons à tous ces souverains; les échantillons passoient de main en main, & parurent les calmer: l'un après l'autre, ils s'offroient du coton, de la soie, du cuivre, du fer, ou une poignée de sel, &c.

Un de ces monarques arracha de la terre un petit lingot d'or & le donna à son voisin. Ce lingot passa successivement de main en main; chacun le pétrissoit à sa manière, & le dernier qui le reçut, le remit en terre; ce que je ne vis pas sans un grand étonnement.

Ils paroïssent tous d'accord, & prêts à s'embrasser, malgré quelques œillades fieres & impérieuses qu'ils se lançoient au sujet du plus ou moins de révérences, lorsque tout-à-coup survint une querelle: il s'agissoit d'une morue que deux des plus forts vouloient avoir exclusivement. En vain un interprète faisoit signe de la couper en deux, ils s'armerent tous l'un contre l'autre, & j'entendois ces mots, *sucre, café, poivre, morue, thé, mouffeline, indigo.*

Le mot *thé* rétentissoit comme un écho lointain; & je l'entendois encore une demi-heure après qu'il avoit frappé mon oreille.

D'abord cinq se rangerent contre un, ensuite quatre contre deux, puis en parties à-peu-près égales; ils sembloient jouer aux barres, tant le peloton changeoit de forme; une multitude de feuilles volantes tomboient du plancher, & à force de les lire on n'y comprenoit plus rien; les faits démentoient les raisonnemens, & les raisonnemens démentoient les faits; les interprètes allant, venant

L'auguste assemblée. Songe.

en bottes fortes, étoient tout en eau; car ils ne faisoient que courir de l'un à l'autre, & leur version abondoit sans doute en contre-sens; car elle n'aboutissoit qu'à aigrir les superbes contestans: bientôt les interprètes effrayés se sauverent leur plume à la main, & moi curieux de voir ce qui en résulteroit; je grimpai adroitement sur le chapitau d'une colonne.

Aussi-tôt la sale devint d'une étendue immense; tous ces personnages me parurent hauts de trente coudées; il tirèrent l'épée, mais ces épées flamboyantes étoient si longues qu'il n'y avoit que la pointe qui touchât la pointe; aucun d'eux ne fut blessé personnellement; la longueur des lames ne le permettoit pas: il étoit seulement tombé de leurs robes, de leurs couronnes, de leurs vêtements, quelques diamans, quelques perles, quelques émeraudes. Quand la pointe de leurs épées fut émouffée, ils les remirent tranquillement dans le fourreau; les interprètes rentrèrent, taillèrent de nouveau leurs plumes, & passèrent de main en main quelques nouveaux échantillons de marchandise.

Alors je vis un visage bazané, & un visage blanc qui se careffoient de l'œil: tous prenoient avec joie, l'un du girofle, l'autre du bois de teinture, l'autre de la poudre d'or: après plusieurs gestes de satisfaction, il entra des musiciens, & le vieillard à la triple couronne se leva de son coin, & entonna un cantique qui fut suivi d'une simphonie propre à l'ouverture d'un bal; un artificier prit un reste de poudre à canon, & en forma des fusées volantes.

Les grandes figures ne danserent point, leur gravité s'y opposoit: les interprètes danserent pour eux, & s'ils n'avoient pas des graces dans leurs

mouvements, au moins suivoient-ils régulièrement la mesure : qu'y a-t-il de plus compassé qu'un ballet diplomatique ?

Le bal fini, une grande table magnifiquement servie se trouva au milieu de la salle : les interprètes n'étoient pas digne de s'y asseoir, & ils s'enfuirent avec les musiciens qui se voilerent respectueusement d'un rideau pour jouer des sérénades.

J'avois déjà dit en moi-même : où sont les augustes épouses de ses sérénissimes majestés ; n'aurai-je point le plaisir de les admirer ? car une princesse n'est jamais laide.

Dans ce moment la visière d'un casque s'abaissa, & le personnage que j'avois pris pour un homme, montra un visage de femme : son œil étoit fier & gracieux tout à la fois ; elle étoit obéie, ceux à qui elle commandoit, adoroient ses ordres & sa personne ; son sceptre étoit d'une grandeur démesurée, il étoit même mal proportionné : cependant elle le portoit sans peine ; & même à table, elle sembloit le porter encore.

Quand elle prit place à cette table où tous les souverains s'asseyoient, les reines & les princesses en firent autant, & ce n'étoit pas pour moi une mince satisfaction, de voir les épouses d'empereurs, de sultans, de rois, de princes ; enfin de tout ce qui avoit l'honneur de commander à l'espece humaine ; il me sembloit même que la plupart de ces princesses, jouissoient encore mieux que les monarques des plaisirs attachés à la royauté ; car elles n'avoient rien à faire qu'à choisir, chaque jour, entre des voluptés nouvelles.

Chaque monarque avoit apporté des productions de son pays, quel festin ! tel ne figuroit que par les épiceries ; tel au lieu de vin donnoit de la biere

en paroissant s'excuser; tel autre ne devoit briller qu'au dessert; mais le plus heureux de tous par la position de son royaume, dédommagea l'assemblée.

Rien ne rapproche les hommes comme de manger ensemble; bientôt la bonne chère portée aussi loin qu'on puisse l'imaginer, & les bons vins de France, chassèrent la morgue ainsi que l'idiome politique, déridèrent les fronts, & égayerent les propos: les princesses, je ne puis trop deviner pour quelle raison, ne se lassèrent pas de regarder l'autocratrice, & leurs réflexions se lisoient pour ainsi dire, dans leurs regards attentifs & curieux.

Les échançons & les valets, témoins importuns, s'éloignèrent; toutes ces figures se mirent à converser librement en François, en conservant néanmoins l'accent de leur pays. C'étoit nos heureux vignobles qui avoient opéré ce prodige; le vin ouvroit les secrets replis de leurs cœurs: ils paroissoient tous aimer le plaisir & la joie; car à quoi sert d'être puissant si l'on ne fait pas se réjouir.

Sans savoir comment cela s'étoit fait, je me trouvois enfermé dans un vaste pâté qui fut placé au centre du service par un des grands officiers des couronnes. J'écoutois tout, tapis sous la croute, qui, comme un dôme me couvroit en entier; je reposois mollement sur des couches de lard & de morilles, suçant mon matelas, & je riois tout bas de l'entretien de ces potentats illustres, qui mangeoient & parloient comme des auteurs, & qui comme eux goûtoient le plaisir de la table dans toute son étendue.

C'est bien ainsi que mes confreres & moi avons maintes fois dîné, donnant carrière à notre facé-

tieuse imagination : la chere étoit délicate, mais la liberté joyeuse & vive étoit meilleure encore, les auteurs sont des êtres indépendans, des especes de rois dans leur invisible domaine ; ils ne sacrifient aucune idée en face de leurs amis ; leurs livres ne contiennent jamais que la moitié d'eux-mêmes ; & pourquoi les rois, un jour dans leur vie, ne converseroient-ils pas comme des auteurs ? de tous les plaisirs de la société, c'est assurément le plus agréable.

Que de bons mots échapperent à ces têtes couronnées ! le doyen d'entr'eux avoit à tout propos des reparties pleines de sel : celui qui étoit en face de lui, étoit vraiment littérateur, aussi avoit-il pris son parti en philosophe : j'écoutois attentivement, lorsqu'un des plus jeunes qui mangeoit beaucoup & parloit peu, prit son couteau, en ouvrit le pâté, & ne me toucha heureusement du fer que vers le haut de la cuisse ; je ne dirai point qu'une blessure d'une main royale ne fait point de mal ; sauf l'honneur, la douleur m'éveilla : les yeux ouverts je crus entendre la voix grêle & foible qui m'avoit déjà parlé, & qui me disoit encore, *tais toi, tais toi.*

C O U R O N N E M E N T

D E P É T R A R Q U E.

C'EST le plus beau triomphe qu'un écrivain ait obtenu dans les siècles modernes. Poètes de nos jours, écoutez ; vous n'en avez point vu & vous n'en verrez point de semblable.

A Rome, le 22 Mai de l'an 1341, on chanta

une grand'messe solennelle qui fut suivie d'un festin, où tous ceux qui cultivoient les lettres furent invités : le maître des cérémonies fit apporter sur la table des œuvres de ce poëte ; & les déposa sur de riches carreaux de velours : après un discours sur le mérite de cet auteur, les savans conclurent qu'il méritoit de recevoir la couronne & qu'on eût à préparer son triomphe.

Aussi-tôt on le dépouilla de ses habits, on lui mit au pied droit un cothurne rouge, chaussure de l'ancienne tragédie, & au pied gauche un brodequin de couleur violette, emblème de l'ancienne comédie : on le revêtit d'une longue robe de velours cramoisi sur un pourpoint orange ; le bord étoit d'un galon d'or, ce qui signifioit que ces vers étoient affinés & épurés comme l'or ; une chaîne de diamans formant la ceinture, exprimoit le brillant de ses idées ; un manteau de satin blanc, symbole de l'innocence, annonçoit que ses mœurs étoient irréprochables, & qu'il n'avoit jamais offensé personne.

On lui mit sur la tête un bonnet pyramidal propre à recevoir plusieurs couronnes, & le bonnet élevé en pointe, figuroit encore l'élévation de son esprit ; le collier avoit la forme d'une lyre, & sa chaîne étoit composée de petits serpents entortillés les uns aux autres ; comme pour signifier la souplesse & la sagacité de l'esprit, qui avoit su enchaîner l'harmonie & la pensée sous des cadences & des tours poétiques.

Les gants qu'on lui mit aux mains n'étoient pas moins mystérieux ; ils étoient de peau de loutre ; animal qui vit de rapine, mais animal adroit, nouvel emblème du vol ingénieux qu'il est permis aux poëtes de faire aux anciens ; ce qui les distingue éminemment du lourd & effronté plagiaire.

La queue de sa longue robe étoit portée par une fille échevelée, déchauffée & couverte d'une peau tigrée : il n'est pas besoin de dire qu'elle annonçoit l'enthousiasme ; car elle portoit en plein midi un flambeau ardent.

Le poète ainsi équipé, descendit de la salle du palais des Colonnes dans la Cour, où il trouva un char fait en forme de mont-parnasse, avec Appollon & les neuf Muses : les symboles des divinités fabuleuses étoient peints autour de ce char ; parce que la mythologie est encore l'ame de la poésie.

Le trône sur lequel le poète fut assis étoit supporté par un lion ; par un tigre, par un léopard, par une panthere ; ce qui faisoit entendre que les poètes, à l'imitation d'Orphée, ont le pouvoir de dompter & d'appriivoiser les monstres : les trois Graces demi-nues, & les mains entrelacées, l'accompagnoient sur le char comme ses fideles compagnes : la Réverie sous la figure d'une jeune fille couronnée d'étoiles, étoit à ses pieds.

Deux grands chœurs de musiciens rangés sur deux lignes, marchoient à pied, tandis que des satyres & des faunes dansoient autour du char ; parce que la musique & la danse sont invariablement subordonnées à la poésie : ces musiciens chantoient tour à tour des vers latins & italiens à la louange du triomphateur ; les fleurs tomboient des fenêtres jetées par la main des plus belles femmes, qui de l'autre versoient des eaux odoriférantes. (1)

Arrivé au Capitole, le poète fit un discours, &

(1) Une d'entr'elles, dit-on, s'étant trompée, voida une fiole qui renfermoit un cosmétique, dont la composition étoit si violente, que les cheveux tomberent au triomphateur à tous les endroits qui furent touchés de cette eau. Mais ce récit pourroit être encore emblématique, & signifier la jalousie & la rage caustique de quelque poète infortuné.

le sénateur chargé de le couronner, lui mit sur la tête une couronne de lierre pour la poésie dythirambique, une de laurier pour l'héroïque & une de myrthe pour la lyrique. Les quatre filles les plus distinguées de Rome, lui apportèrent leurs ouvrages de broderie en signe de reconnoissance, de tout ce que l'amant de Laure avoit publié en l'honneur de leur sexe.

Du Capitole, le poëte marcha à pas lents par la ville, distribuant au peuple diverses pieces de monnoie, selon l'usage des anciens triomphateurs. C'étoit encore une signification de la généreuse & noble libéralité des poëtes, qui donnent abondamment au peuples des idées, des Sentimens & des plaisirs vifs, sans en rien recevoir que quelques applaudissemens.

Il descendit de son char lorsqu'il fut au Vatican, entra dans S. Pierre de Rome, rendit graces à Dieu de son triomphe, & appendit ses trois couronnes au tombeau du prince des apôtres; témoignage non moins visible que l'immortelle célébrité ne sauroit appartenir au poëte irréligieux: les acclamations dues à sa piété, l'accompagnèrent jusqu'au palais des Colonnes, & les principales dames de Rome vinrent lui toucher la main.

Eh bien ! poëtes célèbres dont la nation François se glorifie, avez-vous obtenu parmi nous quelque triomphe qui approche de celui-là ? Les applaudissemens reçus au théâtre s'envolent dans la minute, & les cris impudens des folliculaires vous poursuivent & vous outragent pendant six mois.

Rapprochez du couronnement de Pétrarque, celui de Voltaire : que celui-ci est maigre en comparaison ! Eh ! peut-il être mis en parallèle avec le suffrage de ces princes, de ces prélats, de ces principaux personnages qui fêtoient le poëte Italien dans le sé-

jour & le centre des beaux arts, qui par les emblèmes les plus ingénieux honorerent Pétrarque d'une manière haute & solennelle en présence de tout un peuple, pour le récompenser dignement de ses beaux vers, de ses images brillantes, de ses sentimens puissans & nobles.

V O U.

LES maîtres de la terre ont un souverain qui ne meurt point; c'est le public choisi des nations éclairées: il a les mêmes idées sur des objets très-différens, & c'est son jugement d'abord tacite, puis bientôt solennel, qui cite les rois au tribunal où il n'y a plus d'appel.

Je voudrois donc que la majesté des peuples de l'Europe dont les idées se correspondent, fût établir de nos jours une fête annuelle pour célébrer la mémoire de chaque potentat pacifique, mais ferme, qui respecté de ses voisins pendant toute sa vie, auroit laissé en terre la hache des combats guerriers, pour augmenter chez lui la population; & les progrès de la culture des arts & du commerce.

Je voudrois que la même majesté devant laquelle toute autre s'abaisseroit, fût rendre vils & odieux tous les usurpateurs, les conquérans iniques, les perturbateurs de leurs états & des états voisins; de sorte que tous les rois de l'Europe missent leur gloire à ne perdre pas un pouce de terre, & à ne pas s'agrandir d'un pouce de terre pendant tout leur règne; ce seroit une loi fondamentale & sacrée; ils conserveroient leur lot tel qu'ils l'ont reçu des mains de la Providence; & telle seroit la politique paisible qui honorerait un siècle jaloux, enfin de se distinguer de tant de siècles barbares.

Je voudrois aussi qu'il fut licite à chaque citoyen d'âge mur d'ôter exprès un des boutons des manches de son habit, en signe du mécontentement d'une guerre injustement entreprise : l'improbation de tout ce qui tendroit à ruiner la liberté politique des nations, pourroit se manifester d'un bout de l'Europe à l'autre par des signes conventionnels, & de la plus grande simplicité. On dit bien d'un bout de l'Europe à l'autre, *on prendra le deuil pour telle princesse enfant, décédée tel jour* : est-ce que les généraux citoyens de la société européenne, ne pourroient pas prendre le deuil pour la violation d'un traité, pour une irruption, une ligue ambitieuse, pour un édit violent & déraisonnable, pour un impôt oppresseur, pour la trahison d'un ministre, pour la lâcheté ou l'ineptie d'un général, pour l'exil ou l'emprisonnement d'un grand homme ? & les gazetiers diroient en annonçant l'événement : *Ceux qui s'intéressent au bien général, mettrons un bas noir & un bas blanc pour quinze jours, ils s'ôteront une manchette pour trois semaines en signe d'improbation.*

Quelle force n'auroit pas ce langage muet, & quelle éloquence imposante que ces attributs silencieux de l'opinion publique ! C'est bien alors qu'elle régiroit le monde sans clameur, sans sédition & presque sans murmure : un bouton de moins sur tous les habits, feroit rentrer en lui-même le despote le plus absolu & le plus audacieux.

En vain quelques courtisans flatteurs, ou quelques-uns de ceux qui trouvent leur avantage dans les maux de l'Etat, voudroient montrer le contraire par leur habillement ; confondus par la multitude dont ils seroient hués, la honte les obligeroit à prendre les signes de la façon de penser générale : ainsi ce témoignage universel contrebalanceroit les projets tyranniques.

L'art de faire parler un bouton étoit donc encore inconnu, & le voilà trouvé! On adopte tant de modes différentes en un clin-d'œil, que cette mode nouvelle, cette mode politique pourroit circuler avec la même rapidité, du moins; cette maniere innocente de dire tout haut son avis, sur tous les objets importans qui intéressent & divisent l'humanité, vaudroit bien, je crois, la futile science des signaux vulgaires, dont on s'occupe si vivement depuis quelques années.

Le rôle de gazetier seroit annobli par de telles fonctions, *l'oreille d'un soubier plié ou découpée* pourroit devenir l'interprète de la raison publique, & une *manche d'habit*, le hérault indomptable des droits de l'humanité : les reffources de l'imprimerie ne sont ni aussi faciles ni aussi rapides.

Pâlissez, coupables administrateurs des Etats, mauvais ministres; pâlissez devant *une manchette de moins* ! oh que je suis content de cette idée ! *Dixi.*

A R I S T O T E.

ARISTOTE est plaissant, quand distinguant la bonté morale de la bonté poétique, & établissant que la bonté morale ne se trouvant que dans la vertu, la bonté poétique peut se trouver dans l'imitation d'un caractère imparfait ou vicieux, il ajoute que les femmes peuvent être bonnes, *prises poétiquement.*

Les livres qui nous viennent de l'antiquité font moins l'éloge des femmes que les livres modernes : opposez les galanteries de nos brochures au livre de la Sageffe qui dit en propre termes; *la folie d'un homme vaut mieux que la sageffe de la femme.*

lisez Saint Paul qui dit, *femmes, soyez soumises à vos maris*. Parcourez Horace & Juvenal, vous verrez que ses poètes ne sont pas si polis que nos élégans versificateurs. La femme est honnête ou dissolue, point de milieu : toutes nos productions en vers respirent un encens fade : les livres anciens, en parlant des femmes, disent que leur sexe toujours extrême dans son audace comme dans sa timidité, sort plus facilement que le nôtre des bornes de la modération. Pourquoi y a-t-il tant de femmes impérieuses, acariâtres, capricieuses ? c'est qu'il y en a peu qui sachent aimer ; l'amour détruit ces vices & ne laisse au cœur qu'il domine, que le sentiment du repos & du plaisir.

Les femmes sont adorables, charmantes ; mais c'est lorsqu'elles aiment : l'amour développe en elles toutes les vertus : leur donne tous les talens : il les métamorphose & les enchaîne, & le génie d'Homère, l'esprit de Voltaire, le cœur de Fénelon ne sont rien auprès de leurs inventions, de leur éloquence, de leur abandon ; mais le temps de l'amour passé, ou pour tout autre homme que celui qu'elle aime, la femme en général est ce qu'est une fleur : une belle fleur sans parfum.

Ayez une femme qui vous aime ; la douceur, la fermeté, la patience, le courage, la hardiesse, tout se trouvera en elle : les contrastes les plus frappans lui seront familiers ; il n'est rien en un mot dont le penchant qui la maîtrise ne la rende capable, & cependant vous n'en connoîtrez qu'une. Mais la femme est-elle indifférente ? La moindre liaison avec le premier homme que vous rencontrerez vous vaudra mieux ; soyez donc l'amant ou l'ami d'une femme, ou ne la fréquentez pas.

La femme accoutumée aux hommages, attend des services & en rend peu : l'éducation la rend artifi-

ciéale ; elle cache un sentiment secret pendant de longues années , & cet effort paroît ne pas lui coûter : son orgueil est plus souple que celui de l'homme ; elle le dépose quelquefois , mais elle l'arme dans tous les momens qui ne sont pas donnés à la tendresse : toutes les observations que vous ferez sur les femmes , ne signifient rien si vous ne les voyez que par ces superficies qui paroissent dans la société : il n'y a que la découverte d'un sentiment caché qui vous fera lire dans leur ame ; sans l'amour ou sans l'amitié , la fleur sera inodore.

Il faut que la femme aime pour que son ame ne soit pas altérée ou dissimulée : soyez donc , je le répète , son amant ou son ami , si vous n'êtes ni l'un ni l'autre , elle pourra vous entendre , mais vous ne l'entendrez point.

Le cœur de la femme est un abîme plus profond que celui de l'homme : ce que celui-ci a reçu en génie , l'autre l'a reçu en instinct , & cet instinct est vraiment indéfinissable ; mais quand les convenances se trouvent d'accord chez les femmes avec leur penchant (ce qui est bien rare ,) & que l'objet de leur tendresse est leur époux , tout en elles devient sincérité & vertu ; l'héroïsme leur appartient : on pourroit en citer un grand nombre , qui , comme Arié & Eponine , ont donné au monde des exemples extraordinaires.

Plusieurs d'entr'elle sont le supplice de très-honnêtes gens , qui opposent en vain l'égide de la patience aux traits journaliers de leur mauvaise humeur ; elles semblent se faire un jeu de troubler le repos d'un galant homme , & tel que son état rend maître de toute une province , tremble en rentrant chez lui , du ton dont sa femme ordonne une minute. Pourquoi ? c'est qu'elle n'a pas rencontré l'homme

me fait pour la subjuguier : dès que la femme aime, son caractère devient souple & aimable.

On dit tant de fadeurs aux femmes en vers & en prose, qu'il n'est pas surprenant que la vanité se développe chez elles avant la raison, & ne combatte le penchant que la nature leur a donné à la douceur & à la tendresse.

Il faut que l'esprit des femmes soit cultivé pour qu'elles soient véritablement aimables, on loue la douceur, les graces naïves de la jeune fille élevée dans la retraite; ces qualités lui suffiroient, si sa vie étoit bornée aux soins & aux devoirs domestiques, mais dans nos mœurs actuelles, les femmes tenant une place, & même la première place dans la société : les femmes allant, venant, agissant, protégeant, se mêlant de tout, il faut que leur esprit soit orné, & qu'on leur donne de bonne heure l'habitude de réfléchir : il faut que ce tact si fin dont elles sont douées, s'exerce en grand & sur les objets importants, sans quoi la femme retombant insensiblement dans les bornes étroites de sa sphere, ne sera que tracassière, intrigante, vaine, médisante, toute occupée d'elle-même; & si cette femme par la froideur de son tempéramment, n'a jamais connu l'amour, plus elle avancera en âge, plus elle deviendra dangereuse, triste & insupportable.

Le bonheur répandu si diversement sur la terre, est-il plus ou moins le partage des femmes que des hommes? C'est une question qui ne sera jamais résolue : les femmes dépendent moins de l'opinion en grand, & sont esclaves des bien-séances; mais elles s'arrangent très-bien avec celle-ci; elles ont rarement en tête la chimere de la renommée, & ne tracent pas autour d'elles un si grand cercle.

La route de l'ambition & de la fortune leur est en quelque façon fermée; mais elles n'en ont pas

besoin : il leur est plus facile de vivre, d'exister, de soutenir l'adversité qu'aux Hommes ; & si elles ont besoin d'en être protégées, c'est de leur dépendance même que naît leur empire : tandis que notre esprit nous représente souvent une passion comme une sottise, notre cœur nous la peint comme un plaisir ; malgré la profondeur du jugement & l'élevation du génie, on fait qui des deux l'emporte ; ainsi les femmes nous gouverneront dans tous les temps.

Il importe de les bien connoître, pour parvenir à la connoissance du cœur humain ; car la société, les mœurs, les rapports, les différences parmi les hommes rassemblés, voilà ce qui fixera de préférence, l'attention du philosophe : il aimera les sciences & les arts ; mais il reviendra à la morale, si simple dans ses principes, & si étendue dans la pratique, par la foule des devoirs que les institutions sociales imposent à l'homme.

Je crois, avec plusieurs, que l'amour considéré comme passion active & véhémence, est moins fort dans le cœur des femmes que dans celui des hommes ; elles semblent, sur-tout en France, appercevoir tout le danger de ce sentiment, & ne vouloir en saisir que les sensations agréables : la femme s'attache toujours au moment ; plus sensible une fois sans doute, & moins sensible le reste de sa vie : enfin toutes les femmes voulant ajouter à l'ascendant de leurs charmes, aspirent au despotisme ; mais un petit nombre excepté, elles sont créées pour obéir.

DIALOGUE.

Un Prédicateur & un Philosophe.

LE PRÉDICATEUR.

AH ! quel triste emploi que celui de parler aux hommes sans pouvoir jamais les corriger !

LE PHILOSOPHE.

Est-ce que vous auriez eu cette prétention ?

LE PRÉDICATEUR.

Sans doute ! c'est le but de tout Prédicateur.

LE PHILOSOPHE.

Ce que les hommes connoissent le moins, c'est eux-mêmes ; il leur est donc très-difficile d'agir sans cet être inconnu : nous approfondissons les mathématiques, nous savons faire des vaisseaux, des aërostats, des télescopes, & nous n'avons pas encore une théorie simple & claire de l'homme sous tous ses rapports ; il faut donc commencer par l'étudier, & on lui donnera ensuite des préceptes de morale.

LE PRÉDICATEUR.

De la morale ! mes sermons en sont remplis ; j'y fais même entrer de la rhétorique, car en disant aux hommes leurs vérités, il faut encore leur plaire ; un avaro, un débauché, un méchant vient examiner mon style.

LE PHILOSOPHE.

Ils vous ont entendu & ils ne sont pas corrigés.

LE PRÉDICATEUR.

Tant s'en faut.

LE PHILOSOPHE.

Vous voyez donc que les hommes n'ont jamais eu besoin qu'on les éclairât sur leurs défauts, car ils les sentent ; ils ont la conscience de leur méchanceté.

LE PRÉDICATEUR.

C'est dire en d'autres termes que tout ce que je dis est superflu.

LE PHILOSOPHE.

Je ne dis point cela ; prêchez, je vous y exhorte ; la morale doit être distribuée comme l'eau journallement & abondamment : que la fontaine coule sans cesse, elle invitera ceux qui voudront avoir les mains nettes. C'est à diminuer la somme des défauts que vous devez tendre, car l'homme entre nous n'est pas fait pour la vertu.

LE PRÉDICATEUR.

Qu'osez-vous dire ?

LE PHILOSOPHE.

L'expression est peut-être trop forte ; je voulois seulement vous engager à demander moins pour obtenir d'avantage.

LE PRÉDICATEUR.

Je ne saurois composer ainsi avec eux, & ce n'est

Dialogue:

27

pas en me relâchant qu'ils deviendront moins pervers. Si la masse n'opere point sur leur esprit, que feroit-elle donc si elle étoit divisée ?

LE PHILOSOPHE.

Beaucoup plus, je le crois : ils s'attendent à tous vos anathêmes, ils savent tout ce que vous allez leur dire, ils entendent d'avance vos reproches foudroyans.

LE PRÉDICATEUR.

Tranchez net, nos sermons ne servent à rien.

LE PHILOSOPHE.

Je vous répète que je ne dis pas cela ; vos sermons empêchent de plus grands maux : s'il ne font pas l'homme bon, ils l'arrêtent du moins sur la pente du mal, ils ôtent quelque chose à sa perversité.

LE PRÉDICATEUR.

Mais, c'est à les rendre meilleurs que j'aspire..

LE PHILOSOPHE.

Ah ! c'est-là toute autre chose.

LE PRÉDICATEUR.

Quoi, point d'amélioration sur la terre !

LE PHILOSOPHE.

Des vices de moins, vous dis-je, & c'est déjà avoir beaucoup gagné : le peuple aime la morale un peu plus pour les autres que pour lui-même à dire vrai ; mais enfin il l'aime ; & comme je vous le disois tout à l'heure, à force de voir le jet pur de la fontaine, il s'y lave enfin le bout des doigts.

Dialogue.

LE PRÉDICATEUR.

Eh ! pourquoi n'est-il pas net des pieds à la tête, après mon sermon auquel il n'a rien à objecter ?

LE PHILOSOPHE.

C'est qu'il ne se lave que quand il le veut bien, & qu'il fait ensuite que l'eau ne lui manquera pas.

LE PRÉDICATEUR.

Comment ! que voulez-vous dire ?

LE PHILOSOPHE.

Ne vous êtes-vous pas engagé pour le carême prochain ?

LE PRÉDICATEUR.

Oui ! & je dois prêcher un avent à St. Sulpice dans trois ans.

LE PHILOSOPHE.

Fort bien ! vous répéterez, n'est-il pas vrai, à peu-près les mêmes sermons ? ne sont-ils pas déjà composés & appris ?

LE PRÉDICATEUR.

Oui ? voulez-vous que je reste court en chaire ?

LE PHILOSOPHE.

Vous êtes donc bien sûr que l'homme ne sera pas changé ? Vous comptez fermement sur ses vices & ne croyez pas à l'abolition d'un seul, puisque vous vous êtes préparé à les censurer tous & méthodiquement ; chaque vice a déjà son jour marqué sur la réprimande, vous avez donc décidé par le fait que l'homme est incorrigible.

LE PRÉDICATEUR.

Ce que vous me dites là m'embarrasse, mais si sur la masse j'en touche deux ou trois !

LE PHILOSOPHE.

Bien cela ! vous corrigerez partiellement ; vous ne détruirez pas les vices, mais vous adoucirez leur férocité : tel sans devenir absolument bon sera moins mauvais ; vous pouvez faire naître quelques idées salutaires chez les uns ; & réveiller quelques vertus endormies chez les autres : un école de morale est toujours bonne, excellente, quoique l'espèce humaine ne change pas pour cela ; il n'y auroit plus personne dans le temple, qu'il faudroit que le prédicateur continuât son discours, car la morale est plutôt faite pour l'homme que l'homme pour la morale.

LE PRÉDICATEUR.

Mais si selon vous, elle ne sert point à perfectionner notre nature ?

LE PHILOSOPHE.

Il ne s'agit pas, vous dis-je, de perfectionner ; il s'agit d'instruire, de maintenir le sentiment de la justice, de prévenir le calus, l'endurcissement absolu, voilà le plus pressé ; si avec vos futurs sermons, vous diminuez la masse des vices, vous aurez beaucoup fait ; il s'agit moins de porter l'homme à la vertu que d'empêcher qu'il ne rétrograde ; l'eau est faite pour faire disparaître les souillures, mais elle ne change pas la qualité de la peau, entendez-vous ?

LE PRÉDICATEUR.

Que trop ; ainsi vous me permettez de débiter mon avent & mon carême.

LE PHILOSOPHE.

Prêchez ! prêchez tous les jours ; que l'eau de la fontaine tombe & murmure sans cesse à l'oreille de ceux qui voudront se laver , c'est le moyen que tôt ou tard , les passans trempent ou leurs mains , ou leurs pieds , ou leurs jambes , ou le reste du corps dans l'onde salutaire : ils ne feront pas blancs , mais ils seront moins sales.

LE PRÉDICATEUR.

Je vous prêcherai , monsieur le philosophe :

LE PHILOSOPHE.

J'irai vous entendre , monsieur le prédicateur.

ANTHROPOLOGIE.

CE mot tiré du grec , signifie , *traité de l'homme* ; ce traité nous manque , mais tous les livres , pour ainsi dire , sont consacrés à nous faire connoître l'homme ; ils sont tous de main humaine , & chacun s'y montre observateur de soi ou des autres : point d'homme qui n'ait étudié son voisin , & son antagoniste ; histoire , critique , littérature , philosophie , physique , discours , sermons tout parle de l'homme ; tous les auteurs ne relient leur matière qu'en faisant voir son rapport avec l'humanité.

Le métaphysicien , le moraliste , le logicien ,

tous les philosophes, disent, pour prouver l'excellence de leur art, qu'il intéresse l'homme spécialement : combien de volumes n'a-t-on pas écrits sur nos passions ? l'amour seul en a produit des milliers : comment l'homme n'est-il pas encore connu à fond ? Les Tribunaux n'ont-ils pas exposé tous les effets des passions portées à l'excès, & les comédies, les artifices de la vanité & de toutes les ruses de l'amour propre.

Malgré ces inombrables mémoires sur le cœur-humain, on peut demander encore aujourd'hui, *qu'est-ce que l'homme ?* & la réponse sera aussi difficile à faire qu'elle l'étoit il y a trois mille ans.

Ce seroit donc un bien bel ouvrage qu'une *théorie de l'homme* ; mais comment réunir les connoissances nécessaires pour traiter ce sujet important ? Il tient à toutes les sciences : puis comment l'homme peut-il bien s'appercevoir lui-même ? Où trouver l'historien désintéressé qui ne donnera rien à l'orgueil ou au désespoir de sa foiblesse ?

Avant d'écrire une seule ligne, l'écrivain devroit faire un cours d'anatomie, c'est-à-dire, entrer dans le détail du mécanisme du corps humain, voir les organes que la nature a donnés à l'homme, car elle a voulu qu'il fût tel, & rien ne peut contrebalancer une volonté aussi marquée, aussi absolue : le physique de l'animal nous révéleroit ce qu'on ne démontre pas dans les raisonnements de la métaphysique, qui aura son tour après l'examen physique des objets.

Le premier chapitre d'un ouvrage sur la législation pourroit être intitulé, *de l'estomac de l'homme* ; le second, *des parties sexuelles* ; le troisieme, *des dents*. Des dents de telle structure ! un estomac ! des dents ! humilie-toi, moraliste ! la nature a voulu que ce corps organisé fût soumis à plu-

seurs appétits très-distincts : vois l'empreinte de ces loix souveraines dans ces dents molaires & incisives : l'homme est un être mixte ; toi qui écris sur la morale, consulte donc le naturaliste qui envisageroit d'abord l'homme comme purement matériel, c'est-à-dire soumis aux loix qui constituent son espece.

Le métaphysicien viendroit ensuite, & le considéreroit comme un être pensant, doué de facultés morales & intellectuelles ; il détailleroit les traits de supériorité, de perfection, qui l'élevent au-dessus des brutes : si les observations du physicien nous lient quelquefois à la matiere, le psychologue nous affranchit de ses chaînes honteuses ; combien nous différons des animaux ! combien ils resteront toujours infiniment inférieurs à l'homme ?

N'avons-nous pas la faculté de décomposer ou de généraliser des idées individuelles ? N'avons-nous pas l'imagination qui donne naissance à des choses toutes nouvelles par de nouveaux assemblages d'idées ? N'avons-nous pas la curiosité, ce desir vif & précieux qui nous tourmente, qui nous force à connoître tout ce qui nous environne, qui nous contraint à toucher ce qui est loin de nous, à savoir une multitude de choses éparées, isolées, comme si nous sentions par instinct que c'est d'une multitude de petites vérités que résultent les vérités générales ?

N'avons-nous pas le sens moral qui nous fait admirer & sentir la beauté, & qui nous met dans la confiance des rapports de l'ordre & de l'harmonie touchante de la vertu, qui nous rend sensibles au charme des beaux arts & aux plaisirs intimes d'une bienfaisance universelle ou même particulière ?

N'avons-nous pas la faculté de parler; de peindre toutes les nuances fugitives de nos idées & de nos sentimens, de les transmettre loin de nous & après nous, d'immortaliser enfin notre pensée?

N'avons-nous pas la perfectibilité qui nous fait monter une échelle visible & qui nous donne l'orgueil légitime d'avoir ajouté à notre raison, ou d'avoir combattu nos penchans désordonnés? N'avons-nous pas la faculté d'apprendre à connoître la nature, à voir dans ses productions merveilleuses les traits de l'infinie perfection? Ne nous élevons-nous pas par la pensée vers l'Être qui a tout fait, & n'entrons-nous pas en relation avec lui par le sentiment religieux d'une adoration muette & profonde.

Ne découvrons-nous donc pas enfin, au-delà du tombeau, une autre existence, une perspective encourageante de félicité & de grandeur? Ne tremblons-nous pas tous devant ce moment qui doit juger notre vie entière, & n'avons-nous pas appris à nous condamner nous-mêmes? osons-nous prétendre à cette félicité d'une autre vie, sans l'intervention de la puissance & de la bonté de l'Être éternel de qui nous tenons tout? Il y a donc en nous une étincelle divine qui nous fait sentir tout à la fois notre excellence & notre foiblesse; nous jugeons de la convenance de nos actions par des rapports moraux indépendamment de l'intérêt physique.

Si d'après l'assemblage de ces traits, tel homme dégradé se reléguoit dans la classe des brutes, il faudroit l'y laisser.

Le moraliste viendrait ensuite, & faisant à son tour l'anatomie du cœur humain, détaillant tous les sentimens dont il est susceptible, amour, amitié, tendresse paternelle & filiale, compassion;

miséricorde, reconnoissance, il en feroit résulter par une conséquence naturelle tous ses devoirs : ses leçons ne seroient ni tristes ni sévères ; ce qui n'est réservé qu'aux attrabilaires esprits, qui n'ont pas vu tout l'ensemble de l'homme : il le considéroit sans cesse sous ces trois rapports, qui se contrebalaient l'un & l'autre, & son *traité* terminant l'ouvrage, en feroit la partie la plus nécessaire.

Voilà le *plan* du livre ; mais combien de temps faudra-t-il pour son exécution ? nulle connoissance complète n'est donnée à l'homme, il marche dans la carrière des sciences, il ignore jusqu'où elle s'étend, & plus il avance, plus il voit s'augmenter l'espace qui lui reste à franchir : l'homme ! quelqu'intelligent que tu sois, pense-tu que ta vie prolongée jusqu'à cent ans, fût assez longue pour te connoître parfaitement ? non : ce plan vaste plaît d'abord à l'imagination ; mais quand on veut tracer les premiers chapitres, la réflexion vous dit bientôt qu'il faut s'en tenir au *plan* du livre : ainsi j'ai fait.

TRENTE ANNÉES.

LES anciens bornoient le siècle à trente ans, parce que c'est l'espace d'une génération ; cela s'accorde parfaitement avec plusieurs observations nouvelles, qui donnent à cette durée une période harmonique : tout se renouvelle dans l'espace de trente années ; la magistrature, le ministère, les académies, les professions mécaniques, les régimens, offrent des membres nouveaux : sur trente vivans à-peu-près, la mort en prend un chaque

année : au bout de six lustres nous pouvons dire avoir enterré toute une génération.

Réformons donc notre manière de parler : il est ridicule de dire *mon siècle*, comme si l'on vivoit cent ans ; il faudroit mieux imiter les anciens , & quand nous parlerons d'un siècle , n'entendons parler que de trente ans : alors plusieurs pourront se vanter d'avoir vu tout un siècle.

Les trente années qui ont précédé l'instant où j'écris, sont ensevelies dans le néant ; c'est à dire qu'elles sont comme si elles n'avoient pas été : elles ont cependant existé, ainsi que le moment présent existe : elles ne sont plus !

Quel anneau tient cette longue chaîne de siècles, composés d'années, de mois & de jours ? de quel abyme s'élancent-ils ? ils sont & ne sont plus ! Je remonte la chaîne de leur durée, je la redescends pour savoir où elle s'arrête : aux deux bouts je ne trouve que l'éternité.

Profondeur, ténébreuses majestueuses ! j'aime à vous contempler : à côté de mon séjour, sur la pente du Jura, est un torrent qui coule avec une affreuse impétuosité ; il roule sous l'ombre noire d'une forêt d'antiques sapins ; on contemple son onde écumeuse, on recule, on s'avance jusque sur le bord, car on ne sauroit détacher ses regards de cette scène effrayante ; la rapidité des eaux, leur bruissement ; ce cours égal, intarissable & majestueux vous retient dans une espèce d'extase : bientôt vous vous plaisez à considérer ce torrent fougueux ; à suivre sa chute retentissante dans les gouffres profonds où il se précipite ; vous vous perdez pour ainsi dire avec lui, & votre effroi est mêlé d'un certain plaisir.

Ainsi quand l'imagination s'enfonce dans la succession rapide des années & des siècles, qu'elle

soit leur marche & leur disparition ; lorsqu'elle considère ces milliers d'hommes qui sont tombés & qui tombent ; cette multitude de faits écoulés , ces trônes ensevelis dont il reste à peine la mémoire , l'âme éprouve un certain frémissement ; on revient malgré soi à cette contemplation ; on ne peut s'écarter de ces idées graves qui subjuguent , parce qu'elles sont profondes , & la réflexion court se perdre avec les heures , dans l'abyme des choses éternelles.

S P A L A N Z A N I .

GRACES à l'abbé *Spalanzani*, ce naturaliste Italien, je fais aujourd'hui comment je digère ; c'est à la suite d'une foule d'expériences neuves & hardies que toutes les ingénieuses hypothèses sur ce mystère sont tombées : la nature avoit caché son élaboration au fond de nos viscères , l'abbé *Spalanzani* y a porté le flambeau , & a surpris son secret : qui l'eût cru ?

Les naturalistes faisant des systèmes , nous avoient entretenus de trituration & de fermentation : le nouveau scrutateur doué d'une attention patiente , & d'une prodigieuse sagacité , cherchant le vrai , a trouvé dans les sucs qui baignent le fond de l'estomac , la seule cause efficiente de la digestion.

Ce sont les sucs gastriques qui attaquent & dissolvent l'aliment ; ces sucs agissent graduellement sur leurs parties , à-peu-près comme fait la flamme sur le bois : ils sont si puissans , qu'ils conservent leur énergie , même après la mort de l'animal &

que l'estomac d'un coq-d'inde qu'on vient de tuer, digere encore.

On étoit ci-devant étonné de trouver dans l'estomac de plusieurs oiseaux, des corps aigus : c'est que leur estomac devient invulnérable à toutes les pointes, puisqu'il les émousse, les brise, les pulvérise.

Ainsi une des plus mystérieuses opérations de la nature a vu tomber les voiles : les physiologistes & les médecins n'ont avancé que des erreurs ; Spalanzani par des expériences délicates, exactes, répétées, & variées, a donné à l'action des sucs gastriques, l'évidence la plus complète.

On est effrayé des essais que ce naturaliste a fait sur lui-même, pour nous apprendre que les alimens se décomposent par degrés, & que c'est par leur surface seulement qu'ils sont attaqués : ainsi plus ils sont divisés & broyés, plus la digestion est facile & prompte ; la maladie de l'homme qui ne digère plus, ne provient que de l'appauvrissement, ou de la dépravation des sucs gastriques : tant qu'ils sont en bon état, ils soutiennent l'économie animale.

C'est donc cette liqueur précieuse, laquelle abreuve nos intestins, qui fait le chile sans fermentation ni putréfaction : ce suc de l'estomac est un neutre ; il est sans faveur, & presque inodore.

Après tant de recherches & tant d'obstacles vaincus, le naturaliste a vu du premier coup-d'œil, qu'il pouvoit donner à l'animal, un estomac facile, c'est-à-dire, y faire descendre des sucs gastriques, empruntés des animaux chez qui la digestion a le plus d'énergie.

L'importance de la mastication est pleinement démontrée, sur-tout pour l'homme qui n'a qu'un

estomac, puisque c'est la division des alimens qui favorise la digestion.

Il est démontré que la fluidité de la bouillie alimentaire est due au suc gastrique; mais l'abbé Spalanzani n'a pu pénétrer encore dans les secrets de la véritable composition du suc pancréatique; cependant il ne seroit pas étonnant de voir dans peu, la chymie mettre à profit les différentes préparations de sucs gastriques, lesquels opéreroient la digestion lorsque notre estomac seroit malade, ou affoibli: on vous offrirait chez les apothicaires, ou chez les confiseurs des tablettes composées avec le suc membraneux des oiseaux gallinacées: vous choisiriez de l'estomac d'un *corbeau*, d'un *duc*, d'un *faucon*: ceux qui voudroient digérer à la maniere de quelques autres oiseaux de proie, auroient encore le choix.

Ne voilà-t-il pas les sucs gastriques dont on n'appercevoit point toute l'importance, qui vont jouer un grand rôle dans l'économie animale? on disoit, j'ai un mauvais estomac, on disoit mal: il falloit dire, j'ai les sucs gastriques, épuisés, altérés, mais aujourd'hui que l'on peut les emprunter si facilement, point de doute qu'il ne se fasse bientôt un commerce en ce genre: les marchands d'épicerie perdant d'un côté gagneront de l'autre, & ne tarderont pas à nous offrir sous la forme de pistaches, des sucs estomacaux à notre guise & volonté.

Il en a coûté beaucoup de sucs gastriques à l'abbé Spalanzani, pour nous révéler le procédé de la nature: des milliards d'hommes ont digéré sans savoir ce qu'ils faisoient; l'abbé Spalanzani a failli s'étrangler cent fois; car plusieurs de ses expériences laborieuses & quelquefois terribles, il
les

les a faites sur lui-même : ainsi la physique moderne a ses héros , & même ses intrépides martyrs.

Et ce qu'il va nous dire sur la génération est encore bien plus étonnant ; il prouve la préexistence des germes ; nous existions tous dans la première femme.

Rien ne prouve mieux notre ignorance que l'étonnement où nous jette la moindre découverte ; tout tient du prodige, dès que nous avons acquis la moindre lueur sur le système de la végétation, les propriétés des arbres, l'usage des sels répandus dans toute la nature, l'action cachée de l'air : notre enthousiasme & notre incrédulité amoncent que les productions de la nature nous sont presque inconnues.

Les observations modernes ont amené des expériences qui nous confondent, & qui doivent nous rendre circonspects, dès que nous voudrions nier un des miracles dont nous sommes environnés.

S O N G E

JE révois que j'étois enchainé dans une stupeur immobile, qu'un silence éternel & profond m'environnoit ; & je commençois à m'allarmer de cet état, lorsque j'entendis le son foible d'une trompette qui sembloit retentir dans l'éloignement ; ce son augmenta par degrés, devint formidable, & tout-à-coup je reconnus avec effroi, le son de la trompette universelle !

Ce son terrible brisoit la pierre des tombeaux, & réveillait la race humaine enfévelie depuis l'origine du monde : je me levai du fond de mon

sépulchre, & j'entendis une voix qui crioit : *humains, vous pouvez choisir de retomber dans le néant, ou de vous élever avec confiance vers le Dieu qui vous jugera.*

Aussi-tôt je vis de grandes figures, qui s'élevaient avant les autres, & qui se couvraient le visage de leurs mains noires & desséchées, s'efforçaient de crier : *le néant, le néant.* C'étoient Néron, Caligula, Domitien, Tibere, Philippe II, tous les méchans rois, & leurs ministres plus coupables encore, tous les vexateurs des peuples, tous les monstres enivrés de sang, tous ceux enfin qui avoient tramé des conspirations contre la liberté, contre le bonheur de l'homme : ils avoient effroi de leur propre existence, ils imploroient la nuit du néant, comme devant les dérober à eux-mêmes.

Les bons & les justes s'écrioient : *nous craignons Dieu, mais nous nous confions en sa clemence : qu'il nous châtie, mais qu'il ne nous anéantisse pas.*

Un ange aux ailes étendues, dont l'envergure, embrassoit la voûte du firmament, répétoit pour la seconde fois ces paroles ; & la foule des assassins, des calomniateurs, des ingrats, des égoïstes, des parens dénaturés, des amis perfides, crioient de leur côté : *le néant, le néant,* & avoient peur de n'être pas exaucés : les justes levant leurs timides regards vers la splendeur éternelle disoient : *la vie, la vie à venir.*

La différence de ces acclamations servit à séparer le troupeau des humains : je vis d'un côté les empoisonneurs, les parricides, les fourbes, les imposteurs, ceux qui avoient reçu de l'or pour leurs sentences iniques ; je vis de l'autre les philophes, les ministres équitables, les écrivains

généreux, tous ceux que la charité avoit animés : cette séparation étoit un jugement irrévocable , que chaque homme avoit pour ainsi dire dicté ; le cri de la conscience avoit formé l'arrêt éternel : je vis une balance qui touchoit à la voûte des cieux , & qui panchoit dans les abymes de l'espace : ceux qui avoient demandé la vie , monterent vers les voûtes radieuses , où je les perdis de vue ; les autres s'enfoncerent dans des gouffres ténébreux , d'où j'entendis sortir des gémissemens qui ressembloient aux accens prolongés du désespoir.

T I S O N N E R.

QUI n'aime point à tisonner ? Louis XIV & le père La Chaise au coin du feu , prirent querelle pour tenir les pincettes ; le confesseur jésuite les arracha des mains de son pénitent ; & Madame de Maintenon, témoin & juge de la rixe, ordonna qu'il y auroit une paire de pincettes , aux deux coins de la cheminée , & que chacun tisonneroit de son côté.

Ce que c'est que de regarder son feu attentivement , en remuant les tisons ! les idées viennent , elles se précipitent. Un physicien , faisant son thé , vit le couvercle de sa théière , qui s'élevoit après qu'il l'avoit abaissé , & réfléchissant sur la force de l'évaporation de l'eau bouillante , il conçut la pompe à feu. Montgolfier a peut-être imaginé l'idée sublime d'habiller la fumée , en tisonnant au coin de son feu : chacun avoit devant les yeux la fumée qui s'enlevoit & qui enlevoit le papier brûlé ; là résidoit tout le secret de nos étonnans , de nos

admirables aérostats : la plus pompeuse invention dont l'homme puisse encore se glorifier.

Un autre a vu toute la politique, & toute l'histoire des gouvernemens, dans un petit pot qui bout : il étoit environné d'un brasier ardent, le petit pot crioit : *Eh ! ne m'échauffez donc pas tant, de grace, Messieurs les charbons, ralentissez votre furie ; reculez-vous un peu, vous me brûlez les flancs ; si vous persiflez, je me vengerai* : les charbons ne tinrent aucun compte de ses plaintes & de ses menaces, le petit pot, trop échauffé & poussé à bout, souleva ses petits flots, écumant de colere, & les souleva si bien qu'il en résulta par-dessus ses bords un déluge qui éteignit les charbons, de sorte qu'ils devinrent noirs & confondus avec les cendres le l'âtre : ainsi le petit pot fut vengé.

Tisonnons, remuons nos bûches, puisque nous y avons trouvé la *Pompe à feu, la Navigation Aérienne*, & une parabole morale & politique.

L'ENVIE.

S O N G E.

DÈS que l'Envie ne peut se satisfaire, elle répand la bile sur la superficie du corps ; mais principalement sur le visage : ainsi un auteur jaloux a un teint de safran, & il faudroit comparer le visage de plusieurs poètes, au fouci & à la jonquille, ainsi que l'on compare le teint d'une belle, à la rose & au lys.

L'auteur jaloux se soulage par des critiques ameres : il exhale le dépit qui le ronge, & la

médifance devient pour lui un triste besoin. Je reconnois dans la société un homme qui a des prétentions à l'art d'écrire, & qui s'en escrime sans ofer encore l'avouer ; je reconnois, dis-je, cet auteur honteux ; à la maniere dont il parle de ceux qui marchent dans la carrière à front découvert. Si l'épigramme tranchante perce dans ses discours, il ne tardera pas à produire aussi un ouvrage. Les véritables gens de lettres sont modestes & prononcent avec modération ; ceux qui en usurent le titre, sont travaillés de je ne sais quelle jalousie, qui rend leurs jugemens durs & insupportables.

Je m'endormis hier en traçant ces mots ; lorsqu'un songe me transporta dans un désert effroyable ; je vis tout d'un coup s'avancer vers moi une des plus affreuses figures que l'imagination puisse se représenter : elle étoit livide du pied à la tête ; la peau de son visage étoit couverte de mille rides ; ses yeux étoient enfoncés dans leur orbite & lançoient un feu pâle : elle me dit : *j'ai à te montrer un objet encore plus hideux que moi.* Grand merci ! lui criai-je ! mais elle m'ouvrit une caverne & je vis dans le fond, un monstre féminin qui vomissoit sans cesse de petits monstres qui grandissoient : ces monstres naissans avoient une gueule ferrée qui mordoit tout ce qu'ils rencontroient ; mais leurs dents quoiqu'incisives, s'émoûsoient & tomboient : le monstre femelle étoit environné d'une multitude de dents rompues.

Tu vois l'Envie, me dit la figure conductrice ; ses yeux tantôt fixés, tantôt détournés, étoient pleins de fureur & de malignité : le monstre appliquoit à sa prunelle, qui avoit un mouvement convulsif, une espèce de microscope qui grossissoit les défauts & atténuoit les bonnes qualités.

L'Envie devint un prothée; mais une voix terrible qui partoit de la voûte du ciel, lui cria à plusieurs reprises: *prends un état sur la terre, ou tu vas rentrer pour jamais au fond du Tartare.*

Je crus que le monstre dans une nouvelle métamorphose, alloit se faire peintre, poète, ou académicien; il hésita à prendre le masque de comédien, puis il balança pour s'emparer du bâton de général d'armée, mais à ma très-grande surprise, il endossa tout-à-coup la robe d'un médecin.

M U S I Q U E.

IMAGINEZ un peintre faisant des tableaux, avec la même rapidité que le musicien crée des sons; eh bien, la peinture ne l'emporterait pas encore sur la musique! nous serions bientôt rassasiés de cette foule d'images; mais la musique, qui parle à l'ame, la remplit toute entière, & ne l'abandonne enfin que parce qu'il y a un terme à toute volupté.

Pourquoi de tous temps, les musiciens ont-ils été les hommes qui aient le plus violemment déraisonné sur leur art? ils ressemblent en cela aux poètes, qui, en général ne savent pas rendre raison de ce qu'ils pratiquent, & qui ont des préjugés de machines, tout en se montrant des hommes supérieurs. Ce n'est pas tout d'entendre un orateur, un poète qui déclame, un chanteur; on veut voir les levres qui prononcent le geste du déclamateur, le gosier de celui qui chante: c'est que tout est voix dans un musicien, & qu'il y a des nuances abstraites & fines; l'oreille devient pour les saisir un organe insuffisant. Il faut l'œil pour décomposer toutes les langues qui parlent dans un seul homme.

SÉNEQUE MOURANT,

A NÉRON.

H É R O I D E S.

TU t'abuses, Néron, & tu trompes ta rage
 Si tu crois que la mort ébranle mon courage.
 D'un œil ferme & serein j'aperçois le trépas ;
 Je n'ai point de remords ; je ne les connois pas.
 Le glaive des tyrans & leur fière insolence
 N'a jamais fait pâlir ma tranquille constance.
 Heureux d'être puni comme ami des vertus,
 J'expire au lit d'honneur comme expira Burrhus.
 Mourant, j'étoufferai les serpens de l'Envie,
 Son souffle envenimé respectera ma vie.
 Ce moment fortuné qui doit briser mes fers.
 Va me justifier aux yeux de l'univers.
 Les peuples avilis que la douleur égare
 (Je leur pardonne, hélas le malheur rend barbare.)
 M'accusoient, me voyant près d'un trône odieux,
 De ces forfaits cruels qui font rougir les Dieux.
 Si les bienfaits trompeurs ont de quoi me confondre,
 Qu'ils écoutent ma voix... ma mort va leur répondre.
 Fidèle à mes devoirs, je t'aimois généreux ;
 Mais lorsque tu commis un parricide affreux,
 Je ne vis plus en toi qu'un barbare, un impie
 Que je jugeai moi-même indigne de la vie.
 Tu fus pendant cinq ans le modèle des rois ;
 Tu méditas cinq ans tes tyranniques loix,
 Et jouant la vertu sous un masque hypocrite ;
 Tu parus tout-à-coup à la terre interdite,

Levant avec effroi sur les pâles humains
 Le sceptre tout sanglant qui dégoutte en tes mains;
 La Vérité se tut ; l'impuissante Justice
 Ne fut plus que gémir sous l'empire du vice.
 Ton trône , cimenté du sang des malheureux ,
 Représentoit la Mort tenant son glaive affreux ;
 Et , comme elle , ton bras intimidant la terre ,
 Achevoit chaque jour de braver le tonnerre.
 On vit entre les bras du vil gladiateur ,
 A la face du ciel expirer la pudeur.
 Les temples consumés , le capitolé en cendre ,
 Et tout ce que ta rage ose enfin entreprendre...
 O mortels vertueux ! ô vengeurs des Romains !
 Le crime est vigilant , vos efforts furent vains.
 Sous les coups d'un tyran , tombez en sacrifice ,
 Il n'a que le pouvoir , vous avez la justice.
 Des meilleurs citoyens sa main perce le flanc ,
 Les mortels feront-ils avarés de son sang !
 Sans avoir projeté ce meurtre légitime ,
 Je subis comme vous un trépas magnanime.
 Enchaîné par des nœuds qui me faisoient rougir
 A vos desseins secrets je n'ai pu qu'applaudir.
 C'est mériter ses maux que d'être sans courage ,
 De respecter un monstre avide de carnage ,
 Qui , rendu plus cruel par notre lâcheté
 Fait sous un joug de fer gémir l'humanité.
 Pour braver les remords qu'inspire la nature
 De forfaits impunis ta combles la mesure.
 Et l'abreuvant de sang , tu veux nous faire voir
 Jusqu'ou le crime altier peut porter son pouvoir.
 Triomphes ! l'univers abattu sous ta chaîne ,
 Consterné par l'effroi , ne respire qu'à peine.
 Tu troubles les esprits , tu sèmes la terreur ;

Et je vois l'avenir, qu'étonne ta fureur,
Lisant en traits de sang ton histoire effrayante,
Frémir à chaque page & pâlir d'épouvante !
Mais aussi le destin que t'apprêtent les Dieux
Semble égaler l'horreur de tes crimes affreux.
Ah ! qu'un jour en effet, la nature outragée
Soit de tes propres mains sur moi-même vengée !
Pour arrêter le cours de tes noirs attentats,
Que la foudre s'élançe & prévienne ton bras !
Quoi ! Rome dont tu fis une seconde Troye
Pour donner un spectacle à ta brutale joie,
Ne recéleroit point dans ses débris fumans
Des cœurs désespérés, ennemis des tyrans ?
Va, du ciel irrité, le châtimeut s'apprête ;
Le glaive suspendu va fondre sur ta tête.
Les Dieux ne seroient plus que des fantômes vains
S'ils voyoient sans pitié les malheurs des humains.
Si du haut de leur trône, ils lançoient le tonnerre,
Pour punir seulement & non venger la terre.
Je quitte sans regret un monde criminel,
Où l'auguste vertu ne trouve plus d'aute !
La mort est un tribut qu'il faut que chacun rende,
La nature le veut, & Néron le commande.
Par la douce faveur du trépas que j'attends,
Bientôt César & moi serons tous deux contents !
Mes yeux ont assez vu le cours de la nature,
Ses mouvemens divers, sa divine structure.
Dans un corps languissant, que puis-je souhaiter ?
C'est un ordre nouveau qui va se présenter.
Ton orgueil m'accabla du poids d'une opulence
Plus dangereuse encor que la triste indigence.
Toujours indépendans en différens états,
Ces immenses trésors ne me possédoient pas.

Je crus en disposer , tu veux me les reprendre ;
 Le malheureux perdra ce qu'il devoit attendre.
 Hélas ! ils vont servir à raffraîr ses fers ,
 A foudroyer le crime , à troubler l'univers.
 Il approche l'instant où mon ame tranquille
 Va goûter le repos dans un plus sûr asyle !
 D'aucun trouble honteux , ce cœur n'est agité ;
 Mon ame sent le prix de l'immortalité.
 Enfin , je te verrai sans ombre et sans nuage ;
 Seule divinité que reconnoît le sage ,
 Seul être bienfaisant , source de toute paix ,
 Qui récompense en Dieu par d'éternels bienfaits.
 Egaux par le bonheur , libres par ta justice ,
 Tous les cœurs t'offriront un même sacrifice.
 Un amour éternel enflammant les esprits ,
 De leur félicité fera le digne prix.
 Acheve de briser ma malheureuse chaîne
 O mort !... là , des tyrans j'irai braver la haine :
 Eloigné d'un séjour où regne la fureur ,
 La clémence d'un Dieu viendra remplir mon cœur.
 Mais , ciel !... j'ai trop vécu... Quel spectacle terrible !
 Tu me gardois ce coup , ô vengeance inflexible ,
 Pauline !... je ne puis condamner ta grandeur ;
 Mais ta tendresse , hélas ! me déchire le cœur.
 O sensible amitié ! que tu deviens cruelle !
 Quel plus affreux trépas pour moi se renouvelle !
 Je vois couler les flots de ce sang généreux ,
 Néron , sois satisfait , j'aspire malheureux.
 Oui , tu viens d'ébranler ce courage stoïque !
 Je pleure sur le sort d'une femme héroïque.
 Ses vertus méritoient un destin fortuné :
 Mais d'où l'attendre , hélas ! le crime est couronné ;
 Trop tendre épouse , adieu ; tu vis dans ma pensée ,

Qu'aux yeux de l'avenir ta gloire soit tracée.

L'excès de mon amour a fait tout mon bonheur ;

Dans les siècles futurs il fera mon honneur.

O Dieu libérateur ! principe de tout être ,

Dieu, des cœurs fortunés, seul monarque & seul maître !

Mon ame vient de toi, tu fais seul mon espoir ;

Dieu clément, en son sein, daigne la recevoir.

A SANCHE-PANÇA.

SANCHE-PANÇA, mon ami, toi qui fus écuyer de Dom-Quichotte de la Manche, & gouverneur pendant un temps de l'île de Barataria, salut ! Oh ! que j'aime tes proverbes ! que tu es sensé, lorsque tu disois à ton Grifon fidèle : *mon enfant, tous les maux avec le pain sont bons.*

Tu disois vrai : l'âne & le philosophe, à l'égard de la faim, sont d'une même étoffe.

Tu consolais ton cher Grifon, en tirant de ton bissac un morceau de pain ; & il sembloit que tu lui disois la larme à l'œil : *todos los duellos, con pan son buenos.*

Il y a le vieux proverbe qui dit, *libertas, & pain cuit* ; mais ne vaut-il pas mieux dire, *pain cuit & liberté* ? A ! que d'idées dans ces paroles ! mon enfant, *tous les maux avec le pain son bons.*

Tu n'aimois pas qu'on allongéât d'un *dom*, le nom qu'on avoit reçu de la nature ; je vois ton bon sens à côté de la folie de ton maître : Heureux qui ne demande au Ciel que pain & liberté ! le reste est sottise, j'aime celui qui disoit d'après toi :

Libre sur mon pallier je puis lever la crête ;
 Manger en paix chez moi mes choux & mes oignons ;
 Je ne connois les grands qu'à peine par leurs noms ,
 Je fuirai leurs palais ; malgré sa bonne chere ,
 La cōur fera pour moi le ventre de ma mere.

Tu te trouvois aux nocés de Gamaches , dans ton véritable élément , & l'écuyer dont le terrible nez te fit tant de peur , qu'est-il devenu ?

Je t'apperçois sur toutes les verdures , tu es connu autant que les héros de l'histoire : ton Grison a autant de renommée que Bucéphale : que j'aime ton Grison ! ô mon cher *Sancho-Pança* ! tu as réhabilité l'âne encore mieux que l'a fait *Buffon* : quand il peint sa patience, sa tranquillité, sa soumission ; l'écrivain te doit ses principales idées.

L'âne est devenu mon maître de philosophie ; il faut que je conte cela. J'avois lu Epictefte, Sénèque & tous les philosophes consolateurs ; je n'étois pas consolé , & je me promenois dans un sentier , le cœur ferré de chagrin ; & rêvant à ma tristesse : un âne vint à passer , il marchoit tranquillement , lorsque son brutal conducteur lui appliqua un grand coup de bâton sur les reins ; le pauvre animal fit une légère ruade ; mais à trois pas de là , il trouva un chardon appétissant , & le mangea en secouant les oreilles : l'action de l'âne fut pour moi la plus grande leçon de philosophie ; & moi aussi , me suis-je dit , *je suis sous le bâton* ; je marche dans le sentier de la vie , sous la verge invisible de la nécessité ; le bâton descend sur moi , il me frappe lorsque je m'y attends le moins , mais la nature compatissante , a placé à côté de moi mon chardon , mangeons-le : & j'allai de ce pas chercher le regard que j'aime , & manger mon chardon.

O fidele écuyer du plus extravagant des maîtres ! c'étoit à bon droit que tu chérissois ta paisible monture ; mais si jamais un démon ennemi de ton repos, réveille en toi l'espérance de te voir gouverneur , ne franchis point le seuil de ta cabane , gouvernes en paix ta Thérèse & ton Grison , & retiens toujours cette devise : *Pain cuit & liberté ; le reste est folie.*

Tu m'as donné une recette qui vaut un trésor ; c'est d'attendre que le besoin devienne pressant : enfin , tu m'as enseigné une vertu usuelle qu'on place avantageusement au milieu de la folie des autres ; c'est la patience ; car comme tu le dis fort bien , nous souffrons en venant au monde , nous souffrons tant que nous vivons ; la patience nous apprend à diminuer la plainte qui ne touche personne & qui aigrit le mal.

Lorsque tu fus réduit à quitter le gouvernement de l'isle de *Barataria* , & que tu tombas lors de cette nuit désastreuse avec ton cher Grison ; dans une fosse profonde ; tu sentis qu'il étoit plutôt fait de se rendre maître de la douleur que de s'abaisser à des gémissements superflus : oui , mon cher *Sancho-Pança* , l'homme patient , à la longue , acquiert toutes les autres vertus ; tu fus céder aux événements : heureux l'homme qui apprend comme toi , à devenir fort contre lui-même !

Le sacrifice d'un bon mot , voilà ce qui te coûtoit le plus ; mais tu revenois bien vite à la simplicité & à la bonhomie : tels sont les deux fauve-gardes dans la vie ; on n'est pas heurté , si l'on ne choque personne.

Que je t'aime encore , lorsque ton bon sens te découvrit que la subordination est nécessaire ; que tout homme doit obéir à un autre ; que la chaîne est entière , égale , inévitable ; que tout ce qui compose la société , est subordonné à un devoir.

L'égalité est donc une chimère , je le pense com-

me toi ; celui qui tient l'anneau , ou le premier chaînon , est lui-même lié à la chaîne de l'autorité : tu aspirois à la solitude & tu étois las de courir le monde ; oui , plus on vit seul , & plus on est libre ; lorsqu'on a connu les hommes , aussi-tôt on aime la retraite.

Adieu , mon cher *Sancho-Pança* , je retournerai bientôt m'entretenir avec toi ; l'impatience trouble l'ordre des choses , tu me l'as appris : il faut savoir attendre & souffrir , & les vertus turbulentes , actives , ne valent pas ces vertus paisibles qui donnent à l'ame tout son ressort.

Ton personnage est l'emblème de la sagesse placée à côté de l'extravagance , je te prends désormais pour modèle ; il est fort , l'homme patient : cet empire sur soi éteint le chagrin des privations. Adieu encore une fois , quand j'éleve les yeux au-dessus de moi , je redis tout bas une des maximes : *La bonne fortune ôte le jugement.*

V I S I O N P O É T I Q U E .

QUEL est ce colosse qui se balance à travers les étoiles ? quel est ce géant formidable qui asservit l'univers , & qui tient tous les êtres sous son empire ? Il a des mains de bronze , dans lesquelles il tient des chevilles & des coins : ses bras sont des colonnes de feu ; ses pieds sont la baze des volcans ; son cœur est d'acier , ses yeux de plomb : il jette un cri , & ce cri menace le monde d'une prochaine destruction.

Au signal de cette voix , le volume des cieux se replie ; les tombeaux s'ouvrent non pour vomir des morts , mais pour engloutir les vivans. La comète déploie sa chevelure flamboyante , & verse

sur la terre un déluge du feu : tout-à-coup les chênes sourcilleux, & les sapins énormes, n'offrent que des branches noircies & des feuillages desséchés : le soleil arraché de sa sphère, est éteint, les étoiles tombent ; les globes du firmament n'ont plus qu'une course errante & vagabonde ; le bouleversement s'étend jusques aux confins de l'univers ; la mort aux ailes ténébreuses plane dans l'immensité des airs ; les ossemens de la race humaine sont blanchis, & les corps célestes percés à jour, n'offrent plus qu'une pierre dure & calcinée : le fantôme despotique tenant le sceptre de la violence, élève sa tête par dessus les nuages : que je lise le nom de cet être redoutable, il est gravé sur son front, & les caractères en sont ineffaçables ; je m'approche en tremblant : je baisse la tête, & je lis : *La Nécessité !*

S A I G N É E.

ON devrait adopter le système de purger le sang, & de n'en tirer presque jamais ; il s'agit de tirer la lie, & non de faire sortir la liqueur la plus pure : or, c'est toujours l'humeur la plus subtilisée qui s'élance des veines ; le vuide qui s'y fait, est aussi-tôt remplacé par un chyle imparfait, par une bile âcre, par le sédiment des humeurs, & de-là la sanguification la plus defectueuse : c'est comme si l'on enlevait d'un canal l'eau courante, & qu'on y attirât l'eau croupie de quelques mares voisines : dès que la qualité du sang est altérée, il faut le ménager ; ce n'est que la circulation qui broie, atténue & chasse les mauvaises humeurs, & qui change les nouveaux alimens en un sang pur & fluide : si le malade est privé de son sang, l'action des vaisseaux qui aident la circulation, en est nécessairement

altérée. Une opération constante de la nature est de séparer ce qui est pur de ce qui est impur, ce qui est sain de ce qui est malade.

On n'a jamais trop de sang ; mais quelquefois il fermente trop : alors, comme disent les médecins Orientaux : *quand le pot bout trop, il ne faut pas diminuer la liqueur, mais l'action du feu.*

La saignée décompose le sang, parce qu'elle fait dominer la lymphe sur la partie rouge, & qu'elle introduit des sucs crus & glaireux qui absorbent ces particules animées, le véritable principe de vie.

Que penser donc, des saignées abondantes & répétées que se permettoient les chirurgiens, il n'y a pas plus de trente ans ? leurs lancettes étoient toujours prêtes ; & combien d'obstructions, d'abcès, de dépôts, suivoient ces saignées inhumaines ; en ce qu'ils avoient dépouillé le sang de sa partie rouge & de ses globules subtils !

OISEAU DE PROIE.

JOBSERVE de ma fenêtre, d'où la vue s'étend sur le lac de Neuchâtel, le vol des oiseaux de proie : chaque jour, à une heure réglée, un rameur, c'est-à-dire un oiseau de haute volerie, paroît en l'air, décrit une grande ligne circulaire, la rapétiſſe par degré ; tout-à-coup il fond, il tombe comme une pierre pesante, & saisit un poisson qui mettoit confidemment la tête hors du lac : mais avant de tomber, il s'est arrêté ; son œil a fixé sa proie, du moins l'oiseau étoit immobile un instant : le poisson de son côté, sembloit ne pouvoir se replonger dans l'eau : & je suis tenté d'admettre

d'admettre les principes de la philosophie corpuculaire, quand je vois cet oiseau fondre à l'instant précis, sa proie semble l'attendre, tant elle est immobile.

Ces tours & ces détours que l'oiseau décrit dans l'air, ont un but déterminé ; l'oiseau de proie semble déjà environner l'objet qu'il veut saisir, ainsi que l'araignée enveloppe la mouche dont elle va sucer le sang.

Si c'est un oiseau que le rameur veut saisir, il tourne de même : j'ai remarqué qu'il tomboit toujours perpendiculairement : la courbe qu'il décrit, a presque toujours la même figure, & ne diffère que par l'étendue.

Je connois mon rameur friand de poisson ; je le distingue ; il s'abat de préférence sur un jetée qui est à cinquante toises de ma fenêtre : jamais il ne paroît quand le soleil monte, c'est toujours lorsqu'il descend qu'il est attentif à la curée.

Dès qu'il a enlevé sa proie, il la porte dans son air : c'est un creux parmi des rochers qui soutiennent au bord de l'eau un coteau de vignoble ; il revient, & il est quelquefois trois heures à tourner : ses ailes sont infatigables : de quelle force ses muscles sont doués !

Je ne saurois attribuer qu'à un rapport que la nature a placé entre le dévorant & le dévoré, la rapidité & la précision avec laquelle ils se rencontrent. J'étudie dans le vole d'autres oiseaux, le grand chapitre des *causes finales* : les moyens que le vautour a pour saisir, abattre, contenir & mettre à mort sa proie, sont rigoureusement déterminés : la serre du rameur n'est pas faite pour tuer l'animal par compression, c'est dans le bec que réside le moyen de lui ôter promptement la vie ; il attaque la place fatale qui

iles est au creux de l'occiput, comme chez les quadrupèdes, entre l'épaule & les côtes; la mort s'ensuit dans l'instant : des oiseaux échappés par frayeur ou par dédain des pattes du rameur, ne sont ni mutilés, ni déchirés, ni ensanglantés : un léger coup de bec a causé la mort la plus prompte ; & les fins probables de la nature se manifestent, en ce qu'elle a ordonné qu'un sacrifice nécessaire à la conservation des êtres, soit le moins cruel qu'il se puisse.

Il paroît que mon rameur a son domaine où nul autre ne trouble sa possession : quand il chasse, jamais il ne vole que circulairement ; & de-là j'inferé, qu'il agit sur sa proie par une espèce de magnétisme, puisque ce n'est qu'en rétrécissant pour ainsi dire le cercle, qu'il parvient à rendre immobile le poisson qu'il veut saisir.

Les entreprises des oiseaux de proie, les uns sur les autres, seroient curieuses à considérer : on verroit la tactique des combats aériens : la terrible loi qui condamne une espèce à devenir la nourriture de l'autre, donneroit à l'histoire naturelle un nouveau chapitre qui s'accorderoit avec d'autres loix, où le naturaliste a démontré que les petits animaux se dévorent mutuellement ; mais que dans les grands, la guerre se fait plus ordinairement d'une espèce à une espèce étrangère. Quand l'homme voudra-t-il sortir du cercle de l'animalité, & ne plus tuer son semblable, puisqu'il n'a pas pour prétexte le besoin de le manger ?

Vol circulaire de mon oiseau de proie, ma pensée, en voulant te deviner, a décrit aussi un cercle ; elle est rentrée en elle-même, & elle n'a pu trouver la tangente qui conduiroit à la vérité.

Enfin, cette marche régulière des oiseaux voraces, qui commence par un grand cercle dont

l'objet fait le centre, qui finit par un point, & qui ne manque jamais son but, retrace à mon esprit la conduite d'un habile ministre d'état : longtemps il éloigne l'attention du public, & promène ou loin nos conjectures : cependant la ligne de circonvolution est tracée ; le moment arrive, le coup est frappé, il ne reste au peuple qu'un étonnement stupide.

Telle est aussi la manière d'on s'y prend dans la société, l'intrigant qui veut séduire la jeunesse inexpérimentée, ou la vieille femme crédule ; mais l'homme obscur & l'homme en place, rencontrent souvent des obstacles qui arrêtent tout court leurs opérations, & l'épervier, guidé uniquement par la nature, accomplit toujours les siennes.

COUTUME EGYPTIENNE.

P A L'E avare, lorsque tu te dérobes aux bienfaits de la nature, lorsque tu prends à la hâte un repas court & mesquin, vois le squelette que les Egyptiens apportent à la fin d'un repas, tandis qu'ils étoient encore environnés de leurs amis & de leurs femmes.

Que te dit l'aride charpente de ce merveilleux bâtiment où logeoit un souffle de vie, qui n'y a séjourné qu'un instant. Ce spectre immobile, mais pathétique, ce reste de l'homme sensible te crie : « jouis avec reconnaissance des biens que t'offre l'univers ; ce jour est en ta puissance, celui qui suit est incertain : le présent est à toi, & le plaisir veut qu'on le saisisse ; qui le diffère l'a perdu : le temps fume sur son passage, tantôt les ris, tantôt les pleurs ; accueille les ris : n'as-tu reçu la vie qu'à charge de n'en point jouir ? »

Que les avarés ne se pénètrent-ils de cette ode philosophique d'Horace :

Linquenda tellus & domus & placens uxor.

Il vous faudra quitter un jour votre patrie, votre maison, & cette femme que vous aimez tant : de tous les arbres que vous cultivez dans un doux loisir, il ne vous restera que le funeste cyprés pour mettre sur votre tombeau : un héritier libéral de votre bien, prodiguera ces vins rares que vous tenez enfermés sous vingt clefs ; il en inondera vos riches parquets ; & une foule profane de nouveaux amis, introduite dans vos foyers, boira en souriant ce qui étoit réservé pour le festin solennel des pontifes.

Quand je descends en idée dans les ruines d'*Herculanum*, savez-vous ce qui me frappe le plus ? C'est le squelette de l'avare étouffé, lorsqu'il prenoit la fuite avec son trésor : les autres habitans avoient eu le temps de s'échapper ; mais lui, il n'avoit pas voulu abandonner sa bourse ; il la tenoit encore à la main, lorsqu'il fut découvert au bout de dix-sept siècles ; sa bourse laissoit un vuide dans l'espece de ciment qui l'environtoit : or dites-moi pourquoi l'attitude de cet avare nous fait-elle sourire, tandis que nous donnons des regrets à ces prisonniers, à ces malfaiteurs qui ont péri dans les cachots, n'ayant pu en enfoncer les portes ?



MORCEAU DU DANTE.

Tous les gens de lettres connoissent ce morceau fameux du Dante, où le poète, parcourant les régions infernales, rencontre le comte Ugolin, qui se venge horriblement sur l'archevêque Roger, coupable de l'avoir fait périr de faim avec ses quatre enfans. Je ne connois dans aucun poète une peinture aussi forte, aussi terrible : c'est un *beau horrible*, si l'on peut s'exprimer ainsi. Malgré le bizarre qui y regne, on y découvre un pathétique lugubre & touchant. Un cœur sensible est d'abord révolté, mais bientôt il s'intéresse pour un père malheureux ; il frémit en pleurant, & parvient jusqu'à ce moment de trouble, qui tout à la fois déchire & attendrit ; quelques traits pourront affliger la juste délicatesse du lecteur, mais il n'étoit pas possible de supprimer les teintes sombres & vigoureuses de ce morceau vraiment original. Le Dante est parmi les poètes ce qu'est le Caravage parmi les peintres ; ses tableaux font souffrir, mais on reporte l'œil sur eux d'une manière involontaire. Ce seroit ici le lieu de faire une dissertation sur ce singulier mouvement de l'ame humaine ; mais j'aime mieux revenir au Dante. On a tout analysé lorsque l'on a senti.

[*C'est le Dante qui parle.*]

J'AVANÇOIS à pas lents sous ces voûtes ardentes,
 Effroyable Océan de flammes dévorantes ;
 C'est là qu'un Dieu vengeur signalant son pouvoir
 Enchaîna de ses mains l'immortel désespoir ;

Ici regne l'horreur, l'éternité commence ;
 Passé ce seuil terrible, il n'est plus d'espérance.

Je vis un malheureux sur un autre acharné ;
 (Dieu ! j'en frémiss encor dans mon cœur consterné !)
 Il lui rongeoit la tête ; & sa bouche cruelle ,
 Faisoit couler le sang sous sa dent criminelle.
 Tel un tigre affamé, dans le fond des tombeaux ,
 D'un cadavre hideux dévore les lambeaux.
 Les os demi-rompus de la triste victime ,
 Se brisoient sous l'effort du cruel qui l'opprime . . .
 Arrête , m'écriai-je , hélas ! que t'a-t-il fait ?
 Pour te justifier quel est donc son forfait ?
 D'un homme , sur ton front , se peint le caractère ;
 Qui te rend ici bas , ministre de colere ?

Ce malheureux levant des yeux désespérés ,
 De douleur , de vengeance & de rage égarés ,
 Où même on démêloit une barbare joie ,
 Essuyoit aux cheveux de son horrible proie
 Son visage souillé d'un carnage fumant ;
 Il éclate en sanglots & dit en frémissant :
 Hélas ! pourquoi veux-tu que ma voix lamentable
 Retraced les horreurs d'un crime épouvantable ?
 Sur ce monstre j'exerce un supplice trop doux :
 Il m'a fait éprouver le plus cruel de tous.
 Tu ne peux concevoir ni deviner d'avance ;
 Quel pût être le crime en voyant la vengeance ;
 Tu la trouveras juste : écoute , & malgré toi
 Les pleurs de la pitié, de l'horreur , de l'effroi
 Baigneront ton visage à ce récit sinistre.

Des autels profanés , il fut long-temps ministre ;
 Et son cœur a conçu le plus affreux dessein ,
 Qu'un tyran inventif ait formé dans son sein,
 Après tous les débats d'une longue querelle

Morceau du Dant.

35

Nous formâmes les nœuds d'une paix mutuelle ;
Tranquille sur la foi des serments les plus saints ,
Bannissant tout soupçon , je me mis dans ses mains !
Je le vis comme ami , sans crainte , sans alarmes ;
Mais à peine mon bras eut-il quitté les armes ,
Que ce lâche abusant mes crédules esprits ,
Dans un cachot affreux me plonge avec mes fils.
Outrageant tous les droits & ceux de la Nature ,
Dans cette tour fatale il combla son parjure ,
Nous laissant ignorer quel seroit notre sort ;
Incertain du supplice & certains de la mort.

Dès la Première nuit , je fis un songe horrible :
Un spectre m'apparut : sous un bras invincible
Il pressoit mes enfans dans un étroit cercueil ,
Et de leurs vains efforts il repaissoit son œil.
Tout rempli de terreurs , en sursaut je m'éveille :
Mes fils dormoient. Je prête en frissonnant l'oreille.
J'écoute . . . Et le marteau me dit qu'un mur épais
Ferme sur nous la porte & la ferme à jamais.
Je reconnus alors l'horrible perfidie ,
Et quels tourmens alloient terminer notre vie.
Eloignés des humains , du ciel abandonnés ,
A périr par la faim nous étions condamnés !

Je cachai mes douleurs en perdant l'espérance.
Mais ne connoissant point un prêtre & sa vengeance ,
Mes enfans innocens déchirés par la faim ,
En sortant du sommeil me demandoient du pain.
Hélas ! Je les fixois d'un regard immobile ;
Je retenois mes pleurs , & ma langue débile
Murmuroit des sanglots foibles & douloureux.
Comment leur révéler ces mystères affreux ?
Le feu du désespoir dans mes yeux étincelle ;
Et leur troupe interdite , ingénue & fidelle ,

D iv

Crut lire le courroux sur mon front pâissant !
 Je ne pouvois parler & c'étoit mon tourment !
 L'un d'eux me fit entendre une plainte innocente,
Mon pere, me dit-il, d'une voix si touchante,
Jamais de tels regards ne tomberent sur nous...
Pardonnez... nos soupirs n'iront plus jusqu'à vous.
 Je ne répondis rien : ô larmes paternelles,
 Larmes de sang, hélas que vous fûtes cruelles !

Un silence stupide, enfant de la terreur,
 De la seconde nuit vint augmenter l'horreur.
 Que cette nuit fut longue, & que dans les ténèbres
 Mon délire enfant de fantômes funèbres !
 Les soupirs étouffés de mes malheureux fils,
 D'une oreille attentive étoient tous recueillis ;
 Chacun d'eux combattant sa douleur, la misère,
 S'occupoit des tourmens que ressentoit son frère ;
 Et dans ces momens même & d'horreur & d'effroi ;
 Tous les quatre à l'envi s'attendrissoient sur moi,
 O Dieu ! quand je les vis au lever de l'aurore,
 L'œil cave & presque éteint... eh ! que devins-je encore ?
 Je voulus les tromper & consoler leurs maux ;
 Mais, pour toute réponse, à travers des barreaux
 Ils me montroient au loin des campagnes fertiles,
 Des arbres qui ploient sous leurs fruits inutiles.
 Un clair ruisseau baignoit le pied de cette tour,
 Où la brûlante soif hâtoit leur dernier jour.
 Pâles, exténués, sur leurs lèvres éteintes
 La mort marquoit déjà ses livides empreintes ;
 Ils mouroient par degrés... Tout à coup un long cri
 S'échappe avec fureur de mon sein attendri.
 Il va se plongeant sous cette voûte obscure ;
 Mais, hélas ! tout fut sourd dans l'immense Nature,
 Le silence revint dans ce cachot de mort...

Je déchire mon bras dans un cruel transport ;
De mon sang à grands flots je veux rougir la terre.
Chacun de mes enfans entre ses bras me serre :
*O mon pere , arrêtez... oui , nous nous offrons tous ,
Reprenez notre sang... nous le tenons de vous...*
Conçois-tu ce moment ?... Que ma propre substance ;
Ne fut-elle un soutien de leur triste existence !
La lenteur du trépas le rendoit plus affreux.

Le premier qui mourut , le plus jeune d'entr'eux ,
Le tendre & dernier fruit d'une mere éplorée ,
Qui me le confia de terreurs dévorée ,
Thadée , avec effort traînant ses foibles pas...
*O mon pere , mon pere... Il se jette en mes bras ,
Il y meurt !... tour-à-tour ses deux aînés succombent
Et rampant sur les mains , c'est à mes pieds qu'ils tombent.
Tous les sons mal formés de leurs plaintives voix ,
Sur ce cœur déchiré portèrent mille fois.
Ils mouroient , renaïssaient , & rouvrant la paupiere ;
Du regard de la mort poursuivoient l'œil d'un pere !*

Un seul restoit , hélas ! en la fleur de ses ans ;
Robuste , il surmontoit ces pénibles tourmens.
Dans un supplice affreux je le vis se débattre ,
Et la tardive mort fut six jours à l'abattre.
Et moi , plus malheureux , qui ne pouvois mourir ;
Moi , qui ne favois plus , ni pleurer , ni gémir ;
Cessant de fatiguer d'insensibles murailles ,
Seul , avec le tourment qui brûtoit mes entrailles ,
Je me roulois , muet , sur leurs corps expirans
Pour les ferrer encor de mes bras défailans.
Je m'étendis sur eux , à mon heure dernière.

Il me suivit bientôt , ce monstre sanguinaire.
Irrité des forfaits de ce Prêtre cruel

Dieu daigna le livrer à mon bras paternel.
 Pour mieux venger mes fils , sa suprême justice.
 Remit à ma fureur le choix de son supplice.
 Avec plaisir alors , descendant aux enfers...
 Je lui rendrai trop peu les maux que j'ai soufferts ;

Il dit. Et saisissant cette tête sanglante ,
 Y replonge aussi-tôt une bouche écumante.
 Je faisois , pénétré d'épouvante & d'horreur ;
 Mais lui qui triomphoit , enflamé de fureur ,
 Il sembloit en tournant vers moi son œil féroce ,
 Me forcer d'applaudir à sa vengeance atroce.

H I N D E L B A N C K.

A HINDELBANCK , près de Berne , j'ai vu un tombeau d'une composition vraiment neuve ; & qui , d'accord avec ce que la Religion nous annonce de plus sublime & de plus consolant , fait oublier toute l'horreur du trépas : le sculpteur s'écartant des formes usitées , n'a point peint la mort , mais la résurrection ; & de tous les monumens que la sensibilité ou l'orgueil ont érigés , celui-ci vous frappe davantage , en ce qu'il offre la vie qui nous attend au delà du cercueil.

Une jeune femme tendrement aimée , mourut en couche avec son enfant en 1775 ; son époux affligé , voulut éterniser sa douleur ; l'habile sculpteur s'est transporté au moment où la voix de l'Éternel brisera la pierre des tombeaux , & ordonnera aux sépulcres de rendre leurs morts. Sous le ciseau de cet homme de génie , la couverture du tombeau se souleve & se fend au son de la redoutable trompette , qui rétentira au grand jour des rétributions. On voit cette jeune femme , épouse

& mere, qui ressuscite avec son enfant; mais le sentiment de l'immortalité est peint dans ses regards sereins & majestueux: d'un bras elle pousse la pierre de son tombeau, & de l'autre elle presse sur son sein son enfant qui se ranime comme elle: l'enfant paroît vouloir s'aider à sortir du sépulcre; & on lit ces mots sur la tombe:

Me voici, Seigneur, avec l'enfant que tu m'as donné.

Quelle simplicité touchante!

C'est une idée heureuse que d'avoir montré l'immortalité & la rédemption au fond d'un monument funebre, d'avoir peint dans le cerueil le bonheur du juste & sa première extase quand il entrera dans une nouvelle vie. Ici, en effet, la mort a perdu son aiguillon; ce n'est plus un objet funebre, les rayons de l'espérance illuminent ce marbre & d'escendent dans la tombe, l'éternité commente & cette figure semble dire, je renaiss pour la clarté des Cieux; puis cette mere & cet enfant que la mort n'a point séparés, qui se retrouvent ensemble au premier son de la trompette éternelle, qui écarte les débris du séjour de l'immortalité, & détruit l'empire du temps; n'est-ce point là une image qui affecte l'ame délicieusement? Jamais on n'a peint le trépas sous une couleur plus religieuse & plus attachante à la foi.

Les figures & le tombeau sont formés d'un seul bloc d'une pierre tendre: M. Nahil est l'auteur de ce rare monument: c'est dommage qu'il soit déjà défiguré par des mains qui ont voulu le toucher, lorsque l'œil suffisoit pour en admirer les beautés.



HERCULANUM.

QUEL jour, pour les antiquaires, que celui où l'on annoncera l'exhumation de cette ville ancienne! *Scaliger & Saumaïse*, à cette nouvelle auroient perdu la tête de joie; ils auroient baïsé, ils se feroient mis à genoux devant ces manuscrits, que la patience la plus infatigable déroule attentivement, avec une lente & pénible adresse. Ces manuscrits ne signifient rien, le hasard a mal servi la république des lettres; n'importe, *Saumaïse & Scaliger* auroient tout trouvé *divin, admirable*; ils auroient soutenu ensuite, que les tableaux qui manquent absolument de perspective, étoient supérieurs aux nôtres.

Le philosophe ne voit pas comme l'antiquaire: il considère les petits ustenciles d'après lesquels il voudroit deviner les mœurs de ce peuple antique, préférablement même aux tableaux, aux statues, à l'amphithéâtre: ces objets d'un luxe recherché l'intéressent, & lui font dire tout bas: ce peuple étoit donc Epicurien? cette cité atteste en effet la délicatesse, l'opulence, & les profusions de ses anciens habitans.

J'aime à retrouver dans ces ruines, tous les ustensiles de cuisine, le pain marqué du nom du propriétaire, le couffinet de la couturiere encore pourvu d'aiguille & de dez à coudre.

Ce petit pain n'est-il pas le doyen de tous les pains pétris sur le globe? celui qui s'attendoit à le manger, ne prévoyoit pas certes que j'en ferois mention un jour, & que je m'extasierois d'avoir vu un pain intact très bien conservé, & le-

quel a traversé dix-sept siècles de mangeurs de pain.

Le ciment qui couvre cette ville enfévelie, a pénétré, sans les gêner, dans l'intérieur de presque tous les édifices. Un ouvrier, en cherchant des matériaux, découvrit cette ville couchée dans son tombeau.

On vit sortir un peuple des entrailles de la terre : toutes les différentes attitudes des anciens sembloient renaître ; on y voit jusqu'au coloris : on a déterré jusqu'aux édits ; il y avoit des loix qui prononçoient la peine de mort contre ceux qui *passoient leur vie à ne rien faire* : oisifs des cafés de la capitale, qu'en dites-vous ? Il paroît que les anciens étoient plus petits que nous, mais ils étoient mieux faits ; les jambes sur-tout présentent des muscles : l'exercice donnoit sans doute une grande souplesse aux nerfs. L'on est agréablement surpris de la variété des desseins ; c'est une galerie d'hommes en action.

Cette ville souterraine n'offre au jour néanmoins que quelques portions de ses magnificences ; il faudroit la déblayer entièrement, & ce seroit alors un cabinet antique tout formé. Les travaux ont été interrompus ; les manuscrits qui sembloient devoir être précieux, n'ont offert qu'un livre sur la rhétorique, un poëme sur la musique : mais les sauvages de l'Amérique septentrionale ont leur musique & leur rhétorique qui valent à-peu-près la nôtre.

Il est fâcheux que le sort n'ait point amené à la lumière quelque ouvrage sur la médecine, sur la chymie, c'est-à-dire, sur ces arts qui, dépendans d'une longue pratique, ou d'une suite non-interrompue d'observations journalières, ne seroient

parent pas d'eux-mêmes comme la musique & la poésie.

Cette superbe cité sortant de son cercueil, donne beaucoup à la curiosité ; mais ne satisfait pas à beaucoup près, ceux qui cherchent la liaison des connoissances humaines, & qui soupçonnent que quelques secrets importans connus des anciens, ont été malheureusement perdus pour les générations nouvelles.

FONTAINE - ANDRÉ.

DANS un pays où la nature développe les formes les plus majestueuses, & les variétés les plus contrastantes, je me plais à chercher des sites pittoresques ; je les compare l'un à l'autre, & j'ai déjà donné la préférence à la grande & imposante vue de Neuchâtel, sur celle même de Geneve, quoique réputée dans l'Europe une des plus admirables. Parmi les paysages romantiques, qui sont empreints dans ma mémoire, je distingue éminemment l'abbaye *Fontaine-André*, placée sur une des hauteurs qui couronnent la petite ville de Neuchâtel.

Cette abbaye antique, abandonnée, est située au nord-est, sur une colline fille du Mon-Jura ; on monte à ce lieu agreste par une route pierreuse, pendant laquelle on se retourne plus d'une fois pour admirer la chaîne des Alpes ; puis l'on se trouve entouré de bois de chênes, au-delà desquels on aperçoit de noirs sapins.

Arrivé à l'abbaye, la vue est immense ; elle s'étend sur le lac de Neuchâtel, sur celui de Bienné

& de Morat, sur l'isle St. Pierre, où le mélancolique Rousseau auroit voulu passer sa vie sans écriture & sans papier; mais je ne fais quelle étoile le poursuivoit: il ne put séjourner dans ces cantons aristocratiques, & n'a trouvé la paix & le repos que dans le sein d'une monarchie.

Ce local agreste étoit au commencement du quinzième siècle une abbaye de prémontrés: on a toujours admiré avec quel soin les moines favoient placer avantageusement leur demeure; ceux-ci entourèrent la leur de prés & de champs fertiles: une fontaine dont l'eau est légèrement ferrugineuse, & un saint abbé, nommé *André*, consacrerent le nom de l'abbaye, & y attirèrent tous les dévôts du canton: on y envoyoit les malades, que l'eau de la fontaine & les prières du saint homme guérifsoient: les femmes stériles alloient y chercher la fécondité, & cet usage se prolongea même après la mort de l'abbé André. Enfin, dans ce temps-là; les religieux seuls étant lettrés, & capables de dresser des actes, ceux de Fontaine-André faisoient à Neuchâtel l'office de notaires: ils tenoient registre des événemens remarquables, & tout concouroit à les rendre l'objet de la considération générale.

Ils en auroient sans doute joui jusqu'à nos jours, si les dogmes de *Calvin* prêchés par Guillaume Farel, l'un de ses disciples, n'étoient venus tout à coup en 1533, changer les esprits du peuple Neuchâtelois, & les enflammer d'un si grand zèle pour la réforme, que messes, prêtres, moines, miracles, tout fut congédié: les religieux de *Fontaine-André* voyant qu'il falloit céder au torrent, plierent bagage, & se retirèrent en Souabe, emportant avec eux toutes les généalogies Neu-

châtelaines, & les registres qui contenoient les seuls documens existans de l'histoire ancienne de la Suisse.

Le Souverain s'étant emparé des biens ecclésiastiques, sur lesquels il donne un mince salaire aux prédicateurs, *Fontaine-André* fait partie aujourd'hui de ses domaines.

On ne voit pas sans surprise ni sans intérêt, l'église démolie, la tour du clocher encore subsistante, les arcs du cloître à moitié rompus, les pieds des troupeaux foulant les tombes des religieux, les instrumens aratoires près des débris d'un autel, les légumes croissans où étoient les fonds baptismaux; le monastere enfin, changé en métairie, & un fermier ayant pour sceptre un bâton nouveau, à la place de l'abbé croisé & mitré.

Ses armes à demi-effacées par le temps, sont à la porte de l'écurie où mugit la genisse aux flancs arrondis; des chiens à l'attache, aboient dans l'antique sacristie; les monumens gothiques de la sainteté du lieu, contrastent avec les instrumens rustiques.

Rien ne m'a plus frappé que ce temple ruiné, ce couvent percé à jour, ce cloître attestant par ses débris, la chute du catholicisme; il me sembloit voir l'apôtre de Geneve avec le fouet de la réformation, chasser encore les ombres errantes des moines blancs.

C'est Frédéric, aujourd'hui le doyen des Rois, qui a donné cette abbaye: quel nouveau sujet d'étonnement! ce Roi du Nord est souverain sur les bords du lac de Neuchâtel: ce pays est libre, & il a un Roi qui commande à plus de deux cens mille hommes!

Plus

Plus de pèlerinages, de neuvaines, de récits de miracles; la fontaine n'en fait plus; les femmes & les filles accouchent avec douleur; on ne fait plus le signe de la croix, dans un lieu où ce signe s'offre encore en relief de tous côtés.

Silence inspirateur! toi qui me saisis au milieu des forêts épaisses, ou devant un grand horizon, c'est ici que tu m'as parlé. Combien d'idées confuses se sont emparées de moi sur la petite plate-forme où je considérais ces récentes mutations! un seul homme a changé dans vingt États l'ancien culte...

Mon œil embrassoit trois lacs à la fois; les campagnes Bernoises où regnent d'heureux baillifs, la chaîne des Alpes, les sapins du Mont-Jura, les alentours m'offroient des terres mises en valeur; mais je reportai ma vue sur le monastère détruit, sur le clocher qui penche, sur les inscriptions latines que personne ne lit: l'autel enfoncé, les fraises que l'on cueille où fut le cimetière, & tout à côté des pierres sépulcrales qu'on a brisées pour paver la salle du fermier, un reste de confessionnal qui sert de banc près d'une auge, tout dans ce lieu solitaire, fait naître des idées trop vives pour que le papier les reçoive.

La tradition ne manque pas d'insinuer que ces religieux ont enfoui leurs trésors dans la terre; & chaque fois qu'on remue les décombres de cette église, on croit voir le ciboire, le calice, la patène & la croix sortir de dessous les ruines.

En attendant, les pierres de l'Église arrachées par la cupidité, ont été vendues à des maçons, qui en ont formé les voûtes arrondies & les souterrains, où les Neuchâtelois ardens à veiller à la plénitude de leur cave, accumulent les vendanges sur lesquelles ils font d'adroites spéculations.

Oh! si la fortune me sourit, c'est auprès des

arceaux rompus de ce cloître abandonné que je bâtirai ma demeure ; je respecterai ces débris éloquens ; je conserverai ces chapiteaux rongés, ces figures d'archanges sans ailes, qui attestent de grandes époques de l'histoire moderne. C'est en voyant ces tombes, ces statues mutilées, que je songe à la magnificence de St. Pierre de Rome, & que je me représente ce que ce beau monument pourra devenir un jour !

Fermier de cet endroit, n'abats point ce clocher qui penche, & qu'on voit de loin à travers les bois verdoyans ! qu'il fait bien dans le tableau ! le cadre en est immense : ce clocher rappelle le catholicisme, le catholicisme banni : n'abats point ce clocher, je veux l'enfermer dans mon domaine ; je le payerai un jour tout ce qu'on voudra, s'il venoit à tomber, je bâtirois toujours sous ce superbe horizon ; mais je bâtirois un peu plus loin...

Le jour que je regardois comme l'avant-dernier de ma vie, j'ai voulu revoir ce lieu pittoresque, & boire encore de l'eau de la fontaine ; j'ai salué l'amphithéâtre des Alpes avec un plaisir profond & mélancolique ; j'ai dit adieu à l'église démolie, au cloître ruiné : en descendant la montagne, je me suis retourné, la lune éclairoit le clocher, & je fus saisi de tristesse en le perdant de vue.

Que ne puis-je bâtir demain ! là je ferois un jardin légumier, j'enrichirois la ville voisine des fruits potagers qu'elle dédaigne, qu'elle ne veut pas connoître ; je démontrerois les ressources infinies de l'agriculture, & combien elles sont préférables à l'établissement de ces dangereuses fabriques, qui pour enrichir quelques particuliers, dégradent & dénaturent les races Neuchâtelaises, en les enfermant dans des ateliers obscurs, & annullent les forces vivifiantes de ce petit Etat.

On verroit dans mes jardins une pépinière d'arbres fruitiers, & j'attacherois la vigne pour faire place au verger herbeux ; j'occuperois les bras de ces hommes, qui au lieu d'enrichir quelques négocians, s'enrichiroient eux-mêmes, en fertilisant les bords du lac, en rendant le lac utile à un peuple qui en perd les avantages, pour peindre des indiennes.

Anglois, qui fentez la nature ! ce lieu est digne de vous ; accourez, venez le conquérir avec un peu d'or, je ne suis point jaloux de la possession, entrez seulement dans mes idées ; que le clocher reste debout, que mes pieds en coupent l'ombre lorsque je me promènerai au clair de la lune, & je célébrerai le nom du propriétaire qui aura conservé ma jouissance !

ÉPITRE D'HELOÏSE

A ABAILLARD,

IMITÉE DE POPE. (1)

DANS ce Temple sacré, qu'entourent des déserts,
Où la foi nous découvre un nouvel univers,
Dans ce séjour de paix, où l'ame recueillie
Reconnoît le néant du songe de la vie ;
Quel feu victorieux, de la grace & des temps,
Quand je touche au tombeau, se réveille en mes sens !
Tu le croyois éteint !... Amante infortunée,

(1) M. Colagdeau s'étant fait la réputation d'un excellent versificateur, par la seule traduction de ce morceau ; tous ceux qui alors faisoient des vers, s'exercerent sur le même sujet. Je fus atteint de la même maladie.

A de nouveaux tourmens te voilà condamnée !
 Quoi , je les ai trahis ces sermens que j'ai faits !
 Il est donc des penchans qu'on ne dompte jamais !
 Arrête-toi , ma main... Il en est temps encore..
 Ô Dieu ! vois mes combats , Héloïse t'implore !...
 Loin d'elle un nom si cher... Ah ! s'il étoit tracé ,
 Que ce nom , sous mes pleurs , disparoisse effacé...
 Que fais-je ? & qu'ai-je lu ?.. Ma plume d'elle-même
 A tracé par instinct , Abailard , que je t'aime !

Tu frémis & tu crains que ma coupable ardeur
 N'arme enfin contre moi le bras d'un Dieu vengeur ;
 Je ne fais s'il punit un moment de foiblesse.
 Mais telle est de mes sens l'impérieuse ivresse ;
 Pour arrêter ma plume , il tonnoit en vain..
 L'amour , qu'il me pardonne ! entraîne ici ma main !

Séjour religieux , enceinte redoutable ,
 Où le cœur innocent se punit en coupable ;
 Où parmi les ennuis & les gémissemens
 Le temps appesanti ne marche qu'à pas lents ;
 Temple où près des autels , tremblante & prosternée ;
 J'ai veillé tant de fois d'ombres environnée ,
 Des marbres de nos saints embrassant les genoux ,
 Vous savez si du Ciel redoutant le courroux ,
 J'ai répandu sur moi des larmes solitaires ?
 Eh bien ! mes cris plaintifs , mes soupirs , mes prières ,
 Des voûtes , des tombeaux la ténébreuse horreur ,
 Ces autels & leur Dieu... rien n'a changé mon cœur.

Avec quels traits de feu tu peins ta tendre Amante.
 Dans l'âge du bonheur & d'amour expirante ,
 Conduite tout à coup sous ces lugubres tours ,
 Sépulcre des plaisirs , où meurent les beaux jours ?
 Ici s'éteint l'amour , ici périt la gloire ;

Ici le cœur s'immole en pleurant sa victoire.

Ah ! du moins fais parler ton cœur & ses desirs ;
Mes soupirs répondront à tes tristes soupirs.
Un Amant malheureux inventa l'art d'écrire ;
Sur un papier muet l'ame passe & respire ;
On soulage l'absence , on brave ses tyrans ;
Crainte , embarras , ennui , & nos plus doux penchans ;
Tout se dit , Abailard , sans que le front rougisse :
Le sentiment naît abjure l'artifice ;
Ce langage secret de deux cœurs dans les fers ,
Vole d'un pôle à l'autre adoucir les revers.

Tu me vantois l'amour , & je te crus sans peine ;
Le remords disparut à ta voix souveraine.
Tu régnois sans effort ; tes vœux étoient mes loix :
Le Ciel même sembloit s'expliquer par ta voix.
D'autant plus éloquent , d'autant plus redoutable ,
Qu'à mes yeux des mortels s'offroit le plus aimable.
Que dis-je ? je crus voir un de ces confidens
Des ordres du Très-Haut ministres éclatans.
Tu souvinois comme eux : une flamme légère
Tel qu'un rayon céleste animoit ta paupière.
Sur un chemin de fleurs j'avançai sans effroi ;
Sans regretter ce ciel que je perdois pour toi.

Tu voulus que l'Hymen consacraît notre ivresse.
Je te dis : gardes-toi d'outrager ma tendresse ;
Quand l'Amour nous unit , nous faut-il d'autres loix ?
Est-il des nœuds plus sûrs , des liens plus étroits ?
L'amour , enfant céleste , ennemi de la gêne ,
Fuit d'une aile légère , à l'aspect de sa chaîne.
Et qu'avons-nous besoin de tous ces vains sermens ,
Que la crainte commande aux vulgaires Amans ?
Ne prenons pour garant d'une flamme si belle ,

Que ce charme-inconnu que nous trouvons en elle.
 D'un sentiment si pur, pourquoi faire un devoir ?
 S'armer contre le crime est déjà le prévoir.
 Quand un Roi sur mon front mettroit son diadème,
 Dedaignant sans orgueil l'éclat du rang suprême,
 Et renonçant sans peine à vingt titres pompeux,
 On me verroit choisir un nom plus glorieux ;
 Nom cher à mon Amant, nom fait pour la tendresse ;
 Le nom simple & touchant, le nom de la Maîtresse.
 Titre dont je suis fière : oui, tu m'enorgueillis.
 Sceptre, trônes, grandeurs, qu'êtes-vous à ce prix ?
 Que les indifférens condamnent mon ivresse ;
 C'est dans ces cœurs glacés que l'Amour est foiblesse.

Trop heureux deux Amans l'un à l'autre attachés,
 Toujours de leur bonheur également touchés,
 Qui fuyant les détours, sans art, sans imposture
 Suivent en paix l'Amour, le Plaisir, la Nature ;
 Ils jouissent ensemble, éivrés de leurs feux,
 Et l'univers trompeur a disparu pour eux...

Tel étoit notre sort : il n'est plus qu'un vain songe !
 Quel réveil !... Dans l'abyme à jamais il nous plonge !
 Ah ! périffe ce jour ! Quels horribles tableaux !
 Mon Amant... qu'on entaine !... un fer... & des bourreaux !
 Il tombe, il se débat dans leurs bras homicides.
 Ah ! cruels, contre moi tournez vos coups perfides !...
 Que faisoit Héloïse en ces momens affreux ?...
 Ses pleurs, son désespoir, ses accents douloureux...
 De tels monstres, quel Dieu pouvoit dompter la rage !...
 Malheureux Abailard ! abominable outrage !
 Ma voix meurt... De mon front la brûlante rougeur,
 En taisant le forfait, en révèle l'horreur.

Il lui vientôt ce jour , où pâle , gémissante ,
Me traînant aux autels , victime obéissante ,
Je dis au monde entier un éternel adieu.
Je me jettai mourante entre les bras d'un Dieu :
Vains efforts ! vains espoirs d'une Amante insensée !
Toi seul , cher Abailard , t'offris à ma pensée.
Prêtres , Temple , flambeau , tout avoit fui pour moi
Mes sermens , si j'en fis , s'adresserent à toi.
Tu me donnois le voile , & mes mains languissantes
Le portoient avec peine à mes levres tremblantes.
Je sacrifiois tout , mon espoir , mon soutien ,
Abailard , j'immolois ton amour & le mien.
Le Ciel fat étonné de ce vœu téméraire ,
Et déjà l'Eternel allumoit son tonnerre.
Mais voyant mes remords , mes larmes , mes combats ,
Au cri de mes douleurs il désarma son bras.

Sois sensible aux tourmens qui consomment mon ame.
Viens , j'expire d'amour , je porte un cœur de flâme.
Que je boive à longs traits ce poison dangereux ,
Ce poison enchanteur que j'ai pris dans tes yeux ,
Repose sur mon sein ;... que je retrouve encore
Ce sourire si doux & ce front que j'adore ;
Ces regards de l'amour... Va , si j'en crois mon cœur ,
La Volupté , pour nous , n'a point perdu sa fleur.
Ces momens fortunés , nous pourrons les connoître,
Ah ! sous combien de traits le plaisir peut renaitre ;
Plaisirs chers ! ... dans tes bras je les goûterai tous ,
Et ne croirai jamais qu'il en est de plus doux.

Qu'ai-je dit ? Ah , pardonne à mon trouble funeste ,
A des vœux impuissans , que ma raison déteste.
Dans un cœur plein de toi , rappelle un Dieu vengeur ;
Prends sa cause , Abailard , tu le rendras vainqueur.

Viens, & songe du moins que le devoir t'appelle ;
 Ne dois-tu pas tes soins à ce troupeau fidèle,
 Qué ta voix conduisit dans l'ombre des déserts ;
 Loin de ces vanités qui trompent l'univers ?
 Ce désert embelli sourit à ton ouvrage.
 Nous adorons un Dieu sous un toit moins sauvage ;
 L'or vil du criminel à lui-même odieux ;
 N'a point forgé pour nous des vases précieux !
 L'orphelin n'a point vu les trésors de son père,
 D'un faste sacrilège orner le sanctuaire.
 Sous de simples dehors l'auguste pitié,
 Brille de son éclat, belle de sa beauté.

Accours, cher Abailard, nos Vierges inquiètes
 Languissent loin de toi dans leurs tristes retraites.
 Les soucis ténébreux pesent sur chaque front ;
 Parois, à ton aspect ils s'évanouiront.
 Les dômes & les tours de ces demeures sombres ;
 Où le jour perce à peine, en combattant les ombres ;
 Vont luire d'un soleil plus pur, plus éclatant ;
 Cet astre radieux est l'œil de mon Amant.
 Tout brille autour de lui, la gloire le couronne ;
 Il répand ses rayons sur ce qui l'environne.
 Mon père, mon ami, mon frère, mon époux ;
 O toi qui réunis les titres les plus doux,
 Rends-moi donc cette paix que tu m'avois promise ;
 Jette un œil de pitié sur ta chère Héloïse.

Plus de repos pour elle, & les jours & les nuits
 Sont des siècles entiers comptés par ses ennuis ;
 Rien ne la touche plus. La terre renaissante
 Étale en vain l'émail de la saison brillante.
 Ces lacs majestueux qui ceignent nos bosquets ;
 L'Aquillon qui mugit à travers les forêts ;
 Et ces sauvages bois que sans vaine culture,
 De son ciseau hardi façonna la nature,

A mes tristes regards ont perdu leurs beautés.
Le morne désespoir s'affied à mes côtés ;
Sous son crêpe funebre il éteint la verdure ;
Et prête au zéphir même un lugubre murmure ;
Je ne vois dans ce bois , sous ces rians berceaux ,
Qu'une terre stérile ouverte à des tombeaux ,
Et le signal du temps est un son d'épouvante ,
Où j'entends de la mort la voix sombre & tonnante.

C'est ici cependant qu'il faut toujours gémir ;
Tu l'as voulu , cruel , je n'ai su qu'obéir.
Un jour notre union deviendra légitime :
Nos cendres au tombeau se mêleront sans crime :

Grace ! Dieu de bonté suspends ton bras vengeur ;
Je déteste mon crime , & j'en chéris l'auteur.
Hélas ! comment dompter une ardeur si puissante !
Dans ces sombres prisons captive & suppliante ;
Qu'il faut avant de vaincre effuyer de combats !
O mort ! la paix du cœur n'est donc que dans tes bras ?

Heureuse mille fois une vierge innocente ;
Qui trouve en l'Éternel cette paix consolante ;
Elle est avec le Dieu qui remplit l'univers ;
Et son chaste sommeil lui peint les cieux ouverts.
Ses jours purs & sereins se levent sans nuage ;
La tempête des sens , long & terrible orage ,
N'effleure point le calme où repose son cœur ,
Et l'austère devoir ajoute à son bonheur.

Ah ! qu'Héloïse est loin de cet état tranquille.
Moi , que toujours dévore une flamme inutile ;
Moi , qui de mon esprit ne peux bannir ce jour
Où mon orgueil vaincu couronna ton amour.
Image dangereuse , & sans cesse présente ,
Comment peux-tu mourir dans le sein d'une amante ?

En songe quelquefois je vole sur tes pas :
 Je t'arrête , je crois te serrer dans mes bras.
 Tout change... Sous les flancs d'une cime avancée
 Où se brisent les flots d'une onde courroucée,
 Sur les arides bords du vaste sein des mers,
 Mon œil te voit monter sur le trône des airs :
 Un nuage brillant te dérobe à ma vue :
 Je m'élançe vers toi , je retombe éperdue ;
 Je m'éveille , & soudain la triste vérité
 Présente à mon erreur sa fatale clarté.

Rend grâces au destin sévère & favorable :
 Nul désordre des sens ne te rendra coupable.
 La nature est enfin d'accord avec la loi :
 Ces redoutables feux ne vivent plus en toi.
 Pourquoi donc m'éviter ? Craindrois-tu ma présence ?
 Eh ! qui pourroit troubler ta paisible innocence ?
 Tels que sur les tombeaux ces vases pleins d'encens ,
 Exalent près des morts des parfums impuissans :
 Tels sont les vains soupirs de mon ame enflammée ;
 Ces soupirs près de toi se perdent en fumée.

Je t'aime , & c'est hélas ! sans espoir de retour ;
 Mais tout cruel qu'il est ; je chéris mon amour.
 Pour gémir , pour prier , je devance l'aurore ,
 Et de mes pleurs amers mon feu s'irrite encore.
 J'élève en vain des vœux enflammés par la foi ,
 Ton image se place entre le Ciel & moi :
 Je la revois par-tout. Au pied du sanctuaire ,
 Et dans l'instant qui suit le terrible mystère ,
 J'entends ta voix parmi les hymnes de nos Sœurs :
 L'encens parfume l'air de ses douces vapeurs ,
 L'orgue éclate en concert ; & mon ame en extase
 Croit goûter dans ton sein le plaisir qui l'embrase.

De mes sens révoltés tu vois l'égarément :
N'en crois pas abuser ; c'est l'erreur d'un moment.
Quand je couvre mon corps de cendre & de poussière ,
Lorsque j'envoie au Ciel mon ardente prière ,
Et que la grace est prête à descendre sur moi ;
Viens arrêter la main qui m'éloigne de toi ;
Viens avec ces regards qu'anime la tendresse ;
Au pouvoir de Dieu même opposer ma foiblesse.
Ah ! fuis plutôt... Je veux , & je te dois haïr ;
Il est temps de verser les pleurs du repentir.
Je sens l'espoir des saints & leurs flammes divines ;
Du monde sous mes pieds je foule les ruines ;
Cette nuit même encore , un prodige imposant ;
Des rêves d'ici bas m'a montré le néant.

Au fond des souterrains où siège l'épouvante ;
A la pâle lueur d'une lampe expirante ,
Je veillois en priant... Une froide terreur
Auprès de ces tombeaux avoit glacé mon cœur :
J'allois mourir d'effroi. Sous ces voûtes funèbres ;
J'entendis une voix qui sortoit des ténèbres ,
» La paix , la paix , dit-elle , est au fond des tombeaux ;
» Et c'est là , chère Sœur , que finiront tes maux.
» Là , frappant d'un seul coup la crainte & l'espérance ,
» La mort révèle à tous la suprême science.
» Autrefois , comme toi , je priois chaque jour ;
» Je brûlois , je mourois des tourmens de l'Amour.
» Le calme du trépas mit fin à mes alarmes ;
» Ici les malheureux ne versent plus de larmes ;
» Et Dieu plus indulgent que les cruels humains ,
» Loin d'armer contre nous ses paternelles mains ,
» Pardonne à la foiblesse , & borne sa vengeance ,
» Puissant par son tonnerre , & grand par sa clémence :
O vous , ombre sacrée , à qui je tends les bras ,

Quand viendra le moment de cet heureux trépas !
 Me voici... préparez vos palmes immortelles ;
 Ouvrez, auguste Sion, ses portes éternelles.
 La foiblesse y reçoit un pardon généreux ;
 La crainte est sur la terre & la Grâce est aux cieus.

C'en est fait, & je sens mes forces défaillantes ;
 Mon ame vient errer sur mes levres mourantes.
 Confonds-la dans ton sein... en proie à mes remords ;
 Pâle & les yeux éteints je descends chez les morts.
 Je tremble, je m'égaré, & je te cherche encore.
 Dieu me frappe... j'expire... Abailard, je t'adore !...
 Héloïse n'est plus ; tu cesses d'être aimé,
 Si l'Amour abandonne un cœur inanimé...
 La mort m'a présenté son affreuse lumière ;
 J'ai lu dans les cercueils : l'homme n'est que poussière ;
 L'univers n'est que cendre aux yeux de l'Eternel ;
 Mais lorsque je t'aimois, n'étois-tu qu'un mortel ?

Oui, je veux te frayer ce terrible passage.
 Que dis-je ? épargne, ô Ciel, ton plus parfait ouvrage !
 Ajoute de mes jours à ceux de mon Amant :
 C'est du monde étonné le plus digne ornement.
 S'il faut qu'il meure, hélas ! puissances immortelles ;
 Accourez près de lui couvrez-le de vos ailes.
 Ouvrez à ses regards le spectacle des Cieus ;
 Que son dernier soupir soit un soupir heureux.
 Que son ame par vous en triomphe amenée,
 Retourne à l'Etre pur dont elle est émanée !

Puisse un même tombeau nous enfermer tous deux ;
 Rendre immortels nos noms, nos malheurs & nos feux ;
 Et pour ma gloire, enfin, puisse la Renommée,
 Apprendre à l'univers combien je fus aimée.

Si deux jeunes Amans remplis du même amour,

L'un par l'autre égarés visitent ce séjour ;
Cet éloquent tombeau suspendra leur ivresse ;
Ils pleureront sur nous , sur eux , sur leur foiblesse.
L'œil humide & fixé sur ce triste cercueil ,
Ils verront des plaisirs l'inévitable écueil ;
Et celui qui , rompant un douloureux silence ,
Osera le premier gémir en assurance ,
S'écriera ... *C'est ainsi que malgré nos ardeurs ,
La mort affoupira la flamme de nos cœurs.*

Pour toi jeune Vestale , innocente & paisible ;
Dont l'ame aux passions est encore insensible ;
Quand chérissant le nœud que tu ne connois pas ;
Dans ce Temple fatal on conduira tes pas ;
Au récit de nos maux , loin d'être indifférente ;
Prêtes-y tous les jours une oreille indulgente ;
Interroge ton ame & préviens les regrets
Que traînent après eux les sermens indiscrets.
Et lorsqu'au jour prescrit , de roses couronnée ,
Trop crédule victime avec pompe amenée ,
Un seul mot de ta bouche ordonnera ton sort ;
Avant que d'embrasser ces voiles de la mort ,
Ces lugubres bandeaux & ces chaînes mystiques ;
Tremble ! ... & jette un coup d'œil sur nos froides reliques.

PLAN D'UNE ASSOCIATION.

IL n'est point d'institution humaine , quelque abusive qu'elle soit , qui ne parte d'un bon principe : celle des monasteres avoit dans l'origine son utilité : c'étoient des vieillards , qui se rassemblaient pour finir leurs jours dans la méditation & la priere. Ensuite , la superstition mélancolique s'em-

parant des esprits, enferma dans des cloîtres, séparément, de jeunes hommes & de jeunes vierges, les asservit à des loix dures & bizarres, leur imposa une obéissance aveugle, & livra leurs ans au combat des passions concentrées. L'abus des couvens est connu : chaque jour la raison aidée du pouvoir le détruisent ; mais pourquoi ne retiendrait-on pas l'idée primitive d'hommes qui se réunissent, pour jouir en paix des avantages de la société ; qui mettent en commun leurs talens, leurs fortunes, leurs avantages respectifs, afin de les posséder dans un plus grand degré ? Cette idée m'a fait rêver souvent, & quiconque rêve au bien de ses semblables, ne peut guere s'empêcher de jeter ses pensées sur le papier : voici les miennes sur une association à laquelle on n'a point encore pensé, & qui d'après nos mœurs, réuniroit l'utilité à l'agrément.

Il est un âge où les illusions de la jeunesse sont dissipées, les passions calmes, le caractère formé, où l'on apprécie les hommes & les projets, & où l'on est fait pour la raison & l'amitié : combien d'individus estimables & d'un état au-dessus du commun, se trouvent à cet âge dans la société sans liens, & comme isolés dans la foule ? la difficulté de parvenir aux emplois, à la fortune, de se marier, devient sans cesse plus grande ; on a parcouru la moitié de sa carrière, les projets ont échoué, & la vieillesse qui se présente en perspective, fait désirer l'aisance & le repos. C'est alors que je voudrois qu'une société plus intime s'établît entre ces êtres qui ne tiennent à rien ; que des hommes de quarante ans, cultivant les lettres & ayant ent'reux des rapports, des femmes de trente-cinq ans, spirituelles & d'un caractère aimable, tous égaux par leur état, & pos-

Plan d'une association.

Séjourne une fortune médiocre, mettant en commun chacun une somme déterminée, choisissant une demeure commode, vécussent ensemble dans l'union, la tranquillité, & l'aisance, qui fait la douceur de la vie; libres des soucis domestiques, de ces tracasseries de famille dont presque chaque maison est infestée, & donnant leur temps à l'étude, aux arts, & à l'amitié.

Les indignes cures de la maison, dit Montaigne, voilà ce qui chagrine le plus les caractères élevés & les cœurs délicats. Il dit encore: Je courrois d'un bout du monde à l'autre, pour chercher un bon air de tranquillité, plaisante & enjouée.

On la trouveroit dans la maison dont je tracerai le modèle; & pourquoi ce modèle ne se réaliseroit-il pas? tous les jours il se forme des associations pour trafiquer, pour bâtir, pour défricher, pour envoyer au loin des vaisseaux, ou, hélas! pour vexer le pauvre peuple. Les enthousiastes se réunissent, & des sages ne le feroient pas! Ce n'est point la charité, ni le renoncement à soi-même, qui formeront cette union; les hommes ne sont pas assez parfaits pour s'élever journellement à ces vertus sublimes. Il ne s'agit que d'ériger un sanctuaire à l'égalité & aux vertus sociales. N'est-il pas temps de voir une association de sages qui fassent par raison ce que tant d'autres font par intérêt, ou par fanatisme? Qu'est-ce que la bonne société, si difficile à trouver, même dans les grandes villes? c'est de vivre journellement avec quatre ou cinq hommes instruits & aimables, avec trois ou quatre femmes spirituelles. C'est en se contentant du commerce de peu de personnes, que la vie devient agréable & que l'on sent le prix de l'amitié, chacun fournissant sa part d'indulgence, de gaieté, d'attention aussi-bien que

30 *Plan d'une association*

l'esprit & de talens, il en résulteroit une fraternité qui feroit le charme de cette société. La nature nous crie, *paix & union*, & l'âge mûr ne nous demande que la tranquillité. Une vie simple & réglée, sans contrainte, la fréquentation ordinaire des gens heureux, par un régime naturel, délivreroit l'esprit & le cœur de cette ardeur pour le tracas de l'ambition, & le tumulte du grand monde que l'on contracte malgré soi. Cette maison pourroit être celle que nous dépeignoit Horace. Les pensionnaires seroient débarrassés des soins journaliers que demande notre nourriture, & qui remplissent la tête de minuties: des loix saines y entretiendroient la décence; le faste & le cérémonial disparaîtroient; point d'égoïste, point d'ennuyeux ni de désœuvré: ces harpies qui infectoient le repas préparé par ce capitaine Troyen, ne se verroient jamais chez nous; la table seroit bonne, saine, délicate, une conversation enjouée en feroit l'assaisonnement; on jouiroit des autres & de soi-même, de la nature & du plaisir de la peindre, du travail & du loisir, de la facilité de satisfaire ses goûts; enfin, de cette douce liberté qui embellit la chaumière du philosophe, & que l'homme opulent ne trouve pas sous ses lambris dorés.

Chaque appartement seroit séparé; il y auroit des salles communes, des jours où l'on se rassembleroit, d'autres où l'on seroit tout à soi. La Religion conserveroit ses droits. La nourriture de l'âme seroit entretenue par la lecture de quelques bons ouvrages de morale, ou de quelque histoire intéressante. Les regles du bien-être & de l'ordre étant généralement senties, seroient d'autant plus recherchées & suivies, que leur inobservance frapperoit davantage. Quels bons effets ne devoit-on pas attendre d'une institution qui, nous enlevant à
une

une vie frivole, ennuyeuse & dispendieuse, nous donneroit ces moyens de cultiver les arts & les sciences, & d'employer le temps d'une manière raisonnable.

On voit au premier coup d'œil, tout l'avantage qui résulte de cette association pour l'économie domestique : ceux que la modicité de leur fortune force à s'exiler à la campagne, ou, ce qui est pire, à se mettre dans la dépendance, mettant en commun le mince revenu qui leur fournit à peine le nécessaire, se trouveroient tout à coup dans l'aisance. Supposez dix personnes de celles dont j'ai parlé, n'ayant que cinquante louis de rente ; qu'elles fassent bourse commune, & voilà de quoi avoir une demeure commode, une bonne table, un bon feu, des domestiques ; ajoutez-y l'agrément qui naît du rapport des goûts & la précieuse indépendance, & voyez si ces dix personnes ne peuvent pas être aussi heureuses que si la fortune les eût comblées de ses dons. Les riches ne sont pas toujours aisés ; leurs fantaisies d'un côté, le pillage des valets d'un autre, les mettent à l'étroit ; on les entend se plaindre au milieu de leur luxe ; ici régneroit la simplicité, le bon ordre ; il n'y auroit point de ces dépenses d'état ou d'étiquette qui nuisent à l'aisance intérieure ; la règle sans tristesse, l'abondance sans profusion, assureroient à chacun une vie selon son goût, & une société selon son cœur. Ce n'est pas uniquement pour des célibataires que cette institution auroit lieu ; deux époux qui n'auroient pas de famille à élever, ou dont les enfans seroient établis, y seroient reçus, & sûrement leur tendresse conjugale ne perdrait rien à être mêlée avec l'amitié qui uniroit tous les associés. Mais c'est sur-tout pour l'homme de

lettres que cette maison seroit faite ; à l'abri des atteintes de la pauvreté, il ne seroit détourné de son travail, ni par les inquiétudes du besoin, ni par les soins importuns de l'économie ; c'est là qu'il vivroit vraiment en homme libre.

On ne travaille que pour jouir : chacun se fait une idée de bonheur à sa manière : les plus sages aspirent à la médiocrité d'état & de fortune, aux douceurs du sentiment, aux jouissances de l'ame ; mais ce sont des chimères qui s'éloignent à mesure qu'on avance dans la vie. Le plan que je propose n'en est point une ; ce n'est pas la république de Platon : il ne faut que rassembler des personnes aimables qui sont dispersées, un *maître d'hôtel* intelligent régira mieux cette maison que Platon lui-même, & cette petite société ne dérangera point la grande, au milieu de laquelle elle vivra.

Le code sera court : j'ai parlé des loix générales ; les loix particulières seroient adaptées au local : que ceux qui sont appelés par les circonstances à former cette heureuse association, méditent mes idées, perfectionnent mon plan : j'en ai dit assez : je suis prêt à me joindre à eux pour fonder cet asyle à la simplicité des mœurs & au mérite sans fortune.

• Où seroit le local, me demandera-t-on ? en France & non ailleurs, & s'il se peut dans la partie méridionale. Et pourquoi me dira-t-on, en France ? parce qu'il n'y a de véritable esprit de société que dans ce Royaume ; parce qu'il n'y a ensuite rien de si libre qu'un pays soumis à une monarchie éclairée, sur-tout quand le monarque a vingt-six millions de sujets. Il en résulte une foule de rapports avantageux : il ne faut plus qu'une petite fortune indépendante : ailleurs le gouvernement est peut-être meilleur en théorie ; mais les

hommes gâtent le gouvernement. Nous résiderons en France, & tout considéré, pour jouir d'une plus grande liberté.

LA BATAILLE DE PHARSALE.

CE jour si formidable où Rome & l'univers
Doivent venger leurs droits ou tomber dans les fers,
Ce jour le plus fameux des fastes de la guerre,
Où l'aigle doit à l'aigle arracher le tonnerre,
Il luit, mais à regret; le soleil attristé
Retarde en Pâlisant son tribut de clarté.
Il ralentit son char, il n'avance qu'à peine;
Et forcé de céder à la loi qui l'entraîne,
Pour dérober Pharsale à son oeil consterné;
De nuages épais il roule environné.

.....
Trois fois l'airain sinistre a donné le signal,
Et trois fois au combat défiant son rival,
Le bouclier levé, les enseignes flottantes,
César fait avancer ses troupes menaçantes.
César... de quel transport il s'élançe animé !
Il dévore déjà d'un regard enflammé
Et son rival, & Rome, & l'empire du monde.

.....
Pompée enfin s'avance, & le soleil naissant
Frappe de ses guerriers l'acier resplendissant,
Ils paroissent en feu: la Thessalie entière
S'éveille à leur aspect, brillante de lumière.
L'activité du chef, avare des momens,
Prescrit de ses soldats l'ordre & les mouvemens;

Divisés en trois corps qu'un nœud prudent rassemble ;
 Soutenus l'un par l'autre , ils combattront ensemble.
 Il range autour de lui l'espoir des nations ,
 L'élite du sénat & de ses légions ;
 Et dans les derniers rangs , aux bords de l'Enipée ,
 Sont placés tous ces Rois qui servent sous Pompée.

Des deux partis alors s'entremêlent les flots ;
 De meurtres , de forfaits , ce n'est plus qu'un cahos ;
 Des plaintes des mourans , le mélange effroyable ,
 Ne forme qu'une voix immense & lamentable ,
 Voix lugubre de Rome à ses derniers instans !..

Voilà des beaux vers , & cependant ils ne sont
 point de M. de la Harpe : cette fameuse bataille
 qui termina la guerre civile des Romains , fut le
 tombeau de la plus puissante des républiques qui
 aient existé. C'est *Lucain* qui s'est servi de cette
 grande expression.

 Tout sudcombe ; du fer l'attentat se consomme.
 Que ta plaie est profonde , ô déplorable Rome !
 Dans tes pertes ailleurs tu comptois les soldats.
 Plus malheureuse , ici tu comptes les Etats.
 Là , tes fils de leur sang rougirent la poussière ,
 Ici , c'est le tombeau de la patrie entière.

L'intérêt qu'inspire ce grand événement politi-
 que , n'est point éteint dans le poème de *Lucain*.
 La guerre civile qui arma *César* & *Pompe* , a trou-
 vé un poète qui en a tracé le tableau d'un pinceau
 vigoureux & hardi ; & s'il y a de grands défauts
 dans cet ouvrage , les beautés mâles l'emportent.
 On aura vu avec quelque plaisir les vers que je
 viens de citer ; qu'il me soit permis de transcrire
 encore le morceau de la *Pharsale* , où César abor-
 dant en *Epire* avec une partie de ses troupes , &

las d'attendre le reste de ses troupes, se met en mer sur une simple barque pour l'aller chercher. J'aurai rendu cet hommage à la mémoire d'un ami qui m'a daigné consulter plus d'une fois dans ses travaux, & à qui l'on n'a pas accordé toute la justice qu'il méritoit.

La nuit avoit calmé le tumulte des armes,
Le sommeil des combats dissipoit les alarmes ;
Quand César, au travers de son camp endormi,
Semble à pas suspendus marcher en ennemi.
La garde veille, il veut tromper sa vigilance ;
Inquiet, il s'arrête, il hésite, il avance :
Il lui dérobe enfin ses pas mystérieux ;
Et se plaint en secret d'échapper à ses yeux.
Sorti du camp, il vole, il parcourt le rivage ;
Il trouve, & c'est assez pour ce mâle courage,
Une barque attachée au débris d'un rocher ;
D'un œil impatient il cherche le Nocher :
De joncs & de roseaux un toit vil & fragile ;
Lui montre d'Amiclas la cabane tranquille.
César approche, y frappe, & ses coups redoublés
En font bruire & trembler les appuis ébranlés.
Amiclas s'élançant de son lit de feuillage :
» Quel mortel, sur ce bord jetté par le naufrage ;
» N'a, dit-il, pour espoir que mon humanité ?
A ces mots, il se baisse & d'un souffle hâté,
Ranimant d'un foyer la cendre presque éteinte,
Y rallume un brandon & vient ouvrir sans crainte.
Il fait qu'une cabane, objet de leurs dédains,
N'a rien à rebouter des avides humains.
Oh ! de la pauvreté calme pur & tranquille,
Toit simple, quel palais vaut ton paisible asyle !
» La fortune t'éveille, elle vient te chercher,
Dit César, se montrant aux regards du Nocher.

» Hâte-toi , viens guider ma course impatiente ;
 » L'éclat de mes bienfaits passera ton attente :
 » A ta barque , à la mer , livrons-nous à l'instant ,
 » Et vole en Hespérie où le bonheur t'attend.
 » Ainsi César trop grand pour ce qu'il feignoit d'être ;
 » Sous l'habit d'un soldat ne peut parler qu'en maître.
 » Ce bruit sourd des forêts , ces longs frémissemens
 » Qui parcourent les flots pénétrés par les vents ,
 » Couvent , dit Amiclas , quelque rude tempête ;
 » Mais s'il le faut , partons , ma main , ma barque est prête ;
 Ils s'élancent , la voile à peine les conduit ,
 Sur les flots tout à coup qu'elle effroyable nuit !
 Les airs grondent , la mer se souleve , bouillonne ;
 Et la vague rapide à grands traits la sillonne.
 A cet affreux signal le Nocher pâissant ,
 » Fuyons , dit-il , fuyons l'orage menaçant.
 » Les élémens ligüés nous ferment le passage ;
 » S'il en est temps encor , regagnons le rivage.
 » Mais quel péril pourroit arrêter le héros ?
 » Non , non , dit-il , affronte & les vents & les flots :
 » Vogue , avance , & fais taire une crainte importune ;
 » Connois-moi : tu conduis César & sa fortune.
 Comme il parloit encor , d'un vol impétueux
 Borée en tourbillon fond & siffle autour d'eux ,
 Frappe , ébranle la poupe , & brise les cordages :
 Bientôt de toutes parts accourent les orages ;
 Et les flots combattus , par des vents opposés
 S'entrechoquent dans l'air , l'un par l'autre brisés.
 Le danger croit , la nef de tous côtés poulée ,
 Vagabonde , & tantôt jusqu'aux astres lancée ,
 Et tantôt s'abyinant dans les gouffres des mers ,
 Touchent cent fois aux Cieux & cent fois aux enfers.
 Le pilote erre au sein d'une nuit ténébreuse.

Que l'éclair fugitif rend encore plus affreux :
Son art des élémens combat en vain l'effort ;
Il cède , s'abandonne , il n'attend que la mort.
César , dans ce péril digne de son courage ,
S'occupe de sa gloire & non pas du naufrage.

Sceptres , fortune , honneurs , tout étoit disparu ;
César touche à la terre , il n'a plus rien perdu.

Celui qui faisoit de si beaux vers , n'avoit ni morgue , ni hauteur , ni dureté ; c'est de lui qu'est cette pensée juste , si noblement exprimée : *Le flambeau de la critique doit jeter un jour doux & pur qui éclaire , & ne pas ressembler à ces miroirs ardents dont la flamme blesse & dévore.*

L A M O R T D E C É S A R. (a)

LA mort de César est un des plus grands événemens qui se soient passés dans l'histoire ancienne tant par sa cause que par ses suites. Six siècles de conquêtes , de gloire & de triomphes , n'avoient abouti qu'à concentrer la puissance romaine entre les mains d'un seul homme , sorti d'une maison privée : il avoit formé le projet de régner sur les Romains ; & le vertueux Caton sembloit être du secret de César , tant il l'avoit deviné : il le suivit dès le premier pas de son ambition , & mourut pour la cause publique. Tant de sang versé devoit-il rester impuni ? César , il est vrai , fut un despote clément ; mais il avoit usurpé l'autorité souveraine , détruit la république ,

(a) Cet extrait raisonné d'un chef-d'œuvre théâtral , ayant obtenu le suffrage de plusieurs gens de lettres , je me suis fait un devoir de le retoucher.

& frayé le chemin à la tyrannie. Les monstres qui regnerent après lui, prouverent assez que les poignards qui avoient percé son flanc, furent dirigés par des mains patriotiques. Si Octave & Marc-Antoine avoient été vaincus, Brutus & Cassius rétablissent la liberté romaine, & la prolongeoient pour plusieurs siècles; & les Tibere, les Néron, les Calligula n'eussent point monté sur un trône où ils firent asséoir tous les crimes.

Jugé sous ce point de vue, César est un des hommes les plus coupables qui aient existé, & d'autant plus funeste à l'humanité, qu'il a corrompu un génie grand & né pour la liberté & la gloire de la patrie.

Je fais que la corruption avoit gagné le cœur de la république; que ces vices hâtoient sa perte, & que la puissance absolue appartenoit à qui oseroit s'en emparer: mais il restoit encore assez d'hommes vertueux pour ranimer la liberté; & César, avec ses qualités héroïques & son ingénieuse clémence, empêcha les Romains de s'effrayer autant qu'ils l'auroient dû: la fortune lui avoit rendu un important service, en chargeant Ptolomée de la mort de Pompée, forçant qu'elle épargna à César. Sa fantaisie de porter le nom de *Roi*, lorsqu'il en avoit au fond toute la puissance, révèle une singulière petitesse dans cette ame altière & profonde, & ce fut cette foiblesse qui éveilla les conjurés: ils virent qu'il étoit de leur devoir de faire un exemple aux yeux de l'univers. L'exemple fut infructueux; mais il accusa du moins l'extrême lâcheté des esclaves qui depuis ramperent sous les Empereurs Romains; en se baignant dans leur sang vil; ceux-ci ne firent après tout que punir leur bassesse.

Le plus célèbre des vengeurs fut Brutus: élevé

dans la secte platonicienne, il s'attacha toute sa vie à ce qu'il crut vertueux. Pompée avoit fait tuer son pere, & Brutus ne le servit pas moins à Pharsale, parce qu'il servoit la république. Il épousa Porcia, fille de Caton; il s'environnoit ainsi de noms qui lui imposoient de nouvelles vertus : il conspira contre César, & ne fit qu'obéir à la loi de Valerius Publicola, loi sacrée à tout Romain.

On a voulu représenter cette action comme un parricide ; mais César étoit-il souverain ? Ne s'étoit-il pas élevé sur la tête de ses égaux ? N'avoit-il pas préparé les horreurs du plus violent despotisme, & rompu cet équilibre qui précipite une république plus avant dans l'esclavage que tout autre gouvernement ? Quelques sénateurs n'avoient-ils pas déjà été d'avis de décerner à César un droit général sur toutes les femmes de la république ? C'est ici qu'il faut dire avec J. J. Rousseau ; *A ces noms de Brutus & de Caton, tout mortel doit s'incliner & baisser le front dans la poussiere.*

La lecture du testament de César changea le peuple. César laissoit une somme par tête à chaque pauvre citoyen, & ses jardins au public. Le peuple s'arma de flambeaux, & courut embrâser les maisons des conjurés : ce peuple ne méritoit point de tels vengeurs. Brutus fut combattre ; & dans ces circonstances difficiles, ayant besoin d'appui, il ne relâcha rien de la sévérité constante de sa justice ; il blâma hautement la conduite de Cassius son ami, & fut inflexible à son égard.

Antoine & Octave, qui bientôt devoient être mortels ennemis, eurent la victoire. Brutus avoit enfoncé l'aile que commandoit Octave ; mais Antoine avoit eu le même avantage sur Cassius : celui-ci se livrant trop tôt au désespoir, & croyant

Brutus mort, se fit couper la tête par un affranchi ; sa perte étoit inestimable. En vain Brutus livra une seconde bataille sur le même champ ; il fut défait ; & n'envisageant plus de ressources, il se jeta sur la pointe de son épée. Il fut alors décidé dans les destins de l'univers, que les monstres extravagants & barbares régneroient successivement à Rome.

Tel est le précis du tableau que Shakespearé a peint dans tous ses détails majestueux, sans oublier les moindres circonstances qui ajoutent à l'intérêt. César n'est gueres représenté que comme victime ; il n'est point le personnage dominant, c'est Brutus. Les autres sont ennemis du tyran, lui l'est de la tyrannie : le génie de la république l'anime seul, & il lui auroit tout sacrifié, jusqu'à l'amitié. Il avoit (ce que si peu même de grands hommes ont eu) des principes fixes, & il déterminoit toutes ses actions d'après eux. Sa vertu étoit rigide, parce que tel est son caractère ; mais son cœur étoit tendre. Pénétré du sentiment de la justice, il mettoit le bien général de la patrie avant son intérêt particulier ; & les ressentimens, ainsi que les affections les plus chères, devoient également s'aneantir devant l'utile & le juste, qui seuls forment le beau moral, & la base de la société.

Il haïssoit Pompée ; mais dès qu'il parut soutenir la liberté, il tira l'épée pour son parti. Il aimoit César ; mais lorsqu'il fallut le mettre dans la balance avec la république, il préféra la dernière.

Dès la première scène, on est sur le sol de l'ancienne Rome ; on respire l'air d'une république. Ce sont des tribuns, qui opposés à César, parlent aux artisans & aux plébéiens : ceux-ci répondent avec familiarité, & se permettent ces plaisanteries

qui annoncent un peuple qui ne va point baissant un front tremblant & fervile devant des magistrats populaires; ils veulent aller voir César, & se réjouir de son triomphe.

César paroît, suivi d'un grand cortège. L'astrologue qui, selon l'histoire, avoit prédit sa mort, fend la foule, & l'appelle par son nom. On le fait approcher en face de César : *Prends garde aux ides de Mars*, dit l'astrologue. César l'envisage : *C'est un visionnaire*, dit-il; & il passe. Ce trait historique, fidelement conservé, jette dans l'ame je ne fais quoi de mystérieux, qui la prépare à un grand événement.

Brutus & Cassius ne vont point aux jeux; ils restent ensemble : c'est Cassius qui sonde l'ame de son ami, qui l'interroge, qui a pressenti qu'il devoit entrer dans la conspiration, & qui la croit inutile & même coupable. si Brutus, par sa présence, ne la rend auguste & sainte. Brutus, qui prévoit que bientôt la patrie va lui demander un grand sacrifice, se recueille pour peser ce qu'il doit faire. Son ame est tendre, & répugne au meurtre; mais le sacrifice qui doit coûter si cher à son cœur est devenu nécessaire; il le sent. Mais ce n'est pas le temps encore de se montrer tout ce qu'il doit être, & il supplie Cassius de ne pas vouloir pénétrer plus avant.

César revient des jeux; il n'est pas satisfait. Tandis qu'Antoine lui a offert par trois fois la couronne, trois fois le peuple Romain a applaudi au geste simulé de César qui la repouffoit : son ambition brûloit de la recevoir. Indigné secrettement de la conduite du peuple, l'effort que lui a coûté sa dissimulation l'a fait tomber dans un accès d'épilepsie, auquel il étoit sujet. Il fait des remarques chagrines sur le visage have & le tempéramment de Cassius.

Casca, témoin des spectacles & des jeux, est arrêté par Brutus & Cassius ; il leur fait le récit des basses adulations d'Antoine, offrant le diadème à son égal : ce récit transporte le spectateur au lieu où s'est passée la scène, tant il est animé, & écrit dans ce style franc & pittoresque, qui caractérise le peuple. Casca hait la personne de César autant que la tyrannie ; mais ce n'est point à l'exemple des autres conjurés : c'est lui qui portera le premier coup, & il sentira du plaisir dans cette vengeance. Il faut observer que chaque conjuré a sa physionomie, & que le mot que dit l'un, ne peut jamais être appliqué à un autre : Casca n'est pas encore admis au secret de la conspiration ; mais il est invité à se rendre à un repas. Cassius qui n'a point vu Brutus se déterminer encore, projette de placer sur ses fenêtres des billets tracés en caractères différens, & renfermant des exhortations & des reproches sur le calme qu'il affecte devant l'ambition tyrannique de César.

Une tempête affreuse & remarquable précéda le jour de sa mort : Shakespearé s'en sert habilement. Cicéron reconnoît Casca à la lueur des éclairs. Cicéron se retire ; mais Cassius erre dans la nuit, & le cri des élémens plaît à son oreille, comme le présage de la révolution ; il ne pâlit point ; il n'est point effrayé : il attend l'aurore du grand jour. Au sein de l'orage, qui lance de tous côtés ses traits foudroyans, il apperçoit un fléau plus destructeur : c'est César qui tonne en despote sur le monde assoupi, & le despote est plus terrible & plus étrange que tous les autres phénomènes de la nature. L'entretien nocturne tourne sur le projet que les sénateurs se proposent, qui est de reconnoître le lendemain

César pour leur Roi. Cassius porte la main sur son poignard & sur son cœur; l'un affranchira certainement l'autre : il a le pouvoir d'abolir la servitude; il enflamme Casca, qui devient un conjuré : tout subalterne & féroce qu'il est, il a sa sorte d'intrépidité. Cinna passe, & presse Cassius d'engager dans leur parti le noble Brutus : c'est lui qui se charge d'attacher aux pieds de la statue du Brutus qui a chassé les Rois de Rome, le papier qui doit lui parler au nom de cet ancien héros, & Cassius leur donne rendez-vous avant le jour, au logis de Brutus.

Au second acte, Brutus seul, pendant la nuit, enfoncé dans ses jardins, au haut d'une terrasse, d'où l'on découvre une partie de la ville de Rome, & le Tibre roulant à ses pieds, se promène dans les ténèbres que l'éclair sillonne par intervalle : il médite sur ce que Rome & l'univers attendent de lui : il ne se sent aucun motif personnel pour attaquer César; c'est la cause générale qui l'exige : il éveille un de ses serviteurs; celui-ci apportant un flambeau, lui remet un *billet scellé* qu'il a trouvé sur sa fenêtre : Brutus l'ouvre, il y lit les vœux de Rome entière; il soupire; il n'a point dormi depuis la première idée que Cassius a porté dans son âme. Profondément affecté des malheurs de Rome, la douleur altere sa sérénité ordinaire. Son serviteur lui dit que Cassius est à la porte, & demande à le voir; il mène avec lui la troupe liguée; il n'a pas attendu l'aveu de Brutus : sa vertu pourroit-elle manquer d'adopter la conspiration? elle demande à l'avoir pour chef, & cet honneur lui appartient : il aura pu gémir sur un tel devoir, mais non flotter indécis entre César & Rome.

La scène des conspirateurs a une marche téné-

breuse qui en impose à l'imagination. Les conjurés enveloppés de leurs manteaux, sont rangés en demi-cercle & en silence, leurs mots sont coupés: Cassius & Brutus parlent à l'écart : tout ici est mystérieux, sombre & profond. C'est dans cet entretien que la mort de César est arrêtée, puisqu'il faut enfin délivrer le monde & la patrie. Brutus paroît; & comment se manifeste l'aveu de cette ame grande & ferme ? par dire aux conjurés : *posez tous, l'un après l'autre, vos mains sur les miennes : Cassius ajoute, & jurons d'accomplir notre résolution. Non, point de serment, dit Brutus; qu'ils jurent dans la cause injuste, ces vilos créatures, dont les hommes suspectent la foi; mais nous, ne gênons point le libre essor de nos libres courages; ne profanons point la vertu de notre entreprise, par l'idée que notre cause ou son exécution eurent besoin d'un serment.*

On examine si on laissera Cicéron neutre, ou si on le fera entrer dans la conspiration. Métellus Cimber dit; *oh! ayons pour nous Cicéron; ses cheveux blancs nous gagneront la bonne opinion des hommes; ils feront parler une foule de voix qui loueront notre action: on dira que sa tête a dirigé nos bras; notre témérité, notre jeunesse disparaîtront; tout sera couvert de sa gravité.* Brutus répond: *oh! ne le nommez pas; ne nous ouvrons point à cet homme: jamais il n'achevera ce que d'autres auront commencé.*

On ne pouvoit mieux peindre la vanité de Cicéron: il fut dupe, par la suite, d'Octave, adolescent qui fit tout de lui en flattant son amour-propre. Il avoit les qualités qui font les bons citoyens dans un Etat tranquille; mais il ne pouvoit être utile dans ces temps orageux: les périls se grossissoient toujours devant ses yeux; il ne fut

que pallier les maux de la république, & ne fut point la défendre dans cette crise violente.

Decius demande si l'on frappera quelqu'autre que César : Cassius donne sa voix pour que Marc-Antoine ne survive point à l'usurpateur : la politique exigeoit nécessairement ce second coup. C'est ici que le caractère de Brutus est sublime, & que ses paroles ont une majesté qui confond : *Notre conduite, Caius Cassius, paroitra trop sangui-naire, si, après avoir abattu la tête, nous déchirons encore les membres, comme des meurtriers pleins de rage en donnant la mort, & de haine après l'avoir donnée; car Antoine n'est qu'un membre de César. Soyons des sacrificateurs, & non pas des bourreaux. C'est contre l'esprit de César que nous nous élevons tous, & non contre son sang; il n'y en a point dans l'esprit de l'homme. Oh! si nous pouvions atteindre à l'esprit de César, sans déchirer le flanc de César! mais, hélas! pour cela, il faut que le sang de César coule. Eh! mes amis, tuons-le avec fermeté, & non avec furie; traitons-le comme une hostie offerte aux Dieux, & ne le démembrons point comme un cadavre destiné aux vautours.*

Cassius insiste, & Brutus, en ne voulant point d'autre victime que César, développe un cœur magnanime. Le reste de la scène est d'un ton qui rapporte constamment à notre oreille l'accent de ces fiers Romains, & qui remet sous nos yeux leurs gestes, & jusqu'aux traits de leur physionomie.

Les conjurés sortent à la faveur des ténèbres : Brutus appelle son serviteur; il le voit endormi sous le feuillage; & ce même homme qui doit faire couler le sang de César, ne veut point le ré-

veiller, il respecte son sommeil, & ce calme dont il est loin; il jette tout attendri son propre manteau sur le corps de ce jeune homme, pour le préserver de la fraîcheur dangereuse de la nuit : quel trait de génie plus simple & plus caractéristique, pour montrer combien étoit humaine l'ame de l'assassin du tyran de Rome !

L'épouse de Brutus, inquiète d'avoir, vu ce caractère égal & serein tout troublé, ignorant encore quel grand intérêt domine cette ame jusqu'alors inaccessible aux traits du destin, l'interroge avec tendresse : il dissimule : elle insiste ; & c'est l'éloquence persuasive du cœur qui met dans sa bouche ces expressions douces & insinuantes, capables d'arracher le secret le plus important. Brutus résiste ; mais quand Porcia déploie la fierté de cette vertu romaine, qui est vraie & profonde comme son amour ; qu'elle parle de la blessure volontaire qu'elle s'est faite, & qu'elle endure dans un courageux silence, alors le noble Brutus ne peut pas s'empêcher de l'admettre au secret de tous ces cœurs héroïques & généreux.

Un Romain nommé *Ligarius*, échappé à une maladie qui le conduisoit au tombeau, se traîne convalescent chez Brutus, & ne veut renaître que pour entrer dans l'action qu'il médite : il ne sait quel est le projet ; mais il lui suffit que Brutus est son chef, il veut ignorer ce que sa vertu doit ordonner : ce *Ligarius* a une physionomie particulière, & qui le distingue.

Pendant des présages menaçans ont épouventé la femme de César ; elle veut faire passer ses alarmes dans le sein de son époux, il les dédaigne ; elle le prie de ne point sortir de ce jour, il se refuse à ses prières : toutes les paroles de César portent l'empreinte de son ame forte & décidée : les augures

augures se sont expliqués d'une manière sinistre : rien ne l'arrête ; mais Calphurnie pleure, & César est touché. *Decius*, un des conspirateurs, chargé du soin de déterminer César à venir au sénat, entre & compose son visage. L'intérieur domestique du palais du maître du monde, est ici supérieurement vu & saisi. Calphurnie veut qu'on dise au sénat que César est malade. Le fier César ne veut pas envoyer un mensonge ; il avoue à *Decius* que Calphurnie a eu un songe, dans lequel elle a vu sa statue verser le sang pur, & les Romains, le front riant, baigner dans ce sang leurs bras nerveux.

Decius explique le songe en homme d'esprit, en courtisan adroit ; il lui fait entendre que le sénat a résolu ce jour-là même de lui décerner une couronne ; il raille habilement cette foiblesse nouvelle pour César, de céder aux rêves de sa femme. César, d'une voix haute, demande sa robe pour aller au sénat.

Les sénateurs, dont la plupart sont conjurés, viennent les uns après les autres saluer César. Brutus arrive le dernier, le front calme. Il n'y a que la représentation qui puisse exprimer ici le sens, la profondeur & le tragique de ces paroles : *César, huit heures sont sonnées*. Tous ceux du parti de Brutus l'entendent, & l'illustre victime ignore tout ce que ces terribles paroles signifient. Antoine paroît, & le visage de César devient radieux de joie.

Sur le chemin qui conduit au Capitole, se trouve Artémidore, qui a écrit un billet à César, par lequel il lui marquoit de se défier de Brutus, & ce billet qui l'avertissoit de son sort, se trouva effectivement dans ses mains, lorsqu'il fut tué. Artémidore s'enfonce sous une arcade, pour attendre César à son passage.

Porcia est dépositaire du grand secret ; mais ce secret qui renferme les futures destinées de l'univers, qui tient à l'esclavage ou à la liberté du monde, semble trop vaste & trop pesant pour le cœur d'une femme ; il en est comme accablé, & succombe sous le danger qu'il renferme : la fille de Caton conçoit une défiance salutaire d'elle-même, & se juge trop foible pour se trouver mêlée à des faits aussi importants. *O confiance ! dit-elle, fois-ferme à mes côtés ! élève un mur insurmontable entre mon cœur & ma langue. J'ai l'ame d'un homme ; mais je n'ai que la force d'une femme.*

Qui n'est ému d'un plaisir d'admiration, en voyant Shakespeare descendre ainsi dans le cœur d'une femme, & en arracher ces traits qui étonnent par leur vérité ! Le grand événement approche ; Porcia agitée, & renfermant son trouble, interroge tous ceux qu'elle rencontre : *quelque bruit est-il venu du Capitole ? César s'y est-il rendu ?* Elle erre dans les alarmes. Elle aperçoit Artémidore avec son papier : *tu as une supplique pour César ? . . . J'en ai une, Madame : & il s'éloigne.* Elle dit à demi-voix : *Brutus, Brutus, que les Dieux te secondent dans ton entreprise !* Elle tremble de ce qu'elle a dit ; elle frémit dans la crainte d'avoir été entendue. Quoi de plus vrai que cette situation, qui annonce un de ces faits extraordinaires qui doivent influer sur l'univers ?

Un spectacle majestueux s'ouvre : c'est César qui s'avance au Capitole ; le Sénat est en marche ; un gros de licteurs, de sacrificateurs, de chiens précède les sénateurs ; les trompettes se font entendre ; le peuple borde les rues . . . L'astrologue paroît immobile au premier rang du peuple . . . César l'aperçoit, & lui dit : *les Ides de Mars sont*

arrivées... *Oui, César, mais non passées*, reprend l'astrologue. Artémidore de son côté, le presse de lire son écrit; & comme César reçoit plusieurs placets, il lui crie que l'objet de sa requête touche César de plus près *Ce qui n'intéresse que nous, sera examiné le dernier* (dit César politiquement en présence du peuple). Les conjurés observent le visage de César; il ne change point; il sourit à ceux qui l'environnent: ce même homme si fier, qui a dit du Sénat Romain, *qu'il accorde*, affecte un front populaire, & se montre affable à tout citoyen.

Le moment où Cassius dit tout bas à Casca; *Cassius ou César ne repassera jamais sur ce chemin*, est remarquable. César s'affied au milieu du Sénat; il demande quels sont les abus qu'il doit réformer. Metellus Cimber s'inclinant, présente sa requête, & fléchit un genou. César lui répond: *Je dois te prévenir, Cimber, que ces basses adulations, ces génuflexions rampantes peuvent enflammer le sang des hommes vulgaires, & changer en vains projets d'enfans, les décrets arrêtés dans leurs premières résolutions. N'aie point la folle pensée que le cœur de César lui soit assez rebelle, pour s'amollir & perdre son vrai caractère par ces moyens qui attendrissent les âmes imbécilles, comme de douces paroles, de serviles & insinuantes caresses, des humiliations profondes, abaissées jusqu'à terre. Ton frere est banni par un décret: si tu te courbes, si tu me flattes, si tu supplies pour lui, je te méprise, Cimber, comme l'animal incommode que je repousse loin de moi. Apprends que César ne fait point d'injustice, & que sans une raison, il ne se laisse point fléchir.*

Brutus supplie, & supplie en vain. Cassius abaisse son front, & s'humilie tout aussi vainement; &

César de dire : *Je fus ferme en voulant le bannissement de Cimber, je demeure ferme en voulant qu'il reste banni.* Alors Calca s'écrie : *Poignards, parlez pour moi !* Et l'usurpateur, qui humilioit ses égaux, est percé de vingt-trois coups. Tombant, il s'écrie : *& toi, Brutus, aussi !* Il expire aux pieds de la statue de Pompée. Cinna, Cassius crient : *Délivrance ! Liberté !*

On est présent à cet acte mémorable, par l'art ingénu & la grande fidélité du poète. On voit, on entend les ténateurs ; on voit fuir Antoine ; on voit Brutus qui s'apprête à monter à la tribune : les conjurés s'échauffent ; ils trempent leur épée dans le sang de César ; ils marchent, non en assassins, mais en hommes qui ont donné à leur pays le plus grand des biens, la liberté. Brutus rassure Marc-Antoine qui reparoit : comme il craint la mort, il demande si l'on veut aussi le faire périr. Brutus lui répond : *Nous devons maintenant paroître sanguinaires & cruels ; l'aspect de nos mains, de leur action, qui est sous tes yeux, l'annonce : mais tu ne vois que nos mains, & cette sanglante exécution qu'elles ont faites ; nos cœurs, tu ne les vois pas ; ils sont pitoyables ; & c'est la pitié pour l'injure publique faite à Rome, qui a frappé ce coup sur César : comme la flamme chasse une autre flamme, ainsi la pitié étouffe une autre pitié* Seulement aie patience, jusqu'à ce que nous ayons calmé la multitude qui s'afflige elle-même de frayeurs, & alors nous te déclarerons la cause pour laquelle j'ai pu, moi qui aimois César lorsque je le frappois, agir ainsi.

L'artificieux Antoine loue les conjurés de leur sagesse, & prend leurs mains sanglantes qu'il presse dans les siennes : en vain demande-t-il pardon à l'ombre de César, le lâche tremble uniquement pour

sa vie : quand il est pleinement rassuré, il demande en quoi César étoit dangereux. Brutus, plein du sentiment de la justice de sa cause, répond : *Nos raisons sont si justes & si pures, que fusses-tu Antoine, le fils de César, tu devrois en être satisfait.* Antoine demande encore une grâce ; c'est de parler dans la tribune aux harangues, comme il convient à un ami, pour les funérailles de son ami. *Tu parleras, Marc Antoine,* répond Brutus.

Cassius veut dissuader Brutus de laisser parler Antoine aux funérailles : l'austère vertu de Brutus ne lui permet pas de donner cette atteinte à la liberté ; il dit qu'il parlera aussi, qu'il exposera la cause de la mort de César ; & il est si sûr d'avoir servi sa patrie, qu'il semble dédaigner l'éloquence de son rival.

Les conjurés sortent. Antoine, dès qu'il se voit seul, se penche sur le corps de César ; il prévoit la guerre civile, la guerre horrible & désastreuse qui va remplir l'Italie & désoler la race entière des hommes qui sentira le contre-coup du poignard de Brutus.

Un esclave du jeune Octave, ignorant ce meurtre, arrive en habit de voyageur pour porter des nouvelles à César de la part de son maître : il aperçoit le corps ensanglanté, il s'étonne & s'attendrit ; mais il semble être arrivé à temps pour repartir soudain, & annoncer au jeune Octave ce grand événement qui, par la suite des circonstances, devoit l'intéresser plus que tout autre.

On voit la place publique couverte de peuple. Brutus traverse la foule pour monter à la tribune aux harangues. Les Plébéiens se disent : *Brutus va parler, écoutons ! le noble Brutus est monté, silence !*

Ce n'est point un poète qui parle ici, c'est le

véritable Brutus de l'histoire : ses paroles sont fermes, concises, fortes, sans apprêt, & liées comme ses actions.

» S'il est dans cette assemblée, s'il est quelque
 » ami tendre de César, c'est à lui que je déclare
 » que l'amour de Brutus pour César n'étoit pas
 » moindre que le sien. Si cet ami demande pour-
 » quoi donc Brutus s'est-il élevé contre César ? voici
 » ma réponse : ce n'est pas que j'aimasse moins
 » César, mais j'aimois Rome davantage : auriez-
 » vous mieux aimé que César fût vivant & mou-
 » rir tous esclaves, que de voir César mort pour
 » vivre tous libres ? César fut vaillant, je l'honore ;
 » il fut fortuné, je me réjouis de ses succès ; il
 » m'aimoit, je le pleure ; mais il fut ambitieux,
 » je l'ai tué : ainsi du respect pour sa vaillance, de
 » la joie pour sa fortune, des larmes pour son
 » amitié, & la mort pour son ambition.

» Qui est assez lâche ici pour être un esclave ?
 » S'il en est un, qu'il parle, car c'est lui que j'a
 » offensé. Qui est assez stupide pour ne vouloir pas
 » être un Romain ? S'il en est un, qu'il parle, car
 » c'est lui que j'ai offensé. Qui est assez vil ici pour
 » ne pas aimer sa patrie ? S'il en est un, qu'il parle,
 » car c'est lui que j'ai offensé. — Je m'arrête pour
 » attendre une réponse «.

Tout le peuple répond : *personne, Brutus, per-
 sonne*. Alors il élève sur sa tête son poignard san-
 glant, & finit ainsi sa harangue : » J'ai tué mon
 » meilleur ami pour le salut de Rome ; je garde
 » le même poignard pour moi, dès que ma patrie
 » aura besoin de ma mort «.

Tous les Plébéiens transportés, veulent le re-
 conduire en triomphe à sa maison, lui élever des
 statues, &c. Parmi ces acclamations, il en échappe
 une qui représente bien l'inconscience de la mul-

titude, & qui marque la profondeur du génie de Shakespeare. Un de ces Plébéiens s'écrie : *que Brutus soit fait César.* Ainsi au moment qu'ils se réjouissent de la mort d'un Roi, ils veulent en élever subitement un autre sur leur tête. Brutus se perd dans la foule, tandis que Marc-Antoine conduit le corps de César, porté sur un cercueil, & couvert d'un voile.

Antoine est monté dans la même tribune où vient de parler Brutus. Après les rumeurs le silence succède, Antoine en profite. Non, jamais l'éloquence n'eut plus d'art, d'adresse & de prestige : la harangue est telle que, dans la place publique, près du Capitole, malgré notre juste aversion pour César, nous nous serions sentis émus comme le plus grossier Plébéien ; & si quelque discours au monde nous a montré les dangers de l'éloquence, c'est la fameuse harangue de cet Antoine.

Il avoit été formé à la guerre & à la politique par César. La moitié de cet homme dangereux vivoit encore ; & tandis que Brutus & Cassius, serviteurs désintéressés de la patrie, étoient pour ainsi dire eux-mêmes étonnés du meurtre de l'usurpateur, Antoine, au milieu de ses feintes larmes, s'appretoit à recueillir le fruit d'une action dont il ne gémissoit point intérieurement.

Le discours d'Antoine nous afflige assez pour que nous consentions à en extraire quelques morceaux. Le triumvirat qui alloit se former bientôt, est destiné, pour ainsi dire, dans cette harangue insidieuse & malheureusement sublime. Ce peuple qui s'émeut quand il apprend que César par son testament lègue à chaque citoyen soixante-quinze dragmes ; qui est touché, parce qu'il hérite de ses Jardins ; qui prend des tisons allumés, à la vue de quelques taches sanglantes qui couvrent le

manteau du tyran, dès-lors avoit perdu de vue la république, & tendoit les mains aux fers de l'esclavage : ce n'étoit plus qu'une populace qui s'agitoit sans motif; elle déchire un mauvais poëte, parce qu'il portoit mal-à-propos le nom de *Cinna* : il a beau s'écrier qu'il n'est point un *Cinna*, un *conspirateur*, il est mis en piéces à cause de ses *vers*. Ce dernier trait de pinceau que l'étonnant Shakespeare a tracé d'après un trait historique, sert à caractériser cette populace qui rit & plaïsante, même lorsqu'il faut saisir l'occasion de rétablir la liberté. Sans doute ce n'étoient point là les hommes faits pour entendre les *Cassius* & les *Brutus*, &c.

Le Sénat auroit dû les seconder, faire ce qu'ils n'avoient pas osé, mettre à mort cet Antoine, ne fût-ce qu'à raison de son éloquence, étouffer les espérances du jeune Octave, & proferire la mémoire de César. Les conjurés représentoient la république; mais le sénat fut foible, & ne vit pas qu'Octave & Antoine se réconcilieroient au plutôt, pour accabler Brutus & Cassius. Cicéron auroit pu faire un poids dans la balance; & quand je vois son inaction combinée, le foible emploi de ses lumieres, ses caresses envers Octave, je l'accuse hautement d'une partie des maux qui accablèrent dans la suite cette malheureuse réplique; & sa tête & ses mains attachées à la tribune aux harangues, où il auroit dû tonner, paroissent le salaire de son incertitude coupable.

Quel fut le résultat de la timidité du Sénat ? Le voici : Antoine, Octave & Lépide dressèrent la table *des proscriptions*, & en piquant des noms inscrits sur cette liste fatale, tuent de loin les citoyens avec la pointe de leur stilet : ils partagent l'Empire romain en trois parts, & se font un pai-

fidèle échange de meurtres contre meurtres; l'un dit à l'autre: *son frere doit mourir*; il répond: *j'y consens; mais tu piqueras ton neveu... soit...* & la mort suit fidèlement cette légère empreinte.

L'avarice d'Antoine, pour hériter des legs faits par César à plusieurs Patriciens, ajoute leurs noms innocens à la liste des pros crits; lui qui disoit *honorer la mémoire de César!* lui qui prétendoit venger sa mort! ce monstrueux & inconcevable despotisme, qui ordonnoit le carnage, étoit formé de trois têtes; dont une étoit imbécile; il siégeoit dans une islette, d'où il commandoit les assassins, & soudain le fer des soldats de la patrie se tournoit contre le reste des vrais citoyens, faisoit couler des rivières de sang; & quand il sera opposé à lui-même & divisé, il foulera encore l'Empire romain, non moins terrible & sanguinaire: c'est ce qu'avoient prévu Caton & Brutus, & ce que toute leur valeur ne put empêcher.

Brutus a tiré l'épée contre l'union de ces trois scélérats, nés pour ainsi dire, du sang de César; car il leur avoit donné l'exemple des attentats qu'un seul homme peut exercer sur la foiblesse des autres hommes. Brutus entraîne avec lui l'élite des Romains: ils sont en assez grand nombre pour faire renaître la liberté du sein de la guerre civile: c'est la plus affreuse de toutes, il est vrai, mais aussi quelquefois la plus utile.

Brutus, dans toutes ses courses, ne fit point ce que tant d'autres capitaines ont cru devoir faire: il ne se relâcha point de la sévérité impartiale de sa justice, & n'accorda rien aux circonstances; lorsqu'il s'agissoit de blesser légèrement l'équité. Rigide observateur de ses loix, il nota d'infamie, par jugement public, un lieutenant accusé de concussion par les Sardiens: Cassius avoit intercédé

La mort de César.

pour cet homme qu'il connoissoit, & qui d'ailleurs pouvoit être utile ; mais Brutus fut inflexible : son ami blâma ce jugement, qui censuroit sa conduite, & il croyoit de plus, qu'il est des temps où il faut ménager ceux qui marchent ensemble sous les drapeaux de la guerre : il se contentoit de leur faire des réprimandes secrètes. Brutus appuyé sur la justice, comme sur une base innébranlable, tança cette foiblesse, & dit à Cassius : *souviens-toi des Ides de Mars : nous avons tué César, qui ne vexoit pas les peuples en personne ; mais qui enduroit qu'ils fussent vexés par ceux qui s'appuyoient de son autorité : il eût mieux valu souffrir les brigands amis de César, que d'autoriser dans les nôtres des préfens infâmes, & par-là mériter le nom de leurs complices.* A de tels reproches, Cassius s'enflamma, son cœur se déchira de se voir outragé. Plutarque dit qu'après des plaintes réciproques de la plus grande véhémence, ces deux grands hommes se mirent tous deux à pleurer : c'est ce qui a fourni à Shakespeare la scene la plus sublime qui ait jamais été traçée sur aucun théâtre ; n'eût-il fait que cette scene, il seroit immortel.

Non, jamais la sainte cotere de l'amitié, sa tendresse, sa fureur, sa rigueur utile, sa fermeté héroïque, son ton pénétrant, mâle & passionné, n'ont été exprimés d'une maniere plus expressive, plus grande & plus touchante : qui lira cette scene d'un oeil sec, n'aura jamais senti, même imparfaitement ; le choc de deux ames sensibles, invinciblement liées l'une à l'autre, & qui s'offrent leurs devoirs respectifs ; plus elles s'aiment & s'estiment, plus elles se frappent avec violence ; elles sont vraies l'une devant l'autre ; elles se révèlent tout ce qu'elles sentent ; elles ne craignent point de se

La mort de César.

blesser pour s'aggrandir & se perfectionner; elles s'épurent dans cette agitation intestine, & la douleur leur ouvre le chemin de la volupté: ils pleurent ses amis, ils pleurent des coups qu'ils se sont portés; & au moment du repos, quand le cœur long-temps ému commence à se calmer, ils se pardonnent ces cruautés généreuses; leurs yeux se rencontrent, leurs mains se serrent, & de nouveaux liens enchainent ces âmes fraternelles... Il faut lire cette scène au-dessus de nos éloges.

C'est après que Cassius s'est emporté violemment contre son ami, qui lui a remontré ses torts, c'est après la réconciliation, c'est lorsqu'il s'étonne d'avoir vu le front de Brutus altéré, que celui-ci lui répond tranquillement : *nul homme ne supporte mieux la douleur que moi.... Porcia est morte* : & que répond Cassius au désespoir que lui inspire cette nouvelle, & d'avoir pu ajouter au chagrin de son frère, de son ami, dans des momens aussi douloureux ? *elle est morte ! & tu ne m'as pas tué* : que ce trait renferme de chaleur & de sentiment ! où en trouver un plus pathétique, & qui laisse dans l'âme une impression plus profonde ?

La mort de Porcia n'abat point l'âme de Brutus : de trop grandes destinées sont en dépôt entre ses mains, pour qu'il ne veille pas avec intrépidité aux soins qu'elles exigent : il délibère avec Cassius & Messala : *faut-il marcher vers Philippe ?* (ville qui tiroit son nom du père d'Alexandre) ; *faut-il marcher vers l'ennemi ?* les avis se partagent : Brutus veut marcher, Cassius se rend, & l'on se sépare.

Brutus reste seul avec sa douleur; elle est pro-

fonde. Porcia est morte ; femme digne de lui ! il est chargé du poids de la liberté romaine ; il est agité de pensées graves & mélancoliques : l'histoire fait mention de la figure hideuse du mauvais génie de Brutus , qui lui apparut à son départ de l'Asie : ce fut Brutus lui même qui en fit publiquement le récit : ce n'étoit pas assurément un visionnaire : il étoit intrépide & sensé , philosophe & véridique : il crut avoir vu ce qu'il n'avoit pas vu , comme il arrive lorsque l'ame est livrée à une méditation continue & battu par des idées tumultueuses.

Shakespeare a tiré un grand parti de ce fait : c'est l'ombre de Jules-César qui apparôit à l'entrée de la tente de Brutus , couvert de son manteau sanglant , le bras étendu & dirigeant un doigt vers la terre , le spectre lui annonce la mort aux champs de Philippe.

L'on trouvera peut-être que Shakespeare a donné à cette piece une trop grande extension ; car l'on y voit les champs de Philippe , même les tentes avancées des deux armées , celle d'Antoine & d'Octave ; mais le poëte pouvoit-il couper ici la majesté du tableau & interrompre la suite des événemens ? C'est un grand fait d'histoire qui est un , & les faits s'enchaînent , non moins par leurs rapports , que par l'attention qu'ils commandent : l'on ne peut être pleinement satisfait qu'au dénouement : ce sont les combats de la liberté ; il faut qu'elle soit triomphante ou vaincue , avant que l'on consente à voir tomber le rideau : l'imagination est remplie , mais elle n'est point accablée ; elle suit sans effort cette chaîne de faits imposans , qui tiennent tous au même principe ; l'action se précipite vers la fin , & les scènes sont courtes & vives.

L'armée de Brutus est descendue des hauteurs, & a quitté la chaîne des montagnes; elle semble défier Antoine; il dit à Octave de mener au pas son armée sur la gauche de la plaine: celui-ci dit qu'il tient la droite, & qu'il ait à prendre lui-même la gauche. Antoine se plaint d'être contrarié dans ce moment de crise; & le jeune Octave lui répond fièrement: *je veux que cela soit.* On croit entendre dès-lors le maître futur du monde, qui devoit mettre à ses pieds ce même Antoine, & asservir tous les Romains à l'ascendant de son artificieux génie; & l'on ne peut trop admirer, en même-temps, combien Shakespeare est heureux à peindre d'un seul trait.

Les quatre généraux s'avancent entre leurs armées, & Brutus s'adresse le premier aux ennemis; cette conférence est d'une précision énergique; l'ambitieux Antoine feint toujours de vouloir venger la mort de César, & Octave parle de même; Cassius les outrage véridiquement; ils se préparent pour combattre. Cassius a des pressentimens sinistres, & ne voudroit pas livrer la bataille ce jour-là. Entretien des deux amis; c'est peut-être le dernier qu'ils auront ensemble; s'ils sont vaincus, que doivent-ils résoudre; marcheront-ils honteusement au char du coupable triomphateur. Brutus blâme Caton de s'être donné la mort à lui-même; il faut périr par les armes & les armes à la main; ils se font un éternel adieu s'ils sont assez malheureux pour ne point vaincre, & sortent avec leurs légions.

Shakespeare offre le spectacle de la bataille dans ses détails; nous avouons que cette partie du cinquième acte est d'une exécution presque impossible; mais quand l'homme de génie a tracé l'art d'après

les grands tableaux que le sujet ordonne, ce n'est point de sa faute, si la foiblesse des machines de théâtre ne peut répondre à son plan magnifique, & justement conçu; il est fait du moins pour le plaisir de l'imagination, qui ne se sent point bornée, ni attiédie par des récits imparfaits; l'opulence des Souverains pourroit du moins atteindre à cette grandeur; leur prodigalité n'a pas toujours eu pour but des objets aussi nobles; elle pourroit s'exercer sur un spectacle qui rameneroit sous nos yeux les plus grands des humains, & qui pourroit élever les caractères à leur hauteur; que notre petite scène de dix pieds carrés s'étonne de l'étendue que Shakespeare imprime à la sienne; des acteurs & des spectateurs accoutumés à des conversations rimées qui se font toujours debout, doivent trouver étrange cette grande action qui embrasse la vérité de tant d'objets, & sans confusion; mais les idées rétrécies d'un peuple, ne feront jamais celles d'un autre qui plane avec plus de liberté.

Quoi qu'il en soit, l'art est indépendant de la représentation, & peut très-bien subsister sans son secours. La lecture du cabinet est souvent plus profonde, plus attachante que le jeu menteur du débile comédien qui, au premier geste, détruit si souvent le héros. Autre vérité que ne concevra pas davantage tel spectateur parisien, qui va jusqu'à attacher inséparablement tel rôle à tel visage.

Une erreur fatale cause la perte de la bataille; le destin ne se déclare point pour le parti le plus juste: Cassius retiré sur une éminence, ne voyant point revenir Brutus, prend de la cavalerie qui venoit à son secours, pour celle des ennemis: il se voile le visage, appuye sur son

cœur la pointe d'une épée, se précipite & meurt. Brutus apprend la mort, née d'une fausse conjecture sur le sort du combat; il approche du corps avec le jeune Caton, Messala & d'autres officiers; il prend la main froide & la presse contre son cœur. *Toi, le dernier de tous les Romains, adieu, repose en paix: il est impossible que jamais Rome enfaîle son égal!* (à ceux qui l'environnent:) *la troisième heure finit: avant la nuit, Romains, nous tenterons encore la fortune dans un nouveau combat.*

Elle se déclare une seconde fois contre lui, malgré sa valeur: l'aile gauche, composée de l'armée de Cassius, ne fit aucune résistance: on croit se saisir de Brutus en la personne d'un Romain qui prend ce nom pour mourir à sa place; mais le fer du soldat tombe devant ce nom respecté. Brutus traverse une rivière; il demoura quelque temps sur l'autre bord: la défaite est entière; il n'envisage plus de ressources, & il ne lui restoit pas en effet quatre légions: il vouloit se faire jour à travers les troupes ennemies; ses troupes refuserent de le suivre.

Inutile à la patrie, il meurt comme Cassius en disant ces mots, qui peignent Brutus jusqu'à son dernier soupir: *César, maintenant appaise-toi, je ne te suai pas la moitié d'aussi bon cœur. Mais il faut lire la scène où Brutus, prêt à quitter la vie, implore un fatal service, & les réponses qu'il reçoit.*

Le respect qu'on eut pour ce grand homme fut si grand, qu'Octave & Antoine vainqueurs, ayant trouvé Brutus mort, couvrirent son corps d'un riche manteau de pourpre, & chargerent un esclave de ses funérailles. Antoine envoya les cendres de Brutus à

Servilie sa mere ; c'est ce que Shakespear a voulu exprimer , en faisant dire à Antoine , sur le corps de Brutus : *de tous les Romains , ce fut-là le plus noble : tous les conspirateurs , hors lui seul , ne firent ce qu'ils ont fait que par jalousie au grand César : lui seul entra vertueux dans leur ligue ; il n'eut qu'une pensée , le bien & l'intérêt de tous : sa vie fut calme & pure : les élémens de son être étoient si heureusement combinés , que la nature pût se lever & dire à l'univers : voilà un homme !*

Telle est l'œuvre du *Sauvage ivre* (a). C'est ainsi que le *Barbare* modele ses sujets pour un peuple sans goût : dans quel jour ridicule paroissent les arrêts de ces *petits juges effrontés des Nations & des arts*, quand ils sont rapprochés de l'ouvrage même ! On voit dans celui-ci les grandes formes dramatiques qui font appercevoir l'art dans toute sa majesté. Quelle plénitude d'idées ! quelle marche grave ! quel respect pour l'histoire ! quelle fidélité dans tous les détails ! La place publique , le sénat , la tribune aux harangues , les tentes des successeurs de César , les champs de bataille de Philippe , tout passe successivement sous nos yeux ; tout est noble , imposant , véridique : pénétrés de l'ascendant qu'a pris sur nous ce vaste génie , nous le voyons aussi supérieur aux autres poètes dramatiques , que l'Eglise de

(a) Expression que la justesse , la modération & la civilisation littéraire ont fait employer à Mr. de Voltaire en pleine academie : Mr. d'Alembert lisoit , & Mr. de Harpe applaudissoit.

de saint Pierre de Rome l'est aux autres temples qui perdent de leur grandeur, dès qu'ils sont comparés à la majestueuse élévation de ce monument unique.

CALAS SUR L'ÉCHAFAUD, A SES JUGES. (a)

JUGES, qui me croyez l'assassin de mon fils,
En ces momens d'horreur, je reprends mes esprits.
Je fors de ce long trouble, affreux, inexprimable...
J'ose élever la voix, je ne suis point coupable.
Vous m'avez condamné ; mais je suis innocent :
Je le dis à la terre, à ce Dieu qui m'entend.
L'erreur a prononcé ce jugement funeste,
L'imposture m'opprime, & mon cœur seul me reste :
C'est lui qui me soutient quand tout vient m'accabler :
Ce n'est qu'aux scélérats qu'il convient de trembler.

L'univers à mes yeux va passer comme un songe ;
Le Dieu de vérité doit punir le mensonge.
C'est à lui que je vais répondre en cet instant :
Sa foudre me menace, ou sa bonté m'attend :
C'est un Juge éternel devant lequel nous sommes.
Oui, vous fûtes trompés, comme le sont les hommes.
Quand le glaive terrible est remis en vos mains,
Aveugles, vous frappez... tremblez d'être iakumains !
- Est-ce à moi de rougir ?... Mes malheurs & mon âge
Me donnent quelque droit de tenir ce langage.
Vous avez oublié la sagesse des loix,
Soixante ans de vertus, la nature & ses droits.
Je suis loin d'implorer une indigne vengeance ;

(a) J'ai composé cette pièce en 1764, à Toulouse, sur la place même où fut roué ce vieillard.

114 *Calas sur l'échafaud, à ses juges.*

Mon supplice s'acheve, & le vôtre commence.

Un vieillard languissant, un pere infortuné

Par des bourreaux cruels indignement traîné,

Mourant sur l'échafaud ! Telle est la scène horrible

Qui frappant l'univers, le trouvera sensible.

Le bandeau va tomber, vous verrez vos erreurs,

Les serpens du remords déchireront vos cœurs.

Mais souffrez, quand je perds une innocente vie,

Pere, Epoux, Citoyen, que je me justifie.

Ah ! mon dernier devoir est d'effacer l'affront

Qui poursuivroit mes fils, & flétriroit leur front

Sous le fer des bourreaux, l'innocence expirante

Renait dans l'avenir plus pure & plus brillante.

Où sont donc les témoins d'un forfait étonnant ?

S'il suffit d'accuser, qui peut être innocent ?

Quel malheureux mortel, dans sa sombre furie,

Contre moi le premier arma la calomnie ?

Il souleva le peuple, & ses cris odieux

Répandirent la nuit qui couvre tous les yeux !

Tout s'arma contre moi d'une haine emportée :

Transports peu réfléchis ! fureur précipitée !

Que peut la vérité qui s'avance à pas lents ?

L'entend-on au milieu des clameurs des méchants ?

On n'examine rien. L'imposture grossière

Répandoit son poison & fuyoit la lumière ;

Et moi, foible victime, en proie à sa fureur ;

Je n'avois ni secours, ni soutien, ni vengeur.

Lorsqu'un nouveau rayon percera le nuage,

Vous ferez effrayés de votre propre ouvrage.

Oui, mon fils de ses mains a terminé son sort ;

Pour sauver son honneur, j'ai déguilé sa mort :

De mon fils malheureux j'ai dû cacher le crime :

J'ai suivi ma tendresse ; elle étoit légitime.

Calas sur l'échafaud, à ses juges.

115

On nous traîne aux cachets, on nous charge de fers :
Je pleurois sur mon fils plus que sur mes revers.
A cet horrible coup, Ciel, devois-je m'attendre ?
Moi qui le chérifois de l'amour le plus tendre,
Moi qui lui prodiguai les leçons de l'honneur,
Ce courroux paternel qui cède tant au cœur ;
(Lamentable devoir, effort de la nature.)
On m'appelle assassin, fanatique, parjure ;
Hélas ! ces cris plaintifs qui pouvoit ma douleur ;
Mon désespoir, mon trouble ont nourri votre erreur ;
Mon amour fit ma perte, & l'on accuse un père
D'avoir rempli l'emploi d'un bourreau sanguinaire !
Qui ? moi ! j'aurois brisé ces liens éternels,
Dont les nœuds consolans unissent les mortels !
Et c'est le sang d'un fils, c'est cette horrible offrande
Que vous pourriez penser que notre loi demande !
Quel démon vous égare, à mes concitoyens !
Nous sommes comme vous des hommes, des chrétiens...
Ah ! consultez vos cœurs : non, la main paternelle
Est douce, secourable, & n'est jamais cruelle ;
Non, je n'étois pas fait pour un barbare effort,
Chargé du poids des ans... O Dieu, mon fils est mort,
De ses sombres chagrins déplorable victime,
Et ta sévérité me punit de son crime !
Je ne pénètre point tes augustes desseins,
Et je baise les traits qui partent de tes mains.
Soumis & résigné j'adore ton tonnerre :
Tu troubles quand tu veux les Juges de la terre.
Ce monde est un séjour où triomphe l'erreur :
Tout sert à tes décrets, jusqu'au vil délateur.
Peuple avide & trompé, que mon supplice entraîne,
Modérez les accès d'une farouche haine...
Eh quoi ! vous frémissez & d'horreur & d'effroi !

Tous les regards tremblans se détournent de moi !
 Je suis donc à vos yeux un barbare homicide,
 Que la Religion a rendu parricide ?
 Qui peut vous aveugler ? Tout mon crime est ma loi.
 L'esprit crédule & faux s'éleva contre moi.
 Si je suis un de ceux que votre culte abhorre,
 Enfant du même Dieu, comme vous je l'adore.
 Je crains ses jugemens : ses préceptes sacrés,
 Gravés dans nos esprits, sont par nous révévés.
 Terrible à qui la suit, la voix de la nature
 M'inspire comme à vous son trouble & son murmure :
 Qui put vous inspirer ces sanglantes fureurs ?
 Quelles sont les vertus que rejettent nos cœurs ?
 Dans votre zèle outré, votre haine m'opprime,
 Et c'est par pitié qu'on me charge d'un crime.
 Pour une loi de paix, faut-il toujours punir ?
 Ne pouvez-vous nous plaindre, & non pas nous haïr ?

J'entends autour de moi ce nom de Fanatique,
 Jamais je ne le fus que dans la voix publique.
 J'ai vécu sous vos yeux avec quelques vertus :
 Quoi ! de mes jours passés ne vous souvient-il plus,
 Combien je chériffois la paix, la tolérance,
 Les loix, l'humanité, la douce bienfaisance ?
 Mon fils... le désespoir enfanta son projet,
 Et le malheur des temps a causé son forfait.

O peuple que j'aimois, achève ton ouvrage :
 Mon sang qui va couler doit apaiser ta rage :
 De mes tristes enfans quel doit être le sort ?
 Le moment où j'expire est l'arrêt de leur mort.
 Présage plus cruel que l'horrible supplice,
 Que le trépas honteux qu'il faut que je subisse.
 Ah ! que ma mort éteigne un aveugle courroux !
 Gardez-vous de porter de plus funestes coups !

Vos yeux feront ouverts après votre vengeance ;
Il ne fera plus temps de pleurer l'innocence.
Alors vous frémirez ; l'aspect de vos enfans ,
Leur sourire ingénu causera vos tourmens.
Vous vous rappellerez d'un vieillard misérable ,
Expirant sur la roue , & sans être coupable ;
Vous entendrez gémir cette indomptable voix ,
Qui venge l'innocent & réclame les loix ;
Et de mon sang versé , cette place fumante ,
Portera dans vos cœurs l'horreur & l'épouvante ;

Vous, Juges des mortels , défenseurs de leurs droits ,
Écoutez mes accents pour la dernière fois.
Oui, tout vous a séduit ; le cri du peuple entraîne ,
On l'écoute , on s'avance ; on recule avec peine.
Je dois vous pardonner ma mort & votre erreur ;
C'est la faute du fort , & non de votre cœur.
Incertains , vous marchez sur les bords d'un abîme ;
Il n'est souvent qu'un pas de la justice au crime.

Mais du moins que ma mort laisse un long souvenir ;
Qu'elle serve d'exemple aux siècles à venir.
Puisse vos yeux , perçant cette effroyable histoire ,
Rétablir ma famille & ma triste mémoire.

Et vous, mes chers enfans , gémissans dans les fers ,
Espérez dans le Dieu qui juge l'univers ;
Qu'il signale sur vous sa bonté , sa clémence ,
Et ne frappe que moi des coups de sa vengeance.

Ami des malheureux , tendre consolateur ,
Vous qui les soutenez au sein de la douleur ,
Vous dont l'auguste voix fait frémir le coupable ,
Qui ranimez mon cœur tandis que tout l'accable ,
Je vous dois , pour les soins de votre humanité ,

118 *Calas sur l'échafaud, à ses juges :*

Un prix digne de vous, & c'est la vérité.
C'est devant l'Éternel que je lui rends hommage ;
Sûr des bontés d'un Dieu, je meurs avec courage.

O peuple malheureux ! Je vois couler tes pleurs.
La tardive pitié succède à tes fureurs.
J'ai vécu trop de jours... Une épouse chérie,
Mes amis, mes enfans m'attachoient à la vie :
Je meurs à tous les biens qui faisoient mon bonheur.
Mais c'est peu de souffrir, on veut m'ôter l'honneur.
Tu le veux, ô mon Dieu... ton austère puissance
A marqué tous les coups... mais gardons le silence :
L'homme n'a pas le droit de condamner son sort :
Qu'il supporte la vie & supporte la mort,
Alors l'Être éternel... Mais les momens s'avancent ;
Je frissonne... il est temps que mes tourmens commencent.
Quels sinistres apprêts ! ô momens rigoureux !
Des liens... des bourreaux... un supplice honteux...
O mort ! affreuse mort !... ô céleste puissance !
Ne m'abandonne pas & soutiens ma confiance.

DIEU Sauveur, expirant sur l'arbre de la croix,
Ne ferme point l'oreille à ma mourante voix.
Je bénis ta justice, & je t'offre ma vie ;
J'adore en ce moment ton bras qui me châtie.
Reçois un malheureux dans ton sein paternel,
Toi qui verses ton sang pour nous ouvrir le Ciel.
Toi qui lis dans les cœurs, prends en main ma défense :
Si c'est ta volonté, fais briller l'innocence :
Accorde-moi ce calme & ce tranquille effort
Qui dérobent le juste aux horreurs de la mort.
Que l'affreux désespoir, dans le sein des tortures,
Ne puisse m'arracher de coupables murmures.
Victime de bourreaux contre moi rassemblés,
Je veux bénir ton nom sous leurs coups redoublés ;

Je veux sur la douleur, remportant la victoire,
Lever un œil soumis au trône de ta gloire.

ADIEU, trop tendre épouse; adieu, trop chers enfans:
Pressé de nœuds cruels sur ce lit de tourmens,
Vos cris frappent mon cœur, & je crois les entendre...
Ah! les vents jusqu'à vous vont disperser ma cendre.
Combattez l'infortune, & soyez courageux;
Le Ciel est équitable, il a sur vous les yeux.
A ses profonds décrets mon être s'abandonne.,
L'homme est inexorable, & c'est Dieu qui pardonne.

VIEILLESE

DES FEMMES.

LE règne des femmes est brillant, mais il finit avec leurs charmes; l'impitoyable vieillesse les atteint, adieu l'éclat, la beauté, les adorateurs! leur empire s'évanouit, & celle qui d'un sourire faisoit des heureux, qui avec un caprice désespéroit un honnête homme, n'a plus que le froid hommage de l'estime; au lieu de l'amant soumis qui l'idolâtroit, c'est un ami sévère qui lui dit ses vérités, trop heureuse encore si elle sait s'en faire un & le conserver.

O femme que l'on encense, & dont le plaisir fait l'unique loi! jetez les yeux dans l'avenir, sur l'automne de votre vie; amassez des ressources pour cette saison rigoureuse, avec plus de soin que l'avare n'amasse des richesses; faites provision de douceur, de gaieté, d'aménité, & sur-tout d'intelligence: n'oubliez pas la culture de votre esprit; laissez la science avec la dévotion & la prudence;

mais cueillez des fleurs dans le vaste champ de la littérature ! lisez , ne citez pas ; la critique est toujours déplacée dans la bouche d'une femme ; ce sévère emploi est réservé aux hommes. Femmes , que votre improbation soit dans le silence ; choisissez avec goût ce que les écrivains ont pensé de meilleur ; rendez votre conversation intéressante & variée , vous appercevrez autour de vous les passions naissantes de la jeunesse dont vous aurez éprouvé les effets ; soyez le pilote de ces jeunes cœurs , de ces caractères inexpérimentés ; il est une sorte de volupté à diriger dans la carrière de la vie ces âmes novices , pour qui tout est prestige & illusion , & si l'on ne me trompe , l'on peut jour du tableau touchant des passions bonnes & légitimes , lorsque l'âge nous a réduits au rôle de contemplateur. La vertu de la femme qui a passé quarante-cinq ans est dans la bonté : avant ce terme , la grâce , les qualités brillantes peuvent tenir lieu de cette vertu ; mais à cinquante ans , il faut qu'une femme soit bonne , essentiellement bonne , reconnue pour telle ; chérie par ses qualités bienfaisantes , ou bien elle n'a plus de rang , & ce n'est plus qu'un véritable fantôme dans la société.

L'AMOUR VOYAGEUR.

Ode Anacréontique.

LA nuit régnoit ; calme & paisible,
 Elle enveloppoit l'univers ,
 Quand , d'un vol léger , insensible ;
 L'Amour a passé dans les airs,
 Il a passé dans le silence ,

Planant sur un monde affoupi :
Mais peut-il cacher sa présence ?
Les Cieux , la Terre ont trévailli :

Diane a voilé son visage
Pour lancer un discret rayon
Vers le mystérieux bocage
Où reposoit Endymion.

Eglé dans son lit solitaire
En songe a vu son jeune Amant ;
Et dans un vain embrassement
Elle a suivi l'ombre légère
Échappée à son sein tremblant :

Mais les douces métamorphoses
Appartiennent à la pudeur :
Bientôt sur un siége de roses ,
Elle a senti jusqu'à son cœur ,
Et sur ses lèvres demi-closées
Le feu d'un baiser enchanteur :

Et moi , que du bout de son aile ,
Amour à peine a caressé ,
Sous l'influence universelle ,
Mon cœur ému s'est vu pressé ;
L'Astre par qui tout se colore ,
A semblé remettre à l'Amour
Le flambeau qui répand le jour ;
Tant le front brillant de l'aurore
Éclipsoit la céleste cour ;
Les Dieux soupirent à leur tour :
Qui pourroit aimer seul encore ?

J'irai sous les ombrages frais
Où tu vas rêver , ma Délie !

J'irai surprendre les secrets
 Confîés à ta jeune Amie,
 Et lire dans tes yeux distraits
 Ces doux maux d'une ame attendrie,
 Cette heureuse mélancolie
 Qui m'a blessé des mêmes traits.

Écoute ; le Dieu du mystere
 M'a montré des bois ténébreux,
 Des asyles silencieux,
 Où la pudeur la plus austere
 S'endort dans un temple amoureux.

Viens sans déguiser ce sourire,
 Douce aurore de mon bonheur,
 Laisse ma main toucher ton cœur,
 Ton cœur suffit à mon délire.

Ah ! quand de tes yeux languissans
 Et de tes longs cheveux flottans,
 Tu viens à marier l'empire,
 Il n'est plus de sons pour redire
 Et mes plaisirs & mes tourmens.

Albâtre pur, gorge charmante ;
 Non, les colombes de Cypris
 N'ont point ta blancheur éclatante ;
 Cette rose au milieu des lys
 Efface la couleur touchante
 Du pur sang du bel Adonis.

Adonis eut un sort funeste ;
 Mais Vénus dans le fond des bois
 A pressé l'urne qui nous reste,
 Et l'urne a frémi sous ses doigts.

Que je baise ce front modeste
Qui rougit, pâlit à la fois ;
Ton souffle est le parfum céleste
Qu'on respire heureux & sans voix...

Quoi ! tu comptes tes sacrifices !
L'amour regne sur la beauté,
Je veux sur ton sein agité
Goûter l'extase des délices ,
Le repos de ta volupté.

Que dis-je ! non , non , ma Déesse,
Dérobe-moi tous ces trésors ;
Sur ton sein je perdois la vie ;
Et mon ame à la tienne unie ,
S'envoleroit aux sombres bords.

MOT D'UN MALADE.

UN médecin étoit au chevet d'un malade : que sentez-vous ? lui disoit-il ; le malade reprit , *je sens un ignorant.*

A UN GROUPE D'AUTEURS

AVEC LESQUELS J'AVOIS DINÉ.

In-promptu.

Tous avez de l'esprit, & du plus fin s'entend ;
Mais enfin si la modestie
Accompagnoit votre génie ,
Surpassant mon esprit , vous en auriez autant.

*A MADEMOISELLE *** ACTRICE.*

BEAUTÉ qui mets nos cœurs en cendre,
 L'or est pour toi le roi des enchanteurs;
 Ton cœur, tout fier qu'il est, ne sauroit s'en défendre,
 Et tu prends des banquiers pour des adorateurs.

A SAINT SÉBASTIEN.

MON cher patron, les hommes dans leur rage
 T'ont percé des plus cruels traits;
 Mais le cœur d'une femme; & son noble courage
 T'ont consolé de leurs méfaits.
 Quand l'amitié guérit, on pardonne à l'outrage.
 Que je te ressemble à jamais!

NE POINT BOUDER.

LA morale nous recommande bien les préceptes généraux qui constituent la probité; mais elle ne vous dit pas: *ne boudez point*; elle n'a point de prise contre ces dispositions naturelles & accidentelles du tempérament. L'humeur est ce qu'il y a de plus difficile à vaincre: on peut être honnête homme, un homme vertueux, & être insupportable dans ses foyers domestiques. La grande vertu, c'est d'être doux & égal chez soi: l'ame s'éleve dans les grandes circonstances; mais garder une humeur égale parmi les contradictions jour-

nalieres, ne point se fâcher pour de petites choses qui tiennent de si près à l'homme, être constamment bon dans les détails de la vie domestique, voilà le suprême effort de la raison. On n'est pas vertueux pour cela, il s'en faut; mais du moins on est sociable, & ce titre là dans nos acceptions modernes a son prix.

Le philanthrope vaut mieux que le misanthrope; le misanthrope dans nos mœurs, n'est qu'un humoriste, & Moliere n'a pas su le peindre autrement: la vertu de la société actuelle est donc l'absence de l'humeur.

Heureux ceux qui ont de la douceur; car ils posséderont la terre: telles sont les paroles du Livre sacré; les moralistes n'ont pas mieux dit: Samson proposoit autrefois cette énigme, du fort est sorti la douceur; c'est que de la douceur vient la force. Voyez encore cette sentence de Salomon: La récompense de la douceur, ce sont les richesses, la gloire & la vie. Il dit encore plus bas: Celui qui est le maître de son esprit, vaut mieux que celui qui prend les villes.

C O M É D I E N.

LE comédien est un usurpateur journalier: parmi les applaudissemens qui lui sont prodigués, il s'attribue personnellement ce que le public accordé au génie du poète: il s'empare de l'ouvrage, & finit par croire qu'il n'existeroit pas sans lui: la vanité qui n'est que ridicule dans un auteur, devient insupportable dans le comédien.

THESE NOUVELLE.

JE vis : quel phénomène que mon existence ! Ce rocher existe, il ne vit pas : quel intervalle entre ces deux sortes d'existences ! j'aperçois manifestement une substance organisée, douée de vie, & une autre substance qui, quoique organisée aussi, n'en donne pas la moindre marque. Ce n'est donc pas le corps qui vit : tout le démontre : j'aperçois les facultés de l'homme, & dès qu'elles existent, elles sont susceptibles de développement : j'acquiers des idées ; il est donc prouvé que je suis un être doué de perfectibilité.

Je n'oserais pas définir l'*ame*, ni résoudre le problème de la vie ; mais j'ai une idée nette de l'existence des facultés vitales & de leurs opérations : l'ensemble de la nature est le produit d'une puissance créatrice.

Tout est rapport dans l'univers : l'harmonie existe entre mon œil & l'étoile la plus éloignée : il a fallu un être infiniment actif dont l'existence fût absolue & douée d'une science prodigieuse, pour présider à la beauté & à l'arrangement de l'univers ; les traits de cette intelligence suprême sont visibles.

L'homme reconnoît & admire cette intelligence ; dès-lors tous les êtres dont il est environné, semblent faits directement ou indirectement pour ce favori de la nature.

Mais pourquoi ce désir ardent de connoître, lorsque nous sommes en butte à l'incertitude, & le jouet du doute & de l'ignorance ? sommes-nous punis d'un usage prématuré de nos facultés ; ou

est-ce pour avoir oublié la science que nos facultés sont dégénérées & languissantes?

Tâchons de porter le flambeau dans la profondeur de notre être : notre ame sent & agit après la privation partielle de certains organes, elle n'a rien perdu de sa force & de son activité : c'est donc l'ame qui constitue l'homme : l'ame a été l'instrument de la création du corps.

Oui, de même que vous voyez le ver à soie faire sa coque, de même l'ame a travaillé, élaboré son individu matériel : c'est d'après ses connoissances plus ou moins étendues, plus ou moins exquisés, qu'elle a construit son corps : il n'est beau, il n'est proportionné, il n'est souple qu'à proportion des idées du principe vital; les monstres sont le produit d'un principe obtus & dégénéré.

L'ame a reçu une sphere d'activité qu'elle peut & qu'elle doit développer.

Ce qui constitue l'être, ce qui le distingue d'un autre, c'est d'être impénétrable, il ne devient *unité* que par ce privilège : dès qu'il devient susceptible de division, il n'est plus susceptible d'étendue.

Le corps n'est que le lieu où habite la *substance spirituelle*, celle-ci a formé sa demeure par une connoissance intuitive.

La matière ne sauroit vivre; tout dépend de l'ame; elle est tout à la fois *étendue & impénétrable*, elle jouit de la vie absolue.

La vie se manifeste par une action peristaltique très-rapide, l'ensemble organique est un réseau vasculaire, formé de fibres, dont l'origine est dans le cerveau : tout est donc fibreux dans l'économie animale : l'ame resserre ou contracte cet assemblage de fibres, & la structure

organique n'est qu'un assemblage du tuyau, chaque fibre est liée à la masse cérébrale, comme si elle en étoit une production.

Le corps étant l'effet d'une création actuelle, c'est notre ame qui a fait l'enveloppe, ou l'étui que nous habitons, & qui l'a fait d'après ses perceptions; l'être immatériel une fois existant, il est actif, perpétuellement actif; la matiere ne peut rien produire; l'ame crée, & comme elle est une elle est impénétrable.

Conséquemment il n'y a point de nutrition, parce qu'il y auroit transmutation ou adaptation des substances alimentaires; ce qui répugne: ce qu'on a appelé jusqu'à présent nutrition, n'est qu'un développement de la matiere, & rien de plus.

L'ame déploie incessamment son activité morale & intellectuelle; mais enchaînée dans le corps, quoique le cerveau, les nerfs & les muscles soient soumis à sa volonté, elle est gênée dans son essor; elle se dégage, à mesure que la matiere la presse moins.

Dieu lui ayant donné la faculté active de produire & d'arranger la matiere de son enveloppe, l'ame est *instrument*: il n'y a donc point de création dans le sens reçu; chaque créature, chaque être, est comme un *monde nouveau* qui n'avoit jamais existé; tout sort de Dieu, tout y rentre: la féconde magnificence de l'être infini, tout puissant, se manifeste continuellement, en ce qu'elle donne à l'ame la force de créer.

Écoutez la crainte de la divisibilité; l'ame est impénétrable à la matiere, & delà vient qu'elle ne sauroit être anéantie: la matiere est *pénétrable*, & delà vient qu'elle périra.

L'ame sent & apperçoit; elle *éradie*, c'est-à-dire, qu'elle attire quelque chose de très-subtil: l'esprit

l'esprit travaille & s'élançe vers l'activité infinie qui formera la plénitude de son existence.

Lorsque la jeune ame vient occuper l'espace, le premier pas qu'elle fait pour développer son être, est de travailler à la structure de son corps; il se forme par une connoissance qui résulte de son activité.

Ainsi nous naissons tous dans l'amour de nous-mêmes; c'est par une émanation subtile que l'ame saisit ce qu'il lui convient.

Les *éradations* étant foibles ou interverties, causent toutes les maladies; car c'est cette substance subtile que l'ame a la faculté de pomper, qui préside à l'économie animale: les maladies humorales, ainsi que les maladies consomptives, viennent par la raison que la respiration & l'activité éradiante sont en mauvais état: ainsi l'on a raison de dire que la joie, la tranquillité morale & physique sont plus de bien que les alimens.

C'est en respirant par une activité éradiante, *aliquid subtilissimum*, que l'ame saisit ce qui dans tout l'univers lui est analogue pour le développement de son être.

Ainsi que le sapin saisit la substance résineuse, l'olivier, l'huile ou le corps gras; la vigne, le fruit sucré & l'esprit ardent; de même le sang de l'homme est une combinaison qui se fait à chaque instant.

Elle ne repose jamais cette *création*, l'éradation solaire la renouvelle dans tous les points de l'univers: l'air, le feu, l'eau, la terre, sont des compositions journalières: les émanations subtiles des corps se combinant avec d'autres, il en résulte des formes nouvelles: ces formes n'existoient pas.

Ainsi la création ne s'arrête jamais; chaque

individu vivant est le résultat d'une création nouvelle, chaque substance spirituelle étant l'instrument de sa propre création, de sa création matérielle, il n'y a point de métamorphose : tout naît des *affinités* ou *tendances* à s'unir; ainsi tout ce qui existe, est un phénomène instantané, ou pour mieux dire, un phénomène toujours naissant, toujours finissant, & offrant sous une face toujours nouvelle, les attributs infinis du premier moteur.

Tout être rejette continuellement tout ce qui n'est pas sa substance corporelle : du pain ne devient pas du sang; cette assimilation est impossible : voyez l'embryon qui vient d'être créé; il n'a pas encore d'organe pour digérer, & il vit.

Les alimens ne font qu'aiguillonner la vie, c'est-à-dire, forcer les êtres à manifester leur activité : on ne digère pas plus le pain que l'el ébore, le tartre stibié, le sublimé corrosif; c'est l'ame qui saisit ce qu'il lui faut, pour que le corps s'accroisse.

La vieillesse n'est qu'une habitude du corps avec les êtres environnans; la faculté vitale n'est plus aiguillonnée, elle s'est accoutumée avec la substance terrestre : l'être sensitif n'est plus aetilié.

Mourir n'est qu'abandonner l'espace qu'occupoit notre corps, & passer dans un autre lieu qui a plus d'analogie avec notre maniere d'être. La mort n'est rien; car nous conserverons nos idées, nos sentimens : comme notre être est un, & impénétrable, il est indestructible. Ceux qui se sont occupés d'un *art*, travailleront toujours cet *art*, & d'après des idées plus grandes & plus sublimes.

La matiere porte le caractère authentique d'inertie : on divise la matiere.

L'ame est éminemment douée de plusieurs facultés générales; elle tend à l'infini; elle a l'activité morale & intellectuelle; elle *éradie* perpé-

tuellement l'imagination, la mémoire, le desir, la perception, le jugement, la volonté : que de fonctions intellectuelles !

L'ame étant impénétrable à la matiere, elle occupera un grand espace, ainsi qu'un petit, sans qu'elle soit exposée à la divisibilité : elle peut animer le soleil ainsi qu'une fourmi; dès qu'elle est *impénétrable*, elle est *immortelle*.

L'ame ne souffre que parce qu'elle agit dans les liens de la matiere; c'est cette gêne qui occasionne ses souffrances; elle ne sera bien que lorsqu'elle jouira de son activité infinie.

Telles sont les idées que M. de Metigny vient de mettre au jour; elles m'ont paru porter un caractère d'originalité, & je m'empresse de les répandre.

LES REGRETS DE HALLER,

Sur la mort de sa Femme.

OCHERE MARIANNE ! ô compagne adorée !
De quel sombre chagrin mon ame est dévorée !
Tu n'es plus, & je vis !... quel devoir douloureux
M'impose le fardeau d'exister malheureux !
Chanterai-je ta mort ? Hélas ! quels chants funebres,
Quand mon esprit troublé se perd dans ses ténèbres,
Quand la voix étouffée au milieu des sanglots,
Je ne puis que sentir & non peindre mes maux !
Il me faut donc rouvrir ma blessure cruelle !
En cet affreux moment sa mort se renouvelle...
Ah ! Dieu ! je l'aimois trop... elle méritoit plus ;

Mon bonheur est passé, nos beaux noces sont rompus
 Ces vers écrits sans art, enfans de ma tristesse,
 Etrangers à l'esprit, sont dus à la tendresse;
 Ils s'échappent d'un cœur qui, plein de ses soupirs,
 Exhale en gémissant ses mortels déplaisirs.
 Quel est l'affreux désordre où mon ame s'égare !
 Quel trouble dévorant ! quel spectacle barbare !
 Marianne, tu meurs... j'approche plein d'effroi;
 Tes regards expirans ne tombent que sur moi :
 Tu soulèves ta tête, & ta langue glacée
 Peint à mon cœur ému ta dernière pensée.
 Ame céleste, hélas ! ta sublime vertu
 Cherchoit à ranimer mon courage abattu :
 Insensible à tes maux, & des miens occupée,
 De mon seul désespoir tu me parus frappée.
 Ah ! malheureux ! où fuir ces objets de terreur ?
 Tout pénètre mes sens d'une lugubre horreur :
 Cette maison fatale où je te vis mourante,
 Ce temple saint qui couvre une tombe effrayante ;
 Ces enfans... tout mon sang se soulève à leurs cris :
 Tes charmes innocens sur leurs fronts sont écrits ;
 Images de toi-même, auprès d'un triste pere,
 Leur voix en bégayant me demande leur mere :
 Où fuir ? Qui séchera la source de mes pleurs ?
 Chere Epouse, reçois mes sinceres douleurs.
 Tu quittas pour me suivre une heureuse patrie,
 Et les tendres parens dont tu fus si chérie :
 Et quand je t'arrachois au destin le plus beau,
 C'étoit pour te conduire aux gouffres du tombeau !
 O jours trop fortunés ! ô tendresses passées !
 J'étois le confident de toutes tes pensées.
 Quand ta sœur t'embrassa dans ces tristes adieux ;
 Quand ton pays natal disparut à tes yeux ,

Tu pleuras; mais vers moi tournant soudain la vue;
Dans tes soupirs contraints je vis ton ame émue;
Ta tendresse me dit: » Que puis-je souhaiter?
» HALLER est avec moi, qu'aurois-je à regretter? «
Je regrette le jour le plus beau de ma vie;
Ce jour de notre hymen, où tu me fus unie:
Aujourd'hui même encore, à ce doux souvenir;
A ma douleur se mêle un rayon de plaisir;
Et le ravissement qui vient remplir mon ame,
Redouble mes chagrins en rallumant ma flamme.
Que ton cœur étoit pur! qu'il aimoit tendrement!
Il respiroit les feux du plus doux sentiment.
Ton esprit détaché, ton ame peu commune,
M'estima par l'honneur, sans peser ma fortune.
Tu fis plus, tu voulus me vivre que pour moi;
Cette vertu suprême étoit digne de toi.
Une ame où la vertu respiroit sans contrainte,
Un cœur droit où jamais ne résida la feinte,
Un esprit élevé, sans faste & sans terreur,
Une fermeté propre à braver le malheur,
Une mere éclairée, aussi tendre que sage,
Hélas! telle est ma perte, & tel fut ton partage.
Aussi mon cœur t'aimoit plus que tous mes transports,
Plus que tous mes sermens ne le disoient alors,
Plus que je ne pensois, plus que tu n'as pu croire...
Que de fois enivré de plaisirs & de gloire,
Je disois dans tes bras, pressant ton chaste sein:
Dieux! si je la perdois, quel seroit mon destin!
Je frémissais de crainte; & répandant des larmes,
Dans le sein du bonheur j'en arrosois tes charmes.
Oui, mon deuil durera, même lorsque le temps
Aura séché mes pleurs dans mes yeux expirans.
Outre les pleurs réels qui baignent mon visage,

De pleurs bien plus amers le cœur connoît l'usage.
Ta tendresse & les feux de mon premier amour,
Vivront gravés chez moi jusqu'à mon dernier jour.
L'ame toujours de toi profondément remplie,
Dans un sombre plaisir, mon ame engevelie,
Cherchera ton image au milieu des forêts ;
J'embrasserai ton ombre & reverrai tes traits ;
Ta démarche, tes yeux.., le son de ta parole :
Où suis-je, malheureux ! ton fantôme s'envole !
Hélas ! je reste seul en ces horribles lieux :
Un tombeau pour jamais te dérobe à mes yeux.
Au printemps de tes jours !... l'éclat de la jeunesse
Environnoit ce front si cher à ma tendresse.
L'hymen te promettoit, dans le sein des amours,
D'un paisible bonheur l'inaltérable cours ;
Un sang pur & vermeil circuloit dans tes veines.
L'affreuse mort... ô Ciel ! tout redouble mes peines :
Voici le monument, asyle du trépas,
Où la nuit du cercueil engloutit ses appas,
Sépulcre, entends ma plainte & mes cris légitimes ;
Marbres inanimés, ouvrez vos noirs abymes ;
Dans vos gouffres profonds je descends sans horreur :
Vous renfermez ici la moitié de mon cœur :
Que dis-je, c'est au haut du céleste Empirée
Que mes yeux doivent suivre une trace adorée ;
Je te cherche au-delà de ces mondes créés,
Des globes lumineux qui roulent sous tes pieds.
Brillante de l'éclat d'une pure innocence,
C'est-là que la vertu reçoit sa récompense.
Tu puises dans le sein de la Divinité
Le torrent précieux de l'immortalité.
Mon cœur est animé d'une vive espérance ;
Il brise ses liens ; vers son Trône il s'élance.
Soutiens le vol rapide où m'enlève la foi ;
Dans tes bras pour jamais je vais m'unir à toi.

R É T I C E N C E.

ELLÉ entre aujourd'hui dans le style de plusieurs écrivains, non comme figure de rhétorique, mais comme beaucoup plus expressive que ne le seroit l'idée complète. Montesquieu en a donné parmi nous de fréquens exemples.

St. Evremond l'a bien dit, nous pensons plus fortement que nous ne nous exprimons : notre pensée est toujours au-dessus de notre style, il ne dit pas tout ce que nous voudrions lui faire dire : ainsi pour bien entrer dans la conception d'un auteur, il faut un esprit de pénétration : qui s'arrêteroit à l'intelligence des paroles ne comprendroit pas l'auteur, il faut composer avec lui & deviner dans ce qu'il ne dit pas, ce qu'il a voulu taire.

Ninon de Lenclos disoit, je donnerois volontiers un louis d'or à tout-auteur pour chaque phrase qu'il supprimeroit, & qui se présenteroit à mon esprit d'elle-même.

SUR UNE QUESTION.

LA nature & la providence égalisent-elles les lots entre leurs enfans ? c'est une question difficile à résoudre; mais je ne veux pas qu'un homme opulent soit pour l'affirmative, parce qu'il a l'air de se dispenser en froid logicien d'un sen-

timent de justice ou de pitié : il se retranchera à dire qu'on n'est point malheureux, parce qu'on est indigent : c'est donc aux pauvres qu'il appartiendroit plutôt de prononcer.

Les deux bassins de la balance, celui de nos douleurs & celui de nos jouissances, sont assez en équilibre dans l'ordre de la nature : les plaisirs qu'elle n'a pas créés sont bientôt suivis de peine : puis l'homme qui a la plus grande somme d'idées achete cet avantage ordinairement par des inquiétudes que les autres regarderoient comme imaginaires.

Ne prononçons pas, mais examinons. Si l'ignorance est le partage des hommes adonnés aux travaux les plus grossiers, leurs organes sont fortifiés, & jouissent d'un ressort & d'une finesse admirable : celui qui a les facultés intellectuelles en partage, n'a ni la force, ni la souplesse du corps : ses humeurs sont stagnantes, son instinct affoibli.

Si le riche savoit varier ses jouissances, prévenir la satiété, placer ses richesses de manière qu'il lui en revînt chaque jour des sentimens doux & profonds, si son or le faisoit pleurer quelquefois d'attendrissement, certes il seroit plus heureux que le commun des hommes : mais son or lui inspire des fantaisies & des besoins factices, déprave son imagination, irrite son orgueil, & le faste ne procurera jamais les vraies jouissances de l'ame.

L'homme le plus fortuné est donc celui qui abonde en sentimens doux, purs & honnêtes, qui médite de nobles & bonnes actions, qui sent son ame s'exalter pour tout ce qui est beau & grand, qui s'échauffe pour la vertu, & qui s'iden-

tise à ses semblables : il peut se regarder jusqu'au fond du cœur, & là où il n'y a ni crainte ni remords, commence la félicité de l'homme.

Le besoin de chercher & de connoître la vérité, est encore doux à satisfaire : ainsi l'ame qui s'occupe de projets généreux ou salutaires, jouit plus que l'ame mesquine, abbatardie, concentrée dans son égoïsme.

Si tu n'es pas bien avec ta conscience, si tu ne peux t'estimer ; si songeant à ta conduite passée, tu as à rougir, en vain serois-tu environné des prodiges du luxe, tout le monde jouira des superfluités que tu as accumulées, excepté toi.

La question du bonheur également réparti, reste dont indécise : il ne faut qu'un remords pour détruire tout l'éclat d'un palais ; il ne faut qu'un souvenir doux pour embellir une chaumière, & jusqu'aux vils ustenciles de l'indigence.

C I C É R O N.

ON a reproché à Cicéron de la vanité ; mais qui ne lui pardonneroit d'avoir écrit le trait suivant ?

» Lorsqu'on joua, dit-il, l'ancien Brutus, le
 » peuple attentif à chaque parole, n'en laissa
 » passer aucune de celles qui prêtoient à l'allu-
 » tion, & l'acteur *Esopus* leur donnoit un nou-
 » vel éclat. Des gémissemens étouffés percerent
 » lorsqu'il s'écria : *O notre père !* Cet acteur ma-
 » riant le courage au talent sembloit reprimander
 » le peuple & le sénat, en disant : *Grecs ingrats,*

» votre légèreté vous fait oublier les plus grands
» bienfaits.

» Non, il ne devoit pas appeller les citoyens
» ingrats, il devoit les plaindre de leur impuif-
» fance à fecourir leur libérateur.

» La république fe montra auffi reconnoiffante
» envers moi, qu'un particulier peut l'être envers
» fon propre bienfaiteur; lorsque le même auteur,
» d'une voix étouffée, fit entendre ces mots, au
» milieu des plus nobles larmes : *vous souffrez son*
» *exil, vous avez consenti à ce qu'il fût chassé,*
» *vous voulez en être séparés.* Mon nom fut sub-
» stitué à celui de Brutus, & le peuple fit répéter
» par acclamation.

» Ainsi les poètes que j'ai toujours chéris, je les
» ai retrouvés dans cette circonstance solemnelle ;
» & ce que le patriotisme leur dicta en ma faveur,
» fut reçu avec le caractère de la douleur publique,
» mêlé aux applaudissemens universels. «

Avouons que, quand on a joui d'un pareil triom-
phe, & qu'on l'a mérité, il est permis de transmettre
aux générations futures un si beau moment, digne
récompense d'une vertu patriotique.

Cicéron est d'autant plus excusable, qu'il étoit
profondément sensible aux témoignages de bien-
veillance de sa patrie; car, lorsqu'au retour de
son exil il vit venir au-devant de lui le sénat &
le peuple Romain, il s'écria : Ce jour seul me
donne toutes les jouissances de l'immortalité. *Unus*
ille dies mihi quidem immortalitatis instar fuit.

Auguste, meurtrier de Cicéron, abordant un
des neveux de cet orateur, au même temps qu'il
lisait un volume des ouvrages de son oncle, prit
le livre que celui-ci vouloit cacher précipitam-
ment, & après en avoir lu quelques pages, il

dit : c'étoit un grand homme & qui chériffoit bien la patrie.

LES TROIS BARBARES.

SUMARICA, le calife Omar, Genserie, sont les trois noms qui doivent être le plus odieux au génie des sciences & des arts. Le premier fit brûler au nom de Christ les antiques monumens de l'empire de Montezume. Le second incendia au nom de Mahomet la bibliothèque d'Alexandrie. Le troisieme brisa les marbres qui décoroient la cité qu'on pouvoit appeller la reine de l'univers.

Ainsi trois barbares ont rompu le fil des connoissances humaines, & pouvoient replonger l'univers dans ce chaos d'erreurs, dont il a tant de peine à se dégager.

Les arts ont sommeillé pendant plusieurs siècles; mais heureusement qu'ils ne se sont pas éteints : chaque siècle a eu un heureux génie qui a propagé une foible étincelle propre à rallumer le flambeau : si la barbarie avoit été totale, les peuples se seroient trouvés au même point qu'au moment de leur naissance : l'art peut s'égarer sans être anéanti, & qu'importe les écarts pourvu qu'il subsiste ?

POINT DE VUE.

JE place mon œil à un sommet élevé, d'où j'aperçois la terre en repos & qui flotte au sein de l'Éther dans un majestueux silence : je ne vois plus les hommes, à peine aperçois-je les cités; l'homme

n'est qu'un insecte perdu dans la verdure : mais je redescends, j'ouvre mon œil & mon oreille, quel mouvement ! quel vacarme ! quel tintamare ce petit animal excite sur la surface de son petit globe !

Si avant de naître un génie nous montrait le tableau de l'univers, la somme des maux qui pèsent sur l'espèce humaine, & qu'elle doit se partager en détail ; s'il nous faisoit voir d'avance notre histoire, ainsi que nous devons la lire un jour dans le livre vérité, de quelle frayeur ne serions-nous pas saisis à la vue de l'oppression qui domine l'homme dans presque toutes les parties du globe !

Ici des esclaves enchaînés ou répandans des flots de leur sang pour des intérêts qui leur sont étrangers ; là des malheureux livrés au chagrin & à toute sorte d'infirmités, la guerre, la famine, les incendies & la peste se disputant la fragile & courte existence des mortels infortunés.

Qui ne reculeroit pas d'effroi ? mais le voile qui nous cache les scènes de la vie humaine, & le bandeau de l'espérance, font que nous marchons avec les douces illusions que cette magicienne nous offre.

D'ailleurs, il est des conditions médiocres où l'on fait supporter la vie, parce qu'on efface de son esprit avec une sorte de facilité, le souvenir des maux présents & la crainte des maux à venir.

C'est l'homme instruit, qui par sa pensée, par sa prévoyance, par sa profonde & inexplicable sensibilité, va pour ainsi dire, au-devant des calamités futures.

DES JUGEMENS

LITTÉRAIRES.

TANDIS que d'un côté on rend un hommage sans bornes au poème épique, qui n'est qu'une fiction plus ou moins heureuse ; de l'autre, on a voulu humilier le roman, qui au fond est la même chose, ayant la même marche, la même étendue & le même but. Il ne seroit pas difficile de prouver que le roman est souvent plus ingénieux, plus varié & plus moral que le poème épique ; mais parmi les ouvrages comme parmi les hommes, les titres en imposent beaucoup à l'imagination, & les dénominations sont encore aujourd'hui ce qui détermine le jugement des esprits, qui croient avoir le plus renoncé à l'ascendant des préjugés.

Un mauvais roman, il est vrai, n'est rien ; il doit aller rejoindre la Pucelle de Chapelain, ou un autre poème épique de cette force ; mais un bon roman s'associe à la gloire de l'Épopée, & doit marcher sur la même ligne. Les poèmes épiques, ne sont que des romans en vers : nos romans sont des poèmes épiques en prose ; voilà toute la différence. Reste à savoir de quel côté est l'intérêt, la connoissance de l'homme & des hommes, & les grandes leçons de morale & de vertu.

Il y a infiniment plus de génie, de sensibilité, de vues & de profondeur dans la *Clarisse* de Richardson, que dans l'*Énéide* de Virgile : ce dernier ouvrage est au fond un mauvais roman, sans

invention & sans plan, écrit en vers superbes. Il faut s'arrêter sur les détails pour pardonner à l'ensemble & à la pauvreté des caractères. Ces détails sont pleins de vie; mais ils parlent plus à l'imagination poétique, qu'au sentiment & au cœur de l'homme. Clarisse entrant en comparaison, est un ouvrage neuf & de création: ces caractères grands & variés; le pathétique des situations, la profondeur des détails, la vérité, le but moral, la liaison de toutes les parties, tout prouve que la tête de *Richardson* étoit bien supérieure à celle de *Virgile*.

L'un flatte mon oreille de sons harmonieux & m'épale les ressources d'une longue facture de vers, sonores & majestueux: mais c'est l'autre qui ouvre tous les trésors secrets de ma sensibilité, qui me fait oublier que je tiens un livre, qui m'émeut, qui me transporte, qui me porte au bien, en me faisant verser des larmes délicieuses.

Quand *Virgile* m'aura donné des sensations aussi profondes, alors je l'estimerai autant que *Richardson*; mais qu'il en est éloigné! que la *Didon* si vantée, est loin de *Clémentine*! que celui-ci est autrement peintre de tout ce qui se passe de caché dans les replis du cœur d'une amante.

Nous n'étendrons pas plus loin ces réflexions: nous ne mettrons pas, pour cette fois, en parallèle l'abbé *Prévost* & le poète *Rousseau*, *Boileau* & le Sage: des plans vastes, une imagination toujours féconde, un intérêt soutenu, distinguent à mes yeux l'auteur du *Cléveland*, de l'auteur des *Odes* & des *Épîtres*, où le fond des idées & des sentimens est peu de chose.

Eh, quel est l'homme de bon sens qui n'aimeroit pas mieux avoir fait *Gilblas de Santillane* que le *Lutrin*? S'il falloit analyser la *Marianne* de Ma-

rivaux & la *Henriade* de Voltaire, à qui demeureroit la palme, si elle étoit décernée par un vrai philosophe, qui tourneroit ses décisions du côté le plus avantageux aux mœurs, & le plus propre à exciter la sensibilité?

Tant que les hommes s'attacheront à des syllabes harmonieuses, ils ne verront pas ce qu'ils ont sous les yeux; une poignée de littérateurs écrira des loix ridicules, fera des jugemens inepètes, & le temps seul amenera la démonstration de leurs erreurs & de leurs mensonges.

Si les lecteurs une fois juges, savoient accorder un degré d'estime conforme au plaisir qu'ils ressentent, les écrivains seroient bientôt classés; mais la foule des lecteurs va bêtement demander à des folliculaires en quel rang ils doivent mettre tel écrivain, s'ils ont eu vraiment du plaisir à telle lecture, & si ce plaisir ne seroit pas par hasard de contrebande.

J'aime donc mieux lire *Gilblas de Santillane* de le Sage, que le trop renommé *Boileau : Richardson* me touche, bien autrement que toutes les tragédies du divin *Racine*; l'Abbé *Prévost* m'intéresse par ses tableaux vastes, profonds, variés, mélancoliques, bien au-dessus de tout ce qu'a écrit le poète *Rouffeau*: ce *Crébillon* si vanté me paroît un poète barbare, outrageant à la fois le bon sens, la nature, la langue & le sentiment: je n'ai jamais rien conçu à sa renommée: j'aime cent fois mieux les ouvrages du fils: remplis de vues fines, délicates & vraies, & d'apercevances neuves sur le cœur des femmes, qu'il nous importe tant de connoître; & *Crébillon* fils les a si bien connues!

Fielding & *Marivaux* me semblent mériter la gloire la plus étendue, par leur philosophie toute en image, en action, en sentiment. *Fontenelle* me

semble bien supérieur à Fléchier, à Mascaron, à Rollin, à la Motte, à tous ces écrivains qu'on vouloit lui opposer. Dufreni me fait dix fois plus de plaisir que le Kencieux Regnard. Je n'ai jamais pu lire Destouches.

Les cinq années littéraires de Clément de Genève, me semblent un modèle de critique, de raison, de graces, de vivacité, d'esprit, autant que les extraits de Desfontaines & de ses successeurs me semblent faux, durs, injustes, déraisonnables.

Faut-il dire encore, qu'Arnaud, Nicole, ont moins de pensées saines & droites que l'Abbé Trublet, que la vraie éloquence, celle des choses, n'a point été connue de Bossuet, ? or je ne vois qu'un fracas de mots dans une prose incorrecte & prolixie : qu'on lance Bossuet parmi les Peres de l'Eglise, parmi les Prédicateurs, soit.

Ajouterai-je, que je ne puis lire la prose des écrivains du dernier siècle, excepté celle de la Bruyere & de Pascal, & que Montesquieu, l'Abbé Raynal, Voltaire, Diderot, Buffon, J. J. Rousseau, de Paw, &c. contrebalancent à eux seuls, dans mon esprit, tout le siècle de Louis XIV, qui n'a eu que des poètes, & pas un seul écrivain qu'on puisse méditer, soit en morale, soit en politique.

Enfin, la littérature françoise ne me paroît solide & respectable, que par les ouvrages émanés d'elle depuis quarante ans.

Voilà, sans doute, bien des blasphêmes; car c'est ainsi que l'on appelle quelques assertions libres; mais enfin on peut penser tout cela sans faire tort à qui que ce soit; il est permis dans ces bibliothèques, dans ces orgueilleuses archives des sottises de l'homme, de choisir ses livres.

Si ces opinions-là semblent singulieres à quelques littérateurs engoués de leurs premières études, ces idées

idées sont les miennes ; je les publie avec la même assurance que chacun publie les siennes. Il n'y a point-là de quoi dire tant d'injures à un homme qui peut se tromper, mais à qui il n'est pas donné de sentir autrement.

J'oserais être ce que je pense au milieu de tant de gens de lettres qui taisent leur façon de penser, & qui dissimulent leur jugement.

On peut être insurgent en littérature à son gré, & pousser la licence jusqu'à se rendre criminel de *lèse-majesté Racinienne* ; car si l'on n'est pas libre au sein de la république des lettres, où le fera-t-on ?

D'ailleurs, toutes ces accusations d'erreur, d'opiniâtreté de nouveauté, de singularité sont, au fond, des récriminations vulgaires, où l'on a le même droit de part & d'autre. Rien ne dispense de juger les ouvrages par soi-même, non pour prononcer, mais pour accuser son sentiment : on doit laisser ensuite à la foule l'ascendant que lui imprime tel ou tel nom fameux.

I D Y L L E.

(*C'est un Exilé qui parle.*)

ENFIN je vous revois, beaux lieux où ma paupière,
Pour la première fois, s'ouvrit à la lumière.
Le voilà ce beau ciel, cet air frais, cet air pur,
Que parfument les fleurs, que couronnent l'azur.
Enfin je te salue, ô ma chère patrie !
Ah ! mon ame renaît, elle n'est plus stérile :
Mon cœur s'ouvre à la joie... ô trop charmant séjour !
C'est ici qu'il faut vivre, & non pas à la Cour.
L'exemple m'entraînait, & ma folle jeunesse
Suivait avec ardeur l'ambition traîtresse.

Je voulais m'élever, la foudre m'a frappé
 Mais trop heureux encor, je mourrai détrompé.
 O nature ! toujours & sublime & nouvelle,
 Loin d'un art imposteur, que tu me parois belle !
 On ne voit point ici le ciseau mécontent
 Abattre le feuillage avec pompe croissant ;
 Ni le compas glacé de la géométrie
 Tracer avec effort la triste symétrie.
 Trop heureux le berger, ou le sage mortel
 Qui vit tranquillement loin d'un monde cruel !
 Il échappe aux fureurs de ces cœurs homicides,
 Dont la haine jalouse arme les mains perfides :
 Ses vœux sont satisfaits, ses desirs sont contents ;
 Ami de la nature, il chante ses présens,
 Recevez-moi bosquets sombres & solitaires,
 Soyez de mes pensers les seuls dépositaires :
 Mon esprit élevé dans un rapide essor,
 De sa libre fierté découvre le trésor :
 J'y connois le néant de ces grandeurs humaines,
 De ces riens orgueilleux, de ses pompes si vaines.
 O de ces bords heureux tranquilles habitans !
 Votre félicité ne dépend point des tems ;
 Votre simplicité, si douce & si riante,
 Le naïf enjouement de votre ame innocente,
 Votre pauvreté même est un gage assuré
 D'un caractère honnête & d'un cœur modéré.
 Dans ses soins éternels la gloire est importune :
 Nous dormons dans les has de l'aveugle fortune,
 Redoutons son réveil, ce moment de terreur
 Ne nous offrira plus qu'un monstre plein d'horreur.
 Notre œil ne verra plus dans la fausse Déesse,
 Qu'un objet corrupteur, qui tue & qui caresse :
 Ce n'est qu'un spectre vil, un fantôme hideux.

Qui cachoit son poignard & fascinoit nos yeux.
 Que j'étois aveuglé ! quelle étoit ma foiblesse ?
 J'idolâtrois la Cour, sa pompe, son ivresse.
 Cette ivresse est perfide, & sert à nous tromper :
 Un invincible coup soudain vient nous frapper.
 J'ai pleuré comme un autre, & détestant la vie,
 J'oublois mon courage & ma chere patrie.
 O tranquille séjour ! c'est sur tes bords heureux
 Que je vis dans le sein d'un loisir studieux ;
 Je brave également, & les traits de l'envie ;
 Et ces fureurs du sort, orages de la vie.
 Que je sois oublié, que mille bruits divers
 Prônent sous un faux jour ma chute à l'univers ;
 La liberté, compagne & mere de la joie,
 Sur ces rustiques bords à l'envi se déploie.
 Recevez-moi bosquets, couronnez-moi berceaux ;
 Rafraîchissez mes sens, ô lymphides ruisseaux !
 Gloire, tu peux me fuir, chimérique fumée ;
 Va tromper les mortels, risible Renommée.
 Qu'importe ce vain son ? que fait-il au bonheur ?
 Ce toit humble est un monde assez grand pour mon cœur.

T Y R.

JE me représente cette ville, jadis fameuse, qui
 nageoit au milieu des eaux ; cette reine des mers,
 à qui ses nombreux vaisseaux apportoit le tribut
 de tous les peuples de la terre, & dont le port,
 couvert de navires qui déroboient au ciel les ondes,
 offroit l'aspect d'une forêt immense. Elle étoit l'en-
 trepôt des richesses de l'univers ; son port étoit
 ouvert à tous les peuples du monde : dans son sein
 se réunissoient les nations entre lesquelles la mer

sembloit avoir mis une insurmontable barrière : chacune y trouvoit la liberté, la sûreté, le profit, les secours : chacune dans ses murs croyoit retrouver sa patrie, & tout habitant du globe étoit Tyrien à Tyr.

Mais quand l'avare Pigmalion se fut assis sur son trône, qu'il eut fait succéder le monopole à la liberté du commerce, les nations oublièrent le chemin de Tyr ; les cedres du Liban ne descendirent plus pour elle sur les flots ; Tyr ne fut plus le magasin du monde ; on ne connut plus son pavillon ; elle perdit le sceptre des mers : la ville fondée par Didon, fuyant devant un frere barbare, Carthage s'éleva sur les ruines de sa rivale, & Tyr ne conserva que le souvenir de son élévation & le regret de sa chute.

L E S T O U R S .

LORSQUE le monde, encore trempé des eaux du déluge, sortit de ses ruines, les nouveaux habitans de cette terre désolée se virent nus sur une plage stérile ; mais lorsqu'à leur détresse se joignit la frayeur, qu'ils entendirent un tonnerre lointain qui menaçoit de les frapper une seconde fois, alors, rassemblés par l'effroi, ils leverent les mains au ciel, & se dirent l'un à l'autre, qu'il étoit au-dessus d'eux un pouvoir terrible & caché, un maître absolu de leur chétive existence.

Je m'endormis sur ces idées, & je ne vis que des hommes épars & consternés qui fuyoient les vagues mugissantes, & qui escaladoient les sommets, où les ondes furieuses les poursuivoient encore. Ces malheureux étoient nus, ils mesuroient l'abîme des eaux avec le regard du désespoir ; le moindre coup de tonnerre, quoiqu'il fût expirant, sembloit

revenir sur leur tête pour foudroyer ceux que les eaux avoient épargnés ; elles se retiroient lentement. Cette vaste & lugubre inondation avoit quelque chose de plus effrayant que si des vagues de feu eussent roulé sur la terre. Cet abîme liquide, où tout dormoit immobile, ces eaux stagnantes & noirâtres, qui déracinoient les derniers végétaux, ornemens de la terre, qui engloutissoient leurs branchages & leurs fruits, offroient un spectacle de désolation, & ce grand débordement frappoit l'œil d'épouvante.

C'étoit une comète qui avoit subitement versé ses eaux avec un fracas épouvantable ; les oiseaux du ciel ne trouvoient plus où se reposer ; la terre végétale, tristement délayée, rouloit une grande quantité de limon. Je revis la tour que les hommes effrayés avoient bâtie pour se garantir d'un pareil désastre. Ce monument de leur foiblesse & de leur extravagance étoit demeuré imparfait. Cette tour colossale n'annonçoit que de vains projets & une futile entreprise. Ces travailleurs pressés furent interrompus au milieu de leur audacieuse espérance, lorsque Dieu mêlangea par des nuances si fines & si différentes les organes de la parole, qu'il leur fut impossible de faire désormais quelque chose d'un parfait accord.

La voix de Dieu leur avoit dit, d'une manière assez éclatante : allez, vivez en paix chacun de votre côté, sans vous fatiguer par d'aussi vains travaux. Les mortels ne comprirent pas la sagesse divine : alors on vit le spectacle le plus ridicule : chacun voulut bâtir une tour de son côté, & voulut la bâtir jusqu'aux cieux. A peine plusieurs eurent-ils construit quelques coudées, qu'ils s'imaginèrent être bien haut, parce que les montagnes, dans l'éloignement, paroissoient être au-dessous de leurs regards.

Tous ces bâtisseurs, qui crioient en discordant qu'ils élevoient l'escalier le plus sûr pour monter au ciel à l'abri de tous les dangers, se donnoient un démenti réciproque ; chacun perché au sommet de sa tour, crioit : venez à moi, c'est moi qui suis le plus près du ciel. L'un soutenoit que le Dieu qu'on cherchoit étoit sûrement le soleil, que la lune étoit sa femme, & les étoiles ses enfans. D'autres, plus matériels encore, se prosternoient devant un veau, un mouton, une colombe ; enfin tous se firent des Dieux grotesques. Mais ce qui devint le plus funeste, c'est que chaque pontif se substituant à l'idole hissée au sommet de sa tour, voulut se faire adorer avec elle, & qu'il crioit : *frappez, égorgez les réfractaires, ce sont autant d'impies.* A la voix de ces pontifs, on traînoit les victimes qui demandoient vainement qu'on leur laissât bâtir une tour d'après leur propre architecture.

Toutes les folies qu'ils faisoient pour honorer leurs idoles, sont innombrables. La hauteur de la tour avoit tourné leurs foibles têtes. Il n'est point de figure bizarre qui ne parût en pompe comme un objet d'adoration. Le pontif de l'idole avoit un langage particulier, & un maintien tout à fait dissemblable de son voisin. L'un dansoit, l'autre tenoit ses bras en croix ; celui-ci étoit immobile, l'autre s'abstenoit de boire & de manger, trouvant une vertu singulière à n'avoir que la peau collée sur les os. Il y en avoit qui se coupoient plusieurs parties du corps, & ces enthousiastes vouloient encore forcer les autres à suivre leur exemple.

Enfin, je vis les folies des nations depuis les magiciens de Pharaon, jusqu'au saint du cimetière S. Medard. Ainsi les jongleurs, les trembleurs, les thaumaturges, les exorcistes, les forciers, les chi-

romanciers crioient du haut de leur tour particulière : quelle confusion ! quelle discordance !

Plus loin je vis un sage qui disoit tranquillement à ceux qui l'environnoient : l'univers est le temple de la Divinité. La sérénité du ciel se communiquoit à son ame ; & en comparant toutes ces tours avec l'immense enceinte du firmament , elle se convertit bientôt dans mon esprit en un vrai temple où la Divinité se présenteoit à nous de la manière la plus sensible. Les cieus sont la limite de ce religieux édifice , & cette grandeur imposante n'est pas trop vaste pour la nature & pour la présence du Dieu qui la contient.

Elevez encore les voûtes & les dômes de S. Paul de Londres , de S. Pierre de Rome ; ajoutez par la pensée à la hardiesse de la construction , que tout cela devient petit devant la voûte du temple qui se trouve par-tout ouvert à toutes les heures , & où tout homme peut , en élevant sa vue , adorer & se prosterner.

Quelquefois un temple est éclairé de flambeaux ; mais ils pâlissent & se consomment , mais ils ont besoin d'être renouvelés. Ici est un flambeau , abîme de lumière intarissable : quand il visite un autre hémisphère , il est soudain remplacé par un nombre innombrable d'autres flambeaux qui ouvrent , à notre œil , le champ illimité d'une magnificence radieuse , l'ame est saisie d'admiration ; elle tombe dans le silence ou dans la prière.

Ces nuages de diverses couleurs qui bordent l'horizon , & dont le pinceau n'imitera jamais qu'imparfaitement la transparence & l'éclat , ne valent-ils pas ces tentures que l'art s'empresse à déployer.

Dans ce temple ceintre si haut , où est l'autel ? où est le sacrificateur ? ils sont réunis dans le cœur de l'homme , quand sa conscience est pure , simple

& innocente : de cet autel , l'homme peut faire monter jusqu'à Dieu le parfum & l'encens de ses adorations & de ses louanges ; il peut présenter à son bienfaisant Créateur le sacrifice de ses actions de grâces , pour les facultés dont son ame est enrichie , pour cette flamme divine qui l'éclaire , pour l'ineffable privilege de connoître , d'aimer la source de ces grâces. L'homme sacrificateur lui dévoue son existence , & la consacre à louer & à adorer. Il est ancien le poëte qui nous enseigne à louer les grandeurs de Dieu ; il ne faut que le répéter : *Eternel ! mon Dieu ! tu es merveilleusement grand ! tu es revêtu de majesté & de magnificence ! toutes tes œuvres sont faites avec sagesse ! tu as mis ta majesté par-dessus tous les cieux !*

A ces paroles , je vis toutes les tours se métamorphoser en colonnes , en pavés , en voûtes , en appuis , en ornemens ; les Alpes étoient enfermées sous cette voûte magnifique ; un soleil brillant éclairoit cette enceinte immense ; l'œil s'y perdoit , mais c'étoit toujours un temple , & ces belles paroles de Salomon retentirent à mon oreille : *Voici les Cieux ; mais les Cieux des Cieux ne peuvent te contenir , combien moins cette maison que je t'ai bâtie !*

La voix qui parloit devint si forte , si grande , si majestueuse , que mes organes ne pouvoient suffire , & je m'éveillai.

P R O S A T E U R S .

ON ne lit plus gueres la prose des écrivains du siècle de Louis XIV , si vous en exceptez la Bruyere , Fénelon , Pascal , & quelques pages de Bossuet. En général , les prosateurs de ce siècle sont foibles

& dépourvus d'idées. On lit les écrivains modernes plus substantiels, plus précis, & qui ont un beau coloris. Néanmoins le dénigrement contre les auteurs modernes est dans toutes les bouches. Point de pédans, point de journalistes qui ne citent incessamment Fléchier & Bossuet. La foule ignorante & oisive qui veut juger les arts les plus éloignés de sa sphère, répète les documens de la feuille périodique. Les gens de lettres ont formé tous ces petits juges, & ils en abusent journellement contre ceux qui leur ont appris à lire.

Pour les femmes, elles aiment les écrivains qui ont un peu de leur afféterie. On peut comparer quelques auteurs modernes à nos plus habiles coquettes; elles consultent sans cesse leur miroir pour mieux placer une mouche, un ruban, un pompon, une aigrette; elles mettent du blanc, du bleu, du rouge, du noir; elles sentent le jasmin, l'orange, l'ambre: mais la toilette finit avec la journée, & la renommée de l'auteur périt au bout de quelques mois.

La philosophie doit être la base de l'éloquence & de la poésie: elles ont toutes deux à gagner dans les découvertes des philosophes. L'emploi du poète, est d'orner des vérités précieuses, & de les faire aimer: il se rendra l'égal du philosophe. Mais le poète souvent ne se doute seulement pas combien les sciences lui sont nécessaires; il les dédaigne, en disant que cette étude éteint son feu & ralentit son enthousiasme; il ne parle que de figures, de mouvemens. C'est négliger le fond de l'art, pour s'attacher à la superficie; & quiconque ne commence pas par l'étude de l'homme & celle de la nature, n'écrira que des mots, & ne parviendra à flatter l'oreille, que pour laisser vuide le cœur de l'homme instruit.

Des jeunes gens qui commencent par faire des odes, des tragédies, des vers enfin, ne s'imaginent pas qu'il faut, pour être poète, beaucoup de sang-froid; que c'est la philosophie qui produit l'enthousiasme naturel; qu'il faut savoir être spectateur en même-tems qu'il faut représenter les passions; double talent à concilier, la réflexion qui médite, & la chaleur qui trace le coup de pinceau: car l'homme qui ose s'élever au milieu des hommes, doit être digne de cet emploi sublime, & connoître l'homme à qui il parle.

Plus on a de philosophie dans la tête, plus on a d'éloquence: pour écrire, il faut avoir une connoissance commencée de tous les arts, & ne point confondre les idées & les termes qui les expriment.

CRAINTE MAL FONDÉE.

L'IMPRIMERIE est ce que les hommes en place redoutent le plus aujourd'hui; mais ils ont tort, & ils se montrent peu éclairés à cet égard. Toute satyre injuste tombe dans le mépris. S'ils sont vertueux & amis du bien public, ils ont tout à gagner, & rien à craindre de la plume des écrivains.

Tout homme en place est attaqué; il faut bien qu'il le soit: comment enchaîner tant de langues? Si le blâme est interdit, que deviendra la louange? Le gouvernement est intéressé à ce que la conduite de tous ces agens particuliers soit pénétrée de lumière. L'homme d'Etat qui marche sur une ligne droite, ne peut que chérir la liberté de la presse,

parce que s'il s'est trompé, il aura tous les moyens de justification, & trouvera plus de défenseurs que d'antagonistes.

Et quand l'orgueil des hommes en place devoit par fois être un peu blessé, seroit-ce une raison pour priver le genre humain du trésor des lumières ? Quoi ! leur orgueil ne sauroit-il s'élever au-dessus d'une satire ? Elle ne s'attache ordinairement qu'à des hommes déjà célèbres, & dans sa fureur même, il respire toujours un mélange d'estime : puis la vérité peut s'allier encore avec le ton de la satire.

La passion qui s'exprime, qui se répand, qui parle, qui agit sur le papier, s'atténue & s'affoiblit. Quand vous voyez une multitude d'écrits sur une dispute, soyez sûr qu'elle touche à sa fin.

Hommes en place, ce sont les passions concentrées qui sont dangereuses, & non les passions ouvertes. Qui écrit une satire, est cent fois plus éloigné de toute violence, que celui qui se tait : la pointe du repentiment qui agit au dehors, pénètre moins le cœur de l'homme que celle qui se replie contre nous-mêmes.

F O U R M I S.

IL n'y a rien de plus curieux dans l'histoire naturelle, que la prodigieuse multiplication des fourmis, leur adresse & leur voracité : non-seulement elles dévorent les végétaux, mais elles attaquent encore les serpens, les rats & les cancre; de

sorte qu'ils disparoissent des lieux où elles se font une fois établies : ce qu'il y a de plus incroyable, c'est qu'elles attaquent les jeunes Nègres & les femmes en couches, de sorte qu'elles sont obligées de quitter le lit & de fuir.

Ces insectes dévorans qui sortent par Miryades ; malgré l'exiguité de leur volume individuel, deviennent formidables aux hommes & aux animaux : il ne leur faut qu'un instant pour disséquer une poule ou un canard, & les rats ont beau courir, ils ne leur échappent point : on les a vu de même attaquer un mouton pendant la nuit & le ronger si complètement, qu'au point du jour, il n'en restoit que le squelette, si bien décharné, que l'anatomiste le plus habile n'eût pu en faire davantage.

C'est M. Bosman, ancien gouverneur à la côte d'Or, qui est le garant de tout ce que j'avance ; il peint ces détachemens de fourmis comme des phalanges innombrables, des essaims meurtriers, formant des fourmillieres de dix pieds de hauteur, & s'élançant dans la direction la plus favorable pour saisir leur proie.

Ces fourmis malfaisantes sont à-peu-près du volume de celles d'Europe ; elles détruisent les plantations, & les isles regardent comme le plus grand fléau les ravages occasionnés par ces insectes.

P A R C H E M I N.

Nos aïeux, aux dixieme & onzieme siecles, manquant de parchemin, ratureroient un livre de

Tite-Live ou de Tacite, pour le remplacer par les légendes d'un saint, ou par les prieres d'un missel.

Le prix des livres, au onzieme siecle, devint si excessif, que les personnes d'une fortune médiocre ne se trouvoient pas assez riches pour les acheter.

L E P U B L I C

NOTRE DEBITEUR.

CE qui nécessite la reconnoissance du public envers l'homme de lettres, c'est que l'auteur donne beaucoup & qu'il reçoit peu en échange; à peine son ouvrage est-il sorti de ses mains, qu'il ne lui appartient plus: tout le public en jouit également & à peu de frais. Le livre instruit, éclaire, amuse, occupe. Croit-on avoir payé l'auteur, parce qu'on a déboursé un misérable écu? c'est pour le matériel du livre.

L'étranger à son tour s'empare de l'ouvrage; il se multiplie dans l'Europe; il est dans toutes les mains, & le produit n'est que pour le libraire.

Il faut donc que la gloire dédommage l'auteur, & devienne la monnoie des plaisirs moraux qu'il a procurés à la société entiere. Sensations exquises audeffus de la foule des plaisirs vulgaires, tant par leur délicatesse que par leur multiplicité!

On n'écrit ceci que pour montrer l'injustice de certains sots opulens, & l'insolence de quel-

ques parvenus, qui osent faire un ridicule à un homme de lettres de son honorable pauvreté.

Or jugez-nous, hommes vrais & équitables : est-il permis d'insulter à l'abeille qui vous prodigue son miel ? Les travaux de l'homme de lettres feroient-ils même acquittés par quelque argent ? Mon livre n'est-il pas le résultat de mon éducation entière, & fait-on ce qu'elle m'a coûté ? mon livre n'est-il pas le fruit de plusieurs années de méditations & de travail ? & l'auteur qui s'est consumé pour l'utilité publique, n'a-t-il pas droit de dire à la patrie ou à ses concitoyens : *Qu'on me loge au Prytanée, ou du moins ne me reprochez pas mon peu de fortune !*

Beaucoup d'ouvrages ont honoré la langue françoise, en l'établissant la première langue de l'Europe. Les écrivains ont été payés en critiques injurieuses ou en éloges stériles. Voyez les pièces de théâtre, représentées dans toutes nos provinces, les citoyens s'y portent en foule, & les applaudissent à diverses reprises : jamais une obole cependant ne refluera vers l'auteur, fût-il dans l'indigence la plus extrême : on peut faire cent mille francs avec sa pièce, sans qu'il en soit seulement informé : tous les subalternes se partagent l'argent, & il n'est jamais venu dans l'idée à personne, que le créateur de la pièce & des plaisirs qu'elle enfante, pût réclamer la moindre portion de l'abondante recette. Ainsi jouit la nation Françoise des chefs-d'œuvres de l'art, & de nos travaux.

Qu'on me montre dans l'univers un art qui apporte aux citoyens plus de jouissances fines, délicates & multipliées, & qui donne moins à ceux qui le cultivent ! La Justice exige donc qu'on respecte ceux qui se livrent à des occupations

aussi nobles, aussi désintéressées; & il doit être permis à un auteur de passer par-tout avec un habit de burre, sans qu'on en fasse la remarque. Qu'on apprécie, d'après ces réflexions, les discours de certains hommes étrangers à tous les arts, & inutiles à leur patrie, sous tous les rapports, s'ils n'en sont pas les fléaux, par les manœuvres sourdes d'une cupidité basse & voilée.

I M A G I N A T I O N.

QUELLE étonnante faculté que celle qui est au pouvoir de l'homme ! Il peut faire exister hors de lui les images qui se retracent dans son cerveau : il peut édifier un plan nouveau, & se rendre ainsi le rival de la nature.

C'est l'imagination qui a donné naissance à tous les arts. La raison nous instruit assez sur ce qu'il faut faire; mais il faut agir sur notre imagination pour nous conduire. Que fait la vérité avec tout son éclat, si elle ne porte pas une empreinte qui la fasse adopter ? Un ouvrage est mauvais dès qu'il n'est que vrai.

L'homme sensible ne sera jamais un athée, parce que les phénomènes de l'économie animale le frapperont plus qu'un autre. En voyant le ciel & la majesté de la nature, son cœur brûlera involontairement d'amour & de reconnaissance.

JOUR DÉSASTREUX.

A QUELLE époque fera-t-on remonter le jour où l'Océan enfanta la mer Méditerranée, où cette île inconnue, beaucoup plus grande que l'Europe, située entre le Portugal & l'Amérique, s'abîma tout-à-coup dans l'Océan Atlantique ? Cette île très-peuplée, disparut sans doute par un tremblement de terre, & les anciens du tems de Platon disoient qu'à-peu-près dans le même tems, l'Océan perça près de Gibraltar, & forma la Méditerranée. Quelle révolution ! & qu'est-ce que le tremblement de terre de Lisbonne & les fléaux de la Calabre, auprès de ce grand désastre qui a changé la face du globe ?

PLAISIR.

LA condition de l'homme seroit la plus misérable sur cette terre, si le plaisir diversifié à l'infini, ne contrebalançoit l'empire de la douleur. C'est à l'homme seul qu'appartient la volupté. Doué d'organes susceptibles des plus vives sensations, ayant la délicatesse du choix & le goût des préférences, il raffine & double ses jouissances.

Qui connoît comme lui le ravissement de l'ame, quand il se mêle au plaisir des sens ? Qui peut comme lui s'approprier tous les dons de la nature ? Elle devient souple & caressante, pour l'embrasser dans tous les points de sa profonde sensibilité. L'homme est

est donc encore le mieux traité de tous ses enfans , si toutefois il fait user de ses forces , pour supporter ou combattre le chagrin & la douleur.

O R G U E I L.

L'ORGUEIL semble avoir été donné à l'homme pour lui faire illusion sur ses misères réelles. L'orgueil est un regard qui ne tombe que sur un seul côté de notre individu : c'est le produit flatteur de notre imagination ; ainsi le moucheron qui bourdonne se croit environné d'une musique harmonieuse qui annonce par-tout sa dignité.

L'orgueil ne choque pas notre raison , mais bien celle d'autrui ; nous découvrons dans un autre que nous , ce qu'il y a de puérile , de bizarre , de ridicule dans cette passion personnelle : elle a des caractères d'extravagance , si visibles , si frappans , que rien ne choque plus l'homme orgueilleux que l'orgueil de son voisin.

On s'estime ordinairement pour des qualités incertaines , c'est qu'on a grand intérêt à se déguiser à soi-même. Quelles sont-elles ?

On conçoit que l'on peut s'attribuer sur d'autres une sorte de préférence pour les qualités extérieures du corps , pour les dons de l'esprit , pour les avantages du génie ; mais être orgueilleux de sa naissance , de ses richesses , c'est évidemment se dégrader ; car il n'y a rien qui nous soit propre dans ces lots accidentels de la vie humaine.

On trouve l'orgueil déplacé par-tout ; on le condamne par-tout comme un défaut de discernement , de justesse d'esprit & même d'équité ; & nous tom-

bons les premiers dans ce défaut , parce qu'il sert à nous déguiser notre indigence.

L'homme qui se verroit à nud avec les foibles ressources de son entendement , & qui auroit la mesure véritable de sa capacité , ne feroit-il pas pitié à lui-même ?

Quel est l'homme , jouissant d'une grande réputation , qui ne s'en soit pas quelquefois étonné ?

L'orgueil s'attache à des avantages qui ne font pas partie de son être , qui lui sont étrangers ; & n'est-ce pas le comble de l'illusion , que de jouir d'une haute idée de soi-même , d'après un éclat emprunté ?

Mais les hommes existent par les chimères : c'est sur-tout quand on ne se suffit pas à soi-même , que l'on commence à vouloir vivre dans l'opinion d'autrui ; & c'est en même-temps un avantage pour les arts , qu'il se trouve des hommes qui briguent les éloges de la multitude , oubliant que le public est un être abstrait.

Nous nous trompons presque volontairement dans le sentiment que nous avons de notre excellence. La différence est cependant bien grande en ce que nous sommes & ce que nous croyons être.

Pourquoi ne s'enorgueillit-on pas des qualités du cœur , de l'amour sincère & constant pour la vertu , du respect pour les mœurs ? c'est qu'il entre dans ces vertus de la justesse d'esprit , des lumières véritables , & que l'orgueil est dans un sentiment faux , qui ne peut produire conséquemment que des clartés superficielles , mêlées de doutes & d'incertitudes.



ADELAÏDE DU GUESCLIN.

C'EST une des belles tragédies de Voltaire ; il en a puisé la principale idée dans Shakespeare : le rôle de Vendôme est admirable , il a une énergie & une vérité qui saisit ; je le plains au moment où , éperdu d'amour & de jalousie , il demande à son ami la mort de son frere : jusques-là tout est bien : mais lorsqu'après l'emportement de cette première chaleur , ce même Vendôme , si fier & si grand , va choisir un bras vulgaire , un assassin obscur , à qui il confie le soin de sa vengeance méditée , d'après une réflexion lente & cruelle , ce second mouvement me le rend tout-à-coup odieux ; je ne suis plus touché de ses cris , je ne veux plus de ses remords , de son désespoir ; je vois un prince féroce qui a conçu le crime au fond de son cœur : il eût été facile au poëte de supprimer cet incident inutile & qui ne sert qu'à déparer un des plus beaux caractères de la scène françoise.

STÉRILITÉ**DU THÉÂTRE FRANÇOIS.**

AU premier coup-d'œil , on diroit le théâtre françois d'une richesse incomparable : à l'examen , on apperçoit une indigence réelle : d'où vient cette stérilité sous un air d'opulence ? de l'habitude où

sont les auteurs de ne jamais se choisir que les mêmes sujets; de la manie de les répéter encore; de cet esprit servile qui ne leur permet point de changer de manière; enfin, de l'adoption ridicule qu'ils ont faite de regles absurdes ou puérides.

On voit des sujets, tels que ceux d'Œdipe, d'Oreste, d'Alceste, d'Idomenée, qui ont été traités chacun seize ou dix-sept fois: on voit passer comme des ombres, une foule de pieces dont il ne reste à peine que les titres; le manque de génie & le défaut d'invention se caractérisent dans cette pente universelle, à ne prendre que des sujets anciens, c'est-à-dire, faciles à copier: l'habile versificateur a le plus souvent remplacé le poète & son génie.

A V O C A T S.

QUAND on voit Crassus, César, Pompée & tant d'autres qui occupoient les postes les plus éminens, venir plaider pour autrui, & épouser les causes de gens de bas-étage; alors je vois que l'esprit républicain mettoit de niveau tous les hommes devant l'éloquence du barreau. On ne rougissoit pas plus d'être avocat que d'être lieutenant.



LES LUNETTES.

Imitation de....

J'AVOIS vu un de ces fripons ambulans qui se vantent de prédire l'avenir : tandis qu'il mentoit impudemment & qu'il exerçoit sur des ames livrées à la curiosité & à la terreur, cet ascendant singulier que les plus vils des hommes savent prendre sur la foiblesse des hommes supérieurs, ordinairement inquiets sur leurs destinées, je me disois : ce fourbe est un imposteur ; mais si sa science n'étoit point vaine, ne seroit-il pas utile de pouvoir deviner quelque chose des événemens futurs ? la prudence n'est-elle point déjà une manière d'appercevoir ce qui peut arriver, & cet instinct qui nous avertit de ce qui peut nous être dommageable ? & ces pressentiments secrets ne sont-ils pas un sens intérieur, qu'un plus haut degré d'attention pourroit perfectionner ? Le passé, le présent ne sont rien pour nous, en comparaison de cet avenir qui devient le but de nos pensées & de nos travaux ; mais, tandis que les temps passés viennent se réunir comme en un seul point dans le foyer de notre mémoire, l'avenir est comme un mur impénétrable où se brise la perspicacité. Ne seroit-il pas à désirer que nous pussions entrevoir une partie de nos destinées futures, afin de mieux prêter le flanc aux événemens qui nous attendent ?

Je m'endormis dans ces idées, & je me trouvai dans une vaste bibliothèque. Je voulus ouvrir quelques livres, mais tous se trouverent scellés.

je n'en apperçus qu'un qui étoit ouvert sur une table : j'y portai les yeux & je lus le conte suivant, que j'ai transcrit à l'instant de mon réveil.

Un jour Xuixoto, dieu des Indes & de la terre, du haut de son palais aérien, jetta les yeux sur le genre humain, qui ne paroissoit à ses pieds que comme une fourmière qui se meut & bourdonne ; il appliqua un cornet à son oreille, & fut surpris des plaintes continuelles qui perçoient de toutes parts : ici des murmures, là des imprécations ; tout ce qu'il avoit fait, n'étoit point bien fait ; des clamurs insensées s'élevoient contre toutes les parties de son ouvrage ; on mettoit en doute sa bonté & sa justice ; le petit peuple, malgré ses pieuses momeries, n'étoit pas celui qui proféroit le moins de blasphèmes ; mutin dans son ignorance, il prioit & murmuroit pour ceux qui prenoient le nom pompeux de *Philosophes* ; il mêloit à leurs raisonnemens les railleries les plus amères ; tout étoit affreux dès qu'ils avoient mal aux dents : & lors qu'il tonnoit, leur orgueil étoit blessé d'entendre une voix si majestueuse gronder au-dessus de leur tête. Si Xuixoto eût daigné prendre leurs avis, ce monde auroit bien mieux été arrangé ; mais tous ces raisonneurs ineptes ou orgueilleux, fanatiques ou téméraires, sembloient réunir leur clameur pour former une seule & même plainte ; pourquoi l'avenir est-il fermé à nos yeux ? si nous pouvions lire dans le tems futur, nous éviterions les fausses démarches, nous préviendrions mille accidens, où notre propre prudence ne sert souvent qu'à nous précipiter ; enfin, nous nous arrangerions d'après la nécessité absolue des événemens, au lieu qu'errant dans des ténèbres épaisses, la crainte de l'avenir empoisonne nos

jours, & nous ne vivons jamais dans le moment présent.

Qu'on apprenne à ces insensés, dit Xuixoto dans son courroux paternel, que si l'avenir leur est caché, c'est pour leur bien, & qu'il seroit malheureux de le connoître.

Oradou, premier ministre de ses volontés, reçut aussi-tôt l'ordre de publier à son de trompe, que quiconque sur le globe auroit à se plaindre de son sort, eût à se trouver au pied de la montagne Valépusi, & que Xuixoto en personne daigneroit leur répondre.

La résolution du dieu des Indes étonna la race des hommes, & nos déclamateurs en demeurèrent interdits: si Xuixoto alloit acquiescer à tous leurs vœux, ils n'auroient plus d'occasions d'exhaler leur satire & leurs bons mots. Eh, quel bien pouvoit compenser cette perte! D'ailleurs l'irrésolution dominoit chaque individu, & il ne savoit plus au juste ce qu'il vouloit demander; tous formoient des vœux différens: on se parloit, on s'échauffoit sans rien conclure.

Chacun présenta donc une requête différente, mais tous s'accorderent à supplier Xuixoto de soulever le bandeau qui leur cachoit l'avenir. Le jour marqué, où leurs plaintes devoient être admises, arriva, & les environs du mont Valépusi se trouverent peuplés d'une multitude innombrable; c'étoit l'assemblée des mécontents.

Il est inutile de dire que le tonnerre précéda la descente de Xuixoto, qu'il étoit assis sur un nuage étincelant, que des éclairs partoient de ses yeux, que la foudre éclatoit entre ses mains, & que dès qu'il remua le sourcil, la terre & ses habitans tremblèrent; Zélon même, ce philosophe si audacieux, la plume à la main, tomba

sur ses genoux , saisi d'un mortel effroi : le dessein de Xuixoto n'étoit pas d'exterminer la race des hommes , mais de leur montrer seulement ce qu'il étoit lorsqu'il s'armoit dans sa colere ; il sourit , & le tonnerre enchainé par ce signe , ne frappa plus les montagnes que d'un bruit expirant. Zélon reprit courage , il avoit vu Xuixoto sourire , & une lumiere céleste avoit banni la crainte qui s'étoit emparée de tous les cœurs : un cri confus s'éleva & dit : que nos destinées futures nous soient révélées ! que nous sachions tout ce qui nous doit arriver !

Xuixoto répondit avec le sourire tendre & fier de la compassion : foibles mortels , vous le voulez , je remplirai votre demande , vous connoîtrez l'avenir ; mais si dans les regrets qui troubleront le moment de votre félicité présente , vous gémissiez ; gémissiez alors sur vous-même , & souvenez-vous que ce ne fut pas Xuixoto , mais votre curiosité imprudente , qui prépara votre infortune.

Alors il donna ses ordres à Oradou son ministre ; qui se mit à distribuer des lunettes à deux verres , lesquelles avoient une double vertu ; elles montroient d'un côté la somme du bonheur dont on pouvoit jouir , & de l'autre on appercevoit toute l'étendue du malheur qu'on avoit à craindre.

Après avoir fait ces dons aux mortels , dons qui lui furent arrachés par d'importunes clameurs , le Dieu remonta lentement dans les Cieux au milieu des éclairs , & dans le même appareil qu'il étoit venu ; mille cris de joie & d'action de grâces l'accompagnèrent jusques sous les arcs lumineux de son palais.

Les hommes firent éclater ces transports d'al-

légresse, parce qu'il avoit exaucé leur folie: si Xuixoto eût fait descendre sur eux un bienfait réel, mais caché, tout le peuple auroit murmuré; tant notre ignorance s'étend jusques sur la connoissance de nos vrais intérêts!

S'il faut en croire l'histoire, bien en prit à Oradou d'être de substance céleste; car la foule qui le pressoit pour avoir de ses lunettes, qu'insensiblement un corps mortel y auroit succombé.

Quand j'aurois cent langues, il me seroit impossible de raconter les effets divers que produisirent ces merveilleuses lunettes. Je ne puis que me borner à quelques traits singuliers.

Aline, jeune beauté de seize ans, fut la première qui satisfit son desir curieux; elle s'étoit collée aux vêtemens du ministre, & avoit arraché les lunettes de sa main avec une espece de violence: vive, folâtre, éblouissante ennemie de tout ce qu'on nomme chagrin, réflexions, ennuis, elle évitoit jusqu'à l'ombre du sérieux; elle n'appliqua point à son bon œil le verre qui prophétisoit les fortunes, mais plutôt le verre fortuné qui présentoit le bonheur: comme son cœur palpita de joie, lorsqu'il apperçut une félicité telle qu'elle la désiroit, elle se vit belle, mais belle jusqu'à exciter la jalousie de l'amitié; les yeux de ses rivales s'enflamment de courroux à l'aspect de ses charmes; les princes de la terre, les héros du siècle tombent à ses genoux: Aline triomphante; dans l'ivresse de l'orgueil & de la gloire, se crut l'ame assez forte pour soutenir le verre opposé, elle n'y jetta qu'un coup-d'œil, & poussa un cri perçant: hélas! ce regne si flatteur ne devoit durer que dix-huit mois! cette maladie terrible qui détruit la beauté, devoit un jour creuser ses joues polies, grossir ce nez fin & minutieux, & fillon-

ner ce front si plein de grace. Aline a mille adorateurs, mais elle est dévorée d'un chagrin secret; elle soupire à chaque hommage, lorsqu'elle se représente que bientôt il lui faudra passer sa vie dans une triste solitude : si elle consulte son miroir, ce n'est plus cet œil brillant, ce teint fleuri, cette bouche enchanteresse qu'elle aperçoit, elle ne voit que les sillons à jamais gravés par une main désolante : ah ! si elle étoit demeurée dans son heureuse ignorance, elle auroit eu du moins dix-huit mois filés par la main des plaisirs, par cette main douce & trompeuse : combien elle fut malheureuse par sa curiosité !

On honoroit Misnar comme le plus vaillant capitaine de l'Inde : au milieu de la foule empresse, l'admiration, le respect que son nom inspiroit, lui permirent un libre approche ; il fut un des premiers qui obtins ce dangereux présent ; il le reçut avec un sourire ironique, comme indifférent ou supérieur à sa propre destinée. Misnar attachâ ses regards du côté du honneur ; il vit la victoire enchaînée à son char, des villes soumises, des peuples vaincus, des poètes empresseés à recueillir ses hauts-faits, pour les transmettre à la postérité : Misnar auroit vécu long-temps heureux & satisfait ; mais il voulut connoître la suite de ses triomphantes destinées : quel changement ! un roi jaloux le déposséde & l'exile, & ceux qu'il a comblés de faveurs, le déchirent à l'envie ; les statues qui lui furent érigées, sont abattues, les inscriptions déchirées : Misnar demeure immobile d'étonnement ; on le vit pendant des années entières insensible aux palmes qui ombrageoient son front : parmi les fêtes brillantes instituées à son honneur, il entendoit une voix qui murmuroit à son oreille : *tu mourras dans l'exil*

Et dans l'oubli : combien de fois il maudit l'instant où il avoit désiré de voir un tel avenir !

Parut ensuite la jeune Elmire ; sur son front se peignoit la plus vive douleur ; toute la ville s'intéressoit à son sort : gémissante sous la tyrannie d'un vieil époux , avare & jaloux , son pere avoit ferré de force les nœuds cruels : elle aimoit en secret le jeune Damon ; elle en étoit aimée : son sein qu'animoit la jeunesse , palpitoit de crainte devant la lunette prophétique , elle la saisit d'une main tremblante ; elle craignoit d'y lire un malheur éternel : l'amour & l'espoir l'encouragerent au premier coup-d'œil ; elle s'écria : ô grand Xuixoto , que vous êtes bon ! & d'où venoit ce cri de joie ? de ce qu'elle appercevoit le convoi funébre de son mari qui s'acheminoit lentement vers le temple ; son cercueil étoit couvert d'un drap mortuaire richement décoré : quatre mois après , non loin de cette même tombe , où son tyran étoit scellé d'un marbre que rien ne pouvoit rompre , elle recevoit la main de son amant à un autel où , maîtresse d'elle-même , elle couronnoit ses vœux & sa constance : cette image qu'elle seule appercevoit , la charma au point qu'elle embrassa le septuagénaire qui étoit à ses côtés , avec le même transport qu'elle eût embrassé le jeune Damon ; le podagre s'étonna de ses vives caresses : Elmire eut la curiosité indiscrete de consulter le verre opposé , & elle vit ce Damon qu'elle croyoit si tendre , devenir un tyran plus dur & plus inflexible que le premier ; sa jalousie étoit au comble , & elle fuyoit vers un couvent , pour se dérober à ses fureurs.

Elle pâlit , la lunette lui échappa des mains ,

Adiram la reçut ; il étoit présent & ne put résister à l'exemple général ; il ne savoit pas qu'un regard, qu'un seul regard lui coûteroit toute sa félicité ; il apprit d'abord qu'il seroit grand, qu'il obtiendrait des titres, qu'il seroit considéré dans sa patrie. Quel cœur doué de quelques passions fortes, n'est point ambitieux ? & que pouvoit-il souhaiter de plus ? le destin lui promettoit ensuite des trésors immenses & la belle Cléone pour épouse. Surpris lui-même de ses belles destinées, il voulut savoir comment le reste de sa vie se concilieroit avec les faveurs de la fortune, tant dans sa présomption il les jugeoit immuables ; mais que vit-il en appliquant l'autre verre à son œil ? autant d'ennemis qu'il avoit de rivaux ; il recueille la haine, parce qu'il a trop fait sentir la supériorité de ses talens ; il est abattu, parce que sa conduite fut hautaine, insolente ; son orgueil rencontre un orgueil plus terrible qui l'humilie & le réduit au silence ; on le méprise autant qu'il a méprisé ses semblables. Semblable au voyageur, parvenu avec peine au sommet d'une montagne escarpée, qui trouve un sentier glissant, tombe & roule dans les précipices ; cet ambitieux éprouve une chute horrible, chacun y applaudit & se venge des dédains qu'il a prodigués ; c'est à qui ajoutera à la dérision publique, & sa femme elle-même ne gémit point du revers qui terrasse son époux. Sa fierté lui avoit fait autant d'ennemis qu'il y avoit de gens sensés ; il ne fut plaint de personne ; délaissé du genre humain à raison de son insupportable orgueil, on grava sur son tombeau une épitaphe qui attestoit la joie qu'on avoit ressentie de son abaissement.

Quelle fut la cause des malheurs d'Adiram ? d'avoir su qu'il deviendrait grand avant cette époque : il se feroit de son esprit, de sa raison ; il avoit des vertus lorsque sa fortune étoit encore douteuse ; mais la fatale connoissance du sort brillant qui l'attendoit, accrut son audace. Il se rendit odieux , & malheur à quiconque même sans consulter aucune lunette , connoîtra trop tôt ses hautes destinées.

On vit arriver sur ses pas deux personnages remplis l'un pour l'autre d'un mépris profond : l'un étoit un poète , & l'autre un philosophe ; le poète prit le premier la lunette , & le philosophe se mit à l'observer ; car il n'y avoit pas de spectacle plus risible à ses yeux , que la vanité d'un versificateur , soit disant poète ; celui-ci passoit sa vie à polir du cuivre avec tout le soin imaginable ; il faisoit une dépense prodigieuse d'esprit , pour orner toutes les idées frivoles du siècle ; il ne les vouloit que petites , brillantes , maniérées , par fois libertines : quel spectacle au premier coup-d'œil ? Ses brochures reposent sur les toilettes , les femmes s'écrient , c'est un auteur charmant , délicieux , il nous interdit la fatigue de penser , il faut qu'il soit de nos soupers ; le poète tourne la lunette pour consulter un peu l'image de la postérité ; il aperçoit une renommée légère d'environ quinze années , qui se dissipoit sans qu'on s'en aperçût : il se voyoit bientôt descendre tout vivant dans le fleuve d'oubli , fait pour ensevelir tout le bel esprit du monde , & les almanachs fameux qui en font les annales dépositaires.

Le philosophe vit avec plaisir le nuage sombre qui venoit de se répandre sur le front de son camarade , & il s'amusa beaucoup de son étonnement ; il prit à son tour la lunette & vit du côté

favorable le génie en personne, c'étoit un bel ange rayonnant de gloire ; une flamme pure & sacrée brilloit sur sa tête immortelle ; notre philosophe ne manqua pas de croire que c'étoit son propre génie qui s'offroit à sa vue ; il consulta par air le cristal opposé ; quel changement ! Ce n'est plus cet être brillant & lumineux, c'est une furie qui s'élançe par bonds inégaux, qui attaque les dogmes de l'univers, renverse ces appuis sacrés du genre humain, ébranle l'espoir & la consolation des infortunés, plonge l'esprit dans un doute affreux ou dans un égarement stupide, brise l'effigie de la morale touchante, & ne souffle que les feux impurs de la débauche ou le poison contagieux de l'athéisme : tel parut aux yeux de notre philosophe ce génie si différent de lui-même, lorsqu'il abuse de son autorité puissante. Je ne fais si le philosophe, ou plutôt celui qui en usurpoit le nom, s'y reconnut, mais il tenta de briser la lunette véridique, en se vantant néanmoins de chercher partout la vérité.

L'aveugle Myope, malgré le petit partage d'entendement que lui avoit prêté la nature, possédoit assez de folie pour vouloir s'instruire de ce qu'elle avoit à craindre ou à espérer de l'avenir : elle prit la lunette avec la plus grande vivacité, & ne vit rien. Toute en colere, elle la retourna & n'en vit pas davantage : furieuse, elle combla Oradou de reproches & d'injures, prétendant qu'on la trompoit ; que les dons de Xuixoto étoient aussi-bien faits pour elle que pour un autre, & qu'elle devoit avoir, elle, une destinée marquée dans les décrets du ciel, une destinée enfin toute particulière. La pauvre femme ne comprenoit pas que la faute n'étoit que dans son oeil ; hola, folle ! s'écrioient ceux qui l'entouroient, & ils oublièrent

qu'ils n'avoient gueres de meilleurs yeux. Myope continua de végéter avec sa vue courte ; & tout en végétant , de se plaindre de Xuixoto & d'Oradou : elle garda toujours au fond du cœur une profonde estime pour elle-même , & préféra , comme de raison , son œil qu'elle croyoit excellent , à l'œil perçant des aigles.

Un jeune homme vertueux , plein de sensibilité , encore entre les mains de la nature , voulut aussi connoître l'avenir. Son ame pure s'élançoit vers tous les objets pour saisir la vérité , la confiance , le bonheur ; il ne voyoit dans l'univers que des cœurs généreux ; il le peuploit d'amis sinceres , d'hommes compatissans ; il ne connoissoit que de nom la calomnie , la dissimulation , le mensonge ; il prodiguoit sa tendresse aussi aisément que son or , épenchant son ame ingénue dans les intimes confidences de l'amitié la plus abandonnée. Oradou touché de ses vertus , lui dit , lorsqu'il étendoit la main pour prendre le don fatal : bon jeune homme , reste , reste paisible dans l'obscurité qui t'environne , tu perdrois trop à être détrompé. Crois que Xuixoto a fait sagement , lorsqu'il vous a condamnés à ne point voir le sombre labyrinthe des cœurs ; cette ignorance heureuse & réciproque sert à vous cacher dans l'ombre des perfidies qui vous désespéreroient , si elles étoient exposées au grand jour.

Ce discours révolta le jeune homme ; donne , dit-il , donne , destructeur atrabilaire de la nature humaine , tu ne connois pas les liens les plus doux & les plus forts du cœur de l'homme , l'amitié l'estime ; je les sens avec transport : mon cœur né pour la vertu , la reconnoît dans mes semblables : donne , que je contemple cet ami que j'estime , cette beauté que j'aime , cette fil

de-jours heureux, qui tour à tour doit se couler dans leur douce société. Des sentimens aussi vrais, aussi tendres, sont à jamais inaltérables.

Oradou lui remit la double lunette en soupirant. Le jeune homme vit d'abord son ami attaché à tous ses pas, partageant ses plaisirs & ses peines, adoptant toutes ses opinions & prêt à verser son sang pour sa moindre querelle. Il vit sa maîtresse exhiler dans chaque mot l'amour le plus affectueux, pâlir, trembler, frémir dès qu'un regard se détournoit, s'abandonner aux plus vives alarmes, dès qu'un sourire égal n'étoit plus sur ses levres; sa main ne pouvoit se détacher de la sienne, & le beau jour du printemps étoit un jour ténébreux & mélancolique, dès qu'il étoit éloigné d'elle.

Ah ! dit-il, je savois bien que l'humanité étoit ainsi faite : les méchans l'ont calomniée. Le bonheur tient au besoin d'aimer nos semblables. Il faut étendre la sphere de l'amitié pour étendre celle du plaisir. Il ne faut qu'aimer dans ce monde, pour être aimé de même. Il dit & retourne le cristal : hélas ! que ce cœur à découvert va recevoir de traits ! de quelles fleches imprévues ne fera-t-il pas blessé ! Il voit un petit monstre noir, toujours implacable, toujours sédition, percer d'un dard envenimé le cœur de son ami. Ce petit monstre étoit l'amour-propre, d'une maigre stature, mais violent. Il précipitoit par-tout ses pas. Il ne savoit sacrifier aucun desir, ni souffrir aucune concurrence. Il vouloit précéder tout ce qui l'environnoit. Cet ami si fidele, & qui nagueres parloit de sacrifier sa vie, se trouve empoisonné de la vapeur infernale qu'exhaloit le petit démon. Une inimitié secrete se fait jour dans son cœur ; la contrainte rend le poison plus actif, il fermente,

mente, il se manifeste par des signes d'abord équivoques ; le sourire devient ferré, le mouvement de la main convulsif, l'œil qui voudroit caresser se baisse, la fureur interne se trahit ; & comme honteuse de ses excès, se compose & se renferme ; enfin, comme un fleuve qui se déborde, éclate tout-à-coup, son bras levé le fer sur le même sein qu'il a tant de fois pressé contre son cœur ; & pour comble d'étonnement & d'infortunes, il voit celle qu'il adoroit uniquement, consommer l'adultère avec ce même ami, confident de ses pensées, & rougir, non d'être découverte, mais de n'avoir pas su l'abuser plus long-temps.

La lunette tomba des mains de ce malheureux jeune homme ; ce fut alors qu'il vit le bonheur précipité de son trône & dépouillé des rayons célestes dont sa crédulité l'avoit embelli. Cette amitié dont il se formoit une image vivante, animée, pleine de dignité & de force, n'est plus qu'une statue froide, honteuse & dégoûtante, ou plutôt c'est une furie armée de ses propres bienfaits ; cet amour divin est tombé dans la fange de la trahison ; il fuit, il va ensevelir dans les déserts le regret d'avoir placé son cœur dans un être abject ; ces larmes de tendresse auxquelles il ajoutoit foi, sont un bitume dévorant qui tourmente sa pensée ; il tombe dans une sombre misantropie, & le reste de sa vie il paya de pleurs douloureux, mais impuissans, son imprudente curiosité.

Le pauvre Irus à l'air abattu, aux vêtements déchirés, appuyant sur une canne son corps maigre & décharné, attendoit que la foule fût dissipée ; car chacun le repouffoit. Sa posture humiliée annonçoit l'indigence : ses jours n'avoient été qu'une longue chaîne de calamités ; & qui pouvoit lui faire supporter le fardeau de l'existence, si ce

n'étoit l'espoir d'un meilleur sort ? il avoit quitté son grabat, où il rêvoit quelquefois que la fortune lui devenoit moins cruelle ; il s'approcha d'Oradou, en soupirant, il leva les mains au ciel & lui dit : permets que je sache jusqu'à quand je serai malheureux ; l'incertitude de l'avenir m'est cent fois plus cruelle que le présent. Oradou n'oublia rien pour lui faire perdre cette fantaisie ; Irus poussa un cri lamentable, & le força par ces ardentés prières, à lui donner la lunette fatale ; il la saisit d'une main desséchée, & tour-à-tour appliqua chaque verre sur l'œil qui lui restoit : la pâleur vint blanchir un visage déjà exténué ; hélas ! que vois-je, s'écria-t-il douloureusement, point d'adoucissémens à mes maux, tous mes jours s'écouleront dans la misère, pas un instant de félicité. Irus étoit destiné à être toujours misérable, il ne voit pour consolateur que le spectre du trépas ; mais il recule à l'aspect de ce consolateur horrible.

L'histoire rapporte qu'un monarque s'étant déguisé, se jetta dans la foule, & voulut aussi consulter les arrêts du destin : il se vit entourer d'homages, de respects ; on lui obéissoit ; ses fantaisies étoient des ordres, point de sédition, point de soulèvement ; le murmure se cachoit, & la révolte, quoi qu'il fit, ne devoit point lever sa tête dans aucun point de ses vastes États ; mais à la mort, pas une larme sur sa tombe, pas un regret dans le cœur d'un seul citoyen : son peuple voyoit passer son convoi avec indifférence pour ne pas dire avec joie ; & ses obsèques n'étoient qu'une cérémonie curieuse. Le monarque ayant aperçu de quelle manière son peuple honorerait sa cendre & traiterait sa mémoire, ne l'aima plus & cessa d'en être aimé.

D'autres exemples seroient superflus ; la curiosité des cœurs insensés eût par-tout des suites aussi funestes, & les hommes furent assez injustes pour imputer à Xuixoto la découverte de leurs infortunes : falloit-il encore nous tourmenter par cette funeste science ! s'écrierent-ils de concert ; sans elle nous aurions joui du présent, nous n'aurions connu que des heures agréables.

Xuixoto entendit ces nouveaux reproches : les murmures du genre humain ne le touchèrent pas, mais il écouta sa clémence ; il rappella Oradou & reprit aux hommes le don fatal de pouvoir lire dans ces malheureuses lunettes, leurs futures destinées.

P O R T R A I T.

BAVIUS est un égoïste ferme, un mauvais coucheur qui prend toute la couverture, & laisse gêler son pauvre camarade, dont il use les draps, & les lui fait laver ensuite à la première fontaine ; il donne généreusement un œuf pour gruger toute une basse-cour ; un chou pour avoir tout un potager, une cerise pour qu'on lui donne tout un verger ; il donnoit une salourde pour avoir toute la forêt, une tulipe pour posséder parterre & boulingrin, bosquets, labyrinthe & cascades. Vous ne pouvez être son traiteur, ni son échançon, ni son limonadier ; donc vous êtes un homme à fuir, un homme sans mérite, sans talent ni aménité.

Que ne joue-t-on un tel personnage sur le théâtre ?
Le Donateur intéressé.

VÉRITÉ.

UNE Vérité absolument neuve , est la chose du monde la plus rare : il semble que l'esprit humain tournoie dans tout ce qui a été dit , & lorsqu'il s'agit seulement d'ajouter à ce qui est , il éprouve les plus grandes contradictions. Il faut un million de têtes pour rencontrer une tête privilégiée.

L'écrivain qui fait acheter sa pensée par la peine & le plaisir de la deviner , est un homme d'esprit ; mais il est un peu charlatan.

Toutes les fois qu'une première vérité s'est présentée , on a commencé par la contredire. L'orgueil & la paresse y ont trouvé également leur compte ; mais cette vérité combattue a rendu certains bons esprits attentifs ; ils ont examiné les reproches qui lui étoient faits ; & avec le temps , cette même vérité que l'on couvroit d'outrages sort de dessous le nuage & est généralement admise.

Il ne faut donc point s'étonner des contradictions , elles servent plus qu'elles ne nuisent : il est vrai qu'il y a une époque & que cette époque est quelquefois reculée ; mais celui qui embrasse dans sa pensée l'intérêt du genre humain , doit , à l'exemple de la nature , s'appuyer sur le temps , qui seul donne une base aux grandes opérations.



DES CONFESIONS

DE J. J. ROUSSEAU.

QUAND je vis annoncer les Confessions de J. J. Rousseau, jamais je ne me sentis plus d'avidité pour la lecture d'un livre. Le nom de son auteur, son caractère libre, ses ouvrages moraux, tout me disoit : il va se mettre nud après sa mort, tel qu'il fera au jugement dernier. Il va me révéler l'homme entier, car il a dit qu'il étoit le plus véridique des écrivains. Il n'a flatté personne pendant sa vie : il ne se flattera pas lui-même : il me dévoilera ce qui est caché dans les profondeurs inexplicables du cœur humain. O ! quel cours de morale je vais faire ! je vais donc apprendre d'un philosophe, & qui a arboré l'étendard de la vérité : *Quod latet arcana inenarrabile, fibra.*

Et qu'y avoit-il de plus intéressant & de plus utile, que de suivre J. J. Rousseau dans les diverses situations de sa vie, de pénétrer dans les diverses situations de sa vie, de pénétrer dans les mouvemens les plus secrets de son cœur, & de voir dans un des meilleurs hommes qui aient existé, ce que sont les autres ?

Rien n'égaloit mon impatience ; car je me disois encore : je vais lire le journal fidele des actions de la vie d'un homme ; je vais voir les motifs les plus cachés de sa conduite. Brûlons toute la théorie des philosophes ; en voici un qui se confesse devant l'univers ; & comme rien ne l'y for-

ce, que son aveu est libre & volontaire, il seroit ou le plus hypocrite, ou le plus menteur des hommes s'il déguisoit quelque vérité essentielle après avoir solennellement juré de ne pas le faire.

Je fais que la vie du plus vertueux des mortels doit être mêlée de vertus & de vices, de bons & de mauvais mouvemens, d'actions louables & repréhensibles, & que de très-grandes qualités peuvent être accompagnées de très-grands défauts.

Sans doute qu'une pareille confession ne pouvoit être qu'instructive pour l'univers, & je l'attendois avec une impatience que je n'aurois pas ressentie pour la résurrection d'Homère, d'Horace & de Corneille.

Quels furent mon étonnement & ma douleur quand je vis un style de roman, des phrases apprêtées, de l'esprit, l'histoire de la vanité de l'auteur, & que je jugeai que toutes ces phrases étoient faites pour soutenir la réputation d'écrivain, & non pour montrer l'homme à découvert.

Je ne blâme point les aveux des délits marqués au coin du libertinage, de l'ingratitude & de l'inhumanité; c'est par ces aveux mêmes que le livre m'a paru précieux. Mais je ne vois, ni la liaison des faits, ni la confession humble & journalière: ou il n'est pas si coupable qu'il l'a dit, ou ce qu'il a fait de mal a été accompagné d'un plus grand nombre de vices. Si la confession n'est pas entière, elle est nulle, elle est d'un hypocrite; il semble avoir formé le plan de se peindre dans la fange pour montrer qu'il en étoit sorti. Il y a une sorte d'orgueil à dire: je n'étois rien, & je suis devenu célèbre: j'étois enclin à tous les

vices, & je suis devenu vertueux : j'étois un menteur, & j'ai écrit la devise : *Vitam impendere vero.*

Je ne saurois dire combien le livre m'a déplu moralement par-là. A chaque page il flatte, il caresse son orgueil, il m'entretient de ses amours, & c'est uniquement pour me faire remarquer combien il étoit séduisant. Est-il de bonne-foi avec son lecteur ? Je n'oserois l'affurer ; mais selon ma maniere de lire, je trouve une infinité de lacunes dans la marche secrète de sa conduite, & une foule de contradictions s'offrent à moi pendant cette lecture. Il est bien constant qu'il a écrit pour être imprimé.

Ce n'est point l'égoïsme que je lui reproche, je voudrois qu'il me parlât encore plus de ses affections secrètes, qu'il eût banni toute charlatanerie ; mais le nom de confession qui est à la tête de l'ouvrage me fait dire : l'homme, le philosophe dans le tombeau, ne se confessent pas ainsi.

Je m'arrête, n'étant pas scrutateurs du cœur de l'homme, encore moins son juge : je ne dirai pas que Rousseau n'a voulu faire qu'un livre, je dis seulement que l'ouvrage m'a déplu, que ce n'est point une confession, que je ne fais quoi de faux & d'appreté transpire à chaque page ; que je suis chagrin qu'un philosophe comme lui ait dit : je vais me mettre nud pour n'en rien faire. Les turpitudes qu'il revele, les vices du cœur sont des aveux qui ne sont ni amenés, ni motivés.

On lui a reproché d'avoir fait la confession d'autrui en faisant la sienne ; sans doute c'est un mal, un tort fait à autrui ; mais il étoit inséparable du projet qu'il avoit formé : il se plaçoit

sous le jour éternel de la vérité, où tout doit être vu & publié.

Son invocation est d'une audace extravagante. J. J. Rousseau qui offre son livre à Dieu! qu'est-ce que tous les livres, qu'est-ce que tous les hommes devant le regard de la Divinité? c'est une figure de rhétorique enfantine, indigne d'un philosophe, & qui imprime à son auteur un caractère de folie.

Il eût écrit dans ses confessions la vie d'un Sardanapale & d'un Cartouche que, je ne l'en estimerois pas moins, parce que l'aveu & le repentir effacent tous les crimes: mais me taire ce que j'attendois, supprimer une infinité de révélations qu'il m'avoit promises, & qu'il est impossible qu'il ait déguisées involontairement; ne point répondre à l'attente qu'offroit un projet aussi désintéressé, aussi sublime; prodiguer l'esprit, l'afféterie & les graces du style dans un moment si imposant, aussi solennel, voilà ce que je ne lui pardonne pas; car ôtez le mot de confession, & ce n'est plus qu'un roman appuyé sur quelques faits isolés.

Mais la faute principale est à ceux qui ont publié cet ouvrage, qui n'ont pas senti qu'il n'y avoit aucune gravité dans ses confessions, & que l'auteur n'ayant pas ordonné qu'il fût publié, il s'étoit joué de sa matière, & la preuve en est qu'il s'étoit oublié jusqu'à lire son manuscrit devant quelques beaux esprits de Paris. Or les confessions d'un homme, si elles étoient ce qu'elles devoient être, n'étoient pas faites pour un cercle d'auteurs.

Si les éditeurs ont retranché une seule ligne; ils ont détruit tout le livre. Il n'étoit pas permis

de donner par fragment un écrit aussi important pour l'humanité ; tout Rousseau nous appartenoit, & non à ses éditeurs, qui n'ont vu qu'un marché dans un livre qui intéressoit l'homme, la philosophie & la morale. Ils devoient le supprimer ou le donner tout entier ; mais les éditeurs ressemblent à ces héritiers qui ne connoissent pas le prix des tableaux qu'ils possèdent, & qui en reçoivent au hasard de l'argent.

Pour moi, ayant à donner mon avis sur le caractère d'un homme qui intéressera la génération future, & qui pourroit être un problème pour elle, je dirai, que quoiqu'il fût l'auteur de l'Emile & du Contrat social, il étoit atteint d'une sorte de folie. Les disparates de sa vie, le prouvent assez, & le sentiment que j'éprouvois, en sa présence, fut un sentiment de compassion, en voyant que la nature avoit placé l'extravagance puérile & les imaginations bizarres, à côté des sources de l'éloquence & de la chaleur pénétrante du génie.

J'ai eu lieu d'observer que plusieurs hommes étoient fous, quoiqu'ayant donné des preuves éclatantes de sagesse & de justesse dans le raisonnement. La tête humaine concilie les extrêmes, & cet apophthegme est sur-tout applicable au célèbre & infortuné Rousseau, dont j'aime tout les écrits, excepté ses Confessions que je voudrois pouvoir anéantir, parce que ce livre donnera beau jeu aux nombreux ennemis de la philosophie & des lettres.

M É L A N C O L I E.

VALLÉE solitaire, je n'aime plus à m'égarer dans tes sentiers tortueux ; ce gazon, ces arbrustes que le printems a revêtus d'un nouvel éclat, n'ont plus d'attraits pour moi : un néant ténébreux m'environne : il ne jaillit plus jusqu'à mon cœur l'ardent foyer de vie caché dans le sein de la nature, & tandis que tout renaît sur la terre, je me sens mourir.

Qu'est-ce que le monde ? il flotte au milieu de l'abîme muet de l'éternité ; rien n'existe, car tout passe : la vie n'est que la mort sous un autre nom, la destruction est à côté de tout ce qui se meut : une consommation lente, mais toujours agissante, mine le grand Tout de la nature : tout s'efface, tout meurt.

J'envisage sans effroi la loi générale à laquelle j'étois soumis, lorsqu'au milieu de mes années, je me trouve atteint d'un mal que je ne puis définir, & pour lequel l'art qui guérit, n'a point de remède.

O Dieu ! accorde-moi des larmes que je puisse pleurer ! hélas ! mon cœur est donc mort desséché !

Comme tout est solitaire autour de moi ! l'heure est donc venue ; oui, je crois entendre l'ange de la destruction qui m'appelle au lieu où tant de mortels son descendus..... tous ont respiré, ils ne sont plus.

Je résisterois à la douleur la plus aiguë, & je cede à la langueur qui m'accable : j'ai su souffrir

les chagrins de la vie, & les maux du corps; mais le mal inconnu qui mine mon existence, détruit aussi les facultés de mon âme; plus d'énergie, plus de volonté, plus d'imagination, un voile épais me dérobie à moi-même: je n'ai plus de plaisir à contempler ce vaste horizon que j'admirais; demain je ne le verrai plus, mon heure est arrivée, la nature va m'échapper.

Une voix sourde & lamentable, semble résonner à mon oreille: la main des heures ouvre à la race vivante le sein des tombeaux; elle y entasse froidement les générations & les siècles.

Je voulois me livrer aux études & à la philosophie dans ce séjour étranger & paisible; les sciences m'ouvroient leur sanctuaire, & j'aimois à y pénétrer; je chériflois avec encore plus d'ardeur l'art que j'ai cultivé: hélas! je ne sens plus rien, les pensées que ma main avoit tracées sur le papier, je ne les reconnois plus: mon génie est éteint, j'apperçois la gloire comme une fumée que le vent disperse au loin, & que poursuit un desir puérile.

Ce lac tranquille où se réfléchissent les nuages, ces montagnes que mon œil fixoit avec attendrissement, ce tableau vaste ne me dit plus rien, la nature est décolorée, mon cœur ne sent plus ses beautés: tout m'annonce la destruction de mon être.

Je jlis sur tous les fronts la pitié, mais froide & passagere; tous les regards disent, *il va mourir*: en vain j'appelle à mon secours la voix consolante de l'amitié, rien ne me répond; l'amitié, oui l'amitié elle-même est lasse de mes plaintes, la vue de mes maux lui devient importune: son zèle se refroidit, se glace: ah! qu'ai-je à attendre des hommes? Si l'être qui m'aimoit ne m'écoute plus,

ne m'entend plus, s'il s'éloigne, laissez-moi fuir le regard des humains; mon cœur est fermé, la douleur y repose : cruels ! laissez mon ame à cet abandon.

J'irai au travers des rochers m'asseoir sur le sommet inhabité des monts où plane l'aigle ; j'entendrai à mes côtés le bruit sourd du torrent destructeur qui va ravager la plaine : j'aime cette nature triste & sauvage : accourez, tempêtes, mugissez à travers ces arbres dépouillés ; l'orage qui est dans mon sein, est plus terrible que celui qui couche & déracine les arbres sur le penchant des montagnes : le nuage de la mort s'avance : j'entends une voix funebre qui me crie : tu dois mourir... que les ténèbres s'amoncellent autour de moi, & que je n'apperçoive plus au feu rougeâtre des éclairs que la tombe où l'homme dort : un sentiment pénible a pénétré dans mon ame, l'amitié m'échappe, la consolation me fuit, tout m'abandonne ; je tends encore les bras ; hélas ! je suis seul & ne puis vivre seul : non loin de ma demeure est un clocher antique, reste d'un temple ruiné, c'est parmi ces débris que je veux reposer mon corps souffrant ; là je trouverai peut-être des objets qui me font pleurer, ces objets naguères m'ont attendri, & si je pleure je serai guéri.

Ah ! si je pouvois m'enfoncer dans quelqu'autre ignoré de ce mont *Jura* que j'apperçois, & qu'on ne me retrouvât plus ! il me semble que cette espece de mort seroit paisible, & que j'abandonnerois les humains, comme ils veulent que je les quitte ; aucun d'eux ne compâtit à mes maux ; mes maux sont imaginaires pour leur insensibilité : quittons cette contrée où je suis étranger ; dérobons-nous à la pitié stérile : non, je ne veux plus affliger l'œil de l'amitié ; elle est comme les autres vertus,

elle n'a qu'un degré de force & de puissance : je croyois l'amitié plus vive & abandonnée ; mais rien de sublime n'appartient à l'homme : je rassemblerai mes forces, j'irai retrouver ma patrie, les amis de mon enfance, là peut-être quelques larmes honoreront ma mémoire.

Adieu ! horizon lointain ! hautes montagnes ! vertes collines ! je vous regarde encore, vous subsisterez, & moi je vais tomber : non, je n'aurai pas de temps de revoir ma patrie, les voilà ces astres paisibles que nos pères ont vus quand nous étions encore dans le néant, & que verront les générations futures quand il n'existera plus rien de nous : pourquoi ai-je poursuivi la renommée lorsque j'étois né pour passer si rapidement sur la terre & que me font désormais les discours du monde ? la gloire la plus brillante donneroit-elle la moindre suspension à mes douleurs ? il faut oublier toutes ces illusions, il faut n'arrêter des pensées que sur la mort, & me préparer au passage de ce monde à l'éternité. De tous les livres que j'ai lus, il n'y a que celui d'*Young* qui contienne des vérités, qui soit même consolant : c'est un livre lumineux puisqu'il m'entretient de la vaine figure de ce globe, & qu'il me découvre cet autre séjour où l'immortalité nous attend, je veux mourir en tenant dans mes mains ce livre dont toutes les pages réfléchissent les promesses sublimes que la religion a faites aux hommes. Embrassons cette colonne céleste, quand tout s'écroule autour de moi !

SHAKESPEARE

LA nature qui se joue de nos systèmes, de nos poétiques, de nos gros volumes de dissertations, se plaît selon sa libre fantaisie à former un homme de génie au milieu d'un siècle grossier ou à demi barbare : elle brave la loi des climats que des critiques fameux lui ont imposée : elle produit un esprit de feu sous une zone qui n'est pas tout-à-fait celle de la Grèce : elle raffine l'intelligence d'un seul homme à proportion que ses compatriotes sont plus bornés : elle nous cache son secret, & se plaît à déranger ainsi, & nos discours, & nos prononcés académiques.

Tel fut Shakespeare, génie vraiment original, qui ne copia ni le théâtre grec, ni aucun théâtre connu ; mais qui recomposa l'art sur l'imitation fidelle de la nature : ses tableaux ont une vérité précieuse, qu'il est impossible de ne pas sentir & reconnoître pour peu qu'on les étudie : chez ce poète l'art n'est point accompagné de ces graces étudiées, de ces parures, de ce poli & de ce goût que chérissent tant les nations dégénérées, qui s'imaginent qu'embellir & créer sont synonymes : il a tracé ces majestueuses proportions qui doivent vivre dans les siècles, & qui moulées sur les traits hardis des passions, ont une empreinte forte que notre ingénieuse foiblesse doit trouver gigantesque.

Depuis deux cents ans, une nation éclairée & sensible est idolâtre de Shakespeare : le peuple qui par-tout ailleurs est, pour ainsi dire, étranger aux productions de ses poètes, accourt en foule à ces

pieces théâtrales qui le font frémir & pleurer ; son enthousiasme ne se refroidit point.

Mais tandis que Shakespeare enlevait ces applaudissemens journaliers que nul autre n'a jamais balancés , & qu'on ne se lassoit point en Angleterre d'admirer cette multitude de tableaux vrais qui peignent l'homme dans tous les états , dans tous les mouvemens , dans toutes les situations , Voltaire en France le traduisoit en ridicule , & l'appelloit un *Jauvage* ivre à qui une fermentation passagere arrachoit quelques traits heureux. Les disciples du poète françois , misérables échos de ces outrageantes diatribes , le représentoient sans être trop gais eux-mêmes , sous la robe lugubre d'un habitant des cimetières , tenant en main une tête de mort avec laquelle il le plaisoit à converser : cette charge grotesque étoit une excellente raison pour tous les beaux esprits , car elle s'accommodoit très-bien avec l'ignorance où ils étoient tous de ses ouvrages dramatiques , & même de la langue dans laquelle il avoit écrit. Jugé de toutes parts comme si on l'eût entendu , on l'appella un créateur de monstres , curieux d'enterremens & de noires atrocités : cet arrêt passa au tribunal de la gaieté françoise , & le barbare fut renvoyé aux bords de la Tamise.

Le poète dénigrant étoit en droit depuis quarante années de dire à la nation : *il faut admirer ceci , il faut dédaigner cela : c'est aux François , le seul peuple qui ait du goût , qu'il appartient de juger ce qui se fait dans les quatre parties du monde* : il sembloit le maître de la renommée littéraire , tant l'opinion publique s'obstinoit à le croire sur sa parole ; mais l'écrivain françois (& on ne s'en doutoit seulement pas) avoit quelques raisons secrètes pour ridiculiser avec l'arme qui lui étoit

familière, un rival qu'il avoit pillé fréquemment : il ressembloit, comme on l'a fort bien dit, à ces voleurs qui mettent le feu à la maison dont ils ont emporté les meubles, afin de cacher leur vol.

Point de faiseur de tragédies qui pour rehausser sa petite maniere, ne fit retentir par-tout, à l'imitation du maître, que les François seuls avoient du goût, & que l'art dramatique ne pouvoit appartenir qu'à nos mœurs douces & débonnaires : ces tragédies outroient l'admiration superstitieuse qu'on avoit pour Corneille & pour Racine, dans l'espérance qu'il en rejailliroit quelques parcelles sur leurs productions, & ils firent même entendre que vouloir se dérober aux regles académiques, annonçoit un anti-patriotisme condamnable; ce qui fut presque décidé dans tous les Journaux, & surtout dans le Mercure de France, où un petit jugeur, dont la plume durcissoit la langue, se pavanoit tout à son aise.

Mais il est toujours dans l'histoire de l'esprit humain un moment où l'erreur d'une nation se dissipe comme celle d'un individu; le génie a des droits qui, pour être méconnus, ne sont point anéantis.

Un traducteur célèbre fit reviser & juger le procès, en mettant sous les yeux de la nation ces pieces que personne n'avoit encore lues, & toutes les petites sentences ridicules de l'inconséquence & de la vanité tomberent : les poètes subalternes furent les premiers à puiser dans Shakespeare les scenes qu'il leur auroit été difficile d'entendre : on avoit enveloppé l'auteur Anglois d'une huée universelle sur les pamphlets de Voltaire; le même peuple battit des mains, lorsque des versificateurs lui apporterent sur son théâtre quelques-uns de ses

ses morceaux qu'on admire également sur les bords de la Tamise,

Le traducteur épris des beautés de son modèle, & ne se dissimulant pas ses défauts, trouva dans les ressources de son talent, l'art de rendre les métaphores hardies & populaires qui sont en usage chez les Anglois. Ce n'étoit pas assurément un travail ordinaire, que celui de dompter le dédain superbe de notre langue, & de la ployer à tous les tours libres & variés de l'original : il a fallu du courage, pour cette lutte patiente & vigoureuse. Enfin, Shakespeare a paru tout entier, & c'étoit rendre en France un service à l'art dramatique : les ennemis du poëte Anglois en ont profité eux-mêmes, & les plaisirs amateurs des lettres ont joui avec reconnoissance de ces chefs-d'œuvre, où l'histoire est quelquefois approfondie, & où les passions du cœur de l'homme sont peintes avec tant de force & de fidélité.

Dans toute dispute littéraire, il ne faut donc que savoir attendre. Les injures de Voltaire sont tombées, & les arrêts du défunt magicien accoutumé à exercer son empire sur les esprits, sont descendus à leurs places. Autant il avoit mis de soin dans sa version infidèle à défigurer les morceaux les plus simples & les plus pathétiques, autant le traducteur s'est appliqué dans une longue fréquentation à rendre toutes les beautés de son modèle. Il fut assujettir à notre langue des détails qui n'en paroissent pas susceptibles. Il prit la physionomie du style anglois, empreinte toujours précieuse, & qui conserve le trait vivant de l'âme de l'écrivain. Il créa une foule de tours nouveaux & d'expressions hardies, qui ajoutent à la dignité de la langue sans blesser son orgueil. Je ne craindrai point d'être démenti par ceux qui

s'occupent des ressources que notre idiome peut obtenir, en assurant que ses grandes richesses & sa précision énergique reposent dans les belles traductions d'*Young*, d'*Ossian* & de *Shakespeare*.

VERS AU PRINCE HENRI,

Frère du Roi de Prusse, sous le nom de Comte d'Als,
à son passage à Lausanne; le 24 Juillet 1784.

Je l'ai vu ce héros, qui des bords de la Sprée
Est venu visiter un peuple de pasteurs,
Je l'ai vu simple & grand; sa valeur adorée
Autrefois à *Freyberg* (a), subjuga tous les cœurs.

Victorieux, il répandit des larmes;
Il rendit l'espoir aux vaincus,
Qui, tremblans à ses pieds, y déposoient leurs armes;
Il rassura ses Saxons éperdus;
Il sauva leur beau territoire,
Et le triomphe de sa gloire
Eut encor celui des vertus.

Eh ! qui devoit que sous ce front paisible;
Mars a caché ses redoutables feux ?
Que ce mortel si doux fut toujours invincible ?
Il paroit ignorer lui seul qu'il est fameux.

Celui qui des combats dirigea le tonnerre,
Sait parmi nous déposer sa grandeur;
Et l'amitié qui console la terre,

(a) Bataille de *Freyberg*, gagnée par le Prince Henri, le 24 Octobre 1762.

Vers au Prince Henri de Prusse.

197

Plaisir trop peu connu dans un rang solitaire,
Est un plaisir toujours cher à son cœur.

Il aime les talens ; son esprit les embrasse ;
Rarement un guerrier sent le prix des beaux vers ;
Mais cet esprit si fin , dont on connoit l'audace ,
Se plaît aux jeux brillans qui charment l'univers.

O mes concitoyens ! menez dans ma patrie
Ce héros qu'elle attend pour mieux le célébrer ;
Couronnez de lauriers ce modeste génie ,
Que Paris de plus près saura mieux admirer.
Ma muse est pressée , elle est bien excusable ;
O mes concitoyens ! partagez ce moment ,
Votre plaisir au mien deviendra comparable.

Vous attendez un héros éclatant ;
Et vous verrez encore un philosophe aimable :

Ces vers ont été lus au Prince , par Mademoiselle Neket.

L'AVARE DE MOLIERE.

Au lieu de la peinture d'un homme avare ;
Moliere nous a donné une peinture *fantasque* de
la passion de l'avarice. Je l'appelle *fantasque*, parce
que ce portrait, tel qu'il l'a tracé, n'a point d'ori-
ginal dans la nature. En peignant cette passion
primitive, & ne la mélangeant point, Moliere a
ôté au tableau les ombres, les lumieres dont l'ac-
cord seul produit la force & la vérité. Aussi cette
pièce dégénere-t-elle en charge ; elle n'est le plus

souvent qu'une farce. Il faut l'avouer ; à côté des traits excellens, on trouve des traits de *Taconet*. Les lumieres & les ombres consistent sur la scene, dans le mélange des passions différentes, qui font, avec la passion dominante, le caractère de l'homme. Sans ce mélange, les traits seront durs, extrêmes, n'exprimeront qu'un personnage forcé, & la vie réelle ne transpirera point d'une maniere douce & insensible. La peinture dramatique exige donc qu'avec l'affection dominante, on détermine encore les mœurs de l'homme, sans quoi l'on peindra bien la passion, mais d'une maniere abstraite. On ne verra point l'homme, & l'on peut dire de plusieurs comédies, & ce qu'on a dit de la célèbre statue d'Appollon d'Appollodore, que fit Silanion : *Qu'elle ne représentoit pas tant la colere d'Appollodore, que la passion de la colere.* (Non hominem ex ære fecit, sed iracundiam.)

La nature ne nous fournit point d'exemple de personnes tout-à-fait absorbées, & changées dans une seule passion ; aucune métamorphose ne sauroit être plus rare, ni plus incroyable. Cependant on a fait des portraits dans ce mauvais goût, & ils ne manquent pas d'admirateurs ridicules, qui, lorsqu'ils trouvent un caractère exprimé grossièrement, de maniere que chaque muscle est tendu, & chaque trait chargé, se croient obligés de crier au miracle. La comédie où l'on fait dominer un seul caractère, pour lui assujettir tous les autres, est évidemment sans vérité & sans art ; les autres personnages n'ont plus l'air que de servir à l'échafaudage, & l'intrigue du poëte paroît à nud, au lieu de la marche simple & naturelle des événemens. D'après cette fausse idée moderne, le livre de Lebrun, *des passions*, contiendroit une suite des plus

justes portraits moraux, & les *Caractères de Théophraste* devroient sur la scène réussir bien supérieurement à ceux de Thérence.

Rien n'est plus commun parmi nos auteurs modernes, que le défaut de tracer ainsi les caractères dramatiques d'après une idée abstraite, & de croire que des idées personnifiées sont des personnages vraiment agissans. Destouches, dans ses nombreuses comédies, avec ses êtres métaphysiques, a manqué tous ses portraits. Dans *le Philosophe marié*, il a peint sa famille; il a mieux réussi. Il faut dans une comédie, non pas un caractère dominant, mais plusieurs caractères agissans, de sorte qu'on soit incertain & qu'on ne sache vraiment lequel domine. Pourquoi faire une comédie pour un titre? L'homme de génie, au lieu de viser à une idée unique, isolée, cherchera le tableau simple & naturel d'après le cours des événemens. Le caractère sortira de l'assemblage des autres caractères, & non par des traits outrés, ou des maximes. Car ces prétendues pièces de caractère sont des efforts pénibles qui n'aboutissent qu'à montrer les recherches minutieuses du poète, au lieu d'offrir la liberté, la grace & la franchise de sa touche. Il n'a pas vu ce qu'il peint; il a créé son personnage à force de combinaisons. Que de peines pour être froid & petit!

Il faut remarquer que Shakespeare est dans ce point un parfait modèle des beautés qui sont de l'essence du drame. Qui lira dans ce point de vue ses comédies avec attention, trouvera que les caractères, tout fortement prononcés qu'ils soient, s'expriment, dans la plus grande partie de leurs rôles, exactement comme les autres, & ne développent leurs qualités essentielles & dominantes

qu'occasionnellement, suivant que les circonstances naturelles y donnent lieu, sans paroître jamais forcés. Cette excellence particulière de ses comédies, vient de ce qu'il a toujours copié fidelement la nature, & de ce que son génie ardent & sensible étoit attentif à toutes les occasions qu'il trouvoit dans le cours des scènes, de faire sortir tous ces personnages; tandis que les plats imitateurs se font une habitude de ne regarder qu'à leur but avec le soin le plus forcé, & de tenir leurs caractères dans un jeu & une agitation perpétuelle. On pourroit dire à l'égard de ces efforts maladroits, qu'ils en usent avec les personnages de leurs piéces, comme certains plaisans avec les gens de leur connoissance, qui, pour prouver leur esprit, les tourmentent & les persécutent de leurs bons mots; & la vérité fuit, parce qu'elle ne peut être fondée que sur l'universalité des caractères.

Vérité s'appelle, en poésie, une expression conforme à la nature des choses. Pour parvenir à cette vérité dans la poésie, Horace recommande deux choses. 1^o. D'étudier avec soin la philosophie socratique. 2^o. De tâcher d'acquérir une exacte connoissance de la vie humaine. La première, parce que le propre avantage de cette école est : *ad veritatem vitæ proprius accedere*. La seconde, pour donner à notre imitation une ressemblance d'autant plus universelle.

Dans les ouvrages d'imitation, on peut néanmoins s'attacher trop à la vérité; c'est à-dire que l'écrivain, en voulant copier la nature, peut se fatiguer trop à exprimer chaque trait particulier de l'objet : de cette manière, il néglige l'idée universelle du genre. On peut faire à ces écrivains

le reproche fait à l'école flamande, dont les tableaux tirés de la nature réelle, n'offrent pas, comme ceux d'Italie, le beau idéal. Ce n'est que par l'union de la vérité particulière, rendue fidelement, & tout à la fois embellie, que l'imagination poétique mérite la louange extraordinaire qu'Aristote donne à la poésie, quand il dit *qu'elle est bien plus philosophique que l'histoire.*

Par l'exposition de la nature générale de l'homme, le philosophe apprend donc comment les événemens qui résultent du contrepois de certaines inclinations & passions opposées à d'autre, doivent être ; c'est-à-dire, qu'il apprend la marche principale de tel ou tel caractère. Mais pour savoir d'une manière claire & certaine jusqu'où & à quel degré de force tel ou tel caractère, dans certaines circonstances, se montrera de la manière la plus vraisemblable, cette découverte est uniquement le fruit de la connoissance du monde. Corneille avoit singulièrement ennobli l'espece humaine dans son imagination, & beaucoup au-delà de ce qui résulte de la considération des caractères particuliers vus même dans l'histoire. Moliere, au contraire, avoit arrêté ses regards sur mille petits traits distinctifs, & les fixoit sur tel ou tel individu. Il a peint les objets naturels & vrais ; mais ces tableaux n'offrent pas toujours, il faut l'avouer, le point de vue qui tend à confirmer quelque point essentiel, de morale utile à l'homme.

Moliere cesse souvent d'être philosophe, pour mettre les rieurs de son côté : il fait tomber alors la plaisanterie sur des choses sérieuses ; avec une saillie, il rapproche des objets absolument séparés. L'on rit, il est vrai ; mais il n'y a rien de si sacré qu'on ne puisse tourner en ridicule. Un ac-

couplement bizarre de deux idées suffit. Il n'y a de rire doux & profond, que le rire que la morale avoue. Que ce mot n'effarouche point ; la morale est gaie & susceptible d'être revêtue des plus brillantes couleurs : elles seront toujours plus durables que celles dont on pare le vice.

Heureux donc Molière, heureux ce grand homme, si toutes ses pièces ressembloient au Tartuffe & au Malade imaginaire ; si, à la peinture vivante & agréable des caractères, il avoit su unir plus constamment le talent d'enflammer notre amour naturel pour la vertu, & d'augmenter notre horreur pour le vice ; si au bon sens & à la profondeur de ses observations, il avoit su joindre l'art de perfectionner la science des mœurs, encore dans son enfance, & qui mériteroit assurément toute la réflexion du philosophe ou de l'ami des hommes.

LA BOUCLE DE CHEVEUX

ENLEVÉE, (1)

POÈME HÉROÏ-COMIQUE,

Traduction libre de l'anglois de Pope.

CHANT I.

JE chante un de ces larcins que l'amour inspire, une grave querelle, née d'un badinage au-

(1) Cette traduction est tellement libre, qu'on n'y retrouvera que le fond du poëme. Je l'ai modifié d'un bout à l'autre; car tel fut mon plaisir.

Glacieux. J'aspire à une double gloire dans ce sujet léger, d'être lu de toi, ingénieux ami, & d'être applaudi de Bélinde. C'est sous son œil que je promènerai mes pinceaux. Si elle fourit ; si mes vers ont une partie de ses graces, je serai sûr de plaire, du moins à une moitié du monde.

O Muse ! (car il faut t'invoquer, soit qu'on chante la destruction d'un superbe Empire, ou la chute d'une tresse de cheveux.) O muse ! qui parlas confidemment à l'oreille du vieil Homere, découvre à mon esprit un mystere inexplicable. Comment un Marquis, jeune & galant, a-t-il pu armer sa main du fer contre la tête d'une Belle ? Dis-moi par quel prodige plus inouï encore, une Belle est demeurée insensible aux prieres d'un jeune Marquis ? Une beauté qu'on supplie, a-t-elle le cœur si farouche ? Un petit-Maitre est-il né si barbare ?

Les rayons du soleil se jouoient dans l'onde incertaine de deux rideaux de moire, qui ombrageoient l'asyle silencieux des amours & du repos. Sa douce lumiere tentoit d'ouvrir deux beaux yeux dont l'éclat devoit l'effacer. Déjà l'Espagneul favori avoit secoué trois fois son grelot ; déjà les mules légers avoient doucement frappé le tranquille parquet ; déjà la montre, au son argentin, avoit répondu douze fois au doigt qui interrogeoit son ressort ! Les Amans, qui vantent leurs insomnies, s'éveilloient. Il étoit midi : les appas de Bélinde reposoient encore mollement sur le duvet ; un songe se mêloit aux douceurs d'un sommeil délicieux. Porté sur ses ailes dorées, un Sylphe planoit en ce moment sur sa tête charmante, & rafraichissoit son teint animé par le rêve le plus heureux.

Elle voyoit un jeune homme plus élégant, plus paré que ne l'est un Marquis au milieu d'un bal, s'avancer vers elle d'un pas vif & léger, se pencher amoureusement & avec respect, approcher sa bouche séduisante de son oreille. Morphée est assurément le moins sévère des Dieux; mais l'incarnat de la pudeur n'en colora pas moins vivement les joues de Bélinda, lorsqu'elle entendit une voix plus douce que le son d'une lyre, murmurer ces mots aux bords de sa couche.

O ravissante Beauté! ô spectacle enchanteur de mille esprits célestes dont tu fais les délices & les desirs! si dans ta tendre enfance tu as entendu parler de génies invisibles & puissans, errans parmi la race humaine, la vérité te parloit au berceau: Reconnois un Sylphe, & que l'œil de ton esprit franchisse la sphere des objets terrestres.

Apprends à distinguer la foule des substances aériennes qui peuplent les cieus & t'environnent. Le Philosophe, trompé par son orgueil, calcule, raisonne & se trompe; il rejette l'auguste vérité qui se découvre sans effort à une ame innocente & timide. Telle est la beauté qui devient dépositaire de nos secrets: nous nous plaifons à lui révéler nos profonds & curieux mystères; & tandis que l'incrédule profane s'obstine à nier ce qu'il ne conçoit pas, c'est elle qui apperçoit le système radieux de la science cabalistique, & qui jouit en silence des connoissances exquisés & rares qui font l'orgueil, la volupté & la paix de ses beaux jours.

Sans cesse environnée de mille amoureux habitans des airs, ainsi tu marches, à ton insçu, au milieu de la milice innombrable qui t'accompagne en foule & qui suit par-tout tes pas, au bal, aux spectacles, au milieu des cercles; songe à ce cor-

tege, garde invisible & fidelle de tes attrains, & laisse ensuite tomber tes regards sur un Duc que suivent deux Pages.

Nous sommes aussi anciens que le monde, & néanmoins dans la premiere fleur de la jeunesse. Autrefois nous animions les corps souples & voluptueux des plus belles femmes de la terre; nous sommes passés dans des corps plus déliés & plus subtils. Les femmes meurent, hélas! mais le goût des femmes ne meurt pas avec elles. La fantaisie qui les dominoit pendant leur vie, est indestructible & subsiste après leur trépas. La joueuse aime encore à voir mêler des cartes, & son cœur tréfaille de joie à la vue d'une partie d'homme. La Duchesse n'est plus portée dans un char rapide; mais son oeil suit avec plaisir un équipage brillant, traîné par de rapides courriers & soulevant au loin des tourbillons de poussiere. Ainsi l'ame des femmes rejoint l'élément particulier qui composoit leurs caracteres. La Beauté fiere & hautaine s'éleve en feu vers la sphere embrasée, c'est une Salamandre; celle qui, complaisante & douce, ne fut point desespérer ses amans, habite le pur cristal des flots; & Nymphe facile & tendre s'écoule comme eux. La Prude descend dans les entrailles de la terre; dévorée de jalousie, elle exerce encore dans l'ombre ses noires méchancetés. Pour les innombrables coquettes, changées en Sylphides légères, elles voltigent & folâtrant dans le vague immense des airs. Nous jouissons encore d'un plus admirable privilege; une fois dégagé des liens grossiers, & doués de corps fluides, obéissans, nous changeons, à notre gré, de figure & de sexe; nous pouvons enivrer à la fois de mille délicieuses sens de la chaste mortelle qui dédaigne des plaisirs vulgaires. Invisibles & fortunés habitans de la

couche, dans des songes faits exprès pour la toucher, nous exerçons sur elle notre amoureuse puissance; & toujours respectée, elle jouit sans crainte des plaisirs les plus doux. Vous la voyez aussi vanter & appeler le sommeil; elle se plonge avec extase dans les images que la nuit ramène: loin de la terre & transportée dans des régions nouvelles, c'est à l'aide des rêves enchanteurs que nous la sauvons des transports d'un amant hardi & passionné. Au milieu du tumulte d'un bal, de la licence des déguisemens, des douces vapeurs d'un festin délicieux, quand elle se promène sous des myrthes fleuris, dans ces routes solitaires où l'astre des nuits blanchit les bocages & roule en silence son paisible flambeau; nous opposons à tous ces charmes une égide miraculeuse, qui la rend froide ou indifférente; en vain la Danse, fille & mère de la volupté, l'invite à s'y rendre; en vain la tendre harmonie interroge son cœur & tente de l'amllir par les sons les plus doux; en vain les propos les plus flatteurs chatouillent son oreille, elle est chaste & fortunée, & cette sagesse, que la médifance même admire, est l'ouvrage d'un Sylphe!

Il est d'autres femmes que le courroux du ciel livre aux froids embrassemens des Gnômes; ce sont ces beautés orgueilleuses, uniquement idolâtres de leurs attraits: les Gnômes remplissent leur esprit de chimériques fumées de grandeurs & de noblesse, les rendent dédaigneuses & vaines, élevent leur sourcil altier, dirigent leur œil dur & menaçant; elles affectent des airs qui éclipsent leurs charmes; on n'ose leur offrir ces présens d'une ingénieuse galanterie qu'elles regardent comme un outrage, toute impression douce ou flatteuse n'arrive jamais jusqu'à leur cœur; leurs Tyrans, sombres, jaloux,

impérieux, les soumettent à une vanité folle, & le cordon & la jarretière ne peuvent encore humaniser leur morgue. Ainsi leur froide extravagance n'a jamais compris tous ce que signifient les noms de Duc & de Mylord.

Parlerai-je d'autres Gnômes qui font jaillir les coups d'œil furtifs des coquettes, en instruisant les jeunes filles, captivées sous des loix austeres, dans l'art de baisser modestement la paupiere & d'ouvrir habilement un œil timide qui voit tout. C'est par eux qu'elles apprennent à dissimuler de bonne heure; & quand, à la vue d'un jeune homme, une prompte rougeur s'allume sur leurs joues, leur science profonde leur aide à cacher le plaisir qui brûle au fond de leur cœur.

Mais les Sylphes, Souverains plus délicats, ont un plus noble emploi; tous les pas d'une innocente Beauté leur sont confiés; sa démarche quelquefois paroît mystérieuse; incertaine; le monde cause, craint, tremble pour elle, & le vulgaire conduit par les apparences, ose la soupçonner: aveugle erreur! Notre main la préserve du péril au sein du danger même; elle erre, mais sans s'égarer, dans le profond labyrinthe des amours: qui le croiroit? Le moyen que nous employons pour la guérir d'une première folie, est de lui inspirer à l'instant même une folie plus séduisante.

Quel cœur demeureroit insensible à la vue d'un présent offert avec adresse, (c'est-à-dire, qui prévient un secret desir) si un rival inspiré par nos leçons, en proposant tout-à-coup une partie de bal, n'effaçoit pas le plus riche cadeau? Lorsque d'une voix animée & touchante, le beau Montrose chante ces airs tendres, qui, par degré, s'influencent au fond de l'ame, quelle farouche Beauté résisteroit à cette mélodie? Mais à l'instant même le

discret Damon, sans être apperçu, serre la main de la belle distraite.

Et de quelle vigilance infatigable il nous faut user en veillant sur des femmes adorables ? A quelle heure ne pénètre pas l'encens qui fume pour elles ! Les heures les moins soupçonnées sont les plus dangereuses. Tantôt ce sont de blonds cheveux qui sont capables de tourner une tête ; il faut en appeler d'autres aussi beaux & plus fins : tantôt c'est une jambe dont la délicatesse enchante, nous lui opposons des belles dents & une bouche qui fourit avec grâces. Nous combattons les plumets non moins extravagans ; les équipages dorés sont balancés par des voitures légères & d'une forme encore plus élégante. C'est ainsi qu'à force de soins nous détruisons tour-à-tour mille séductions par un charme contraire, & ce qu'on appelle dans les femmes *légereté, coquetterie, caprice*, est l'art ou plutôt le chef-d'œuvre des Sylphes.

Mon nom est Ariel ; j'ai l'honneur d'être le chef de la garde Aérienne qui t'environne. O Beauté mille Sylphes respectueux adorent en silence ! Redouble d'attention... En parcourant les orbés célestes, j'ai lu dans l'astre qui présida à ta naissance... Acheverai-je. Hélas ! ta tête est menacée d'un grand malheur. Avant que le soleil se précipite dans l'océan, un accident terrible... Quel est-il ? De quel main doit-il partir ?... C'est ce que j'ignore. L'inflexible destin est notre maître ; il triomphe également de notre pouvoir, de notre pénétration, de notre vigilance. O digne objet de nos plus tendres soins, tremble en ce jour ! & si tu m'en crois, fais un effort sublime sur toi-même, & que ce jour se passe sans rendre & sans recevoir une seule visite.

Ariel parloit toujours en songe, exposant les

naïves allarmes que sa tendresse inquiète lui sug-
géroit ; mais Mirine impatiente se plaint , gémit ,
gronde ; s'élançe sur le lit couleur de rose , & par
ses tours dissipe les pavots qui enchaînoient les sens
de sa belle Maîtresse. Bérinde s'éveille , & si l'on
peut ajouter foi à la voix de la trompeuse Re-
nommée , ce fut sur un billet doux que tomberent
ses premiers regards. Elle y lut les blessures que
ses yeux faisoient , les chaînes qu'elle donnoit , les
tourmens qu'elle caufoit ; elle sourit & oublia le
Sylphé & le songe.

Bérinde sort du lit non moins éclatante que
l'Aurore , abandonnant la couche du vieux Titon.
Son sein demi-nud , par ses doux mouvemens ,
faisoit l'œil amoureux des Sylphes ; ils contemplent
ce que l'œil profane d'un mortel n'a jamais vu ;
une partie de ses charmes dévoilés , sa longue
chevelure qui flotte en ondes négligées , ses le-
vres plus fraîches que le bouton de rose humec-
tée par la rosée du matin ; tout en elle exprime
la beauté pure & virginale. Elle appoche , dans
un vêtement blanc , d'un autel où plusieurs vases
dor & de crystal étoient mystérieusement rangés.
La tête nue , elle adresse ses vœux aux Dieux bril-
lans de la parure , à ces rois immortels du mon-
de. Voilà qu'une image ravissante respire au fond
d'un miroir ! Ses yeux s'attachent sur les siens &
y demeurent fixés ; elle sourit amoureuxment à
l'adorable Déesse , unique objet de son admira-
tion , de ses soins , de son respect. A côté de cet
autel où regne le silence attentif , une humble Prê-
tresse , les yeux baissés , prépare les pures es-
sences offertes en encens à la Déesse , & qui font
partie du culte dont l'adoratrice est religieusement
pénétrée.

Les cérémonies commencent; on ouvre le dépôt des trésors cachés où la Beauté puise encore des attraits nouveaux. Du fond de mille petits coffres élégans, sortent mille graces particulières. Les perles, les diamans, enfans du soleil, prêtent leur vif ornement. Le doux esprit des fleurs s'échappe des flacons d'or; l'air est embaumé des parfums de l'Arabie. L'écaille de la tortue rampante & l'ivoire des dents de l'éléphant, se trouvent unis & métamorphosés pour le même usage. Plus loin sont confondus la poudre, les brochures, les rubans nuancés de mille couleurs, le rouge, les billets doux, les épigrammes du jour & une armée d'épingles.

La Beauté devient plus belle; son front reçoit une nuance plus vive & plus touchante; ses yeux brillent d'un rayon plus animé, son sourire enfin est plus doux. Je ne sais quelle grace accomplie se répand insensiblement sur toute sa personne. Quel éclat! quelle fraîcheur! les Sylphes enchantés couronnent l'ouvrage; l'un met la dernière main à l'édifice de ses cheveux, l'autre imprime à sa robe une légèreté aérienne. Le plus malin donne à sa jupe un pli heureux & séducteur; le dernier regard de Bélinda interroge encore le miroir; elle est fatistaire! elle fait éclater cette joie, préface sûr des triomphes qu'elle médite. Elle croit devoir enfin à l'adresse de Sylvie, cet ensemble parfait qu'une main humaine n'a jamais pu créer,

C H A N T 1 I.

LE Soleil, quand il commence sa pompeuse carrière & qu'il se couronne de ses plus magnifiques rayons, n'a point cet éclat qu'avoit Bélinda

de lorsqu'elle sortit à pied de son palais; car quel autre nom donner au séjour qu'habite une Beauté divine? Elle descend sur les bords de la Tamise. Duc & Marquis forment son cortège, & les femmes les plus belles qu'elle efface, composent sa cour.

Elle attire tous les regards, mais ils deviennent respectueux en tombant sur elle; c'est une admiration chaste & pure comme ses attraits. Sur sa gorge d'albâtre, brille une croix de Diamans qui emporterait les hommages d'un Sectateur de Moïse ou de Mahomet. Le feu de rubis orne sa tête altière; ses yeux vifs comme sa pensée & aussi inconstans, rayonnent à la fois sur mille objets. Son geste est un éclair; elle multiplie le charme de son sourire. Il est toujours nouveau; il exprime une idée ou un sentiment; il séduit sans tromper, il réprime sans rebuter. Fière sans orgueil, noble sans ennui, vive, folâtre, éblouissante; elle plaît universellement sans y prétendre, elle frappe le plus audacieux de respect. Elle fait oublier jusqu'aux défauts de son sexe (s'il en est avec tant d'agrémens;) du moins elle est assez belle pour qu'ils servent de nuances à ses autres charmes.

Mais ce qui causoit sur-tout le tourment des cœurs, en faisant la volupté des yeux, c'étoit deux boucles de cheveux qui se jouant sur un col plus blanc que les lys, descendoient sur une gorge enchanteresse: on les voyoit tout-à-tour y flotter, y reposer comme pour redoubler le supplice des Adorateurs. Tels sont les nœuds invincibles dont l'amour se sert pour enchaîner ses captifs volontaires ou rebelles. Le filet saisit l'oiseau qui fend les airs, l'hameçon arrête l'humide habitant

des eaux, les beaux cheveux enlèvent tous les cœurs.

Un jeune Marquis fut frappé de l'éclat de ces deux boucles ondoyantes, & forma le projet de les posséder. Force ou ruse, peu lui importe, pourvu que nouveau Jason il enlève ce trésor. A l'amour tout paroît légitime; l'Amant le plus soumis devient téméraire pour arriver au but qu'il ambitionne.

Dans ce grand dessein, & qui l'occupe tout entier, le Marquis avoit devancé l'aurore; il avoit invoqué tous les Dieux fantastiques de la Mythologie, vainqueurs des plus sévères Beautés; & toi, dont on ne sauroit contester l'existence, Amour, tu ne fus pas oublié! Il t'érigea un autel carré, composé de ces vieux Romains où tu triomphois à la fin d'un douzième volume, de ces Romains pudiques & fastidieux, admirés, que dis-je? lus jadis tout entiers de la Nation Française. Le langoureux Cyrus opprime Clélie. Astrée pèse sur Artamène. Il te consacra aussi un gant, trois jarretières cédées ou surprises. Les tendres billets qu'il reçut donnerent l'essor à la flamme; trois soupirs en augmentèrent l'activité, l'autel s'embrâse, le feu consume ce digne sacrifice; il se prosterne; c'est à genoux qu'il demande à l'Amour cette boucle qui doit faire le bonheur de sa vie. Si ce trésor est une fois entre ses mains, il n'en sortira jamais. L'Amour l'entendit; mais comme le Marquis n'avoit pas brûlé avec ces Romains les soporifiques Tragédies qu'ils ont fait naître, l'Amour, pour se venger, n'exauça que la moitié de sa prière.

Cependant la barque galante qui porte Bélinda, flotte sur la Tamise. L'onde énorgueillie paroît

plus transparente sous ce brillant fardeau. L'harmonie des plus doux instrumens, mariée avec art aux charmes des plus belles voix, glisse sur le crystal mouvant des eaux, & va frapper l'écho des rivages. Un vent frais agit mollement les voiles & ride la surface tranquille du beau fleuve; le vaisseau vole, Bélinde rit; la joie entre dans tous les cœurs.

Mais le Chef de la Légion ailée, Ariel étoit loin de partager cet enjouement. Inquiet, rêveur, il frémissait de ce malheur inconnu qui menaçait Bélinde. Il appelle tous les escadrons légers soumis à son empire. Les Sylphes accourent des quatre coins du monde, les airs qu'ils divisent, imitent le doux frémissement des Zéphirs; on croit sentir leur souffle aimable. Ceux-ci se jouent & sur les cordages de soie & dans les banderoles flottantes, d'autres planent & étalent au soleil leurs ailes de pourpre. Tantôt ils nagent dans un nuage d'or, tantôt dans un vif azur. Leurs corps diaphanes & changeans, sont des prismes qui reflètent tous les tons de la lumière. La pure rosée compose leurs vêtemens immortels; on diroit voir tour-à-tour les couleurs de l'aurore, les flammes du midi, les émeraudes du couchant. L'œil d'un mortel ne sauroit appercevoir ces scènes ravissantes; Flore étale sur la terre des nuances moins vives, moins variées; & ces purs enfans des Cieux qui en font l'ornement, se montrent à chaque instant sous mille formes radieuses & nouvelles.

Ariel, assis sur le grand mât doré, ordonne qu'on fasse silence: le murmure cesse. Roi des peuples élémentaires, il surpasse de la tête les Sylphes qui l'entourent. On le reconnoît à son plumage de feu, à son sceptre azuré; mais le trou-

ble est peint sur ce front gracieux, & tous les Sylphes alarmés se pressent au tour de lui dans un triste silence : après un long soupir, il parla ainsi :

O vous, Sylphes, Sylphides, Milices aériennes, & vous puissans génies, vigilantes Fées, audacieux Lutins, écoutez votre Chef. Comme votre puissance est diversifiée, vos emplois sont partagés de même sur la terre. Les uns parmi vous peuplent les Régions célestes, & respirent dans un élément-pur. D'autres montent & descendent sur les rayons du Soleil, & leurs ailes colorées annoncent l'Aurore. Ceux-ci, d'une main plus puissante, roulent dans les plaines éternelles ces Planètes dont l'aspect est doux & favorable : les plus élevés en dignité tracent l'Ellipse immense de ces Comètes qui n'achevent leur révolution qu'à l'aide de plusieurs siècles. Il en est dans les rangs inférieurs dont tout le soin est de rattachar ces Etoiles qui tombent du Firmament. Il en est qui s'amuse à teindre l'écharpe d'Iris, à pétrir les brouillards légers, à composer ces météores brillans que les anciens Poètes ont appelé l'Olympe, à fomentier de leurs douces haleines les plus beaux fruits qui parent la surface de la Terre, tandis que d'autres, fideles aux ordres d'un Ciel vengeur, liguent les vents fougueux, allument le flambeau des éclairs, dirigent l'épée de la Foudre, conduisent le Tonnerre & les Orages ; du sommet de leur élévation ils apperçoivent le Globe, si grand pour les humains, comme une fourmillière ; les Rois comme des Nains ; les trônes comme des monticules ; eux seuls font la destinée des Empires, tandis que tous ces petits Souverains bouffis d'orgueil, croient avec leurs soldats

pigmées affurer les Etats, gouverner des Royaumes, ébranler les couronnes

Pour vous, Sylphes, moins célèbres, mais plus heureux, tous vos soins consistent à veiller sur la beauté des femmes. Doux toins, aimable emploi, que je me félicite de partager avec vous ! Non, la gloire ne vaut pas un tel bonheur : notre étude constante, vous le savez, est d'empêcher que le vent ne dissipe la poudre légère qui embellit leurs tresses, de retenir le doux parfum des essences toujours prêtes à s'exhaler. Quand la main du chymiste les délaye, à son insu, & d'une main invisible, nous y versons les pleurs de la rosée, & nous en composons cette eau dite immortelle, que le Pharmacopolle s'attribue, & qui par une espèce de miracle donne un teint nouveau ; rappelle le Printemps sur des joues pâles, & ramène la fleur de la santé sur un visage flétri. Eh ! dans la profonde science de la toilette, qui mieux que nous conduiroit ces légers pinceaux, orné- roit aussi élégamment une superbe tête, place- roit une mouche avec un art unique & suprême ; qui rendroit enfin les femmes si aimables (sans qu'on puisse analyser le charme qui maîtrise), si notre imagination ne travailloit pour elles & ne les rendoit adorables sans qu'on devine pourquoi. Nous leur révélons en songe les systèmes des modes, les projets des étoffes, les révolutions des coëffures qui tiennent à celles des Etats, tous les plans nouveaux enfin. Elles ne font que suivre à leur réveil les dessins ingénieux, tracés de nos mains.

Il s'agit aujourd'hui de la plus aimable d'entr'elles. Mais un accident cruel, inconnu, & que je ne puis pénétrer, doit fondre sur sa tête..... Vous trembliez..... Le dessein inexorable tient ce secret

terrible enfermé dans de profondes ténèbres, & notre art infructueux se brise ici contre un avenir impénétrable.

O mes amis ! je ne puis vous dire si cette Vierge adorée doit enfreindre les austeres loix de Diane, ou casser une porcelaine ; si quelque tache imprévue obscurcira sa gloire ou son jupon ; si dans quelque bal elle égarera son cœur, ou son éventail, ou si, (ce que je tremble à dire) dans ce jour trois fois infortuné, sa fidelle Mirine, malgré des baisers capables de rendre à la vie, doit descendre au sombre rivage des morts.

Redoublez votre vigilance, ô mes chers amis, protégez la beauté qui ne soupçonne pas même le danger ; soyez ses dieux tutélaires ! Sur-tout qu'aucun de vous n'abandonne le poste important dont ma confiance va l'honorer. Berbine veillera sur ses pendants, Zephirette suivra constamment le jeu de son éventail. Momentillé demeurera fixée sur l'aiguille diamantée de sa montre ; & toi, heureuse Crispine, sois fiere de ton poste, & n'abandonne point ces deux bouclés qui caressent & roulent sur son beau sein. Moi je me charge de sa petite chienne, (comme de ce qu'elle a de plus précieux au monde) c'est-à-dire, que je répons de ses jours.

Pour tout prévenir, cinquante Sylphes, sentinelles assidues, veilleront sur chacun des plis de son jupon. Malgré les riches paniers, les remparts redoublés de baleine, les palissades des franges, & le respect dû aux falbalas, on a vu des téméraires..... vous m'entendez, Sylphes, soyez plus prompts que la main sacrilege.

Si quelqu'un parmi vous (je suis loin de le pré-fager) ; mais enfin si le malheur de Bélinde vouloit qu'il s'en trouvât un seul qui par légéreté ou par inattention, vint à trahir sa consigne, je

plains les maux dont ma fureur le rendroit la victime; ma vengeance iroit aussi loin que son forfait; le perfide !.... apprenez qu'il seroit enlevé tout vif dans un vase de pommade; delà il tâcheroit vainement de dégager ses ailes brillantes; elles seroient engluées & flétries; il perdrait ses graces après sa liberté; que dis-je ? ce seroit encore un trop léger châtiment : métamorphosé sans retour en vil peloton, le cœur percé, criblé de mille fleches, ou s'il faut le dire, suspendu, exposé à la fumée d'un chocolat ardent, son œil épouvanté verroit sans cesse cette vaste mer écumeante bouillonner sous ses pieds, & menacer de l'engloutir.

Ainsi parle Ariel; les Sylphes interdits étoient tous tremblans; il commande, & au premier signal l'escadron, semblable à une nuée d'abeilles, environne invisiblement l'objet aimable; les uns se précipitent dans l'or mobile de ses cheveux, les autres occupent chaque facette de ses pendans, ceux-ci se nichent dans les plis de sa robe & de son éventail; mais tous saisis d'une douleur secrète, & songeant au présage fatal, attendent consternés, quel sera l'arrêt de ce destin obscur qui les maîtrise.

C H A N T I I I.

DANS ces plaines vastes & charmantes, où roule la Tamise orgueilleuse; où elle voit les tours d'une ville superbe se reproduire encore dans le miroir de ses eaux, s'élève le Palais de Hamptoncour, séjour des demi-Dieux mortels. C'est là que se rendent les Ministres d'un Peuple li-

bre & fier; c'est-là qu'il regle avec le trident de Neptune les destinées de plusieurs Empires; c'est-là que la belle Souveraine d'un triple Royaume, respectueusement entourée de ses graves Conseillers, les écoute & boit son thé.

Au pied de ce Palais, s'arrêta l'Esquif flottant qui portoit Bélinde, & le cercle des Adorateurs qui lui compotoient une espece de Cour. Un salon magnifique s'ouvre; elle y entre dans le sage dessein d'y consommer une journée entiere, terme encore trop court pour tout ce qu'elle y doit entendre & débiter: on traita d'abord d'une visite: on décida sur l'étiquette d'un bal: on proposa gravement une fête: on loua la Reine, sa Robe, un écran. Les courtisans cachant sous un langage aisé la réflexion la plus concentrée, l'œil & l'oreille attentifs, interprètent tous les regards. La fine ironie lance ses traits imperceptibles: la plaisanterie déguise vainement le fiel de la satire; terrible & mordante elle frappe la victime, & l'on rit. Chaque mot imprime un ridicule stigmaté ineffaçable. Si la médisance épuisée se rallentit un instant, le silence soudain s'empare de l'assemblée; en vain l'ingénieux mouvement de l'éventail, les graces éloquentes d'une nouvelle tabatiere viennent au secours, le sourire est vague & forcé: on n'y voit plus cette vivacité, ce feu, cette finesse qui accompagnent les fleches de la causticité.

Déjà le soleil précipitoit sa course, & dardoit ses obliques rayons. Les Sénateurs fatigués de l'audience, opinoient au hasard. L'aboyante chicane à demi-enrouée, n'avoit plus qu'un hurlement rauque & sourd. L'avidé négociant, écoutant enfin le cri de ses entrailles, abandonnoit la Bourse. Les femmes, pour tout dire, achevoient leur toilette,

lorsque tout-à-coup Bélinde, enflammée du desir de la gloire, sûre de ses destins vainqueurs, défile au combat (1) la fortune & l'adresse de deux jeunes Cavaliers. Déjà même elle portoit sur son front cet air triomphant, présage de leur défaite. Le défi est accepté, & le champ de bataille est prêt.

On vit sous les armes trois bataillons qui renfermoient trois fois neuf combattans. La belle Amazone, le coude légèrement appuyé sur le tapis verd, range ses soldats dans le meilleur ordre. Le combat s'engage; aussi-tôt la légion aérienne des Sylphes fond d'un vol rapide qui fit vaciller les flammes des bougies, & se loge sur les principales enseignes. Ariel s'établit sur le premier Matador. Ce Chef des Sylphes avoit jadis été femme. Faut-il s'étonner s'il est toujours jaloux d'avoir en tout lieu la prééminence?

Quatre Rois redoutables paroissent sur les rangs; leurs moustaches leur impriment un air terrible; leurs longues barbes les rendent vénérables; leurs Epouses augustes, accompagnant leurs pas, portent en main des fleurs, symbole de leur empire. Marche derriere elles une troupe d'Esclaves fierement coëffés, armés de hallebardes, bigarrés de divers écussons qui distinguent leurs différens partis. La gracieuse Héroïne dit que *Pique triomphe*, & *Pique triompha*. Elle commande, & ses matadors s'avancent, pareils en figure & en audace aux Chefs bazannés des Africains. Invincible Spadile! ce fut toi, dit-on, qui le premier signalas ton bras; tu enchainas au char de la Victoire deux captifs humiliés & vaincus: le superbe Manile remporta

(1) Le jeu d'Hombre.

aussi un double avantage; jusqu'à Baste parut dans la mêlée & défit au moins un soldat ennemi.

Pendant le grave Roi de Pique, la main armée d'un large cimenterre qui lui tenoit lieu de sceptre, s'avançoit avec son long manteau de pourpre retrouffé, qui laissoit voir sa jambe royale à découvert. Un téméraire Esclave crut s'illustrer en l'attaquant; mais le Prince indigné ne dédaigna pas la vengeance de ce foible ennemi, il le fit tomber à ses pieds; un autre Esclave, non moins insensé, mordit de même la poussière.

O fortune ! c'est sur-tout aux champs poudreux de Mars qu'éclate ta capricieuse inconstance. O revers ! ce brave Quinola (1)..... il eût dans toute autre bataille terrassé des têtes couronnées, semé l'épouvante & la terreur, & il expire aujourd'hui comme un simple guerrier, sous l'épée victorieuse du Monarque.

Le destin de Bélinda l'emportoit sur celui de ses deux adversaires; mais la fortune change & vient seconder le Marquis; il amène sur le champ de bataille une jeune & tendre Amazone, pleine d'amour & de courage. Elle combat vaillamment pour défendre les jours d'un époux chéri. Telle la fille de Jupiter aux yeux doux & bleus, étoit terrible sous les armes. Elle fond sur le tyran des Treffles, & d'une main invincible, le renverse dans les flots de son sang. Que lui sert maintenant cette pompeuse robe, ce riche diadème, cette taille gigantesque & cet orgueil nouveau qui lui mit le globe de la terre dans une de ses mains ? L'affreux

(1) Allusion au jeu de Réverfus.

Tyran se débat, & vomit dans la rage de son ame criminelle. Le Marquis, enhardi par ce succès, fait soudain marcher les Carreaux. Leur Roi superbement paré, l'air menaçant, le visage de profil, soutient la valeur de son héroïque épouse; ils redoublent de courage; ils unissent leur force, ils chargent ensemble, ils foulent aux pieds les bataillons épars : alors tombent confondus dans l'horrible mêlée, Piques, Treffles, Cœurs & Carreaux giffans sur la poudreuse arène.

Ainsi quand les Africains heurtent dans les combats les nombreux habitans de l'Asie, vingt peuples mêlés, différens de couleurs & d'habillemens, forment un spectacle effrayant & curieux. Le Maure noyé dans son sang tombe, expire sur son meurtrier, son corps d'ébène couvre la blancheur de celui de son adversaire. O honte ! ô crime ! on dit qu'on a vu dans ce désordre épouvantable un esclave des Carreaux égorger sans remords la Reine des Cœurs.

A ce revers inattendu, Bélinde se trouble & pâlit; elle voit le menaçant Codille, & son effroi redouble. Elle se croit défaire, elle perd tout espoir; mais souvent, dans les périls extrêmes, le plus foible secours est ce qui nous sauve. L'As de Cœur s'avançoit alors avec une insolente intrépidité : Bélinde dans ses mains en secret cachoit le Roi qui indigné d'avoir vu son épouse lâchement massacrée par un traître, enflammé de colere & de vengeance, s'élançe comme un trait, le perce, & le perfide est au rang des morts.

Bélinde pousse un cri de joie que les Sylphes charmés firent voler jusqu'aux cieus; elle bat des mains en signe de victoire. Foibles mortels, ne faurez-vous jamais être heureux sans orgueil ? La prospérité vous enfle le cœur, & vous oubliez que

si la roue de fortune vous élève, un autre tour vous abaisse. Tremblez; tout bonheur s'évanouit, & le jour de votre triomphe peut éclairer votre chute.

Les vainqueurs & les vaincus sont bientôt confondus & renfermés pêle-mêle dans un même miroir, emblème frappant du sort commun à d'autres combattans qui se parent des noms les plus orgueilleux, & qui subissent le même destin. Le jeu est fini, & déjà l'on dresse un Autel d'un travail exquis. Les vases fragiles & précieux, cuits & dorés à la Chine, couvrent une table industrieusement façonnée : le pur Moka est réduit en poudre, l'Esprit de vin s'allume, & sa flamme azurée effleure & prépare le breuvage délicieux. Il exhale un parfum enchanteur qui vivifie les sens. Ce nectar, ami du cœur, ce puissant céphalique se verse dans des coupes brillantes. Tous des Sylphes réunis couronnent celle de Bélinda. Ceux-ci, de leurs ailes, rafraîchissent la liqueur brûlante : ceux-là étendent leur plumage comme pour protéger & garantir ses dentelles & sa parure.

L'arabique liqueur, qui, de ses suc's spiritueux, chauffe le froid cerveau du politique & le fait prophétiser, la vapeur du café, dis-je, inspire au jeune Marquis une audace inouïe.... Arrête, mortel hardi, arrête & tremble; crains le supplice de Sylla; c'est bien plus que son crime que tu veux commettre, redouble un plus terrible châtement.

O combien de ressources s'offrent aux hommes pervers pour exécuter leurs forfaits ! Dieu ! que le mal est prompt & facile ! l'artificieuse Clarice éclairée par la profonde jalousie de son sexe, avoit pénétré les desseins du Marquis. Elle tire malignement de sa poche & comme par distraction, ô sort ! ô jour désastreux ! elle tire..... le

dirai-je ? une paire de ciseaux ; ils étoient démaquinés comme pour mieux frapper la vue ; la perfide sembloit s'en amuser nonchalemment ; mais elle avoit ses projets , & la trahison présidoit à cet acte , qui sembloit innocent. Le Marquis voit briller l'acier , son fatal éclair lui semble l'inspirer ; il approche , saisit cette arme cruelle. Tels aux jours merveilleux des preux Amadis , siècles antiques , siècles fameux , par de grands coups de lances , un Chevalier , avant que d'entrer dans la Lice des Tournois , recevoit sa dague ou sa rondache des mains d'une femme.

Il ose approcher le ciseau sacrilège , à l'instant même où Bélinde se baïsoit avec grace pour savourer le nectar odoriférant. Les Sylphes alarmés volèrent dans les tresses de ses beaux cheveux , & par trois fois ébranlèrent le triple étage de ses diamans , & trois fois Bélinde , comme inquiète , jeta derrière elle un regard étonné ; trois fois le Marquis sentit sa main tremblante se refuser à ce cruel office.

Ariel consterné , vouloit deviner le projet du Marquis ; mais il ne pressentit jamais le forfait , tant il étoit horrible. Ainsi une sagacité plus qu'humaine , n'a pu atteindre , même en idée , au soupçon & à la possibilité d'un crime aussi étrange , aussi nouveau.

La tête de Bélinde , pour la seconde fois , est menacée. Le Marquis r'ouvre le barbare ciseau & fait adroitement glisser une boucle entre les deux aciers. Sa main hardie est prête à consommer le crime. Un Sylphe zélé s'élance , oppose son corps subtil au tranchant fatal ; l'impitoyable acier le partage , & avec lui ces cheveux adorables dont rien n'égalait la finesse. La substance aérienne du Sylphe se rejoint aussi-tôt , mais la plus belle des

la boucle est séparée à jamais de la plus belle des têtes.

Peindrai-je ici tout ce qui suivit un pareil attentat ? Non, il n'appartient qu'à Homère de chanter la colère des Dieux. Les éclairs, les foudres sortirent des yeux de Belinde ; les sphères des Amours en tremblèrent. Le Ciel n'entendit jamais pousser des cris plus douloureux, soit que la mort enlève un époux des bras de son épouse, soit que plus aveugle encore, elle frappe son petit chien, ou soit qu'une porcelaine touchée par une main mal-adroite tombe sur le parquet, & se brise en éclats.

Triomphe ! osa s'écrier le Marquis dans le délire & l'ivresse de la victoire ; triomphe ! la Boucle est à moi ! glorieuse conquête ! lauriers, venez ceindre mon front ! oui, je le jure par ce trésor que je tiens ; avant que je m'en dessaisisse, les Poissons auront cessé de vivre sous les eaux, les Rossignols de chanter dans les airs, les Romains d'être lus des femmes, les femmes d'écrire des billets intéressés, les coquettes de n'aimer qu'elles. Me voilà immortel.

Il dit, & fort emportant la Boucle que deux Sylphes accompagnèrent en pleurant ; elle est encore brillante quoique détachée de la tête de Belinde ; elle conserve ses parfums & sa couleur dans sa grace muette & inanimée ; elle rappelle les trésors qu'elle a caressés tant de fois, & quand on la voit, on voit, pour ainsi dire, l'orgueilleuse beauté dont elle faisoit le principal ornement.

Pleurez Amours, pleurez ! c'est ainsi que le fer détruit ce qu'épargne le temps. La nature prévoyante avoit caché ce dangereux métal dans les entrailles profondes de la terre ; l'homme a su l'en arracher

pour en faire l'instrument du crime. Le fer a frappé les plus grands des humains ; il a abattu les pompeux édifices , les antiques momumens de l'orgueil des Nations ; il a renversé Iliion & Carthage , ces ouvrages des Dieux ; il a enséveli trois fois la superbe Rome sous ses murs ruinés ; & comme tout lui cede dans le monde , il a partagé une de ses Boucles , ô incomparable Beauté ! fois inconsolable , pleure & contemple les ravages qu'il exerce également sur la face de la terre & sur la tête des Belles !

C H A N T I V .

VOUS avez vu les flots écumeux de l'Océan irrité ; vous avez admiré son couroux grondant & majestueux : ainsi parut Bélinde. Un jeune Roi , qui dans son premier combat compte marcher à la victoire , & se voit prisonnier ; une femme amoureuse & dédaignée ; un petit maître arrêté , volant à un rendez-vous ; un tyran que le bras de la mort saisit tout-à-coup & entraîne dans la tombe ; Cloris enfin , furieuse à la vue de sa robe froissée , n'éprouverent jamais le désespoir que Bélinde ressentit , en ne voyant plus rouler sur son beau sein qu'une boucle solitaire.

Ariel est instruit par l'événement. Son cœur est ferré de douleur ; mais il ne put soutenir plus long-temps les soupirs , les sanglots , les larmes de celle qu'il étoit chargé de protéger ; il s'arracha d'auprès d'elle , pleurant son désastre & maudissant un destin qui fut impénétrable. La troupe des Sylphes interdite , se conforme à la douleur de leur chef ; tous le suivent en silence , n'osant

battre de l'aile, & cachant leurs têtes sous leur plumage.

Mais dans les froides cavernes de la terre étoit enfoncé un vieux Gnôme tout rechigné, un méchant Ombriel, à l'œil jaune, au teint bronzé, irréconciliable ennemi du jour & de la beauté. Il entendit de son antre les sanglots de Bélinde; & il y répondit par ce rire infernal qui applaudit au désastre. On le vit s'élever avec effort sur ses ailes pesantes, méditer un nouvel acte bien ténébreux, chercher à tâtons l'asyle obscur qu'habite la Reine des Vapeurs. Sur les traces d'un Hibou qui lui servit de guide, il trouva, il démêla la sombre & longue avenue qui y conduit; jamais un rayon de soleil n'est venu réjouir l'aridité de ces lieux; jamais le souffle caressant des Zéphirs n'y a courbé la moindre fleur. De pâles nuages environnent sans cesse ce séjour où pese un air épais; & dans ce lourd atmosphère, on ne conçoit que des pensées lugubres, filles de la Tristesse & de l'Ennui.

C'est-là que dans un coin, seule, rêveuse chagrine, inquiète, l'oisive & sombre Déesse est toujours couchée, enfermée entre quatre rideaux qui semblent concentrer tous les noirs soucis. Elle pousse par intervalle de profonds soupirs, dont on ne peut jamais deviner la cause. La migraine assiege son chevet, & la bisarrerie est sur le pied de son lit; à ses côtés sont assises la Méchanceté & l'Affectation. L'une, vieille Fille, que le célibat a consumée, son teint est pâle & même plombé; un chapelet roule entre ses mains décharnées, & l'aigre voix de la Satyre sort de son sein flétri comme du fond du sépulcre; elle leve au ciel des yeux en prières, le bénit; mais si son regard se fixe, il semble vouloir tuer le prochain. L'autre
est

est jeune & belle, & on la hait. Elle se donne des airs fades & se dit agonisante, tandis que le coloris de la santé brille sur ses joues. Sa tête appesantie presse un riche oreiller. Affligée de maux imaginaires, elle narre longuement de prétendues souffrances dont il faut écouter le récit; elle veut qu'on la plaigne, qu'on soupire avec elle sur ses maux. Elle triomphe quand ses gémissemens ont trouvé des cœurs crédules. Alors elle roule un oeil languissant, se pâme méthodiquement & s'évanouit avec un art étudié.

Autour de la Déesse errent mille fantômes vains; & ces chimeres brillantes, ouvrage creux d'une imagination égarée; tels sont les Lacs de piéces d'or, les Palais enchantés, les Pyramides de crystal, les Sceptres, les Trônes, les Illusions de l'Espérance, & les Lauriers poétiques.

Le vieux Gnôme aussi horriblement parfumé qu'un vieux duc, la main garnie d'un rameau, pareil à celui de la Sybille, qui conduisoit Enée, aborde la Divinité mélancolique: qui créa la famille diversifiée des vapeurs... « Je vous salue, dit-il, ô Reine énigmatique d'un sexe plus énigmatique encore, maîtresse absolue de ses caprices, c'est-à-dire, de la raison; car vous le dirigez depuis l'Aurore de son Printemps jusqu'au Crépuscule de son Automne, & quelquefois par delà. Je vous salue, vous dont la main libérale enrichit chaque jour le bizarre cerveau des femmes d'idées vraiment nouvelles! vous enfin qui les douez de vapeurs réellement distinguées. Leurs goûts ne sont que des folies, vous le savez. C'est par vous que l'une essaye sur elle-même tous les ingrédiens de la pharmacie, elle y résiste, & ne raisonne plus qu'en médecin; que l'autre est métaphysicienne, crée des systèmes

qui expliquent tout & platonise à l'infini; que celle-ci fait des Romans dont elle voudroit qu'on la crût l'Héroïne; que celle-là achete du blond Phébus l'art des vers, & s'imagine ensuite les avoir composés. C'est encore par vous que la charitable Prude rend impitoyablement une visite éternelle, & y distille à longs traits un mistique assoupissant. Mais, ô Déesse! connoissez la plus charmante des mortelles; elle a échappé jusqu'ici à votre vaste empire. Depuis qu'elle est belle, elle n'a jamais boudé, crié, ni tempêté. Elle se ressemble toujours à elle-même, & l'orgueilleuse semble ainsi mépriser vos dons, avantages que vous offrez à tout son sexe. Ah! si jamais j'ai su enlever un agrément, déchaîner sur des fronts polis comme l'ivoire cette maladie fatale à la beauté; si d'une main adroite & malicieuse, j'ai peint d'un vermillon jaune les lèvres éteintes de nos vieilles Coquettes; si j'ai inventé des soupçons nouveaux pour irriter la jalousie des maris crédules; si j'ai orné leurs fronts d'un panache imaginaire; si j'ai dérangé les lits & froissé les jupons de leurs chastes épouses; si par un tour plus cruel j'ai détruit l'édifice flottant de la coëffure du jour qui vouloit se montrer en pompe au spectacle; si enfin, menaçant le fil délié des jours heureux & chéris du plus joli des Epagneuls, j'ai fait verser des larmes très-sincères aux plus doux yeux du monde; au nom de tant d'exploits, au nom de ce dernier, ô Déesse! exauce mes vœux. Ordonne, & qu'un essaim de vapeurs fonde sur la tête de Bélinde. Bélinde chagrine, le sombre voile de l'ennui couvrira l'Angleterre. «

A ces mots la morne Déesse, l'œil froid & dédaigneux, en l'exauçant, parut le rebuter; elle enferme cependant dans une outre profonde les sou-

pirs, les larmes, les clameurs, l'octave des sanglots dont la Nature fit présent aux femmes; afin qu'elles pussent se plaindre d'une force un peu plus qu'humaine; elle livre son présent d'une main languissante, se rejette sur son oreiller, bâille & continue des soupirs qui n'ont ni principe, ni fin. Ce fut ainsi qu'Ulysse reçut jadis du misantrope Eole les vents fougueux, soigneusement entassés dans le ventre d'un Bouc.

Le vieux Gnôme, réjoui de posséder ce funebre trésor, perce les tombres abîmes & reparoît sur la terre. Tout s'attriste sur son passage. Il hâte son vol de Hibou & plané pesamment sur la tête échevelée de Bélinda. Alors noyée dans ses larmes, penchée sur le sein d'une amie qui la pressoit tendrement entre ses bras, elle déplorait son infortune. A l'instant le monstre déchire l'outrage fatale qui vomit soudain toutes les horreurs qu'elle renferme. Bélinda se relève, & sa colere surpasse la colere d'une femme. Talestris l'irrite encore par ses clameurs, & levant les mains & la voix vers les cieux, elle dit :

» Chere & malheureuse amie; amie infortunée ! sous quel astre fatal es-tu née ? « (tous les échos d'alentour répétoient ces exclamations plaintives ;)
» quoi ! un audacieux, un téméraire possédera insolemment le plus bel ornement de ta tête ! quoi ! le plus pur amidon, les essences les plus suaves, les soins les plus assidus, & jusqu'ici les plus adroits, auroient été vainement employés !... Je la revois cette main perfide & sacrilege.... Etoit-ce donc pour elle que ta tête délicate enduroit de si longs supplices, & se livroit, en tremblant, à un fer enflammé & tortueux..... O charmante boucle naturellement ondoyante, frisée, parfumée, & qui n'en est pas moins ravie, tu fais le triomphe d'un

voleur & le dépit de mille Amans qui croiront !... que les femmes vertueuses vont parler ! quel étonnement elles vont feindre !... quel discours tiendra leur bouche sévère ! non, non, l'honneur ne sauroit le permettre, l'Honneur, ce Dieu fier & terrible que nous encensons à regret, mais auquel ; hélas ! nous immolons nos plaisirs & jusqu'à nos fantaisies. Afflige-toi, malheureuse amie ; afflige-toi ; jamais femme n'en eut un plus juste sujet. J'entends d'ici l'écho des discours malicieux ; mon œil apperçoit & les sourires moqueurs des fats, & les mines des bégueules titrées, & tous les gestes qui s'accableront sur ton passage. Le trône de tes vertus, dans un seul jour, est renversé. Non tu n'es plus cette beauté qu'environnoit le respect ; aurai-je moi-même le courage si rare d'opposer la voix de l'amitié aux railleries d'un monde qui rit de tout ? Aurai-je l'héroïsme de ne point défavouer pour mon amie... Pleure, infortunée ; pleure... Cet insolent Marquis ! Tu le verras bientôt porter dans un crystal orné de brillans, cette boucle lâchement usurpée ; sa main coupable se parera orgueilleusement de son larcin, comme d'un illustre trophée. Ah ! plutôt que la terre & les mers soient confondues, & s'il le faut, que plutôt mon perroquet, le plus cher des perroquets, se taise & périsse. «

A ces derniers mots, ses yeux étincellent de courroux. Elle lance un regard au Chevalier de Plume, son esclave imbécile, qu'elle maîtrise sans effort, & qui près d'elle pousse la servitude au-delà même de ce qu'une femme exige. Chevalier, dit-elle, si vous prétendez à ma main, enlevez cette boucle au Marquis, & le don de mon cœur sera le prix de votre courage. Le Chevalier de Plume ouvrit de grands yeux stupides, c'étoient les siens ;

son gros visage épanoui ne disoit rien, il peignoit son ame; après avoir rongé la pomme de sa canne, & tiré à deux ou trois reprises sa pesante boëte d'or & ses lourds bijoux, il se munit de trois prises de tabac, s'évertue, & se leve à l'ordre de sa souveraine; il ramasse toutes les forces de son génie, & abordant le Marquis, il lui dit d'un ton qu'il tâchoit de rendre important : *Allons, Marquis, c'est assez plaisanter; vois quel tapage pour rien: eh! rends cette maudite boucle..... C'est moi qui t'en prie; qu'en veux-tu faire? tu as le diable au corps.....* Il acheve; & ravi de s'être entendu si bien parler, il examine ses gros galons, caresse son jabot, & reprend consécutivement trois prises de tabac. » Ami, dit le Marquis, je suis au désespoir qu'un discours aussi éloquent que le tien, aussi persuasif, ne puisse me toucher; si tu recommençois, je n'y tiendrois sûrement pas; mais dans la crainte d'être séduit, je te jure, par cette boucle qui m'est sacrée, par ces cheveux adorables que tu vois, & qui ne pourront plus hélas! croître sur une tête divine, qu'attachés nuit & jour à mon bras, ils me suivront jusques dans mon tombeau: le Chevalier de Plume est pour Bélinde, mais les Dieux sont pour moi. « A ces mots qu'il prononce en triomphateur, il déploie la boucle & l'étale à tous les yeux.

Ombriel ricane & s'applaudit. Sa main impatiente du mal, casse la bouteille infernale où la tristesse & la douleur étoient emprisonnées. Aussitôt Bélinde laisse tomber sa tête sur son sein humide de larmes & enflé par les sanglots; ses yeux s'obscurcissent sous le voile de ses paupieres. Immobile & comme anéantie, elle élève une voix gémissante qui feroit pleurer le marbre & l'airain. « O jour fatal! & qui laissera dans mon ame un long

& douloureux souvenir ! jour affreux , où j'ai perdu ce que j'avois de plus cher ! fort cruel ! fort ennemi qui m'a conduite à Hamptoncour. Détestable voyage , sans toi je serois encore heureuse ! Hélas ! on me l'avoit bien dit que la Cour étoit un séjour dangereux , & que toute personne de mon sexe y est plus ou moins trahie. Que n'ai-je su fuir ce théâtre des orages : que ne suis-je née plutôt dans ces climats lointains où le jeu d'Hombre & le café sont inconnus ! tranquille dans un pays sauvage , j'aurois conservé le plus touchant de mes attraits : & loin de ces mortels téméraires & polis , civiles & perfides , semblable à la rose qui naît , brille , se développe , tombe & se fanne sur sa propre tige , au milieu d'un désert , je n'eusse point été l'objet de l'attentat inoui qui outrage ma renommée ! quel démon a guidé mes pas dans un palais ! & pourquoi me suis-je embarquée ? La musique sur les eaux , le jeu , la table , la conversation enjouée & piquante , me déguisoient donc le piège funeste où je devois tomber ! N'auroit-il pas mieux valu cent fois m'ennuyer solitairement à la lecture de quelque tragédie françoise ? ou plutôt , imprudente que je suis , que n'ai-je écouté les signes frappans qui m'annonçoient ce malheur ! Ma pommade rebelle a chancelé trois fois sous ma main. Le Zéphir retenoit jusqu'à son haleine insensible , & mes porcelaines ont tremblé par trois fois sur ma toilette : mon perroquet , que ma voix invitoit , s'est tu lorsque je le baisois. Mirine , la douce , la caressante Mirine est entrée en fureur. Quels présages , si j'avois su les entendre ! que me reste-t-il maintenant de mes tresses flottantes , restes infortunés sans gloire & sans éclat ? A quoi tient-il que ma main ne vous arrache & ne détruise ce qu'a épar-

gné un barbare ? Souvenir cruel, image désespérante ! Il est donc vrai, que de ces deux boucles qu'on disoit formées de la main des graces, qui rouloient sur mon col., l'ombrageoient légèrement, & en relevoient la blancheur; il ne m'en reste plus qu'une ! hélas ! reviens sur tes pas, ravisseur inhumain; r'ouvre l'odieux ciseau, qu'il serve une seconde fois ta furie; qu'il ne laisse plus sur ma tête aucune trace..... Ah monstre ! si tu voulois commettre un larcin, devois-tu me ravir une boucle insensible qui n'a pu ni frémir, ni se défendre de tes attaques ?

C H A N T V.

Ainsi Bélinde exhaloit ses plaintes douloureuses. Sa tristesse lui donnoit de nouveaux charmes : tous les cœurs furent attendris de ses accens; mais le tien ne le fut pas, inflexible Marquis. Un triple airain repouffoit de ton cœur la pitié, & l'on dit que tu ne fus pas même ému. Sourd aux reproches de l'amitié en larmes, en vain Talestris, tour à tour, tonne, supplie, menace, redemande presque à genoux cette boucle ravie : il n'écoute aucunes prieres. Tel le dévot fils d'Anchise brava jadis les soupirs d'Anne, les pleurs, les cris, & le désespoir superbe de la Reine Didon, son amante.

Alors la grave Clarice, à l'air composé au maintien précieux, jette sur l'assemblée un de ces regards qui disent : je vais parler, écoutez-moi. On prête l'oreille, tandis qu'elle rougit sous plusieurs nuances, & qu'elle baisse les yeux avec un

orgueil modeste. Son éventail se déploie préalablement sur sa gorge découverte, mais avec art : elle prit un ton moral & sententieux, qui ne ressembloit pas mal à un véritable sermon. Elle soupira deux fois, & dit :

» Hélas ! que sert à la beauté ce culte perpétuel que tant d'adorateurs lui rendent, & que lui revient-il de captiver sous ses loix le sage & l'insensé ? Pourquoi notre cœur seroit-il donc enorgueilli de ces hommages vains, de cet encens qui s'évapore ? C'est la vanité qui a imaginé l'art éternel de la toilette ; & pourquoi ces efforts sur-naturels pour orner quelques attraits qui se flétrissent & s'effacent ? Fatale & dangereuse ambition que celle de prétendre éblouir tous les spectateurs dans une promenade, & de vouloir paroître légère & fémillante dans un festin ! ridicule vraiment insensé que de s'efforcer d'attirer du fond d'une loge les regards empresseés d'une foule d'étourdis qui se rangent sur notre passage, qui se tourmentent à nous présenter la main, qui nous traitent d'une manière idolâtre, & comme des êtres angéliques, qui fatiguent enfin nos oreilles des propos les plus flatteurs ! toute cette gloire mise au creuset n'est que fumée ; elle trompe toujours celle qui s'y confie. Oui, si la renommée pure & sans tache ne vient à l'appui des charmes d'une honnête femme ; si l'on ne peut dire en voyant une beauté parfaite, elle est invulnérable aux traits de la méditance, ses attraits, croyez-moi, seront bientôt comptés pour peu de chose. Ah ! si le temps arrêtoit son vol quand nous travaillons à réparer ses outrages ; si les grâces d'un menuet ; si l'éclat d'un bal suspendoit cette main invisible, qui creuse insensiblement des rides sur notre front ; si la poudre & les essences éloignoient l'instant où

nos cheveux blanchissent, qui de nous alors s'interdirait la danse & la toilette ? Qui voudroit s'enfouir dans les soins obscurs de l'économie domestique ? Les plaisirs deviendroient la principale affaire, & l'on seroit justifié par l'emploi même du temps. User du rouge ne seroit plus un péché ; on lanceroit un tendre regard sans crime, la fréquentation des spectacles n'attireroient plus la censure, & la volupté deviendroît l'objet unique & essentiel ; mais puisque frisés ou non, tous les cheveux sont nés pour changer de couleur ; que le temps applatit les joues naturellement vermeilles, comme celles qui ont eu recours à l'art ; que la taille la plus svelte grossit malgré l'ingénieuse compression des baleines, & que la coëffure la plus industrieuse, enfin, ne nous empêche pas de vieillir ; acquérons de bonne heure cette raison (préférable à tout le reste), & qui doit nous faire apprécier les hommages des hommes. Que ce solide esprit l'emporte sur le brillant de la beauté ! celle-ci n'est qu'un prestige, l'autre plaît, subjugué, entraîne, a des droits plus certains, & gagne tous les cœurs. Un audacieux a pu . . . ; mais que peuvent maintenant contre lui les murmures, l'emportement, la fureur ; bruit inutile ? il vaut mieux paroître insensible à l'affront, alors il retombera infailliblement sur son auteur ».

Ce discours ne fit point fortune. Dans un dépit, Bélinde en fronça le sourcil & mordit ses lèvres. Talestris, plus vive, ne put se contraindre, & lâchant à la prêcheuse un coup d'œil affaisonné de dédain ; à cette belle harangue, dit-elle, qui ne reconnoitroit une prude ? Ce mot funeste & véridique n'eut pas plutôt frappé la voûte du salon, que tout fut en rumeur. Un grand combat commence ; chacun s'écrie, ou bat des mains, se

leve en tumulte, ou tombe d'étonnement sur les fauteuils. Ce cliquetis des éventails, le froissement des paniers, le cri des étoffes préludent au combat. Tout le monde parle, s'agite, & l'œil étincelant, chaque Héroïne défend son parti. Les voix devenues plus perçantes que le clairon, échauffent la bataille. Chacun défend avec chaleur la cause qu'il a embrassée; les paroles se croisent; le trait que l'un a lancé revient sur lui-même, & la langue est une flèche; qui tantôt frappe & tantôt manque son coup. La confusion est à son comble, & ceux qui blessent, gémissent à leur tour d'être blessés. Comme ce choc ennemi n'étoit pas un choc ordinaire, les armes dont se servoient les combattans étoient extraordinaires, & imprimoient des blessures, qui, quoique sanglantes pour l'amour-propre, ne donnoient point la mort, mais faisoient en revanche crier beaucoup plus haut.

C'est ainsi que le divin Homere peint les Dieux divisés, & leur cœur céleste embrasé de ce même courroux qui brûle le cœur des vils mortels. Tel il nous représente ces batailles, livrées dans le Ciel & sur la terre. Mars cuirassé combat l'égide de Pallas, le Dieu qui touche la lyre est opposé au Dieu qui porte le caducée : Jupiter enflâme l'Olympe de ses foudres : Neptune ébranle la masse des eaux, souleve les tempêtes; d'un coup de son trident, perce la voûte des Enfers; & Pluton pâlisant sur son trône voit qu'avec effroi un rayon de lumière éclairer l'honneur de son ténébreux empire.

Ombriel, au comble de sa joie, enflait ses grosses joues livides, battoit des ailes & souffloit avec ardeur le poison de la discorde. C'étoit du haut d'un trumeau doré, que son œil satisfait contemploit le trouble qui alloit toujours croissant.

Tous les Gnômes, rangées sur l'amphithéâtre des coëffures, montoient sur ces degrés, d'étage en étage, appuyés sur des épingle en forme de lances; ils vont, ils viennent, excitent le combat, alterent malicieusement les paroles qui volent, changent la terminaison des syllabes, & font entendre toute autre chose que ce qui s'est dit. Ils se plaisent dans l'horrible confusion des propos qui, rompus & dénaturés, aigrissent tous les esprits.

Talestris animée se distingue dans ce choc illustre. La lance d'Achille fut moins prompte & moins ferme que sa parole; mais elle possédoit encore des armes plus capables de lui assurer la victoire; de ses deux beaux yeux elle perçoit les escadrons ennemis; elle frappe subitement à mort un Héros petit-maitre, & un Héros bel esprit: quel exploit! leur langue glacée expire dans leur bouche; l'un méditoit un madrigal, & l'autre une fadeur; mais ils demeurèrent muets, inanimés, immobiles; bien différens du Cigne, qui, sur les bords fleuris où serpente le Méandre, au moment de son trépas; frappe encore les échos de ses chants mélodieux.

Mais je t'oubliois, fameux Chevalier de Plume; il erroit comme s'il favoit combattre; il étoit si content de lui-même! & quand il fut salué d'un grand éclat de rire, il l'interpréta naïvement, comme un signe manifeste de la valeur intrinseque de ses discours; il n'apperçut point le léger mouvement d'épaule qui accompagna la joie qu'inspiroit sa présence; ses armes n'eurent jamais la pointe criminelle de l'épigramme.

Au milieu de ce combat, le Pere des Dieux & du sot genre humain, l'immortel Jupiter, du haut de l'Empirée, abaissoit ses regards sur cette

fourmilier émue qui bourdonne, & tenoit dans ses mains la balance de la Justice : Monarque ami de l'équité pour savoir qui l'emporterait, il pésoit scrupuleusement, d'un côté, la Boucle de Cheveux ; de l'autre, l'esprit universel de tous les petits Maîtres passés, présens & futurs. Chancelante, incertaine, la balance vacille quelque temps : mais enfin l'esprit trop léger monte & la boucle descend.

Bélinde qui devoit obtenir la victoire, sentit l'influence celeste ; elle en devint fiere & terrible ; & pour la premiere fois, elle lance au Marquis un regard enflammé. Ah ! loin qu'il se dérobe à ses coups, il vient s'y exposer lui-même trop heureux s'il meurt des traits de cet œil courroucé qu'il adore : mais l'inexorable Bélinde, comme une autre Minerve, tenoit la foudre entre ses doigts délicats, (c'étoit une prise de tabac d'Espagne.) Furieuse, elle le lui jette au visage ; les Gnômes malicieux s'emparent de tous les atômes stimulans, & les dirigent droit au cerveau de l'ennemi. Pas un seul ne s'écarte, la membrane subtile en est violemment ébranlée ; il pleure il touffe, il étourdit, le salon retentit vingt fois ; il n'entend plus ; il ne voit plus ; sa tête est étourdie, il recule & va tomber. L'active Bélinde, pleine de sa vengeance, saisit ce moment, tire une aiguille d'or qui retenoit l'orgueil de sa chevelure, & levant un bras arrondi par les Amours ; traître ! meurs, dit-elle, ou rends-moi ce que tu m'as ôté.

Or, vous saurez que cette aiguille d'or (1) avoit été jadis un précieux médaillon, que son Bisaïeul, pesant Antiquaire, que l'on croyoit savant parce

(1) Allusion à plusieurs descriptions d'Homere, qui ne finissent pas.

qu'il étoit sot, porta long-temps avec gloire. Lorsque ce docte personnage eut reçu en pleine Académie les honneurs d'un éloge platement funéraire, sa veuve transforma la médaille en une agraffe qui orna sa ceinture de deuil; sa fille métamorphosa cette même agraffe en un hochet magnifique, & cela en faveur de Bélinda qui arrivoit alors au monde. La mere, dans la suite, mit le joujou au creuset, & les grelots bruyans devinrent une paisible aiguille qu'elle laissa en mourant à sa fille; & par les droits inviolables du sang, notre Héroïne en devint l'incontestable héritière.

Belle ennemie! s'écria le Marquis, ne t'enorgueillis point de ma défaite. Aujourd'hui je suis vaincu, mais demain que ne peut-il pas t'arriver? Un amant plus heureux que moi soumettra peut-être ce cœur altier. La mort ne m'épouvante point; perdre le trésor que j'idolâtre, est tout ce que je crains. Si tu veux te venger, attise plutôt les flammes de mon amour; que j'en sois dévoré, consumé, ainsi je subirai le supplice le plus cruel, ainsi.... Rend la boucle, ou meurs, crioit encore plus fort l'impérieuse Beauté. Le credule Othello, dans sa jalouse rage, redemande avec moins d'ardeur ce fatal mouchoir, source de son prompt forfait & de ses longs remords.

Mais que les événemens ont de variété & d'incertitude! Un soufite léger renverse notre espoir, un instant malheureux suffit pour flétrir les lauriers les plus illustres; on a vu de sublimes travaux sur le point d'être couronnés, s'affaïsser & s'anéantir. Cette tresse de cheveux ravie avec tant d'audace & de courage s'avise de disparaître; elle est tout-à-coup devenue invisible. Le Marquis qui la tenoit soigneusement ferrée la cherche & ne la trouve point. Jugez s'il se désespère! A! sans

doute que les mains d'un profane ravisseur ne pouvoient retenir ce trésor ; il n'appartenoit plus à la terre, il étoit fait pour monter vers la région céleste.

Que l'univers m'écoute en silence, qu'il entende ce que ma Muse immortelle daigne aujourd'hui lui révéler. Tout ce qui est perdu sur la terre, est recueilli précieusement dans le globe de la Lune. Là sont renfermés dans des vases de diamant, l'esprit des Conquérans, prompt & inflammable comme la poudre, & le génie ardent des Poètes, cousin-germain de la folie. On y voit dans de petits étuis de cristal, dans de jolis & d'étroits flacons, les connoissances de nos petits seigneurs ambrés. On y rencontre des cœurs qui se disent blessés des mêmes traits & qui ne sont unis que par un ruban de couleur d'or. Là se trouvent les promesses de gens de Cour, les aumônes d'un Traitant moribond, les agaceries des Coquettes, les pleurs de l'héritier d'un riche avare, les projets pour le bien public, les Journaux & les Commentaires. On y contemple les utiles & nouveaux chefs-d'œuvre des Beaux-Arts, tel que le char traîné par six Puces superbement enharnachées ; le Palais des Mouchérons, les Papillons desséchés, l'Anatomie déliée des plus vils insectes ; les manufactures de magots d'émail & tous les gros Livres de controverse.

Croyez-moi, races futures ; j'ai vu, j'ai vu cette Boucle féminine monter à la voûte azurée, & s'y arrondir en étoile. Ma langue est véridique. L'œil d'un poète perçant comme celui de l'aigle, pouvoit seul la suivre dans son vol rapide. Ainsi Proculus assura seul à tout le Peuple Romain avoir vu Romulus s'élever vers l'Olympe, & s'asseoir au rang des Dieux. Incrédules, jusqu'à quand nie-

rez-vous, autant ce que vous ne voyez pas, que ce qui frappe vos regards ? Levez la tête, & contemplez cette Boucle lumineuse maintenant clouée au firmament, où elle se trouve métamorphosée en un de ces astres qui portent une chevelure enflammée. Telle brilla jadis celle de Bérénice, mais d'un éclat moins doux, moins propice aux amours. Les Sylphes l'ont accompagnée dans sa route, & suivent aujourd'hui son cours fortuné dans les vastes plaines de l'Ether. Le cœur plein de l'image de leurs Maîtresses, les amans iront désormais contempler ce nouvel astre dans le Parc de Saint James (1) ils feront en son honneur des chansons plus ou moins ingénieuses. Assises sur les paisibles bords du beau Lac de Rosmonde, les tendres Anglaises salueront ses rayons sympathiques ; & tandis qu'elles y verront l'Étoile de Vénus, la Planète brillante des Amours, le fameux Partridge, infatigable Astronome, à travers son tube de cent pieds, se vantera d'y lire les futurs destins de Versailles & de Rome.

O toi ! dont cette perte excite encore les plus vifs regrets, cesse de pleurer ; ce que tu as perdu est aujourd'hui l'ornement de l'Olympe ; ce qui te reste de tes tresses blondes doit passer ; l'éclat de ces beaux yeux qui te soumettent tant de cœurs, doit s'éteindre ; mais ces Cheveux, chantés par ma Muse, ne périront point. En échange d'une Boucle perdue, le souvenir de ton nom & de ta beauté vivra chez la race future.

(1) Promenade de Londres.

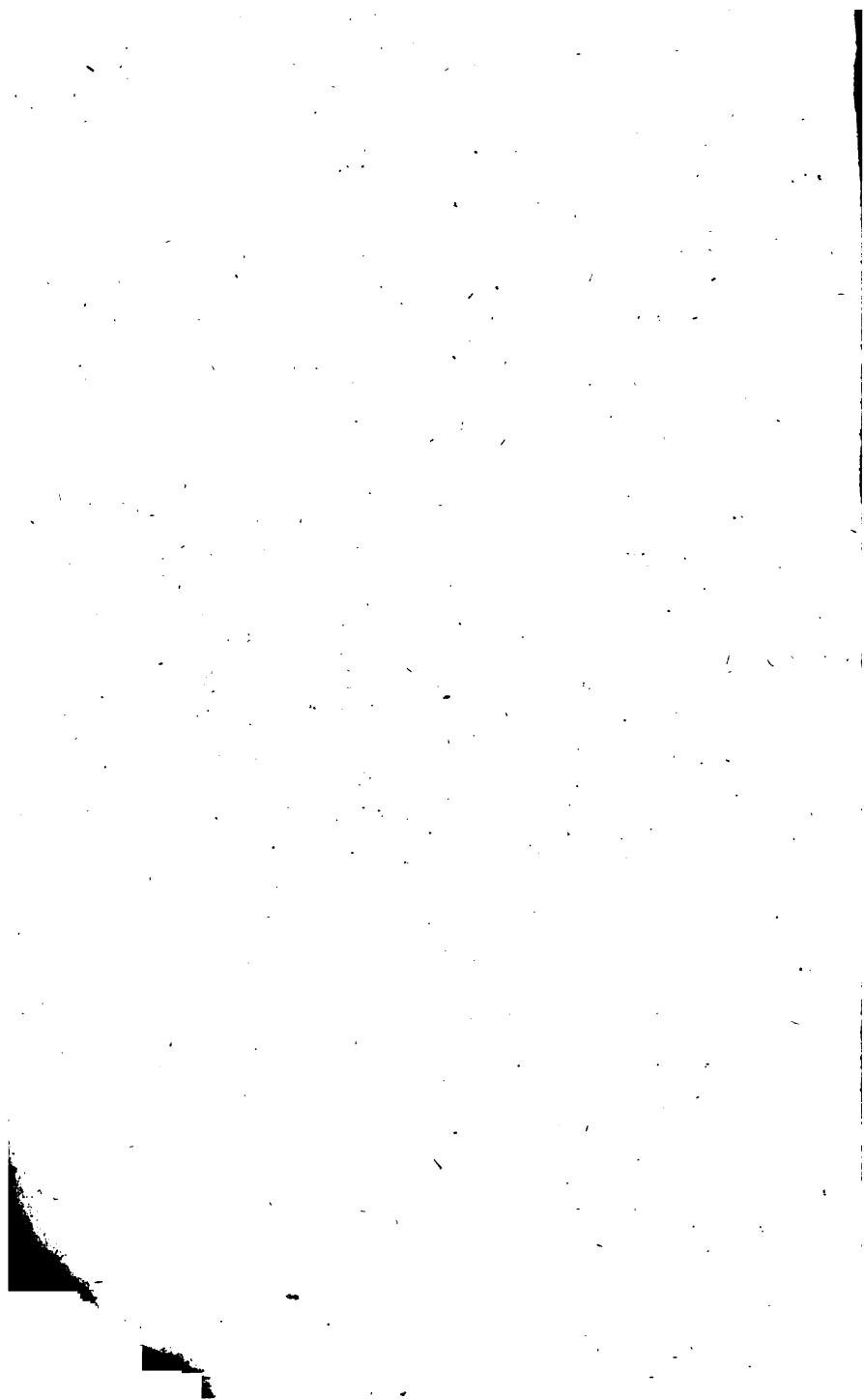
T A B L E.

L A U G U S T E <i>assemblée, Songé.</i>	Page 1
<i>Couronnement de Pétrarque.</i>	8
<i>Vau.</i>	12
<i>Aristote.</i>	14
<i>Dialogue. Un prédicateur & un philosophe.</i>	19
<i>Anthropologie.</i>	24
<i>Trente années.</i>	28
<i>Spalanzani.</i>	30
<i>Songé.</i>	33
<i>Tifonner.</i>	35
<i>L'envie. Songé.</i>	36
<i>Musique.</i>	38
<i>Séneque mourant à Néron.</i>	39
<i>A Sancho-Pança.</i>	43
<i>Vifon poétique.</i>	46
<i>Saignée.</i>	47
<i>Oiseau de proie.</i>	48
<i>Coutume Égyptienne.</i>	51
<i>Morceau du Dante.</i>	53
<i>Hindelbanck.</i>	58
<i>Herculanum.</i>	60
<i>Fontaine-André.</i>	62
<i>Épître d'Héloïse à Abailard.</i>	67
<i>Plan d'une association.</i>	77
<i>La bataille de Pharsale.</i>	83
<i>La mort de César.</i>	87
<i>Calas sur l'échafaud à ses Juges.</i>	113
<i>Viellese des femmes.</i>	119
<i>L'amour voyageur.</i>	120
<i>Mot d'un malade.</i>	123
<i>A un groupe d'auteurs, &c.</i>	ibid.
<i>A mademoiselle *** , actrice.</i>	124
<i>A Saint-Sébastien.</i>	ibid.
<i>Ne point bouder,</i>	ibid.
<i>Comédien.</i>	225
	<i>Thèse</i>

T A B L E.

<i>These nouvelle.</i>	241
<i>Les regrets de Haller sur la mort de sa femme.</i>	126
<i>Réticence.</i>	131
<i>Sur une question.</i>	135
<i>Cicéron.</i>	ibid.
<i>Les trois barbares.</i>	137
<i>Point de vue.</i>	139
<i>Des jugemens littéraires.</i>	ibid.
<i>Idylle.</i>	141
<i>Tyr.</i>	145
<i>Les tours.</i>	147
<i>Profateurs.</i>	148
<i>Crainte mal fondée.</i>	152
<i>Fourmis.</i>	154
<i>Parchemin.</i>	155
<i>Le public notre débiteur.</i>	156
<i>Imagination.</i>	157
<i>Jour désastreux</i>	159
<i>Plaisir.</i>	160
<i>Orgueil.</i>	ibid.
<i>Adelaïde du Guesclin.</i>	161
<i>Stérilité du théâtre françois.</i>	163
<i>Avocats.</i>	ibid.
<i>Les lunettes.</i>	164
<i>Portrait.</i>	165
<i>Vérité.</i>	179
<i>Des Confessions de J. J. Rousseau.</i>	180
<i>Mélancolie.</i>	181
<i>Shakspéar.</i>	186
<i>Vers au prince Henri de Prusse.</i>	190
<i>L'Avare de Moliere.</i>	194
<i>La boucle de cheveux enlevée.</i>	195
	200

Fin de la Table du Tome troisieme.



M O N
B O N N E T
D E N U I T ,

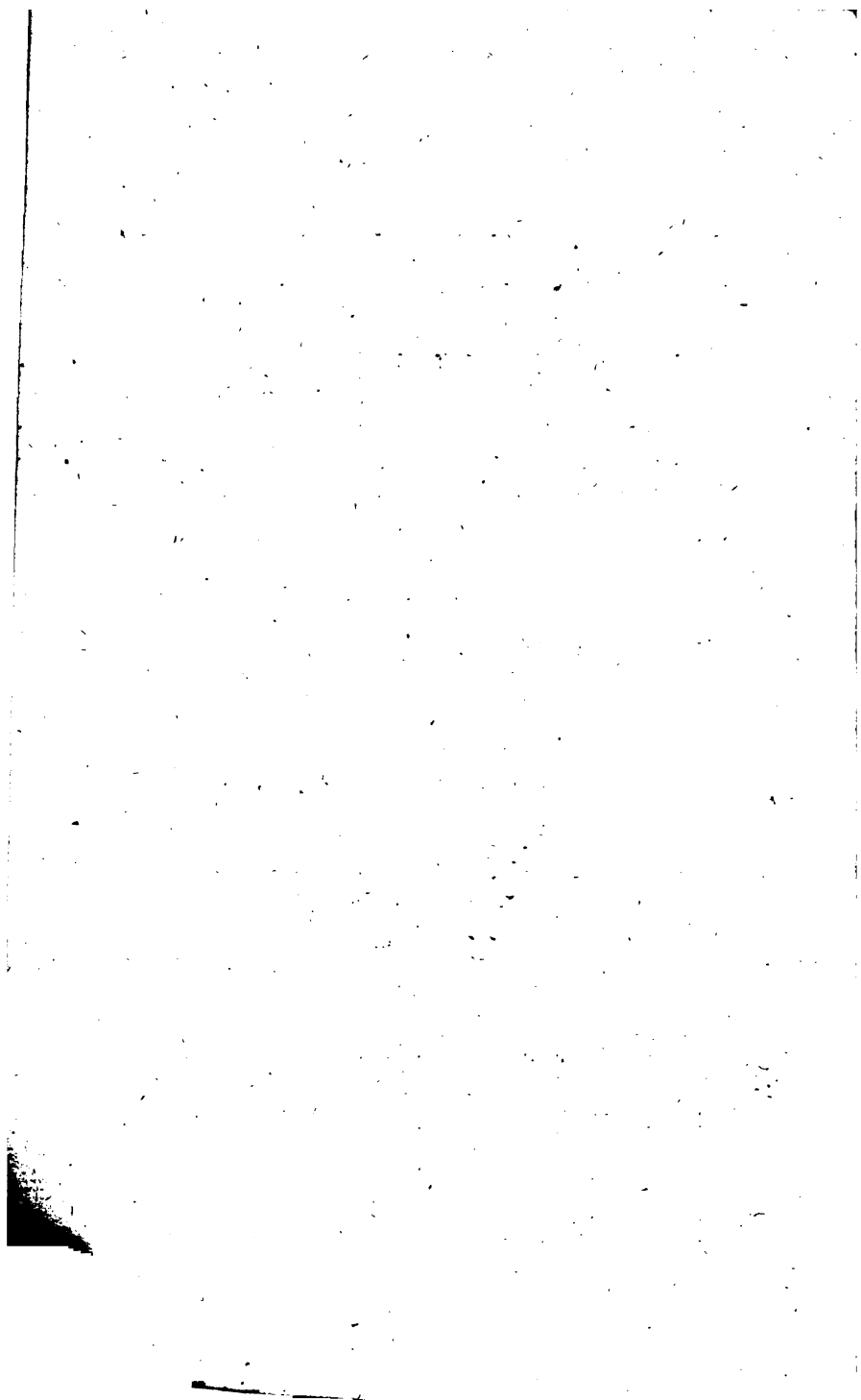
P A R M^r. M E R C I E R .

T O M E I V .



A L A U S A N N E ,
C h e z J E A N - P I E R R E H E U B A C H E T C O M P A G N I E .

M . D C C . L X X X V I I I .





MON BONNET DE NUIT.

M O S C O V I E.

TANDIS qu'on alloit chercher de nouveaux peuples dans d'autres parties du monde, il y en avoit dans celle que nous habitons, qui nous étoient inconnus. La Moscovie ne fut découverte qu'en 1553, par un Anglois, nommé Chanceler : cette nouvelle émerveilla nos aïeux.

Ce peuple dormoit dans une ignorance profonde, & pour ainsi dire volontaire; il ne faisoit cas que d'une domination impérieuse, & vouloit être traité tyranniquement, semblables à ces Parthes qui regardoient comme un grand défaut l'humanité avec laquelle un de leurs rois élevé à Rome, leur commandoit.

Les Moscovites pouffoient si loin l'esprit d'esclavage & d'abnégation, qu'ils croyoient que s'instruire c'étoit entreprendre sur les droits du souverain, & que nul homme ne devoit apprendre ce que le Czar ignoroit, ni ce qu'il savoit.

La Russie est une espèce de géant, un colosse

Moscou.

immense, touché par terre, & qui a peine à se tenir debout. Ces vastes contrées qui n'ont aucunes liaisons entr'elles; ces peuples qui ne peuvent se rapprocher; ces déserts, l'âpreté du climat, la foule des esclaves, & tout le nerf de l'Empire se fondant dans la ville de Pétersbourg : tout fait de cette puissance un vrai phénomène politique. Ce n'est ni le génie, ni l'adresse, ni la vue attentive qui manque à ses souverains, mais un centre de gravité à l'Etat même; les arts de l'Angleterre & de la France sont venus contraster avec les mœurs de la barbarie qui semble inhérente au climat; quel incroyable mélange ! qu'en résultera-t-il ?

L'Europe est une décoration changeante que les plus petits cordages font mouvoir : à quoi tenoit-il que Pierre premier ne fût un barbare comme ses prédécesseurs ? Les faits qui nous intéressent le plus, sont liés à des faits imperceptibles; de petites causes morales déterminent des effets physiques qui décident du sort des nations & des Empires, & qui embrassent tout l'univers. Pierre premier fait un voyage en Hollande & en France, & les suites de ce voyage deviennent incalculables. L'Empire Ottoman est soulevé, parce qu'on a négligé une formule polie.

Si des oies n'avoient réveillé jadis par leurs cris les Romains qui gardoient le capitolé, les Gaulois s'en rendoient maîtres par surprise; Rome n'étoit plus. Si Jules-César s'étoit noyé en passant le Rubicon, la république Romaine eût subsisté, & l'on n'eût point vu arriver les funestes proscriptions. Si Charles premier, roi d'Angleterre, eût gagné la bataille de Nasebi, les Anglois ne seroient pas libres; & quel eût été le destin de

Moscovie.

la France, si le maréchal de Tallard n'eût pas été envoyé prisonnier à Londres ?

Il est certain que l'histoire offre une liaison effrayante entre de misérables caprices & des événemens politiques de la plus grande importance ; l'enchaînement est visible : des passions étrangères ont leur influence ; la série des événemens prouve que tout est enchaîné.

Quelques coups de canne donnés à des gens de la lie du peuple, n'ont-ils pas fait perdre aux Autrichiens la ville de Gênes ? Pourquoi la reine Anne quitta-t-elle le parti des alliés ? Parce qu'elle eut envie d'un manchon de mode nouvelle : ce manchon fut le salut de la France. La Hollande faillit à être entièrement submergée par Louis XIV, parce que quelques Hollandois indiscrets avoient fait frapper après la paix d'Aix-la-Chapelle, une médaille représentant la Hollande sous l'emblème d'un Josué qui arrêtoit le soleil, avec cette devise : *Coram Josue stetit sol.* On fait que Louis XIV & le soleil, c'étoit tout un.

Il est donc impossible de prévoir les révolutions, puisqu'elles sont subordonnées aux variations les plus inaperçues.

Les traités, ensuite, ces chefs-d'œuvres des politiques, voyez donc comme on les respecte ! En vérité, les traités sont presque aussi peu utiles que les manifestes. Je prends cela, parce que je suis le plus fort ; je le cède, parce que je suis le plus foible, quitte à le reprendre quand vous serez le plus foible à votre tour.

Voilà le vrai sens de tous les manifestes & de tous les traités ; tel est le droit public de l'Europe actuelle : c'est le sort de toutes les institutions humaines, que les effets sont précisément contraires au but qu'on s'est proposé ; les ga-

ranties imaginées pour tout pacifier, ont fait dans l'Europe une longue trainée de poudre qui fait partir tous les canons successivement, sitôt que le feu prend à l'un d'eux.

J'ai lu quelque part que l'Europe moderne ressemble au plein de Descartes, où un atôme ne peut pas se mouvoir sans donner le branle à tous les autres.

Or, je voudrois bien pouvoir deviner aujourd'hui ce qu'opérera l'indépendance de l'Amérique Unie (qui l'eût crue si prochaine ?) & la pression sur la Turquie, des deux grandes puissances qui la touchent ; que de révolutions arrivées depuis un siècle seulement ! Les empires sont comme de grands individus que les passions gouvernent, & dans cet ordre politique, il n'y a point de force prédominante pour contraindre ces grands corps à suivre les loix de la raison & de la justice. On conclut des traités qui ne doivent jamais être exécutés, ou du moins qui cedent aux circonstances : la foiblesse humaine stipule pour l'éternité ; ne vaudroit-il pas mieux stipuler pour un temps ?

On ne peut qu'applaudir au traité (le plus vaste qui ait été encore conçu), de la liberté naturelle des mers ; il peut devenir le gage de la tranquillité de l'Europe. Le système de l'équilibre n'occasionnoit que l'ébranlement général.

L'Amérique est si vaste qu'elle ne pouvoit appartenir à une puissance particulière ; elle n'appartenoit à personne, elle s'appartenoit donc à elle-même, ou plutôt elle appartient à tous ceux qui voudront aller s'y établir. Le Congrès ne peut pas plus gouverner les treize Etats, que l'Empereur ne gouverne l'Europe.

Moscovis.

La liberté des Colonies est le plus grand contrepois donné aux gouvernements despotiques de l'Europe. Tous ceux qui ne pourront plus exister sous un joug trop incommode, iront peupler l'Amérique, & là ils trouveront les loix des pays policés; loix adoucies & perfectionnées par cette bienfaisante philosophie, à laquelle l'ignorance a adressé tant d'injures; les hommes n'y rencontreront pas cette effroyable inégalité qui abat toute émulation.

Ce qui est admirable, c'est que les principes constitutifs de la société sont implantés dans le sol Américain; c'est que treize républiques, d'une voix unanime, ont reconnu la dignité de l'homme, & ont puisé dans les sources de la plus sage philosophie, les principes politiques que l'expérience avoit rassemblés.

Les Etats-Unis ont gravé au pied de la statue érigée à la liberté, ces mots sacrés: *Toute antiquité doit tirer son origine du peuple.* Cette base fondamentale de leur gouvernement a quelque chose d'auguste. L'idée de ne former qu'une seule république fédérative, en conservant à chaque province ses droits & son indépendance, est un trait de lumière & de sagesse qui les réunira par tous les liens du courage, de la fidélité & de l'amitié, & ce lien sera représenté par le Congrès continental.

Là régnera (& je m'en réjouis pour ceux qui viendront après moi) la liberté de la presse; elle présidera aux opérations auxquelles tous sont intéressés; elle montrera le vice de certains plans que la spéculation autorise, mais dont l'expérience démontre le danger.

Quand le despotisme ne proscriit pas violemment, l'écrivain n'est jamais exagérateur; c'est la

tyrannie des ministres qui fait les écrivains enthousiastes ou satyriques; ce sont les geoliers qui donnent le signal à la licence.

Si la confédération Américaine est exposée à quelques dangers, elle a le temps de les prévenir; elle peut s'opposer d'avance aux troubles & aux divisions, en donnant à ses vastes républiques un pouvoir central, un pouvoir suffisant: les écrivains appliqués de nos jours à ces importantes matieres, ne sont pas législateurs, mais ils forment les idées des législateurs, & président à leurs opérations.

Nous ferons donc des brochures politiques pour les Américains en sortant de l'opéra; il faut être loin d'un peuple pour lui dire de grandes vérités; & ne voilà-t-il pas une nouvelle preuve de l'enchaînement des choses? Un particulier obscur dicte dans un *galeas* des observations sur le gouvernement & les loix des Etats-Unis d'Amérique, redresse l'Abbé de Mably, & ses remarques sont adoptées à deux mille lieues de lui; & dans deux mille ans la pensée du *galeas* influera sur la liberté politique, le gage le plus assuré des autres biens.

P R O N E U R S DE L'ANTIQUITÉ.

LES gens de lettres qui n'ont aucune philosophie, ou qui sont envieux ou jaloux de leurs contemporains, proscrivent tous les livres nouveaux, & prennent à tâche de louer prodigieusement les morts, le tout pour contester aux vivans

Prôneurs de l'antiquité.

leurs succès, sans songer que ceux-ci deviendront anciens à leur tour.

Les mêmes talens ne peuvent pas précisément se reproduire, parce que quand la nature forme une tête, elle lui donne une empreinte particulière, & le moule alors est à jamais brisé, mais il y a des équivalens. Si l'homme impartial & né pour peser respectivement les ouvrages, existoit, peut-être que dans la balance il trouveroit une égalité qu'on ne soupçonne pas; car les noms en imposent toujours plus que les choses.

D'ailleurs on oppose une masse de vingt siècles à un siècle unique; des orateurs publics montés dans la tribune aux harangues, à des avocats plaidans à la barre de la Cour; des écrivains libres dans une république, aux sujets d'un monarque; des langues hardies, poétiques, audacieuses, à une langue que l'académie françoise a malheureusement fixée dans son enfance, & sous ce point de vue, sa fondation a beaucoup nui aux progrès des lettres; car rien de plus dangereux en littérature que toute espece de tribunal; l'orgueil envieux y préside nécessairement.

Cependant, malgré ces obstacles, ces entraves, ces chaînes de toute espece (je ne parlerai point du siècle de Louis XIV, où les auteurs étoient encouragés, protégés, pensionnés) la fin seule du règne de Louis XV, dans l'espace de trente années, a produit des écrivains éclairés, sensibles, éloquens, vraiment patriotiques, qui ont droit d'être comparés aux anciens. Vérité qui ne sera sentie que lorsque les haines des contemporains seront ensevelies avec eux; alors la justice & l'impartialité prononceront.

Nous n'avons plus, si l'on veut, des Corneille, des Racine, des Boileau, des Nicole, des

Roulet; mais nous avons d'autres gens de lettres peut-être plus utiles que ne l'ont été ces grands hommes par l'usage qu'ils font aujourd'hui de leurs talens; ils ont toujours devant les yeux la patrie & l'humanité; ils leur offrent toutes leurs pensées; ils dissipent, autant qu'il est en eux, les erreurs plus funestes encore dans des temps de lumières que dans des temps absolument barbares: ce sont eux qui ont développé ces heureux principes qui donnent lieu aux nations d'espérer une plus grande félicité.

Les pédans orgueilleux de leurs minces études, & qui pâlisent sur les livres anciens, prêtent aux ouvrages de ce temps-là une valeur extraordinaire, & veulent que les autres les estiment à raison de leur profonde superstition: viennent ensuite les déclamateurs chagins qui s'obstinent à louer les mœurs antiques: Horace & Juvenal ont appelé leur siècle la lie des siècles, ainsi que l'a fait depuis J. I. Rousseau.

Juvenal a encore été plus loin qu'Horace; il prétendoit que l'existence d'un honnête homme étoit plus rare que la conception d'un enfant à deux têtes; il a chargé le tableau des mœurs de son temps, & parmi nous il a de tristes imitateurs.

Pour moi, je suis persuadé des avantages que nous avons sur nos ancêtres; nos mœurs ont plus de douceurs, les hommes sont moins durs & moins barbares. Si l'amour des plaisirs est devenu plus vif; si les vertus qui tiennent à la pureté & à la continence sont plus rares, d'un autre côté, nous avons perfectionné les rapports de la société, nous avons donné à la bienfaisance plus d'étendue & de délicatesse; nous avons eu des idées plus justes sur la liberté de conscience; nous

avons eu en horreur les crimes de la vengeance & de la lâcheté ; nous avons arrêté nos regards sur les Êtres souffrans de la dernière classe, & l'orgueil qui ne les appercevoit pas, s'est humanisé au point que notre pensée même ne les avilit plus ; nous avons donc fait quelques pas vers le bien, & je pense que les nouvelles connoissances qui s'étendent de toutes parts amèneront graduellement une amélioration parmi la race humaine.

Le duel a disparu ; les forfaits d'une perfidie meurtrière ne sont plus aussi fréquens que dans les autres siècles ; nous ne portons plus ce masque d'hypocrisie qu'une morale farouche & atrabilaire ordonnoit à nos aïeux de conserver toute leur vie ; nos vices tiennent de la grande fréquentation des individus dans une société immense ; ils tiennent encore à ce luxe qui nous a apporté des jouissances nouvelles ; mais nous n'avons plus les vices qui dérivent du fanatisme, de la superstition, de l'orgueil des rangs, de la hauteur capricieuse. Les idées saines d'un pays circulent & s'identifient, pour ainsi dire, dans les têtes des pays voisins ; la raison universelle y gagne par ces rapprochemens, le genre humain marche donc à une maturité qui le dégagera de ses erreurs ; nous aurons moins de vertus que ne nous en souhaitent les moralistes ; mais celles que nous retenons sont indulgentes, sans fastes, utiles à nous-mêmes & à la société ; car comme dit un écrivain : *qui veut faire l'ange fait la bête.*

Les lumières qui nous sont utiles aujourd'hui ; ne se borneront pas à nous seulement ; elles se répandront de proche en proche par la communication ; elles iront éteindre le fanatisme, l'ignorance & la misère, chez des peuples de brigands

qui nous connoissent à peine; elles tourneront autour du globe. L'Afrique en sentira les effets; les despotes de l'Asie céderont à l'influence de ces rayons bienfaiteurs: la lumière des arts & des sciences se prêtant un appui mutuel, perfectionnera avec le temps l'espece humaine.

G R A N D - P E R E .

DANS les sentimens respectueux que nous devons à nos parens, plus il y entre de confiance & de familiarité, plus nous aimons. Nous avons un amour plus parfait pour notre mere que pour notre pere, parce que l'autorité de celle-là est presque fondue dans la tendresse & son indulgence: au lieu que dans l'autre, quoiqu'il y ait beaucoup à aimer, il y a quelque chose à redouter. Nos grands-peres ressemblent à nos meres, leur autorité est reculée, & adoucie par la foiblesse de l'âge.

L E S N U L S .

LES hommes favorisés de la fortune, ont presque tous plus ou moins une prétention secrete à l'esprit; ils veulent nous persuader dans certains momens d'effusion d'ame, qu'avec des talens ils sont assez humbles pour demeurer volontairement obscurs, qu'une pudeur modeste les empêche d'enlever les faveurs de la gloire, qu'ils veulent bien les laisser à d'autres par pure complaisance. Les hommes opulens, en général, sont plus jaloux

de l'homme célèbre, que celui-ci ne l'est de ses richesses.

J'admire la façon imposante de certains beaux parleurs; ils éclipsent dans la conversation avec très-peu de fond réel, les hommes de lettres du mérite le plus distingué, qui n'ont jamais déployé leur esprit que dans leur cabinet.

L'homme profond n'aime à développer ses pensées, & n'y réussit bien qu'avec ses amis intimes. C'est rarement dans les cercles que la raison lumineuse, l'intéressante sensibilité, déploient leur trésor. L'homme d'une facilité piquante & légère, n'a point fait des études sérieuses : un prononcé hardi est loin des connoissances véritables.

Il est des hommes de génie en qui l'ame ardente dessèche & ruine le corps : leur sang qui bouillonne, tient leurs fibres extrêmement tendues, & il faut que le ressort des vaisseaux cède à cette activité : elle éteint la vie ou la raison. Ainsi le génie touche plus à l'imbécillité, c'est-à-dire, à la cessation totale de ses fonctions, que l'esprit vulgaire de l'homme, qui traîne ses années avec les lumières communes. On paie ordinairement cher ce présent des cieux, & si ce n'est la nature, c'est la tyrannie & l'orgueil des hommes qui en exigent les intérêts.

Si l'esprit juste entroit dans ce qui constitue le génie, à un degré égal, ce phénomène éclaireroit peut-être à la fois la vaste profondeur des sciences. Mais jusqu'ici les esprits justes ont manqué de génie, & le génie a manqué plus d'une fois d'une certaine justesse.

Il ne faudroit qu'un homme d'un génie nouveau, pour donner peut-être une toute autre direction aux sciences humaines : il iroit chercher au fond de l'abyme où nos yeux ne pénètrent pas ;

il iroit enlever une idée mere absolument neuve qui découvrirait alors un monde nouveau. Attendons ce philosophe : entrevoir sa possibilité, est une espèce de prédiction qui semble tracer de près l'événement.

Qui fait la révolution que doivent subir nos opinions si flottantes, si incertaines, tantôt dormant des siècles dans une inertie stupide, tantôt changeant du soir au lendemain? Cette mobilité annonce que la base vraiment solide n'est pas encore rencontrée.

Le coup-d'œil observateur est parti comme un rayon qui se détache du corps lumineux, & qui va se briser par sa réfrangibilité, sous toutes les couleurs possibles.

Mais l'indépendance des idées vulgaires n'est pas la licence effrénée qui veut briser tout ce qui est debout; il ne suffit pas de prendre l'inverse des opinions reçues, & de dire non, où le genre humain dit oui; il est des dogmes antiques & consolateurs que tout écrivain doit respecter, quand même il auroit le malheur de n'en être pas intérieurement convaincu. Quelqu'un s'est servi d'une belle image pour exprimer la circonspection avec laquelle il faut combattre le culte le plus bizarre, qui, dans plusieurs climats, soutient la morale. *C'est, dit-il, le centaure au moment où il enlève Déjanire : il faut craindre, en perçant le centaure, de blesser la beauté innocente & délicate.*



P A R A L L È L E (1).

De Voltaire & de J. J. Rousseau.

LE premier, né avec un génie vif, brillant & fécond, après avoir annoncé dès son enfance ce qu'il feroit un jour, avoit surpassé l'attente de ses concitoyens : nul écrivain n'avoit jamais rassemblé plus de talens. Le second, né avec un génie méditatif, plein de connoissances plus utiles que vastes, avoit attendu pour écrire, que le temps & les réflexions eussent donné à ses idées une assiette inébranlable ; il avoit débuté par heurter le préjugé de la nation chez laquelle il écrivoit : bientôt plus hardi, à mesure qu'il avançoit, il avoit attaqué ceux des peuples instruits ; en vain on lui reprochoit le paradoxe & la singularité, on l'avoit rarement bien combattu. Le poète avoit un esprit moins profond, moins fier, moins original, mais plus ingénieux, plus habile à se prêter à tous les tons, & à se plier à tous les genres ; il les avoit traités d'une façon à faire douter de celui pour lequel il étoit né. Le philosophe, pensant d'après soi, avoit fait son unique étude de l'homme, & des moyens de le rappeler au véritable bonheur, aux mœurs, à la vertu, & ses intentions avoient toujours été droites & pures. L'un, rempli de grace, de force, de finesse, & sur-tout d'esprit ; mais plus jaloux d'écrire que de ranger ses idées dans un ordre exact, avoit indifféremment, ou selon les

(1) Je puis certifier que J. J. Rousseau avoit transcrit ce parallèle de sa main.

temps, suivi tous les contraires; ses principes se détruisoient mutuellement, & pour le combattre il ne falloit que l'opposer à lui-même. L'autre, doué d'une chaleur permanente, d'une éloquence rapide, sans être absolument méthodique, avoit dès les premiers pas posé ses principes, & ses autres écrits n'en étoient que le développement; leur genre de vie offroit aussi un frappant contraste. Celui-là, accoutumé à vivre avec les grands, à les flatter, avoit pris les mœurs de son siècle: ami du luxe, ne mettant aucun frein à son imagination, la suivant avec trop de complaisance, il n'avoit pas assez veillé sur les écarts de sa plume. Celui-ci, élevé dans des mœurs sévères, se vit pauvre sans en rougir; il voyagea avec fruit, parce qu'il fut malheureux; formé par l'infortune, & rendu plus fier, plus indépendant par elle, il avoit pris ce caractère plutôt ferme que bizarre, qui ne fait point plier, & ignore l'art de se soumettre; aussi le sentiment qui émanoit de son ame, avoit quelque chose de tendre & de majestueux. Comme il plaidoit la cause de l'humanité! avec quel trait il peignoit la vertu! Quand le zèle pour la vérité l'emportoit trop loin, on admiroit encore sa généreuse franchise. Le poète, il est vrai, qui avoit acquis une érudition prodigieuse, enfantoit beaucoup de pensées hardies & plaisantes, sur lesquelles il ambitionnoit le titre de philosophe: mais l'autre, par une vie conforme à ses principes, & par son entier dévouement à la vérité, en méritoit seul le nom. Le poète, jaloux de tout es- pece de rival, à force d'art, s'étoit rendu monarque dans la république des lettres; il attiroit la vapeur des hommages, & comme le soleil, il coloroit ses nuages de ses rayons: sensible jusques dans ses moindres ouvrages, la critiqué même la

plus avengle irritoit ses esprits ; & tandis qu'il s'emportoit contre la satire , il cherchoit à dénigrer des hommes chers à la patrie. Le philosophe , exempt de cette vanité misérable , avoit un orgueil franc & sincere ; sentant sa supériorité ; il rioit des traits impuissans de ses adversaires , & s'applaudissoit du nombre. Enfin , l'un , après s'être vu long-temps disputer l'honneur d'être compté parmi les grands hommes , avoit réuni , ou plutôt emporté tous les suffrages , & sur un trône d'airain , jouissoit avec pompe de la gloire la plus grande & la mieux méritée ; l'autre , bien moins foule , bien moins adroit , bien moins fin , avoit plu par son caractère singulier , ses vertus , son courage & même son humeur ; banni , mais adoré du public ; exilé indignement de son pays natal qu'il avoit honoré , mais cher à toutes les nations , il avoit avec peine trouvé un asyle où il pût reposer sa tête ; mais les acclamations de l'Europe , & le témoignage de son cœur pouvoient le consoler ; enfin , pour acheter le repos , il avoit posé cette plume redoutable à ses adversaires.

G A L E T A S.

JE vous l'avois promis , le *Galetas d'un Philosophe* ; rien de plus curieux à examiner que cet asyle aérien , où l'homme de lettres se réfugie contre le tumulte & la foule des sots : entrons ; on ne s'attend pas à trouver chez lui un arrangement aussi bizarre : des livres enfumés sur des tablettes ; les philosophes , les politiques & les poëtes couchés pêle-mêle ; des lettres ; un Journal de Bouil-

lon; un Almanach de Berne; un volume des Œuvres de Buffon; beaucoup de papiers raturés, bifés, déchirés, où ses pensées, la plupart mal digérées, doivent sous une autre forme se transmettre au lecteur; à côté de sa table, une infinité d'autres livres sur le carreau; enfin des gazettes en liasse: à quoi cela peut-il être bon? quelle est l'utilité d'un pareil ramassé? il ne peut servir de leçon qu'à notre philosophe. Son col à boucle de cuivre, son bonnet de nuit sans fontange, ses bas & ses autres vêtemens reposent sur des *in-quarto*: sa cafetière occupe une place entre des brochures & quelques affiettes; sa table oblongue offre un amas confus de papiers où lui seul se reconnoît.

Son âtre n'a point de chenets; des pincettes boiteuses accompagnent des chaises inégales. Ce réduit est l'image du chaos; son lit, ses malles, son bureau, tout est sans symétrie, sans ordre; & tous les livres, tour à tour feuilletés, n'en sont pas moins poudreux.

Un garçon imprimeur se perd dans l'escalier en demandant *M. l'Auteur*: la blanchisseuse du quatrième est la seule qui sache où il demeure; elle dit: *monter*. Oh! qu'Homere avoit très-bien appelé les philosophes *hos-hupertata domata naiei*, c'est-à-dire, *habitans des appartemens les plus élevés*: en vérité, Homere me semble un poëte moderne.

Je jette un coup d'œil sur mon philosophe, je le vois, & comment vêtu? en arlequin, un bas d'une couleur, & l'autre d'une autre; il est encore jeune, il porte une figure ouverte; il parle avec véhémence; il vous entretient de tous les arts & de toutes les sciences; il fait des réflexions pleines de chaleur, sur la situation politique de l'Europe;

rope, & il a oublié de faire mettre une pièce d'étoffe à sa culotte, ou plutôt il n'a pas de quoi en avoir une neuve.

Ses voisins sont un tailleur & un maçon ; ils se plaignent un peu de lui, parce qu'à minuit il remue ses chaises, qu'il déclame ou qu'il laisse tomber ses pincettes sur un plancher mince ; ce qui réveille un pauvre manœuvre couché depuis huit heures.

L'endroit seroit fort clair sans le talus de la mansarde ; le rayon du jour tombe précisément sur sa table, & en éclaire le singulier désordre ; on pourroit voir toutes ses actions à travers les fentes de la porte ; il use sa robe de chambre percée au derrière & aux coudes, & il ne prend pas grand soin de son habit qu'il vergette rarement ; il aime mieux lire quelques pages de plus que d'avoir un peu moins de poussière sur son ajustement.

Quand il ne dine pas en ville, il mange du *petit salé* & du *fromage*, qu'accompagne une *chopine* de vin, & qu'apporte une vieille femme qui s'assied familièrement devant lui sur un coffre, & qui lui rit au nez, mais à qui il est défendu de ramasser un livre : c'est après son frugal repas qu'il écrit sur la morale, & qu'il tance vigoureusement les riches & les opulens du siècle.

Vous le croiriez triste, ou taciturne, il n'est ni l'un ni l'autre ; il n'éprouve du chagrin que quand l'hôteffe monte & vient lui demander son *terme*, & le menacer de mettre un écriteau qui le feroit déguerpir ; il s'en iroit volontiers tant que terre le porteroit, sans quatre à cinq cents volumes qu'il chérit par-dessus tout, & dont il ne peut se séparer.

Cependant tout en courant après un écu de six livres, il regle les intérêts de l'Europe, il connoît l'histoire de la Grece & de Rome; il se console de sa pauvreté en riant des extravagances publiques, si gravement consignées dans les gazettes & dans les journaux; il rit tout seul, & l'on diroit quelquefois qu'il est fier de se trouver pauvre après avoir observé tant de choses du haut de son galetas.

Il ne fait de mal à personne; il salue un enfant; il vit avec frugalité: si sa langue est hardie, ses paroles volent par la manfarde, & se perdent en l'air avec la fumée des cheminées.

Il est maigre & n'a qu'un souffle: le plus intrépide médecin n'oseroit placer une purgation dans son estomac. Il vous raconte plaisamment comment à tel jour, tel commissaire est venu pour visiter ses innocens papiers de par le Roi, & comment l'homme au rabat s'en est allé avec un peu de vergogne sur le front; notre philosophe n'a ni la plume, ni la physionomie d'un séditieux; la force publique entrant au milieu de son réduit, fait sourire l'imagination: car deux grenadiers arrêteroient six cents hommes de son espece.

Un habitué de paroisse qui croit faire merveille & gagner un bénéfice, le dénonce comme un impie, & voudroit le faire mettre à la Bastille, en lui attribuant de plattes brochures dont il n'a pas seulement entendu parler: mais les magistrats n'ajoutent point foi à la délation, & répètent tout bas ce vers imprimé avec approbation & privilege du Roi.

Abyme tout plutôt; c'est l'esprit de l'Eglise.

Ce philosophe, au milieu de ses privations, paroît ne pas les sentir: il semble avoir sacrifié

au rire un peu malin, tant il est habitué sur les levres : il l'appelle le *vrai régal des Dieux*, & il est transporté de joie quand il trouve ou lorsqu'il entend une épigramme assaisonnée d'un certain sel.

Il n'a rien à faire, & il s'occupe avec opiniâtreté du rapprochement de certains faits : il aime à comparer les hommes entr'eux, & à les trouver tous plus ou moins atteints de foiblesse, d'erreur & de folie : mais il ne conçoit pas comment il y a des hommes en place qui, puissans d'hier, & qui demain ne feront rien peut-être, songent néanmoins à persécuter par orgueil, pendant cette petite autorité éphémère : il parle très-haut des ministres, & les juge assez bien : mais si le Lieutenant de Police le mandoit, il ne feroit trop quel langage lui tenir : il auroit l'air d'un sot : il n'est fort que dans son galetas : & pour bien pérorer, il faut qu'il soit assis sur sa vieille chaise au coussin aplati comme une lame de couteau.

Il descend quelquefois de son galetas, & va dans un coin du parterre juger les acteurs dont il fuit la présence : mais lorsqu'il va à l'opéra ou à la comédie, notre philosophe se retranche nécessairement deux repas dans la semaine : personne ne jouit donc plus vivement que lui du spectacle : car il boit & il mange en entendant des vers & de la musique.

Aucun riche ne peut le railler de son indigence, car il n'en voit aucun : & si par hasard le bonheur (sauf les inconvéniens de la vie humaine) habitoit ce galetas : si la liberté, la joie, la tranquillité de l'esprit, les doux loirs étoient le partage de ce maigre individu retranché derrière ses papiers & ses livres, il ne faudroit peut-être pas

le dire tout haut ; car les riches lui enverroient ses jouissances, & soutiendroient qu'il n'a aucun plaisir ; & certaines gens qui ne connoissent pas la trempe d'ame de mon philosophe, s'accoutumeroient à penser, ou plutôt à dire, qu'on peut vivre ainsi sans inquiétude & sans anxiété.

P R O T A S.

PROTAS sonne ; voici que deux grands laquais entrent dans son appartement, ouvrent ses rideaux sans bruit ; on lui met la chemise avant qu'il s'en aperçoive : il est soulevé dans leurs bras robustes, mais doucement, mollement. Déjà il est assis en robe de soie dans un large fauteuil : on lui met ses bas, ses souliers ; chacun lui prend une jambe, tandis que par derriere le perruquier saisit sa tête comme le chef-d'œuvre de ce rare individu : adresse, promptitude, légéreté ; il est coëffé dans un clin-d'œil ; on lui apporte une glace ; il ouvre les yeux, & sourit à sa figure : on le souleve pour la troisième fois ; on lui passe son habit : il n'a plus qu'à étendre le bras pour saisir son épée ; il daigné l'attacher lui-même, se regarde encore au miroir, & descend l'escalier : on le soutient sous le bras, il entre dans sa voiture ; il y a dix minutes qu'il étoit couché entre deux draps. Est-ce un prince qu'on habille ainsi, car les princes ont le privilege de ne jamais se servir de leurs bras ? Non, c'est un jeune Colonel qui va assister à une revue.



A J A X ,

Avant de se donner la mort.

TRIOMPHE, lâche Ulyffe, intrépide orateur ;
Minerve a détourné les coups de ma fureur ;
Triomphe... dans l'excès de ton indigne joie,
Vois l'impuissant Ajax au désespoir en proie.
Je ne suis qu'outragé ; toi, tu vis avili :
Vaincu , je fais rougir mon superbe ennemi.
O jour ! affront sanglant ! ô fureur indomtable !
Où fuir ? où rencontrer un trépas honorable ?
Comment vivre & mourir ? comment lever les yeux ?
Erebe , cache-moi dans ton sein ténébreux.
Quoi ! j'ai versé mon sang pour venger ma patrie ;
J'ai combattu pour elle , & ma gloire est flétrie !
Achille, ô demi-dieu , digne de nos autels ,
Si tu daignois venir commander aux mortels ;
Adjuger des guerriers le prix le plus insigne ,
Ajax de tes faveurs seroit le moins indigne ;
Et ton glaive invincible , en mes heureuses mains ;
Etonneroit encor le reste des humains :
Pourriez-vous soutenir sa respectable image ;
Juges qui ne savez que flétrir le courage ?
Chargé de ce mépris plus cruel que la mort ;
Où trouver un asyle ? & quel sera mon sort ?
Dois-je quitter les Grecs ? dans ma juste furie
Armer & soulever mon pere & ma patrie ?
Mais , de quel front paroître aux yeux de Télamon ;
Moi son fils malheureux , indigne de son nom ?
Hélas ! je vois les pleurs inonder son visage ;
Il maudit ses vieux jours & le poids de son âge ;

Il frémit de courroux... mon fils est outragé ;
 Il paroît dans ma cour & sans être vengé !
 Irai-je défier l'armée & Troye entiere ,
 Seul contre tous finir une noble carrière ,
 Et prouver aux deux camps que ma juste fierté
 Pardonne aux cœurs ingrats comme au ciel irrité ?
 Non, ma triste valeur serviroit les Atrides ;
 Que les fers du vainqueur accablent ces perfides !
 Achille est mort... eh bien, embrassons le trépas ;
 Mourons avec ma haine, & ne pardonnons pas.
 Malheur à qui n'a point uné amé assez hardie
 Pour fuir un jour d'opprobre & pour quitter la vie !
 Malheur à l'homme vil qui désire des jours
 Qui montrent l'espérance & le trompent toujours !
 Nous ouvrons des combats l'honorable barriere ,
 L'opprobre nous attend au bout de la carrière :
 Mais bravons l'injustice & les Dieux courroucés ,
 N'ai-je pas mon épée & mon bras ?... c'est assez :
 Eh, que faut-il de plus à l'ame généreuse ,
 Que peu de jours suivis d'une mort glorieuse ?
 Le brave , égal aux Dieux , est son propre soutien ;
 Quand il leur rend la vie il né leur doit plus rien.

... Il tombe sur son épée.

L A R O C H E T T E.

C'EST la terrasse d'une maison de Neufchâtel : cette
 maison dont la situation rassemble tant d'avantages ,
 fut bâtie par un Suisse qui avoit fait sa fortune aux Indes
 Orientales, où il avoit été horloger du roi de Bantam ;
 il logea chez lui le célèbre Maupertuis qui avoit fait le
 voyage de Laponie pour déterminer la figure de la

terre. C'est de là que le philosophe déjà malade, s'en alla à Bâle mourir dans un habit de capucin.

J'ai connu sur cette terrasse l'admiration complète, l'extase des vues immenses : c'est de là qu'on voit les dômes rouges & bleuâtres de ces glaces éternelles qui furchargent le sommet radieux des Alpes : de ces montagnes colossales découlent aujourd'hui la vie, & fortira peut-être un jour la ruine des campagnes Européennes ; car que ces glaces viennent à se fondre tout à coup sous l'ardente canicule, le Rhin, le Rhône, le Tesin auront bientôt disparu sous une vaste mer qui joindra l'Océan & la Méditerranée.

Cette pensée m'a plusieurs fois saisi en contemplant les dépôts éternels des neiges & des frimats, mais je n'en admire pas moins de dessus la belle terrasse de la Rochette les formes variées de ces innombrables montagnes. Autour de moi je vois l'assemblage des neiges, des bois, des prés, des vignes, des noirs sapins, de maisons riantes, d'un lac superbe & animé, tandis que des massés, à droite & à gauche, forment le cadre de cet imposant tableau : mais allez à Valangin, à une lieue, vous ne voyez plus que des retraites sauvages, des torrens, des précipices, des cascades mugissantes qui éveillent la pensée mélancolique : l'immense tableau des hauteurs des Alpes a disparu, vous cherchez vainement ce qui frappoit tout à l'heure vos regards.

Les vues de Lausanne & de Geneve sont, si l'on veut, plus rapprochées, plus brillantes, plus singulieres, plus magiques ; mais rien ne compense, selon moi, cet immense, cet admirable horizon, où l'imagination étonnée & remplie se perd, où elle ne voudroit plus reculer les bornes, où elle n'a rien à changer, où elle reçoit chaque jour le même ravissement, où l'inf-

piration lui dit en un instant tout ce que l'ame peut sentir.

Ferey est moins curieux, on y voit les monts glacés de la Savoie : du jardin où se promenoit le vieux Voltaire, on découvre plusieurs nations, mais la terrasse de la Rochette me frappe davantage. J'ai cherché vainement à Clarens cet Elysée pastoral qu'enfanta l'imagination de Rousseau : on y composeroit volontiers comme lui le roman de ses amours ; car au bout de quelques années, les sentimens que nous avons éprouvés deviennent romanesques, & l'on embellit à l'excès une amante qui n'est plus. C'est le verre de l'optique.

Ce seroit en Suisse qu'on auroit dû écrire sur l'art des jardins traités en grand, & que nos poètes auroient dû composer leurs vers : ils seroient moins contournés, leur maniere seroit plus libre, moins collégiale ; mais quoi :

Sur un papier Chinois ils ont vu les montagnes,

La mer à l'opéra, les forêts à Long-Champs.

Cependant les Suisses ne savent pas faire un jardin : c'est qu'ils n'en ont pas besoin ; la variété des sites, la beauté des aspects, le sombre sapin à côté du pommier en fleur ou courbé sous ses fruits, la vue au-dessus des vallons resserrés, des maisons dans des lieux faits pour être déserts, des fleurs dans des solitudes, tout dispense d'aligner des allées, de tailler des arbres d'enfermer des fleurs sous des chassis, & de faire de petites imitations, tandis qu'on voit la nature sous tous les points de vue, en perspective, en face, & qu'autour de vous abondent des paysages variés : le ruisseau coule, serpente, & la verdure

& l'herbage sont entretenues par l'irrigation la mieux soignée.

C'est dans les routes silencieuses de ces forêts de sapins que j'ai connu tes douceurs, flatteuse rêverie : quel auteur n'aime point le silence & l'ombrage des bois ! qui n'aime point à déclamer les vers de Tompson dans ces lieux écartés ! c'est pour l'écrivain que la source s'échappe & coule dans la prairie.

Je me suis assis sur ces rochers sauvages qui dominant une immense plaine ; là , j'ai attendu les rayons de l'aurore naissante , dorant ces imposantes masses ; tous ces grands corps à moitié cachés dans l'ombre reprennent tout à coup leur forme majestueuse. J'ai cru assister quelquefois au moment où la création s'éveille.

Oh ! c'est ici qu'on reçoit une idée nette de la bassesse & de la pauvreté de ces écrits licencieux , profanes , blasphématoires , dont une génération nouvelle s'engoue : c'est ici qu'on s'affermi dans ces principes moraux qui remplissent l'âme d'un contentement secret , & qui écartent de la culture des beaux arts ces bleuettes & ces étincelles de fugitives , partage d'un goût puéril.

C'est ici enfin , que l'on porte hommage au génie , & qu'on apprécie ses productions : le génie est un agent fort & immortel sur la terre , & une voix secrète nous dit que ce n'est point le peuple chez lequel on vit , mais les nations étrangères qui font la postérité à l'égard des hommes illustres.

Ainsi il est des jouissances intimes de l'âme qui nous convainquent de la vanité de l'ambition , & c'est ici qu'on répète avec sentiment ces paroles de Montaigne : J'aimerois mieux être toujours seul que de ne le pouvoir jamais être.

LA MALLE DU COURIER.

Sous les fesses d'un postillon elle court à travers monts & vaux pour aller changer la face des empires : ce qui s'est passé dans le Conseil secret des Rois est sous une grosse enveloppe de cuir ; & qui pourroit lire au travers, verroit ces premiers ressorts qui font les grands événemens. Les intérêts nationaux balancés avec leurs prétentions respectives, y sont tracés en caractères presque magiques. Le courrier indifférent aux dépêches, ne songe qu'à boire ; il chante une chanson grivoise sur le plan d'une guerre, ou sur le démembrement d'un Etat.

Si l'œil, dis-je, pouvoit percer ces enveloppes, il embrasseroit la vraie situation de l'Europe : on n'en seroit plus réduit aux conjectures, on verroit les divers balancemens de ces vastes corps qui se craignent, se menacent, s'observent, se heurtent, & malgré leurs débats, ne se soutiennent tous que l'un par l'autre.

On liroit (quel plaisir !) le langage des têtes couronnées, qui toutes avec le levier de leurs armées, cherchent le point d'appui d'Archimède. Tandis que les cabinets lointains sont livrés à l'indétermination, on feroit avant eux, que la fortune en frappant ou en exilant une seule tête, vient de déranger d'un coup de main l'affiette d'un traité politique, & renverser l'édifice des plus magnifiques projets.

Ce seroit un spectacle piquant de saisir le vrai au milieu des apparences les plus trompeuses, de pouvoir lire discrètement ce qui est sous le cuir.

& d'appercevoir en conséquence quelle main bat le premier rouage de ces machines énormes & compliquées, devant lesquelles la sagacité reste en défaut ou en suspens.

Oh ! si mon œil pouvoit descendre au fond de cette malle qu'un grossier personnage promène avec insensibilité, je connoitrois les véritables symphonistes de ce concert que nous écoutons tous sans voir celui qui bat la mesure : je distinguerois le coup d'archet de tel ministre, son jeu marqué & le caprice de son jeu ; l'effet rapproché de la cause, offrirait des contrastes qui réjouiroient ma curiosité ; je garderois pour moi tous ces beaux secrets, & puis j'irois dans un café me divertir de tous les bavardages des oisifs ; mais un voile impénétrable nous cache ces opérations mystérieuses, & nous nageons dans le vague & l'incertitude ; le courrier emporte les secrets loin de nous, & nous abandonne aux raisonnemens illusoire : la vérité passe sous nos regards, & nous n'y voyons rien.

Ainsi la première page de l'histoire qui doit éclore, est plus difficile à faire que la vaste composition d'une histoire universelle : j'ai beau tendre tous les ressorts de ma pensée, je ne puis deviner au juste ce que les administrateurs des Etats auront décidé. Oh ! qu'ils doivent être fiers d'entendre tout ce qui se dit dans le monde, de parcourir les gazettes, & d'avoir pour eux seuls le secret du moyen avec lequel ils meuvent les destinées des Empires.

Quand on arrête attentivement ses regards sur les pages de l'histoire, & qu'on médite les plus grands événemens politiques dans leur origine, on ne fait plus comment le monde est gouverné, comment les Royaumes subsistent, & il faut qu'il

y ait une force invisible qui maintienne en paix les souverains & les peuples, & qui, au milieu de leurs guerres, de leurs désastres & de leurs fautes, entretienne l'harmonie publique.

Oui! quand je réfléchis aux bizarres contradictions qui agitent les gouvernemens, aux momens opportuns qu'ils ont perdus pour frapper ensuite le même coup lorsqu'il n'étoit plus temps, je ne fais plus que penser, je ne fais plus qu'écrire, & je crois qu'un ange tutélaire veille à la conservation de chaque Royaume; car les objets envisagés sous leur vrai point de vue, contredisent les plans & mêmes les détails.

Qu'est-ce que la politique? C'est l'art de bien observer le jour, l'heure & même la minute: si au lieu d'être variable comme les événemens de ce monde, elle est opiniâtre, elle s'aveugle volontairement, & dès-lors elle devient mesquine & manque son but.

A D O P T I O N.

C'ÉTOIT un usage vivant chez les Romains de réparer par un choix volontaire les torts de la nature, de se créer soi-même une famille, de former ces nœuds agréables & chers en obéissant à ces rapports secrets, d'autant plus doux qu'on ne peut les définir.

L'adoption est tombée malheureusement avec cet empire qui embrassoit l'univers; on ne peut trop déplorer l'interruption de cet usage: c'étoit de nouveaux liens dans la société; l'amour, l'amitié & la reconnoissance, pouvoient se satisfaire pleinement; des devoirs mutuels s'établissoient.

entre citoyens; l'inégalité des fortunes, ce fléau des grandes sociétés, se faisoit moins sentir; une plus étroite liaison de bienveillance régnoit parmi les citoyens, nos enfans étoient de notre choix: le testament d'Eudamidas est un rêve pour nous.

Cet usage, que je regrette, subsista depuis, mais étrangement affoibli; la cérémonie néanmoins étoit touchante, le pere adoptif faisoit passer le fils-adopté entre sa chemise & sa chair nue, ensuite il lui donnoit un baiser; il déclaroit par cet acte éloquent qu'il le regardoit comme sorti de lui.

Chez les nations qui peuplent le Nord de l'Amérique, le prisonnier de guerre est souvent adopté par le sauvage dont le fils a été tué dans une bataille; il devient l'époux de sa bru depuis peu mariée, & lui donne des enfans, la famille de son vainqueur devient la sienne; c'est ainsi que ces sauvages ont imaginé de réparer une partie des maux de la guerre.

L'adoption par les armes n'étoit qu'une foible image de l'adoption primitive; celle-ci ajoutoit, pour ainsi dire, à la nature, & accordoit à la tendresse du cœur de l'homme le plus beau comme le plus touchant des privilèges, celui de se substituer & de couvrir un être chéri de tous les dons de la bienfaisance: cette alliance: généreuse entre des hommes qui pouvoient dès-lors se communiquer les sentimens les plus expressifs étoit fondée sur d'autres rapports que ceux du sang, rapports aveugles, & qui, d'après l'inégalité de l'âge, du caractère & des goûts, ajoutent encore aux chagrins multipliés dont l'homme est si souvent la victime. Qui n'a pas eu à souffrir des déportemens & des écarts d'un parent? qui ne

s'est pas trouvé plus ou moins responsable de ses erreurs ou de ses fautes ? n'y a-t-il pas une communauté d'honneur, pour ainsi dire, établie, tandis que le droit de remontrance existe à peine, & qu'on ne peut parler à ces êtres ni par la voix du sentiment, ni par celle de l'autorité ?

Sans l'ambition qu'on voit dans tous les états, de réunir une grande fortune sur une seule tête, l'adoption seroit plus commune, le pere riche donneroit un frere à son enfant unique, & conséquemment mal élevé; le célibataire qui auroit beaucoup raisonné sur l'éducation, mettroit ses idées en pratique sur quelques orphelins, & la demoiselle majeure que la crainte d'un mari bourru ou dissipateur auroit empêché de se marier, connoitroit la tendresse maternelle, en adoptant en dépit de ses neveux, une jeune personne douce & reconnoissante, qui adouciroit les ennuis de sa vieillesse.

Que nous sommes loin aujourd'hui de l'adoption ! l'égoïsme sépare les hommes de plus en plus; ils s'unissent ou se méprisent; ils s'embrassent ou se repoussent à raison d'un coffre fort vuide ou plein; & ils accusent ensuite le plus auguste des nœuds des malheurs qu'ils ont préparés eux-mêmes : plus ou moins d'un métal jaune ou blanc établit des intervalles immenses entre citoyens, enfans de la même patrie, & égaux par leur mutuelle dependance, quand ils ne le seroient pas par la loi de nature.

Ne pourroit-on pas faire par raison & par sentiment, ce qu'on a fait mille fois par avarice ? mais non; pour créer des distinctions imaginaires, on détruit les liens de la plus naturelle fraternité; l'acte le plus libre est asservi à toute la

masse de nos préjugés : on fait gémir dans la fleur de sa jeunesse, la beauté qui se consume, appelant en vain l'hymen tardif que l'orgueil tyrannique éloigne encore! on aime mieux la livrer à une mort lente, que d'ôter quelques grains à la balance qui pèse scrupuleusement les fortunes, & la rougeur monte plus enflammée au front de tel pere à qui on demande sa fille, que si on lui apprenoit sa honte ou son infamie : qu'arrive-t-il aussi de mettre la beauté à l'encan? la discorde prend la place de l'amour.

Tout ce qui mêleroit les différens états de la société, & qui tendroit à rompre l'excessive-égalité des conditions, source de tous nos maux, seroit bon politiquement par là : tout ce qui rapprocheroit les citoyens tourneroit au profit des nombreuses familles d'un vaste Etat qui doit les envisager d'un œil également favorable! la même loi qui défend aux freres de s'allier à leurs sœurs, devroit peut-être interdire au grosses fortunes de s'allier aux fortunes opulentes.

Qu'il est agréable, même en spéculation, de voir certaines familles descendre d'une hauteur démesurée, tandis que d'autres montent, paroissent à leur tour sur la scene, & se régénèrent; cette espece d'échange de bien ne seroit-il pas avantageux à une nation? il promeneroit le signe de toutes les valeurs, & par conséquent le gage des jouissances; il adouciroit la lutte terrible & perpétuelle de l'opulence superbe & de la pauvreté envieuse; il répandroit avec plus d'égalité le suc nourricier, & seroit reflourir toutes les branches qui périclent & se dessèchent : que de beaux arbres antiques, à tête auguste & fière, couvriroient aujourd'hui la terre de leurs rameaux, sans l'arrosage de la finance? Ainsi l'orgueil des

rangs si haut, si intraitable dans ses discours, fait s'humaniser à propos, & fait bien : on ne balance plus à trafiquer des syllabes fortunées, lorsque les conditions pécuniaires sont raisonnables.

Eh ! qui n'aimeroit à voir refluer la sève jusques dans les plantes humbles, qui rampent au pied des chênes élevés ? celui-là aura trouvé le secret du meilleur système économique, qui aura su le mieux diviser & subdiviser les monstrueuses fortunes ; il aura trouvé le remède le plus pressant à l'hydropisie qui étouffe les uns, tandis que la phthisie mine les autres.

Je ne blâme donc point la noblesse de fraîche date, ni l'autre même, de s'incorporer par fois dans la roture argenteuse ; un coffre fort vaut bien les syllabes d'un vieux nom ; l'or & le nobiliaire peuvent s'adopter mutuellement ; ce n'est pas un grand mal dans un Etat monarchique, tel que le nôtre.

Tout ce qui tend à rapprocher les citoyens, est bon politiquement parlant : tant de riches isolés, suffoqués par l'opulence, & qui s'ennuient au milieu de leurs flatteurs, feront bien de chercher un cœur, & le trouveront en cherchant.

Si l'homme a le besoin constant d'aimer & d'être aimé, pourquoi lui ôter une loi qui a régné chez les peuples anciens, & que les Romains appelloient l'image & l'émule de la nature : *imago naturæ*, *emula naturæ* ? pourquoi la fiscalité, la féodalité, les substitutions & la propriété gênent-elles les affections de mon ame ? pourquoi m'empêcher de choisir mon gendre, ma fille, mon fils, l'être enfin à qui je veux faire du bien ?

Je n'ai point d'enfans, ou bien je les ai perdus ;

&

de la loi ; pour favoriser mon frere ingrat , mon neveu insolent , mes collatéraux avides , me condamnera à vivre seul , & au milieu de tant de citoyens indifférens , je ne pourrai manifester ni mon attachement , ni ma reconnaissance : je ne pourrai ni pleurer , ni m'attendrir ; mes parens sont de pierre , & je ne pourrai pas me donner un parent de mon choix !

Que la loi consacre l'acte aveugle & momentané de la paternité ; que l'intérêt des générations futures assure au fils qui ne se fera pas attiré tout à fait la malédiction paternelle , qu'elle lui assure , dis-je , sa subsistance , rien de plus juste : mais moi qui aurai adopté un enfant de mon cœur , qui l'aurai adopté par ces rapports secrets que rien n'explique , & que tout justifie , qui remplacera ce sentiment vif & tendre que je fais heureux d'éprouver , & auquel il m'est impossible de renoncer ?

Quoi ! J'adopterai des systèmes créés avant ma naissance ; je défendrai ou je combattrai des idées & des opinions que d'autres ont enfantées ; je pourrai être dissipateur prodigue sans que la loi m'arrête , & je ne pourrai choisir le compagnon de mes études , de mes goûts & de mes plaisirs ; je ne pourrai l'adopter pour lui transmettre le témoignage des larmes de tendresse que j'ai versées en sa présence ; une mort accidentelle interrompra ce cours de bienfaits , & je mourrai ingrat , parce que des loix barbares , faites dans des temps de déprédations , transporteront à mon ennemi ce que je réservoïs à l'objet de mes pures affections !

Une infinité d'enfants sont jetés sur la terre , & n'ont pour tout bien que l'intérêt qu'ils peuvent inspirer ; il ne manque à ces êtres abandon-

nés qu'un heureux développement pour les rendre utiles à la patrie & à l'humanité; & je ne pourrai placer ma charitable tendresse sur un de ces enfans qui m'attache, ni le destiner à la consolation de ma vieillesse!

Trop souvent le fils s'enorgueillit des travaux & des biens de son pere, & l'appelle à un partage violent dans l'âge des passions fougueuses; familiarisé avec les soins qu'on a pris de son enfance, il croit que tout lui est dû, & le rejeton veut déjà écarter le tronc dont il est sorti: l'enfant adoptif connoît mieux son bienfaiteur, il a le sentiment de sa foiblesse & de la générosité; qui a daigné l'accueillir: sans cesse il a devant les yeux le moment où les bras d'un homme se sont ouverts pour le recevoir; il est convaincu que c'est par pure bonté qu'il est devenu le fils, le frere, ou le concitoyen de tel homme; le pere, dans la stricte équiré, ne doit que la nourriture & l'éducation, si l'ame de son fils ne répond pas à la sienne: ici c'est un lien tout différent; il appartient à toute la profondeur de la sensibilité, il exige tous les prodiges de la reconnoissance; & ce qu'on doit remarquer, c'est que la piété filiale du fils adoptif est plus grande que celle du fils naturel.

Parmi les parricides, dont le nombre épouvanta Rome au sein des proscriptions, Rome affligée ne compta point des enfans adoptifs: le sentiment de l'adoption a souvent égalé & surpassé même celui de la nature.

Les loix modernes grossièrement fabriquées, n'ont pas su embrasser cet acte moral qui perfectionne la civilisation; on a bien vu l'adoption de nom & d'armes, qui flattoit ou caressoit l'orgueil personnel: on a vu encore l'adoption

des villes qui tenoit lieu de salaire : l'adoption des individus est tombée , & c'est là ce qui nous accuse : les testamens mêmes sont marqués au coin de l'égoïsme ou de l'esprit concentré dans une petite famille.

Le sentiment moral l'a emporté sur ces loix de Visigots , si dures & si matérielles : les hôpitaux ne font-ils pas une sorte d'adoption pour l'enfance délaissée , pour tout être misérable ou souffrant ? quand l'inflexible loi de nos aïeux avoit tout circonscrit dans des bornes rigides & étroites , la religion & l'humanité ont ouvert les portes de ces temples de bienfaisance , ils ont donné un asyle à la veuve & à l'orphelin : les peuples ont chéri & respecté ces retraites religieuses ; mais par un enchaînement inévitable de la première erreur politique , le citoyen s'est cru dispensé d'être sensible & charitable par lui-même ; on lui a demandé son argent , il a payé & n'a pu pleurer : la loi antique & sacrée de l'adoption , envisagée sous tous ces rapports , s'est trouvée totalement abolie.

Ensuite les arrêts de nos parlemens ne voyant que ces hôpitaux , ont brisé l'effort des ames généreuses ; ces arrêts ont contraint la main qui s'ouvroit à se refermer , parce que les magistrats , pour favoriser une parenté despotique , avoient l'entêtement d'appercevoir toujours un batard ou un étranger , dès que la tendresse s'exhaloit dans un acte mortuaire ; ainsi les loix modernes ne font que peser sur la sensibilité humaine ; & dans leur triste prévoyance , pour écarter quelquefois un séducteur , elles ont détruit les plus doux rapports du cœur de l'homme , & cette liberté précieuse , si nécessaire pour être bienfaisante sans faire des ingrats.

Adoption.

Tout se ressent aujourd'hui de la féodalité, de la servitude, & de ces loix religieuses, jettées sans examen & sans préparations au milieu des loix civiles.

L'adoption n'a repris quelque consistance au milieu de ce siècle éclairé, que dans le code *Frédéric*. Il seroit à désirer que, frappé des grands avantages que produiroit l'adoption, le législateur donnât à notre jurisprudence le droit d'écouter l'amitié, la tendresse, la reconnoissance, toutes ces vertus de l'homme qui composent les mouvemens constitutifs de la générosité & de la grandeur d'ame; pourquoi en rétrécir le cercle? il n'est pas déjà assez étendu, & je crois qu'en reffrénant l'adoption, on a reffréné les meilleurs sentimens appartenant à notre foible nature.

Ne cherchons-nous pas tous l'ami de notre cœur, l'enfant de notre ame? quel mot est au-dessus de celui-ci, fils d'alliance? Plongés pour la plupart dans des familles indifférentes ou divitiées, prenant des goûts passagers pour des liaisons véritables, que nous serions heureux d'avoir une loi qui nous autorisât à adopter par sentiment *l'enfant de notre ame!*



L É G É N I E,
P O E M E (1).

SUR un mont éclairé des rayons de l'aurore,
J'apperçus le Génie... il méditoit encore.
Oui, mortels, je l'ai vu cet ange bienfaiteur
Environné des arts qui faisoient sa splendeur ;
Dans son oeil se peignoit une sublime ivresse,
Son corps souple alloit la force & la jeunesse :
A ce front où brilloit le feu sacré des cieus,
Je reconnus le fils & le rival des dieux.
Il portoit ses regards sur le tableau du monde,
La terre en ce moment plus riche & plus féconde,
Étoit sous ses yeux un nouveau coloris,
L'univers lui doit l'ordre & la beauté son prix.
Ce qu'est un souverain affermi sur son trône,
Revêtu de la pourpre & ceint de la couronne,
Commandant par son sceptre à vingt peuples divers,
Il l'étoit, il sembloit le roi de l'univers :
Sur la foule des arts étendant son empire,
Il tenoit dans ses mains le compas & la lyre.
De son vaste pouvoir tout ressent les effets,
Il marche dans la gloire, il répand les bienfaits.
Il fixe la nature, & son oeil étincelle ;
C'est dans ses traits sacrés qu'il cherche son modèle.
Son facile crayon annonce la chaleur,
La mâle liberté d'un esprit créateur.
Sa main touche le marbre, & le marbre respire ;
Il parle, tout s'enflamme aux accords de sa lyre.
C'est Melpomene en pleurs le poignard à la main,
C'est Clia qui conduit l'inflexible burin,

(1) On a lu un extrait de ce poëme dans une séance publique de l'Académie françoise.

Ou bientôt c'est la fiere & sublime Uranie
 Qui des astres errans démêle l'harmonie ;
 Ou c'est Platon qui voit d'un œil respectueux ;
 Le Dieu qui s'est empreint dans l'homme & dans les cieux.
 S'il peint des vastes cieux l'éclatante parure ,
 Son pinceau séduisant rajeunit la nature.
 De cent peuples épars il ferre les liens :
 Ame de l'univers , il produit tous les biens :
 C'est une source pure , abondante & profonde
 Qui roule dans ses flots tous les trésors du monde :

Que sa magnificence étonne mes regards !
 De quelle ardeur féconde il animoit les arts !
 Il porte ses transports dans des ames glacées,
 Ses sons imitateurs colorent ses pensées ,
 La timide raison se traîne sur ses pas ,
 Il a frappé le but qu'elle ne connoit pas.

Qu'aime-t-il à tracer ? des villes embrasées ,
 Des plus puissans états les colonnes brisées,
 Comme un foudre vengeur sa redoutable voix
 Va sous le diadème épouvanter les rois.
 Il redit leur orgueil , leur sanglante colere ,
 Il respire brûlant sous les pinceaux d'Homere.
 Il redit les malheurs d'un peuple gémissant ,
 Qu'accabloit le mépris d'un despote insolent.
 Il plate ; & de ce monde embrassant la structure ,
 De la foule opprimée il épouse l'injure.
 Il a vu le désordre , & son être a frémi ;
 Il tonne avec grandeur , les tyrans ont pâli ;
 Il presse l'avenir , ce tribunal suprême
 Jugera comme lui , puisqu'il verra de même.

Est-ce à lui à connoitre , & les tems & les lieux ,
 Et de nos vains décrets le joug capricieux ?
 Il paroît tout à coup dans un siecle bizarre ,
 Et jette un feu plus vif chez un peuple barbare.

Il vole à l'orient, au couchant, au midi ;
Il s'endort deux mille ans , & semble enseveli ;
Il renaît sur les bords de la mer glaciale ;
Le Czar quitte à sa voix la pourpre impériale :
La hache qu'il remet dans les mains du héros
Est le sceptre des mers qui guide cent vaisseaux.
L'Egypte le vit naître au milieu des prodiges ;
Lui-même il consacra ces merveilleux prestiges :
Chez l'ingénieux Grec, il fut sublime & fin ;
Il fit goûter les arts à ce peuple Romain ,
A ces fiers conquérans dont la suprême gloire
Etoient le droit du fer & le char de victoire.
Au siecle de Louis plus riche , plus pompeux ,
Superbe , il fit jaillir l'éclat de tous ses feux.
Idolâtre du grand , sa vaste intelligence
A tracé le devoir à l'oisive puissance.
Ah ! pour rétablir l'ordre en ce triste univers ,
C'est le pouvoir qui manque à ses desseins divers.
Je le vis embrasé d'une céleste flamme ,
Pour le bien des mortels multiplier son ame.
Son front changeant m'offroit tantôt Loke & Newton ,
Corneille , Montesquieu , la Fontaine & Milton.
Tour à tour j'entendois la trompette d'Homere ,
Et Tyrtée animé d'une audace guerriere ,
Et ce joyeux vieillard qui tout en cheveux blancs
Couronnoit la beauté des roses du printemps.
Ici législateur , il réforme un empire ;
Là , chantre des combats , plein d'un bouillant délire ,
Sur le char de Bellone il monte avec ardeur ,
Et le sang de Vénus n'éteint point sa fureur.
Patriote éloquent , & fougueux Démostènes ,
D'un sommeil léthargique il va tirer Athenes.
Il soumit les Gaulois sous le nom de César ,
Aux plaines de Pharsale arbora l'étendard ,

Et bientôt s'enterrant sous les sables d'Utique,
Il tombe avec Caton pour la cause publique.

Indépendant & fier, il mesure des yeux
Et l'abyme de l'homme & l'abyme des cieus.
Quelquefois son empreinte est sauvage & grossiere;
Ses traits désordonnés, sa touche irréguliere;
Mais sa hauteur dédaigne & les regles de l'art
Et ses succès menteurs qu'enfanta le hasard.
Regardez ces tombeaux & ces masses énormes (*),
Il est encore vivant dans ces beautés difformes.
Colosses monstrueux, ces hardis monumens
Sont les rudes travaux qu'a respectés le tems.

Oui, le génie est libre, il brise les entraves
Que la reine du monde impose à des esclaves.
Puissante opinion, disparois, tu n'es plus;
Tranquille, il va juger ces antiques abus,
Qui sous le nom de loix servoient la tyrannie:
Les hommes sont égaux, le monde est sa patrie,
Son palais est bâti sur le sommet des airs;
De ce trône élevé dominant l'univers,
Il voit de nos erreurs la course vagabonde,
Et les chefs qu'il faudroit pour le bonheur du monde.
O! secondez enfin sa prompte activité,
Ses loix feront régner la tendre humanité.
Il s'affied comme un Dieu sur la voûte Ethérée,
Il prononce aussi-tôt la terre est éclairée.
Je vis auprès de lui l'esprit fin, séducteur,
De ses mâles transports subtil imitateur,
Mais ce qu'est un éclair près d'un volcan superbe;
Près du Rhône & du Rhin un ruisseau baignant l'herbe,
Tel il est: non, l'esprit au souris gracieux
N'a qu'un feu pétillant qui réjouit les yeux.

(*) Les pyramides d'Egypte.

Il frappe, il éblouit : c'est un enfant folâtre
Qui s'amuse & qui plait, que le monde idolâtre :
Le vol du papillon n'est jamais élevé,
A caresser les fleurs il semble réservé :
Le Génie allumant ses flammes dévorantes ;
Détruit des préjugés les formes renaissantes ;
C'est son flambeau divin qui, dans la nuit des temps ;
Apporta la lumière au sein des éléments ;
Il consola le monde, & ce fut son ouvrage :
Des talens, des vertus, il unit l'assemblage.
Il protège le foible & l'obscur malheureux,
Et les venge à jamais d'un mépris orgueilleux.
Il enseigne les mœurs, la raison, la justice.
Il punit le despoté, intimide le vice ;
Pour l'intérêt de tous, il montre avec fierté
Les droits sacrés de l'homme & de sa liberté.
Il voit, il est ému dans l'ombre ou le silence,
Des objets éloignés, il ressent la présence.
Véhément ou tranquille, il trouve des atraits
Dans la pompe des cieux, dans l'horreur des forêts ;
Et dans son sein brûlant soigneusement gardées,
Sous d'innuis rapports fermentent mille idées.
Forcé de les produire, il les répand dehors :
O foible genre humain, ce sont là tes trésors !
Obéis à cet œil qui dirige ta vue,
Qui trouve à tous les arts une route inconnue....
Admire un vol hardi, ne le mesure pas ;
Pour franchir l'univers, les Dieux ne font qu'un pas.

LA MAISON PATERNELLE.

QUEL mot pour le cœur qui a goûté ses délices ? la maison paternelle ! elle est la demeure de l'amour, de la confiance, de la joie, du sup-

port mutuel, de la complaisance. Peut-on se rappeler les caresses d'une mere, les avis d'un pere, sans cet attendrissement profond, qui nous tient immobile dans la contemplation de ses scènes passées & augustes ?

Quiconque n'a pas connu les douceurs de la maison paternelle, n'a pas reçu tout le développement de sa sensibilité; il n'a pas même appris tout ce qu'il valoit: c'est la tendresse d'une mere qui nous donne la première leçon de bienfaisance & de charité, & qui nous révèle en même temps la vertu, ou le trait de grace particuliere dont nous a gratifié la nature.

C'est le premier mot d'éloge d'un pere qui nous annonce nos forces, & qui nous inspire une confiance heureuse: qui osera s'estimer si son pere ne lui a pas dit dans son enfance, *tu es estimable ?*

Doux liens de la nature, c'est vous qui donnez au cœur de l'homme les plus vives, les plus délicieuses émotions! Quel tableau que celui de l'intérieur d'une famille bien unie! quel échange journalier de plaisirs & de sentimens! toutes les commodités de la vie sont arrangées sous les yeux de l'enfance, par les mains de l'ordre & de la propreté. La subordination des freres ou des sœurs n'est qu'un nouveau gage (1) d'égards & de jouissances renouvelés.

La mere regne avec dignité, mais elle commande par l'amour; elle instruit par la raison; elle fait bondir un jeune cœur d'une joie pure

(1) Allant un jour chez un bon pere de famille, je vis en entrant un enfant de cinq ans dans sa couchette & qui me faisoit signe du doigt de ne pas faire du bruit, me montrant sa petite sœur âgée de deux ans qui dormoit à dix pas de lui. Je n'ai jamais pu oublier le gette de cet enfant.

& vive, en lui confiant une petite administration domestique : l'enfant met sa gloire à prouver qu'il est sensible à l'estime, & qu'il est né pour elle. Le pere quitte la gravité de son emploi pour se prêter aux amusemens de ses plus jeunes enfans; ils le soumettent aux plus petites loix de leurs jeux (1). La mere accourt, récompense son mari d'un baiser, & participe à leurs enjouemens folâtres.

Les enfans, par une douce correspondance, nous communiquent leur joie, tandis que nous cultivons leur raison : tout s'embellit par leur présence, tout s'anime sous leurs pas : leur vivacité distrait nos chagrins. C'est une tâche aimable que de faire éclore la pensée dans un jeune cerveau, de développer ses idées naissantes, de répandre des instructions toutes nouvelles dans un cœur plein de la premiere sensibilité, d'insufer l'intelligence, & de planter les vertus générales dans une ame capable un jour des plus sublimes opérations.

Le pere entrevoit avec allégresse dans l'avenir la récompense de ses soins, il fait par sentiment ce qui est pour lui un devoir. La mere voit un homme dans son fils, & semble déjà entendre la raison majestueuse qui parlera par sa bouche; & les enfans, dès leurs premieres années, ne font-ils pas déjà distingués par ces surnoms ou qualités, *ame, bon sens, cœur, discernement, entendement, esprit, jugement* ? La premiere empreinte du caractère est connue & publiée par

(1) Quoi de plus riant dans l'histoire que le trait suivant ! Un ambassadeur entre, & trouve Henri IV qui marchoit à quatre pattes, portant sur son dos son fils, (depuis Louis XIII) ; le monarque lui cria, *étes-vous pere, Monsieur l'ambassadeur ?* oui, Sire ; -- en ce cas, je vais faire encore un tour.

les parens, qui dès-lors craignent ou se réjouissent.

L'être indifférent ne devient-il pas attentif, quand c'est une mere courroucée qui prononce & qui juge son fils, dans les sanglots & dans les larmes ? Tel arrêt m'a fait frémir ; tel autre a inondé ma paupiere des plus douces larmes.

Il faut des récompenses à des devoirs si longs & si scrupuleux ; représentez-vous la mere de Newton ou de tel autre homme célèbre, embrassant dans toute sa renommée le fils qu'elle a nourri de son lait ; & quelle mere même dans les dernières classes de la société, n'a pas une idée confuse de ce que peut devenir son fils, & ne le regarde pas comme un germe intéressant, qui doit se développer dans la société des êtres forts & raisonnables ? Quelle mere enfin n'a pas un certain respect pour cette petite créature masculine, dont les destinées futures sont encore cachées, mais semblent se manifester dans ses mouvemens fiers & gracieux ? Quel pere, de son côté, n'a pas fait un rêve flatteur sur le sort de ses enfans ? Il voit son fils dans les hautes places, il voit sa fille relever l'éclat de ses traits dans une fête brillante ; il aperçoit à ses côtés un époux digne d'elle.

Sauvage misantrope, féroce égoïste, ne détruis rien de cet orgueil paternel, de ces épanchemens où il se complait ; la dérision sur tes lèvres seroit un sacrilege : laisse le cœur d'un pere & celui d'une mere se répandre abondamment ; prête l'oreille à ses discours, & s'ils sont prolongés, respecte ce légitime enthousiasme : si tu es dur & froid dans ces momens, prends garde du moins de le manifester ; & toi, mal-

heureux célibataire, baïsse la tête, humilie-toi, repens-toi, & demande au ciel des jouïssances pareilles.

Et vous, qui que vous soyez, nés sur le trône ou dans une chaumière, si vous n'avez pas pleuré de tendresse ou de joie dans la maison paternelle; je vous plains & je doute que vous puissiez pleurer ailleurs.

Quand la maison paternelle devient vuide... Oh ! je n'ose faire succéder ce tableau à celui que je viens de tracer. Nous n'avons point de mots dans notre langue pour exprimer le triste état d'un pere ou d'une mere, dont les enfans sont morts. Le mot *orbus*, *dénué*, *dépouillé*, appartenoit au latin. Cette omission vient-elle de la pauvreté de notre idiôme, ou de la sécheresse de notre cœur ?

Au lieu de cette image affligeante, j'aime mieux vous représenter un fils qui, dès l'adolescence, parti de la maison paternelle, y revient après dix années d'absence; il a vu le monde, les grands, la cour; il a habité le séjour de l'opulence; peut-être a-t-il fait fortune ? Mais que sont les jouïssances des richesses auprès de ce qu'il sent, en appercevant la demeure de ses parens ? Il s'arrête le cœur oppressé, il craint les premiers embrassemens; son ame pourra-t-elle suffire au torrent de joie qui va l'inonder ? Les années de l'enfance se retracent vivement à son esprit; ces caresses, ces soins dont il sent à présent tout le prix, il va dans un instant en récompenser les auteurs de ses jours; il hâte sa marche, il touche du pied le seuil de cette porte qu'il reconnoît, & qui lui cache encore ce qu'il a de plus cher sur la terre. Il entre, la joie & l'attendrissement lui ôtant l'usage de la voix,

il se précipite dans les bras de sa bonne mere, de son respectable pere ; ses sœurs l'environnent... On baisoit ses lettres, on pleuroit de tendresse en les recevant ; jugez de ce qu'il éprouve, & de ce qu'il fait éprouver ! Vouloir rendre les détails de cette scene touchante, ce seroit l'affoiblir. Qui ne sent pas que ces joies pures, les plus faites pour le cœur de l'homme, sont au-dessus de tout ?

P O E T E S S U I S S E S .

L'ACCOUPEMENT seul de ces deux mots fait rire, n'est-il pas vrai, lecteur ? Je m'y étois attendu.

Quoi de plus beau que les bords du lac Léman, de plus noble & de plus varié que les divers paysages qui ceignent ce beau bassin qui forme le lac ? il sépare deux contrées absolument différentes : la Savoie nous peint les aspérités du Nord, le pays de Vaud les couleurs brillantes du Midi : l'œil enchanté parcourt sans fatigue ces objets opposés, & jouit du contraste : il n'est point de plus beau soleil couchant ; les rayons de l'astre du jour peignent les montagnes de tant de couleurs, qu'il faut être froid pour les voir sans plaisir & sans émotion.

Mais pour qui cette magnifique création étale-t-elle ses beautés ? pour un peuple assez indifférent au grand tableau dont il est environné : vous diriez que devant ce théâtre de grandeur, il est des peintres ou des poètes qui faisoient involontairement la plume ou le pinceau ; vous vous tromperiez : les habitans de ce pays ne connois-

font point l'inspiration poétique; l'enthousiasme ne les a jamais pénétrés de ses flammes; les vers du Journal helvétique, approuvés & quelquefois admirés par le Journaliste, sont les plus mauvais vers qu'on puisse lire; ce n'est point la règle qui enchaîne leur verve, car les poètes Suisses n'ont pas encore daigné étudier les loix ordinaires de la versification: une poésie morte & sans mouvement, une inaptitude à saisir les idées poétiques ou les sentimens passionnés: voilà ce qui les caractérise.

Soit l'indifférence qui naît de l'habitude, soit l'esprit contentieux qui les dirige, ils ne s'émeuvent pas devant les objets les plus frappans; ils ne sentent pas le besoin d'admirer & de peindre: ils ressemblent à l'époux d'une belle femme que tout le monde admire, & qui jouit de ses charmes paisiblement & sans éprouver aucun transport.

Et où sont les poètes? dans les villes qui n'offrent point un aspect imposant. Rien ne m'a plus frappé que le style inanimé des Suisses au milieu des plus grands spectacles de la nature; aucune de ces images pittoresques ne transpire dans leurs écrits, ils sont étrangers à cette profonde impression qui subjugue le moindre auteur qui voyage.

Mais si le Suisse n'est pas né pour la poésie, qui le croiroit? il est né pour la frivolité: il a adopté notre petit luxe, & les modes parisiennes triomphent au pied du Jura; les jeunes Suisses se promènent en été un parasol à la main, & l'hiver ils sont enveloppés dans des fourrures: j'ai cru voir des Espagnols qui voyageoient, & qui sentoient le froid pour la première fois de leur vie.

Tandis que les plus belles campagnes sont ouvertes à l'agilité des jambes, ainsi qu'aux regards avides, qu'aucune barrière n'interrompait la course ardente de la jeunesse, elle s'enferme dans de petites chambres pour y jouer aux cartes : les plus belles soirées de l'été se passent dans cette misérable occupation, & il est incroyable de voir l'affiduité & la vivacité d'intérêt que certains Suisses mettent au jeu ; il y en a qui ne peuvent passer un jour sans toucher des cartes.

Les exercices du corps sont négligés, & parmi ces peuples libres, j'ai vu avec étonnement & avec douleur qu'il n'y avoit presque plus de fêtes publiques : les prix de l'arc & du fusil sont abandonnés au plus petit bourgeois ; & ce qui m'a frappé encore plus, c'est l'éternelle séparation des deux classes de la société : ils se disent égaux, & il n'y a pas le moindre point de contact entre deux hommes de la même naissance, voisins & habitans d'une petite ville de quatre mille âmes : cette séparation qui sembleroit ne devoir appartenir qu'au luxe des grandes villes, annonce une grande décadence dans les sentimens républicains : elle a ôté aux âmes leur énergie, elle a fait regarder la richesse ainsi qu'ailleurs, comme le titre vraiment distinctif ; les jolies filles ne cherchent plus un mariage d'inclination, mais à épouser un homme riche.

Une grande partie de la Suisse a donc perdu son caractère national, & ce qui est le plus déplorable, c'est qu'on outre les manières françoises & les folies parisiennes, en ne croyant que les imiter.

Quelle est donc l'influence de ce Paris qui pervertit un peuple appartenant plus étroitement qu'un autre aux mœurs antiques, ayant des raisons

sons pour les conserver, & qui néanmoins transporte l'opéra comique sur des rochers où il n'y avoit que des ours il y a cent ans ?

Pour moi qui m'attendois à d'autres mœurs, à d'autres usages, à d'autres discours ; les édifices emplumés de la coëffure des femmes, leur bouffante couleur de rose ; leur rouge & leurs lévites se mêlant à la verdure des pins, & aux teintes rougeâtres du lit creusé par les torrens, m'ont aussi singulièrement frappé, que si j'avois rencontré un arlequin près du cratere d'un volcan.

D E D I E U.

Le 1 Janvier 1785.

LORSQUE Newton est respectueux envers la Divinité, qu'il a reconnu sa présence dans tous ces mondes qu'il a comptés & pesés, que, saisi d'admiration pour l'éternel Géometre, il adresse à la fin de son livre un hymne au Créateur, quel homme ne dira point. *J'adore le Dieu que Newton a adoré ?* Quel pontife ! Comme il est instruit ! Comme il commande l'hommage à la foule des esprits inattentifs ou distraits !

Par-tout où il y a un œil pour voir, qu'il voie ; par-tout où il y a un cœur pour sentir, qu'il s'enflamme d'amour ; par-tout où il y a une intelligence pour concevoir, qu'elle adore.

Nous pouvons parler à Dieu par la pensée, ainsi que nous parlons aux hommes par la parole ; prérogative glorieuse, qui prouve que l'homme est plus fait pour le ciel que pour la terre.

O Eternel, que tes œuvres sont grandes ! Par où commencer ta louange ? Quelle langue est faite pour louer l'Auteur des mondes ? Quel tonnerre me prêtera sa voix ? Quel ange me dictera ses pensées ?

Je me perds dans l'*infini* en te contemplant ; je suis englouti dans cette profonde voûte des cieux où tu as semé les soleils. Et dans cette immense création, quel idiôme peut sortir du plus foible murmure, du bégaiement qu'imprime à notre foiblesse ! cet assemblage de merveilles ?

O Eternel ! quand je t'admire, je te loue ; quand je suis ému, je t'adore ; quand je réfléchis, je me prosterne ; quand mon esprit sonde ta grandeur, il s'humilie, il s'anéantit ; ta présence m'opprime ; je sens que je ne suis qu'ignorance, folie & poussière ; & si j'ose croire à ton regard étendu jusques sur moi, c'est que je te juge si grand, que le dernier des atomes vit encore sous tes yeux.

Mon atome te crie : Eleve-moi vers toi ; aux dons que tu m'as faits daigne joindre ce que ta élémence peut m'accorder. Je te sens au-dedans de moi-même ; fais que je te sente encore mieux, car j'ai de la volupté à te sentir ; je t'apperçois, fais que je t'apperçoive d'une manière encore plus éclatante, que je ne te perde point de vue, ô Eternel ! Le plus grand malheur d'un être intelligent & sensible, ne seroit-il pas que tu fusses & qu'il cessât de t'appercevoir.

N'es-tu pas la source de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon ? Source céleste ; j'ai soin de me désaltérer dans tes eaux ! Admiration, curiosité, amour, tous les sentimens qui appartiennent au cœur de l'homme, je les sens pour toi. Le frémissement du plaisir fait dire à mon ame :

Je lui dois cette heureuse sensation, la pensée que je forme & qui me donne quelquefois un mouvement d'orgueil; je me dis aussi-tôt: Je la lui dois: ce que j'ai appris t'appartient; j'aime ce que j'ai appris, parce que je ne puis étudier la nature sans faire un pas de plus vers ta grandeur.

O Eternel, être fort & puissant! lorsque la frayeur saisit mon ame à la première contemplation, que je recule épouventé devant ta majesté terrible, pourquoi l'amour vient-il ensuite humecter ma paupière? Pourquoi la confiance naît-elle dans ce sein pauvre & nu? C'est toi, sans doute, qui par compassion y as mis cette étincelle sacrée; tu ne veux pas que je te méconnoisse; tu daignes parler à la partie intime de mon être; tu es voilé, mais je t'adore sous le voile; ce voile est étendu par pitié pour ma faiblesse; ta grandeur me dévoreroit; tu m'as éloigné de toi pour que je puisse mieux te deviner.

Eh bien! je te sens comme si je te voyois; je brûle d'aller à toi comme si tu n'étois pas profond, terrible & majestueux. Je fais t'admirer au bout du télescope de l'astronome, & dans le creuset du chymiste: ah! permets que j'admire encore. Mon ame t'a senti; ne la prive point de ce plaisir ineffable; ne m'anéantis point, ô Eternel! que j'admire successivement toutes tes œuvres.

Le néant! il n'est plus pour moi, puisque tu m'en as fait sortir, Eternel! je suis ton enfant; ma pensée, toute impuissante, toute misérable qu'elle est, a la force de voler jusqu'à ton trône; là tu reposes; ton essence ne nous est pas cachée, puisque l'univers publie sans cesse que tu existes. Tu contiens en toi-même l'espace & la durée:

& si mon imagination s'effraie en contemplant la profondeur de ton être, c'est qu'elle ne peut concevoir où finissent les mondes que tu as créés, où s'arrêtent ces étoiles pressées qui peuplent le firmament. Quoique tout soit régularité & simplicité, la pensée méditative qui sent briser ses rayons, n'est point capable d'embrasser tes œuvres incompréhensibles.

O! transportez-moi aux confins de cette brillante création; là, j'apercevrai encore un nouveau ciel; là, je suivrai la trace de mon Dieu. Être toujours admirable, toujours ravissant, cette magnifique création est sans doute infinie pour notre entendement; mais elle n'est qu'un point pour toi.

Ce que nous apercevons de cet édifice immense, qui pourra en mesurer les dimensions? qui osera s'élancer dans les espaces célestes pour en déterminer l'ordonnance? Je laisse s'élever mon imagination, je la laisse creuser l'univers, je tombe avec elle, je traverse les mondes, je tombe encore..... je cherche en vain le point central.

Oh, comme les grandes roues de la machine de l'univers épouvantent la pensée! Qui assignera à la comète sa route au travers des mondes? Qui a monté cette grande horloge visible pour les habitans de tous les globes? C'est par elle seule que le temps existe, sans la marche de ces corps célestes, le tems n'auroit point eu de mesure. Tous ces astres épars, subordonnés les uns aux autres font fuir l'image du cahos: tout est ordre & harmonie, parce que tout est nombre, poids & mesure.

Quel vuide immense! Que d'espaces perdus! Non, ils sont peuplés de corps célestes que notre

œil n'apperçoit point : tout cet espace est le champ illimité où tournoient des millions de comètes gouvernées par des soleils qui emportent chacun à sa manière un vaste système planétaire.

Que la terre est chétive ! ... Que dis-je ? Non : la créature de Dieu y réside ; elle admire , elle se prosterne ; ce globe est couvert d'observateurs affidus de ces imposantes merveilles , la terre ne fera point chétive tant qu'elle portera un seul adorateur dont le cœur s'enflammera d'amour à la vue de ces pompeux miracles. La science astronomique , en aggrandissant notre imagination , n'est point faite pour humilier notre entendement , l'adorateur apperçoit l'ordre immuable ; il ne craindra point que la terre soit embrasée ou pulvérisée (1). Dieu maintient l'harmonie du système , tout est sagement ordonné ; les prophéties désastreuses sont pour l'imbécille vulgaire.

Homme aveugle , tu ne fais pas voir dans les

(1) La conservation des globes est tout autrement importante que celle de ces créatures qui propagent leur espèce. Ces globes célestes ont une durée proportionnelle à leur grandeur ; ils ont tous la pesanteur , la position , la direction , la marche précise , la vitesse nécessaire pour que jamais ils ne se rencontrent , malgré la tendance qu'ils ont à se rapprocher continuellement les uns des autres.

Nous embrassons les desseins de la Providence dans les corps que notre vue pénètre ; mais pour ces grands corps de l'univers , que de siècles s'écouleront avant que nous connoissions pleinement la série des loix générales !

Le sublime *Lambert* a tenté de découvrir le plan de l'univers , & les moyens dont l'éternel Architecte s'est servi dans l'exécution de ce magnifique ouvrage. Selon lui , la loi de gravité est étendue par-tout où il y a de la matière. Il subordonne chaque système planétaire à un centre , & plusieurs systèmes rassemblés ont un centre commun ; les assemblages de ces assemblages ont aussi le leur : enfin , il y a un centre universel pour le monde entier , & autour duquel tout tourne. *Lambert* soupçonne que la pâle lucur dans *Orion* pourroit être le centre de notre système. Cette sublime théorie a quelque chose de lamineux qui saisit l'âme & qui plaît à la réflexion.

révolutions qui t'épouvantent, la sage providence du Pere des êtres.

L'ouragan rend la terre plus féconde ; l'éruption du volcan se change en fels végétatifs ; & quand une multitude de créatures sont tout à coup retranchées de dessus la terre, où tombent-elles ? Dans le sein de Dieu.

Oui, tous les globes que le télescope découvre sont habités. Ne sont-ils pas inondés de la lumière des soleils que mon Dieu a formés ? A-t-il allumé ces soleils pour qu'ils éclairassent des globes vuides ? Où il y a un soleil, il y a un œil pour voir, une imagination pour contempler, un cœur pour adorer.

Autour de nous la matiere est pour ainsi dire vivante ; des insectes invisibles sont dans le sable & le limon : une feuille d'arbre renferme deux républiques antipodes ; les fleurs, les fruits contiennent un peuple atome qui vit sur cet univers ; la pierre, les corps les plus durs sont peuplés d'animacules ; une goutte d'eau offrira des poissons, & ces globes étincelans qui roulent dans les cieus seroient des globes morts ? Non : tous ces globes sont animés ; l'univers jusqu'à ses derniers confins est doué d'un mouvement régulier, ordonnateur & conservateur.

Elance-toi, mon imagination ! dis-moi où est le centre des centres, source de la sublime géométrie, d'où partent tous les mouvemens toutes les loix mécaniques qui régissent despotiquement l'univers ; où est ce point central qui oblige tous les globes, tous les soleils, toutes les voies lactées, tous les mondes des mondes à se mouvoir autour de lui. Qu'est-il, si ce n'est le trône de la nature, le marche-Pied de la Divinité ? De là émanent les arrêts éternels d'ordre & d'har-

monie qui sont envoyés dans l'enceinte de la création.

Lambert (1) apperçut le premier ce poids terrible & nécessaire, cette masse effrayante qui forme le centre de cet assemblage d'astres innombrables de toutes grandeurs, qui leur imprime la force centrifuge, qui détermine les corps opaques à tourner autour des centres lumineux, & les corps lumineux autour des centres opaques... Eh bien, cette masse gigantesque qui ordonne la gravitation universelle, est le poids de la grande horloge du firmament; & ses ressorts invisibles sont l'ouvrage de mon Dieu.

Tous les hommes, tous les siècles l'ont aperçu ce Fabricateur de tant de miracles; l'idolâtre l'a poursuivi dans des figures inanimées, dans des emblèmes: l'idolâtre a erré stupidement, mais il n'a pas manqué à son cœur; il a mieux aimé métamorphoser des créatures en divinités, que d'être infidèle à la voix qui lui crioit: *Il est un pouvoir au-dessus de toi.*

Grand Dieu, dévoile-toi à ceux qui ne te connoissent pas encore! Tu es plus que l'auteur des mondes; tu es la source éternelle de vérité: notre être susceptible de perfectibilité, est né pour la perfection dont nous avons l'heureuse & grande idée; cette tendance perpétuelle vers toi, tu en as mis le germe dans notre sein.

Purifie mes lèvres, afin que ma voix se fasse entendre dignement aux hommes. Ils exigent de

(1) Voyez son système du monde. C'est le plus magnifique de tous, c'est encore le plus probable: le nom de *Lambert* doit figurer désormais à côté de celui de *Newton*. *Lambert* naquit en Alsace en 1728, & mourut à Berlin en 1777. Ses ouvrages pleins de la plus profonde érudition astronomique & géométrique, sont presque entièrement ignorés en France.

cette vie ce que l'éternité seule peut leur donner ; ils poursuivent un bonheur sans mélange parmi des objets terrestres ; mais le bonheur ne jaillit que d'une source élevée & loin des bornes de ce monde ; l'âme qui s'éloigne de toi, qui ne fait point se recueillir au milieu des merveilles qui l'environnent , ne rencontrera point l'extase qui déjà la béatifie sur cette terre , & qui l'attend dans toute sa plénitude quand le rideau sera tiré.

Tout ce qui est beau ici-bas, n'est qu'un rayon de la splendeur éternelle qui t'environne , ô grand Dieu ! Nous nous perdons d'admiration pour le bord resplendissant de ton vêtement , & nous ne levons pas les yeux pour contempler celui qui doit rassasier d'amour toutes ses créatures. Armées d'innombrables esprits , oui, vous existez entre moi & le Très-Haut ; vous peuplez ces sphères brillantes dont j'interrogerai un jour les mystérieuses beautés.

Tu es voilé , grand Dieu ! Non. N'es-tu pas proche de mon âme ? Quand la pitié me fait pleurer , quand j'éprouve une émotion profonde au récit d'une action généreuse , c'est alors que je te sens au-dedans de moi-même. Le gracieux visage de l'innocence, le regard du juge qui prononce un arrêt d'équité , réfléchissent ton image ; là où retentit la voix de l'orateur qui parle en ton nom , là où sourit l'alégresse , où pleure la miséricorde , là où la charité console , là tu es , ô Bonté inexprimable !

Ainsi l'idée de ta bonté est inséparable de l'idée de ta grandeur ; mon existence est un présent & un premier bienfait dont je te rends grâces : tu es l'être bon , parce que tu es la puissance & l'intelligence réunies ; tu as daigné gra-

ver sur le front de l'homme quelques traits de sa céleste origine, tu es admirable dans l'ordre des mondes, mais tu es adorable dans le regard expressif de l'homme bon, de l'homme charitable, qui rompt le pain qui lui reste dans la main de son frere.

Oui, j'aime à t'adorer, Auteur de mon être, j'aime à te rendre mes hommages. Comme l'univers s'embellit pour celui que tu éclaires ! Quand je planerois au-dessus des soleils, serois-je plus près de toi que lorsque j'écoute la voix de ma conscience ? Ne m'avertis-tu pas par les remords ? Ne me parles-tu pas par le concert général de la nature ? Ta main a répandu dans l'infiniment grand & dans l'infiniment petit l'harmonie, la grace & la beauté. Qui nieroit ta providence, nieroit l'évidence.

Habitans du monde, prosternez-vous. Celui qui a fait l'oreille & l'œil voit & entend sans le secours de l'œil & de l'oreille. Platon, Mahomet, Augustin, Swendenborg, sont sublimes & touchans lorsqu'ils parlent de toi. Que leurs livres me sont chers ! ils m'entretiennent de ta présence & de ta grandeur...

Tous les lieux sont sacrés, car tu y habites. Par tout sont des temples où je puis t'adorer. L'amphithéâtre des Alpes, que mon œil embrasse lorsque je trace ces lignes, me dit que toi seul es grand & immense. Plaisir religieux, inexprimable félicité, ravissant anéantissement de ne penser qu'en toi, de ne sentir que par toi ! Les témoignages de ta puissance se manifestent d'une manière plus auguste sur les sommets neigeux qui dominant les aiguilles des temples de l'Europe. Je ne fais quel enthousiasme me dit que j'y suis plus près de toi. La solidité de ces masses, leur caractère sublime rapprochent de moi l'épo-

que solennelle où tu formas le monde. L'immen-
sité des cieux me fait appercevoir le néant de no-
tre planete. Ici l'esprit éprouve une transforma-
tion qui étend & multiplie toutes ses facultés.
Je me crois le contemporain de tous les siècles écoulés,
& il me semble voir dans l'accumulation des
ruines, théâtre de tant de changemens, les gé-
nérations humaines qui ont passé sur ces monts
silencieux. Elles ont vu ce soleil, & les débris de
leur passage me disent que tout ce qui nous occupe,
nous enchante, nous étonne ici bas, n'est rien auprès
de la vie qui nous attend au-dessus des hauteurs de
ce globe.

Affis sur les montagnes secondaires, l'aspect
des montagnes primordiales m'offre un plan ré-
gulier : mon œil croit y découvrir les premiers
dessins de la nature ; elle me ramene à son Au-
teur.

Pourquoi ces momens où je dépose ma foi-
blesse, mes erreurs, la partie débile de mon
être, sont-ils fugitifs ? Pourquoi ne les ai-
je éprouvés qu'à de longs intervalles ? Pourquoi suis-
je réduit à regretter ces instans trop courts, où
je m'éleve au-dessus de la poussiere sur les ailes de
l'amour ?

Hélas ! mes desirs ne sont plus si vifs, ni mes
pensées aussi élevées ; j'ai cessé d'être ce que j'é-
tois ; les soins de la vie m'ont distrait de la con-
templation : le commerce de mes semblables a
rempli mon cœur de sentimens opposés : les pei-
nes même m'ont attaché à cette terre, séjour de
crimes & de larmes. Il me faut le creuset de la
tombe : c'est la mort qui me rendra des ailes pour
revoler à toi dans les plus doux ravissmens.
Fais, grand Dieu ! que je retrouve mes pensées
& mes desirs tels que je les éprouvois lorsque je

s'adorois à la douce clarté des étoiles. Je suis aujourd'hui dans la tristesse, en comparaison de la joie pure qui m'environnoit alors.

Ranime mon ame, afin qu'elle te célèbre incessamment. Tu as donné la terre à l'homme pour séjour, mais il est destiné à t'aimer; voilà sa gloire.

Retire mon ame de l'abyme où les passions l'entraînent. L'espérance renouvelle à mes yeux la face de la terre; tout mal s'efface, tout redevient harmonie, dès que je te contemple.

Quand les anges de lumière descendroient de leurs sphères pour me révéler ce que tu es, que me diroient-ils de plus que ce que me dit mon ame? N'ai-je pas tout énoncé quand je me suis convaincu que tu es par excellence l'Être fort, l'Être bon? Et de quel feu brûlent les séraphins, gardiens de ton trône? Du feu de la charité. Céléste charité! tu feras un jour beaucoup plus épurée dans nos cœurs; mais tu ne feras pas autre que celle que nous éprouvons lorsque nous soulageons notre frere gémissant sous l'œil du Pere commun.

Sublimes, ravissantes espérances; idées d'une perfection future, ne périssent point parmi les hommes!..... *Toujours plus près de Dieu*, qui ne tressaillera de joie? Dieu est tout ce qu'il doit être; son essence est une & nécessaire; mais l'homme, être fini, être dégradé, ne peut atteindre, ne peut reprendre que successivement la plénitude de son existence; le temps doit développer son être doué de sentiment & d'intelligence; il peut le perfectionner: ce soin, ce travail, sont remis à l'homme; il faut qu'il sente sa misère & sa dégradation; il faut qu'il veuille en sortir; il faut qu'il se dégage de ses erreurs & de

ses misérables passions; il faut qu'il revienne à la dignité de son origine. C'est alors qu'il entrera dans des mondes remplis d'ordre, d'harmonie & de beauté.

Nos corps d'argille sont périssables; nos ames, émanation céleste, sont faites pour l'immortalité. Toutes les ames humaines sont précieuses aux yeux de l'Eternel; il n'en laissera pas tomber une seule dans l'horrible nuit du désespoir.

Pere miséricordieux ! mon ame t'a senti, ma raison t'a adopté, mon cœur t'a aimé, mon argille s'est prosternée, tout mon être t'a adoré; il n'est plus de douleurs, il n'est plus de calamités; la mort est un mot vuide de sens; je suis à toi, ô Eternel ! ma pensée t'appartient, elle vivra.

Parlerai-je de celui qui te méconnoît ? L'athée est une brute, ce n'est plus mon semblable; ce n'est plus ton enfant de prédilection; sous une forme extérieurement humaine, il a le cerveau stupide du quadrupede; il est sans yeux, sans cœur, sans entrailles; il est châtié par là même qu'il ne te sent pas. Son système est folie; la langue raisonnable ne doit plus communiquer avec la langue téméraire, extravagante; il rétrograde vers le néant; il est mort aux douces larmes du sentiment; il sera sans appui, sans consolation; il n'aimera point l'objet le plus fait pour être aimé. Le malheureux ! a-t-il jamais connu l'amour ?

Le cœur qui n'aima point fut le premier athée.

L'éternité ne m'effraie plus : j'y serai avec mon Dieu; j'ai le courage d'être immortel. L'athée est l'homme qui, n'ayant aucun goût de l'éternité,

borné au temps présent, oseroit dire à un roi puissant & méchant : *Vous n'avez point de juge dans l'avenir, vous pouvez faucher l'espece humaine, car elle renaît comme l'herbe des champs.* L'athée est encore l'homme qui osera dire à un coupable : *Echappe à la punition, à la poursuite des loix, & n'aies point de remord.*

Ah ! si l'idée de Dieu est nécessaire, c'est surtout pour ceux qui sont au-dessus de leurs semblables. Les rois, dépositaires de la force publique, peuvent, par un faux calcul, par ambition, ou pour une gloire chimérique, égarer cette force sacrée, protectrice des loix, la distraire de son véritable but, & causer les plus grands maux à l'espece humaine. Grand Dieu ! écarte les malheurs dont l'Europe est menacée ; inspire aux potentats l'horreur de la guerre, ce fléau qui réunit tous les autres fléaux ; ne permets pas que des idées fausses germent dans ces têtes couronnées, dont l'amour de l'humanité est le premier devoir.

L'Europe est tranquille ; aucun peuple ne gémit aujourd'hui sous les fers de l'esclavage ; les maux politiques, inévitables pour les grandes sociétés, sont supportables ; les limites des Etats sont circonscrites, & chaque souverain en possède assez, s'il veut s'occuper du bonheur de ceux qui lui obéissent. Le siècle où les arts fraternisent, où toutes les lumières se correspondent, où les plus heureuses découvertes ont agrandi la sphere de nos idées, ne se distinguera-t-il point des autres siècles ? Sera-t-il souillé comme les précédens, par le meurtre, par le carnage, par cette frénésie sanguinaire qui efface dans l'homme tous les traits de bonté & de grandeur primitive, & qui porte au genre humain des

bleffures profondes que le temps ne cicatrife point ?

Une somme de lumieres inconnues à nos ancêtres, deviendra-t-elle inutile à la génération présentée ? Le sang coulera-t-il à grands flots comme dans ces temps de barbarie que nous avons appris à mépriser ? Les sciences ouvrent chaque jour une nouvelle carrière à l'exercice des facultés de l'homme : en suivant cette noble route, il agrandit réellement son existence, il adoucit ses mœurs, il se distingue par de généreuses conquêtes : les arts marchent à grands pas vers leur perfection ; l'agriculture, la mécanique, la chimie s'empressent à nous créer des ressources merveilleuses ; d'autres arts plus doux, montés sur nos théâtres, vont réveiller la pitié endormie dans nos cœurs ; tous tendent à la félicité ou à la grandeur de l'homme. Au milieu de ces arts nouveaux & consolateurs, aurons-nous la férocité de ces siècles barbares que notre raison flétrit ? Renonçons donc à nos lumieres, à ces arts qui font pleurer, ou respectons le sang des hommes ; ne le versons pas du moins pour des vues chimériques, pour des avantages imaginaires. Voulons-nous arriver à la postérité, chargés de ces mêmes traits qui font horreur dans l'histoire ? Eh ! n'est-il pas temps d'offrir à l'œil de l'Être suprême une terre non ensanglantée, & de mériter ses bénédictions par le tableau touchant de l'Europe réunie en une seule & même famille ?

Grand Dieu, éclaire les rois ! Tu as déjà touché le cœur du jeune monarque qui gouverne la France ; il fait tout pour étouffer l'étincelle d'un incendie dont il seroit impossible à la plus grande sagacité d'apercevoir le terme. De jour en jour

ce prince, par une administration généreuse, se rend plus cher à une nation qui fait aimer; elle applaudit à l'humanité de son roi qui cherche le bien dans la sincérité de son cœur, & qui fait préférer les vertus simples, agissantes & sans faite, à ces vertus orgueilleuses qui ont trompé tant de souverains. Louis XVI, fondateur de treize républiques, veut maintenir la paix de l'Europe; il veut que son regne, devenu celui des arts & des sciences utiles, soit heureux pour tous les hommes chez qui son nom est connu. O toi, qui tiens le cœur des rois dans ta main, favorise les desseins de ce monarque qui, s'il continue ainsi qu'il a commencé, sera nommé parmi les bons rois! Que son regne reçoive une empreinte auguste qui le distingue des autres regnes! Que la gloire immortelle lui en soit réservée, afin que son nom soit cité avec attendrissement lorsqu'il ne sera plus! Maître suprême des destinées, qui nous a éprouvés sous la verge terrible de tant de rois livrés à des passions personnelles, fais que le sceptre de Louis XVI soit toujours envisagé d'un œil de respect, d'amour & de confiance!

Etre éternel! je t'adresse ici mes vœux pour la prospérité de la France, pour les jours de son roi. Fais qu'il ne renonce jamais à ce tribut d'amour, si doux à offrir, & que la nation la plus sensible paie avec usure. Grand Dieu! daigne aussi accorder au reste de l'Europe la paix dont jouit l'heureux coin de terre où j'écris en silence; & puissent les souverains qui commandent à ces légions terribles, être environnés sans cesse, dans leur cabinet, de ta sainte & redoutable présence!

GUERRES MODERNES.

LA guerre de nos jours est adoucie ; à côté d'elle sont les arts de la paix, même les jouissances du luxe : le bronze destructeur passe devant les portes du paisible citadin, respecte ses remparts, & va détruire dans la plaine ceux qui sont payés pour combattre. Les maisons du vaincu ne sont plus soumises aux pillages & à la captivité. Quand on a exposé tant de canons, on est dispensé de mettre le feu à l'amorce : la raison calcule, & la ville se rend : après le simulacre d'un siège, elle ne fait que changer de maître ; il entre en dominateur paisible, & le plus souvent on n'apperçoit d'autres différences que des habits bleus ou verts, à la place d'habits rouges & blancs.

La guerre a donc perdu sa férocité antique, son glaive ne tranche plus violemment tous les liens des nations ; la communication n'est pas brisée : on va chez son ennemi, on y voyage avec la plus grande sécurité : le commerçant continue ses affaires avec son correspondant.

Autrefois la guerre étoit comparable à ces horribles tremblemens de terre qui engloutissent les villes ; elle bouleversoit les Etats : aujourd'hui elle n'est qu'un simple ébranlement, qu'une commotion passagere qui n'attaque que quelques portions de terrain, & qui respecte les portions voisines.

Le fusil protege la ville même qui est assiégée ; & par une combinaison nouvelle, le citoyen demeure intact au milieu d'une ville dont on foudroie les remparts.

CHOIX

CHOIX DES HOMMES.

CEUX qui gouvernent étant dans l'impossibilité de faire tout par eux-mêmes, doivent se distinguer par le choix des hommes. Cet art seroit moins difficile si l'on consultoit attentivement la voix publique; mais quand on ne veut choisir que parmi des subalternes qui vous assiegent pour vous ravir une portion d'autorité; quand on ne veut pas reconnoître ni deviner l'homme qui dans tel emploi déploiera des talens, les hommes en place, faute de la connoissance des individus, finissent par croire que tous les hommes se ressemblent, & que le choix du hasard équivaut au choix de réflexion, faute énorme en politique. Ainsi les États empirèrent.

On aime à reconnoître dans un homme d'État une tempérance mâle & sévère; on aime à distinguer sa vie exemplaire, à la voir s'écarter de l'esprit du siècle. A-t-il besoin d'un extérieur fastueux? sa puissance est dans sa place. Cet extérieur simple tournera même à son avantage; on le jugera incorruptible avant de lui parler, & on n'osera pas même lui offrir ces promesses fastueuses, que le vice en crédit fait à la vertu pour la tromper, & rire ensuite de sa crédulité.

Hommes d'État, faites ligue avec la probité & les lumières, vous en serez plus forts & plus respectés; vous avez assez d'ennemis du bien public à combattre: que ne vous faites-vous de nobles appuis de ces hommes qui font penser leurs concitoyens?

Un ancien disoit: *les plus petites choses croissent.*
Tome IV.

sent par la concorde, les plus grandes se détruisent par la discorde. Cette maxime bien imprimée dans l'ame des hommes en place, les rendroit plus puissans pour le bien qu'ils voudroient opérer ; & comme le bien éprouve les plus grandes difficultés, c'est alors qu'ils auroient besoin de ce pouvoir immortel qui commande aux esprits.

Qu'elle commence donc cette alliance généreuse & si long-temps attendue, avec la partie qui enseigne : si la partie qui gouverne employoit une fois son autorité à animer les sciences, à récompenser les arts & l'industrie, à secourir les hommes, à vouloir sérieusement leur bien-être, sans doute qu'avec un peu de temps, l'on ne connoitroit plus dans le monde que les maux physiquement nécessaires, & que la société perfectionnée offriroit un tableau tout opposé à celui qu'elle présente.

Quel beau moment dans l'histoire, si tout à coup la ligue des hommes puissans & éclairés devenoit utile au monde ; si l'on voyoit tomber les barrières qui arrêtent & repoussent la communication immédiate des idées : si libre, elle pouvoit s'élever & dominer l'Europe, lier les nations en les embrassant, les couvrir de lumieres, les unir par leur rapport mutuel, & montrer enfin au ciel le spectacle auguste de la fraternité des peuples !

Ils y gagneroient tous ; mais ceux qui gouvernent ne sont point encore aussi sages qu'ils sont élevés. Toujours craintifs pour leur petite grandeur, les vastes opérations du génie alarment leur méfiance naturelle, & la chose la plus rare, c'est de voir un homme bienfaisant à proportion de sa puissance.

 J U S T I N I E N .

FUT-IL jamais homme plus déraisonnable ; plus extravagant que Justinien ? Il avoit le projet absurde de faire penser tous les hommes d'une manière uniforme : ce législateur ne connoissoit pas le principe des loix qui doivent avoir égard à la prodigieuse diversité des caractères , & respecter par-tout la liberté humaine , si ces mêmes loix veulent être suivies.

L'entêtement est vicieux. Il faut changer de résolution , dit Marc-Aurele , toutes les fois que des gens habiles te donneront de meilleurs avis.

A Athenes , une loi obligeoit chaque citoyen de dire son avis sur la chose publique ; loi très-sage ; car pourquoi un homme prétendroit-il être plus éclairé que moi , tandis que j'ai le même intérêt que lui ?

L ' H Y V E R .

ON a tant écrit de fadaïses sur les zéphirs , les fleurs , les bocages , les ruisseaux , qu'il me prend fantaisie de parler de l'hyver dans toute sa majesté , des aquilons qui l'accompagnent , de la neige amoncelée que le soleil du printemps rend plus éclatante : aujourd'hui mon beau lac de Neuchâtel mugissant , vient battre ses rives , & détonné à mon oreille : la petite ville qui est sous mes regards , porte sur ses toits surchargés un lourd manteau de neige : la glace est sous mes

pieds, & je sens la vie dans l'air que je respire: Qu'est-ce que la glace qui fait de l'eau un terrain solide? quel est ce nitre répandu avec tant de profusion & qui tombe pour fertiliser les terres? & que la blancheur de cette neige est touchante! elle avive mon imagination: la nature est comme une vierge dont la rougeur n'a pas encore coloré le front. Si cette neige devoit être durable, certes elle m'attristeroit; mais le plus beau des soleils enfante les diamans sous mes pas; ma vue est pénétrante, tout l'atmosphère est léger & diaphane; mon corps tient moins à la terre, je m'élançe avec plus de rapidité. Oh! comme le grand peintre fait varier son tableau; avant de montrer le verd naissant des arbres, la fleur printanière, les rouges bourgeons, il a déployé sous mes regards cette nappé éclatante; & dans l'espace de trente jours, il m'a montré deux uniyers. Qu'elle est riche & savante la palette de ce grand coloriste!

Ce sol désert & dépouillé, cette vaste étendue de neige, ces arbres sans feuilles qui semblent plutôt défigurer la terre que l'embellir, ces ouragans qui achevent de briser leurs branchages fourchus & languissans, ces longs gémissemens de la nature qui errent au milieu de ces troncs noirs ont encore quelque chose de frappant & de sublime, tant cette nature est belle, même au milieu des horreurs qui environnent son tableau: mais encore quelques jours, les arbriffeaux, les bois, les plantes flexibles & vertes vont montrer leurs fleurs aux doux rayons d'un soleil qui va donner aux mêmes objets un tout autre aspect.

G É N É R O S I T É.

S I L E N T I E U S E.

QUAND la Bruyere a trouvé ce terme heureux : que rien ne rafraichit plus le sang que le récit d'une belle action , il a senti vivement ; il a rendu gracieusement une belle & grande pensée ; mais quelle expression inventer pour peindre la jouissance intime de celui qui fait une action généreuse , & qui la fait ? qui fait le bien pour le plaisir de l'ordre , & par le sentiment même de la vertu ? qui a su pleurer avec le malheureux , sans avoir besoin de dire à autrui , *j'ai pleuré ?* ah ! de tels hommes (& il en est) réconcilient avec l'existence , & prouvent que l'homme est l'enfant d'un Dieu bon.

S Y S T È M E S.

P H I L O S O P H I Q U E S.

LA mémoire des pensées de l'homme est moins périssable que la mémoire de ses actions. Les faits qui n'occupent qu'un point de l'espace & du temps , sont des révolutions passageres , peu durables , tandis que les systêmes philosophiques se soutiennent plus long-temps sur l'abyme des âges. Socrate & sa morale sont encore sous nos regards & nous instruisent , & le nom des fondateurs ou des destructeurs des empires , est ignoré. Il sem

ble que l'énigme sublime de la nature, proposée à la sagacité de l'intelligence humaine, soit l'héritage qui nous est transmis depuis le commencement du monde, & que les mots qui se prononcent sur le mécanisme merveilleux de l'univers, aient toujours droit de nous intéresser vivement, malgré la distance des lieux & des temps, & la ruine même des plus brillantes hypothèses.

Les erreurs modernes, substituées aux erreurs anciennes, les doutes, les expériences, les rêves, les chimères; on tient registre de tout, on dirait que toutes ces pensées éparées soient le véritable trésor de l'entendement humain. Il est fier des idées profondes, & même chimériques de ses philosophes; il cherche, il s'agite; s'il tombe, il se relève, il revient sur ses pas; il semble ne désespérer jamais, après la décomposition de tous les phénomènes, de trouver enfin le côté lumineux qui lui révélera ce qu'il veut arracher à la nature constamment interrogée depuis tant de siècles.

Des travaux aussi multipliés ne seront peut-être pas tout à fait perdus; & les forces combinées & réunies de plusieurs sciences qui se prêtent un appui mutuel, découvriront enfin cette vérité qui se cache & qui doit récompenser les efforts de l'homme. Déjà le progrès est sensible; on fait ignorer ce que l'on ignore, & c'est là un très-grand pas dans l'histoire de l'esprit humain.

S'il a avancé beaucoup d'erreurs, disons à sa gloire, qu'il a su refondre ses propres opinions; il est courageux & patient dans ses recherches; il ne s'intimide point de donner un nouvel être à ses connoissances, il cherche si des faits réels il ne s'élèvera point aux causes possibles.

Mais l'homme, petite partie de l'univers, & entraîné par la force de ces mêmes loix qu'il veut soumettre à son calcul, l'homme peut-il se flatter de percer l'obscurité des premières causes? Quels sont ses moyens pour ce grand œuvre? d'abord l'étude attentive des faits, l'examen des phénomènes, le silence imposé à ses conjectures, le travail obstiné pour suivre les plus petites observations; ensuite la faculté active qui combine toutes ces actions, incomplètes sans leur liaison; qui embrasse les propriétés générales des êtres, qui simplifie les phénomènes, qui dévoile le grand rapport qui doit, sans doute, peindre d'un trait lumineux, d'un trait unique & sensible, le grand & vaste aspect de la nature.

Voilà deux efforts contraires, si je ne me trompe, & qui doivent néanmoins se réunir pour déchirer le voile dont les loix primitives sont couvertes. Il faut à la fois la patience qui examine, & le feu rapide de la pensée qui vole sur l'ensemble; la main, l'œil du physicien, & la tête penfante de l'homme de génie; la pratique minutieuse & la théorie sublime; enfin, le compas matériel, & l'abstraction hardie qui embrasse l'universalité.

J U S T I C E.

Nous, hommes foibles & petits, dit Plutarque, en comparaison des forces opprimantes de la nature qui nous écrase, notre durée est une ombre, si nous la comparons à la durée des arbres, des montagnes. Qui nous distingue donc, qui peut nous rapprocher de la divinité? la jus-

rice. Voilà l'attribut le plus précieux de l'homme foible & passager. Il porte ce rayon céleste dans son cœur ; il peut le faire luire pour l'intérêt de ses semblables ; lui seul possède le don de prononcer entre le juste & l'injuste, appanage glorieux qui élève l'homme, & en fait une intelligence.

Séneque nous peint Caton sous des traits qui impriment le respect. Cet homme, dit-il, apprit à l'univers qu'on pouvoit braver le sort pendant le cours d'une vie longue, comme au moment du trépas. L'Etat eut beau changer, il conserva ses mœurs, sa pensée & la même volonté. Couvert de gloire, ou accusé, prêt à expirer dans le sein des victoires, ou pendant la paix, rien n'altéra son caractère : César & Pompée en viennent aux mains, Caton reste inébranlable entre les deux partis. Si César asservit la patrie, la mort l'attend : si Pompée triomphe, il marche à l'exil. Il leur fait entendre à tous deux la voix de la justice.

Cette vertu, malgré la corruption générale, n'est point bannie de la terre ; on la trouve encore.

L A S - C A S A S.

AU milieu des brigands ensanglantés qui désolèrent le Nouveau Monde, qu'on aime à voir le vertueux Las-Cafas, un prêtre, un évêque, citer au tribunal de l'univers ses barbares compatriotes, abdiquer une dignité qu'il n'avoit reçue que pour arrêter l'avarice & la cruauté, & les accuser à la face du Ciel d'avoir fait périr quatre millions d'Indiens !

N'ayant pu défarmer leur féroçité, on vit ce Pontife lancer contre les Espagnols les anathêmes de la religion, seules armes qui restent quelquefois à la vertu. La voix de cet homme courageux fut entendue de la cour de Madrid; elle arrêta une partie des fureurs qui alloient faire du Mexique un désert rempli d'ossements.

C'est une des plus belles ames que l'histoire offre à notre admiration, parce qu'elle fut active, hardie, zélée, & qu'elle ne se borna point à prêcher stérilement.

B O N - J O U R .

BON-JOUR : rien de plus usité que ces deux monosyllabes; mais ils contiennent, selon moi, bien d'heureux souhaits, *in glabo.*

Chaque jour qui nous luit est un nouveau bail qui commence, & par lequel tout ce qui l'a précédé est comme nul, comme rien dans toute l'étendue du mot *rien.*

Songez donc à nous préserver de toute encombre, de tout ennui, de tout mal aujourd'hui, & à le passer avec agrément, avec honneur & profit; perfectionnons aujourd'hui autant que possible, nos facultés corporelles & nos facultés intellectuelles. Faisons aujourd'hui quelques bonnes acquisitions incorruptibles, quelques actes de vertus sociales, qui nous rendent meilleurs pour nous & pour autrui, qui méritent une médaille, une couronne civique. Pour que ce jour soit un bon jour, il faut qu'il soit exempt d'erreurs, de fautes positives & d'omissions.

Tant que son ame à son corps est fourmise;
Un demi-Dieu peut faire une sottise.

J. J. Rousseau.

Exemption de tout mal, abondance de tout bien, est renfermé mentalement dans ces deux syllabes, *bon-jour*.

B I E N F A I S A N C E .

UN médecin de Londres, né humain, ordonnoit à ses pratiques des actes de bienfaisance, comme cordial, comme lénitif, curatif, préservatif, soporatif, carminatif.

Usez de cette recette, riches du siècle, vous vous en trouverez mieux. Une dragme de bien rend supportable un quintal de misère.

M O T D E S O L O N .

LORSQUE les loix sont appropriées, & s'ajustent au génie & au caractère des nations, elles se soutiennent par elles-mêmes, & se fondent avec la constitution de l'Etat, lui donnent de la force & de la vigueur, Il est donc nécessaire de conduire un peuple par ses mœurs, & la première étude des administrateurs, est de les bien connoître. C'est un nouvel empire que l'on obtient, & qui fait plus que le pouvoir non raisonné & inattentif à cette ingénieuse prudence.

Les loix de Sparte, toutes dures, toutes auf-

teres qu'elles étoient, se maintinrent pendant plus de sept cents ans, parce qu'elles s'accordoient avec le tempérament des Spartiates.

Il n'y a donc point en politique de mot supérieur à celui de Solon, ce législateur d'Athènes, qui disoit avoir donné aux Athéniens, non de bonnes loix, mais les meilleures qu'il étoient capables de recevoir.

Tel peuple a souffert, il est vrai, tour à tour des formes diverses de gouvernemens; mais suivez-le, son génie perce à travers ces mutations; chaque peuple a son caractère comme chaque homme. Ce caractère général est formé de toutes les ressemblances que la nature & l'habitude ont mises entre les habitans d'un même pays.

Qui ne voit au premier coup-d'œil, que la constitution Républicaine est absolument opposée au caractère national des François? Trop vifs, trop peu réfléchis, trop impatiens, jamais ils n'auront entr'eux cet accord & cette sage méditation qui caractérisent les corps Républicains: il leur faut un Monarque, parce qu'ils sont guerriers & plaisans: le despotisme ne s'établirait pas plus parmi eux que la république. Une Monarchie limitée, tel est le gouvernement fait pour ce peuple; & plus le Monarque voilera son autorité sous des formes juridiques, douces & polies, plus il obtiendra de pouvoir.

Il faut préparer & proportionner les changemens politiques, à ce que les mœurs & les circonstances rendent possibles. Frapper un coup subit dans l'administration, vouloir agir sur tous les sujets d'une manière immédiate, sans consulter la distance, sans voir que les rayons de l'autorité divergent trop ou se croisent, c'est manquer l'occasion de faire le bien. Tout se touche dans l'or-

dre politique ; il faut donc employer des corps intermédiaires qui associent les sujets au souverain ; il faut consulter les membres plus rapprochés du peuple , qui connoissent mieux ses besoins , ses intérêts & ses préjugés ; il faut agir d'une manière indirecte.

S'imaginer qu'un édit est exécuté , parce qu'il est publié , c'est méconnoître absolument l'esprit de l'homme.

Des plans trop vastes ont aussi peu de succès. C'est en les divisant qu'on se rapprochera du but qu'on se propose ; rien ne nuit plus à l'autorité que cette multitude d'édits qui se croisent dans leur exécution , & qui par là même n'ont qu'un effet momentané ; la précipitation n'est point sage. Les hommes ne renoncent pas tout à coup à leurs habitudes ni à leurs préjugés.

L'amour pour le bien public peut égarer un Souverain ; il doit être étranger à tous les traits de la pédanterie. S'il est obligé de revenir sur ses pas , rien de plus dangereux que de montrer aux nations un législateur qui s'est trompé : il doit attendre d'avance les réclamations & juger de leur effet. Souvent des hommes ne proposent un bien passager & l'extirpation d'un abus , & que pour s'appliquer des émolumens personnels ; ainsi les changemens politiques demandent la plus grande dextérité. C'est le temps qui seul opère ces changemens désirables.

I M P O T.

LE tribut, c'est-à-dire, l'impôt est nécessaire : c'est payer à soi-même, à sa sûreté, ses jouis-

sances ; mais le tribut est vicieux quand il porte immédiatement sur la classe la plus foible. On a cru voir que la taxe sur la consommation particulière , étoit ce qui donnoit à tous les tributs une proportion plus égale : qui le croiroit au premier coup-d'œil ?

Que le tribut soit imposé , il le faut ; mais que le législateur l'allège en même temps , c'est-à-dire , qu'il augmente la liberté civile , qu'il éloigne certaines entraves , qu'il laisse un vaste champ à l'industrie ; car d'un côté demander de l'argent , & de l'autre gêner le commerce , c'est une contradiction manifeste.

Tout se lie , tout s'enchaîne ; la manutention des finances est devenue une opération légère , qui ôte aux rouages de la machine leur terrible frottement , parce que l'agriculture est plus perfectionnée.

Voyez l'histoire des siècles passés : nos richesses sociales étoient bien moins considérables qu'elles ne le sont aujourd'hui. Qui a donné une nouvelle consistance à l'Europe ? Un corps d'hommes penseurs & dispersés ; les sciences & les arts , autrefois détachés pour ainsi dire du corps politique , sont aujourd'hui intimement unis à la félicité publique ; la force de l'homme est réellement augmentée , sa puissance est devenue presque égale à ses besoins : l'Europe n'est plus une société barbare , l'industrie a donné à tous les objets une face nouvelle , on a reconnu que l'augmentation des productions annuelles étoit le fondement de toute l'économie politique ; ce qui excède les besoins intérieurs de l'État doit être exporté ; mais il faut que le prix intérieur soit moindre que celui des étrangers ; voilà tout le secret.

P R O S O P O P É E .

SI la voix toute-puissante qui appelle tous les êtres de la nuit du néant, en créant l'ame d'un Monarque, lui dévoiloit en même temps les dangers qui l'attendent ; si elle daignoit lui dire :
 » ô toi, qui vas mouvoir un corps mortel, je
 » te laisse maîtresse de tes destins ; veux-tu cein-
 » dre le bandeau des Rois, ou traîner le soc de
 » la charrue ? Examine & prononce «. Je crois entendre cette ame éclairée répondre au créateur :
 » ô Dieu ! éloigne de moi ce triste diadème. Qui,
 » moi ! soutenir, entre mes foibles mains, l'im-
 » mense fardeau de la royauté ; pourvoir à la
 » sûreté, à la subsistance, aux besoins politi-
 » ques d'un peuple nombreux ; être l'administra-
 » teur de la justice, le maître des opinions, l'ar-
 » bitre des mœurs, ne pouvoir rien faire d'indif-
 » férent ? Accorde-moi donc, ô Dieu, un double
 » degré d'intelligence : préserve-moi de cette
 » ivresse qui ne surprend que trop dans un état
 » d'élévation ; sauve-moi de mon propre cœur,
 » ou plutôt, permets à un atôme, pénétré du
 » sentiment de sa foiblesse, de vivre caché dans
 » la foule, afin que je ne sois un jour coupable
 » devant ton trône, que des devoirs d'un homme,
 » & non de ceux d'un Roi «.

Mais nous naissons sans choisir notre fort, & l'Être éternel nous impose à son gré les devoirs du poste où il plaît à sa providence de nous placer. Tristes & malheureuses victimes du bonheur des Etats, vous qui êtes liées à leurs révolutions ; princes de la terre, si quelqu'un a le droit de pré-

tendre aux éloges des hommes, c'est vous sans doute. Tous les cris de notre amour & de notre reconnoissance, peuvent-ils vous payer des loias continuels attachés à l'empire ?

FAUSSE ÉRUDITION.

ON écrit de nos jours bien de choses savantes & inutiles ; mais on en faisoit de même du temps de Sénèque. Il nous apprend qu'un certain Didyme, qui avoit écrit plus de quatre cents volumes, examinoit longuement quelle avoit été la patrie d'Homere ; quelle fut la véritable mere d'Enée ; si Anacréon avoit été plus libertin qu'ivrogne ; si Sapho avoit été fille publique, &c. On traite de pareilles fadaïses encore de nos jours : on cherche combien il y a eu de siècles entre Orphée & Homere. On a beau n'avoir aucun monument historique de ces temps-là, on écrit toujours, & l'on dispute ensuite sur des syllabes ; & le compilateur de cent commentateurs poudreux, fier du nom d'érudit, entre à l'académie des Inscriptions, ne parle plus que de ce qui s'est passé il y a trois mille ans, dédaigne la salle d'à côté, & regarde en pitié tout ouvrage qui n'est point grec.

V I E.

QU'EST-GE que la vie ? est-ce de respirer l'air, de prendre des alimens, de recommencer les mêmes fonctions pendant quinze ou vingt lustres ? Non ; cette vie animale n'est qu'une végétation. La vie est d'avoir le sentiment des plaisirs de l'imagination ; la vie est une jouissance vive & profonde de l'ame, lorsqu'elle se jette au milieu des arts, qui lient le cœur de l'humanité à toute la nature ; la vie est la pensée qui attache un homme à lui-même & à tout ce qui l'enviroine ; la vie est de connoître l'amour & l'amitié, de sentir les idées de compassion, de bienfaisance, de charité ; la vie est d'être doué d'un sentiment actif & vigoureux : il faut de l'amour pour le bien général, & de l'enthousiasme pour les grandes choses ; il faut une méditation attachante & continuelle : il faut des entreprises, des plans vastes, des journées remplies : alors disparoît le monotone de la vie qui apporte l'ennui & la stupeur : alors toutes les puissances de l'homme, éveillé par de fortes espérances, le font tenir à l'univers par tous les points : l'homme existe en effet, & l'empreinte de la vie durera après lui



TABLEAU

TABLEAU EN RELIEF

DE LA SUISSE.

LES cartes géographiques nous montrent sur le papier la situation respective des divers pays, le peintre nous met sous les yeux un paysage étendu, & nous fait deviner les objets éloignés que son pinceau n'a pu rendre; mais dans ces arts, ce n'est que par l'imagination que l'on aperçoit les inégalités du sol, c'est un tableau en relief qui rend, & qui imite parfaitement la nature.

Je l'ai vu ce monument de courage, d'industrie & de patience, monument d'ailleurs absolument unique dans son genre. Il existe à Lucerne. Un brave officier Suisse, retiré du service, ayant fait en petit la représentation de son domaine, a conçu & exécuté lui-même celle de son canton, & d'une partie considérable de la Suisse; dans la proportion d'une ligne par quatorze toises; l'échelle géométrique est d'une exactitude surprenante; vous tournez autour de ces masses, vous reconnoissez le travail des eaux, vous voyez le lac suspendu, un rocher arrête sa chute, & votre imagination voit ce lac percer sa digue, & tomber le long du colosse, pour accroître la grandeur des lacs de la plaine.

Le chasseur reconnoît sa cabane, le voyageur le sentier; rien n'est oublié: les rochers démantelés, les roches, les glaciers, les pics, tout est sous vos regards; vous êtes trois heures à voyager sur une table de vingt-deux pieds

de longueur : vous embrassez l'épine dorsale du globe.

Le système qui attribue à la succession graduelle des eaux la forme des montagnes, reçoit ici toute son évidence ; la chute des torrens est empreinte, les angles correspondent, la nudité des rochers laisse voir les sillons horizontaux que les eaux y ont tracés on croit lire l'histoire des anciennes révolutions du globe ; l'élément liquide a délayé pour ainsi dire, ce qui environnoit le front des montagnes, & les a laissées avec leur pointe fourcilleuse & nue : l'œil suit les ondulations de l'océan, lorsqu'il rouloit irrité & furieux.

Les changemens à venir du globe pourront être rapprochés de ce monument ; s'il arrive quelques bouleversemens, on les comparera avec ce tableau en relief : si l'on en eût fait un pareil, il y a trois mille ans, nous pourrions aujourd'hui apprécier les révolutions du globe avec moins d'incertitude.

Je les ai donc vus dans leur grandeur proportionnelle, ces anciens monumens du monde ; je n'ai point gravi comme le physicien hardi ; & que de graces j'ai à rendre à l'auteur ! j'ai vu ces grands spectacles par l'œil de l'imagination ; j'ai visité la crête des rochers les plus élevés ; j'ai visité le sommet des plus hautes montagnes sans les avoir escadées. J'ai apperçu les précipices, les failles affreuses, les excavations des eaux, & j'ai joui d'un grand spectacle, sans crainte & sans terreur ; les anfractuosités pittoresques de ces monts, leur sommet déchiré, l'envahissement des glaces, les élévations, les enfoncemens, tout fait tableau ; l'imagination, en contemplant ces rochers pyramidaux, s'enfonce peu à peu dans la région éternelle des glaces. L'illusion est com-

plète ; il ne faut que se rappetisser & agrandir les objets environnans, alors on se trouve plongé au milieu de cette étonnante décoration, & l'on sent qu'un silence universel doit couvrir ces lieux.

Comme tout est proportionné d'une manière exacte ! On se représente la table sur laquelle ce monument est posé comme la terre elle-même ; ces masses, en apparence informes, ont entr'elles de l'harmonie ; ces rochers sourcilieux ont des rapports ; cette nature scabreuse & gigantesque laisse appercevoir un plan ; on reconnoît ses desseins hardis ; ses formes majestueuses ; enfin ces précipices dont l'idée seule fait pâler d'effroi, on les a sous les yeux. On touche ces montagnes inaccessibles aux hommes, & l'on est à sa propre hauteur dans le séjour des chamois.

L'œil fait une incursion dans ces vallées ; il plonge, il remonte, il tourne autour des grandes chaînes des montagnes ; il s'élance dans les gorges où les chasseurs poursuivent leur proie. Les affaissemens, les bouleversemens, les lacs tombés du sommet des monts dans les plaines, rien n'a pu détruire le plan primitif ; & ce n'est pas un médiocre plaisir que de se trouver avec ses cinq pieds, dominateur de ces monumens qui ont deux millé toises d'élévation.

Je me disois, en touchant sans peine & sans efforts les sommets des Alpes, y avoit-il là un cratere, un soupirail par où le feu central s'exhaloit ? les volcans ont-ils fait bouillonner ces terres ? ces granites immenses, quelle est leur origine ? C'est ici que je voudrois vérifier la grande année de la précession des équinoxes. Ces monts ont vu la révolution que fait chacun des pôles de la terre autour d'un point fixe.

Les détails de cet ouvrage sont prodigieux ; les proportions justes , les formes vraies , un paysan y reconnoît son habitation , un berger son hameau , le voyageur le torrent où la fontaine où il s'est défatéré.

L'auteur a parcouru ces montagnes en grand peintre , & quelle vigueur n'a-t-il pas fallu dans le jarrét & dans la tête pour achever cette rare composition ? Ce tableau unique m'a fait appercevoir une portion de la physionomie du globe. Il porte je ne fais quelle empreinte d'ordre , tellement que le bord de la table me sembloit le chaos. Le système qui place les mers au dessus des monts , me sembloit ci-devant un système contestable ; & la configuration des montagnes m'a dit au premier coup-d'œil , *ici un fluide a coulé.*

Hélas ! encore quelques milliers d'années , & ces montagnes auront changé de forme , le poids horrible des glaces travaille à leur ruine ; les torrens & les rivières minent leurs fondemens : la nature fend ces colosses & détruit leur saillie , ainsi qu'elle change une petite bute à l'aide d'un ruisseau.

Après avoir embrassé le physique , vous pouvez embrasser pour ainsi dire le moral & le politique : vous voyez l'endroit où fut jurée l'union helvétique , le lieu où Guillaume Telle repoussa du pied le bateau qui portoit son tyran : plus loin l'endroit où il perça le cœur de l'ennemi de la liberté : on arrête ses regards sur le bord du lac où les trois Cantons s'allierent , non en écrivant un traité , car ils ne savoient pas écrire ; mais en se touchant dans la main : les articles de l'alliance sont encore sacrés , tandis que tant d'autres traités ont été rompus

Ces grandes excavations contrastent avec ces sommets innombrables qui s'enchaînent, qui se supportent les uns les autres : l'œil découvre que le despotisme ne pourra jamais déployer son insolence dans ces régions hautaines ; car en s'élevant de quelques toises, l'opprimé foulera la tête de l'oppresser ; les montagnards sont nés pour être libres, & l'on n'y soupçonne pas seulement qu'il puisse exister des hommes nés avec la prérogative de commander impérieusement aux autres.

Ici l'on voit encore que les circonstances physiques ont décidé de l'étendue de chaque corps politique : si la forme la plus convenable à la constitution d'un pays est subordonnée à la mesure de ses bornes ; ces parties de montagnes suspendues dans les airs, semblent être le refuge des démocraties : ici le bonheur n'est pas acheté aux dépens des autres ; dans ces vallées de glace, le bétail n'a à craindre que la chute des rochers ; mais quand j'apperçois de petites chaumières au pied de ces monts sourcilleux, je vois que ces vallées ne peuvent échapper au malheur d'être un jour ensevelies sous les ruines de ces rocs immenses coupés à pics.

Ces sommités n'effraient plus quand on les voit en peinture ; ces vallons tortueux, ces précipices qui semblent s'enfoncer jusqu'au centre du globe, ces crevasses de l'ancien monde, ne font plus que réjouir l'œil du poète observateur : il jouit d'un grand spectacle ; il lui est impossible de ne pas admirer ; l'oreille du poète entend, pour ainsi dire, la chute du lac qui n'a pour digue qu'un rocher ; les fentes perpendiculaires, les cavités intérieures annoncent que des lacs plus élevés ont fondu avec fracas, & ont dépouillé

ces masses solides de leur terre végétale.

L'auteur avec un châssis, figure heureusement le lever & le coucher du soleil; vous voyez la projection des ombres des montagnes.

La sculpture l'emporte ici de beaucoup sur le pinceau : au lieu d'une surface plane, vous touchez réellement un Alpe; vous en voyez les dimensions, vous en suivez les contours; votre imagination descend & parcourt ces majestueuses sinuosités: j'ai été trois heures recueilli dans le silence de l'observation; j'admirais ces inégalités, il me sembla qu'un microscope étoit appliqué sur mon œil; je vis grossir tous les objets, je me crus un moment élevé dans la région des airs, & planant à mon aise sur les grands momens de la nature.

Il faudroit faire le voyage de Lucerne, uniquement pour contempler ce curieux monument: il seroit fâcheux qu'il restât non exposé aux regards d'une ville capitale; il mérite les regards du naturaliste, du politique & du poète, & je ne serai certainement pas le seul qui paiera à son auteur (M. *Pfyffer*, lieutenant-général des armées du Roi,) le tribut d'éloges que mérite un ouvrage, où plusieurs sortes de talens sont réunis à la patience la plus attentive, & au courage le plus rare; car la mesure de toutes ces hauteurs a été prise sur les lieux.

La grande nature paroît romanesque à ceux qui vivent dans les petites sociétés: ils sont toujours prêts à fronder l'enthousiasme; & comme ils n'ont qu'un petit horizon d'idées, ils ne veulent point que les idées s'élèvent devant les grands objets. Il ne m'étoit pas donné de voir ce grand tableau en physicien, en naturaliste: mais je l'ai vu en poète, & peut-être en politique. Je comparois

ces immenses retraites de la vie pastorale, & de la liberté, au tumulte bruyant & à l'agitation tracassière des Cités. Je n'ai pas cru pour cela, que tous les pères fussent heureux au milieu des vallées solitaires; mais j'applaudissois à leur vie uniforme & paisible. Je faisois contraster dans mon imagination le spectacle des Alpes, & celui de l'opéra; ces forêts suspendues; ces cascades qui descendent des hauteurs voisines, avec les promenades où le marbré respire; & la grandeur des objets, leur immensité, me rappelloit aux petits édifices que la main de l'homme élève avec tant de peines, & qu'il admire ensuite.

J'ai donc reçu un plaisir très-vif, sans avoir couru le péril de rouler dans les abîmes. J'ai tout vu par l'œil de l'imagination; & en touchant les revers d'un Alpe, je me disois, là est un canton ignoré des maîtres de la terre, de ces hommes qui envoient au loin des soldats combattre & mourir; tandis que l'Europe armée se déchire le flanc, s'ouvre les veines, ces cantons jouissent d'une tranquillité profonde; la nature les environne d'un rempart insurmontable. La pauvreté & non l'indigence, habite ces montagnes; mais la pauvreté du moins n'y connoît pas le tourment que donne le spectacle de l'opulence. La soumission aux loix & non la servitude y établit l'égalité. Phénomène intéressant d'une nature sauvage, & d'une constitution qui éloigne tout despotisme; accord rare des beautés de la nature physique & des avantages d'un gouvernement libre! Et c'est en faisant ces réflexions que je me transportois tout à coup dans les salons dorés de la capitale, où l'amour-propre concentré, aiguillonné, joue un rôle si actif, & où l'on dispute avec tant de finesse & de chaleur sur les minuties.

Ce tableau unique m'a encore fourni une idée ; si j'étois Roi, je voudrois avoir ainſi dans mon château les différentes provinces de mon Royaume ; mes ingénieurs ſeroient tenus à m'en lever les plans exacts, & je voudrois voir en relief, les forêts, les collines, les routes, & les campagnes. Je ſerois reconnoître à un Languedocien & à un Normand, à un Breton & à un Alſacien, ſa ville ou ſon village, & il verroit qu'il eſt inceſſamment ſous mes regards : point de clocher enfin, que je ne vouluſſe appercevoir ; il me ſeroit agréable de voir l'oranger & le pommier croître également ſur mon domaine. Je dirois : voici ceux de mes ſujets qui mangent des huîtres, & ceux-là qui n'en tâtent point : voici les buveur de biere, gros & ventrus, & voici les buveurs de vin, à la peau noire & à la tête exaltée : voici le canal qui joint la Méditerranée à l'Océan, ſur lequel ſe heurtent les ballots des marchandises arrivées des deux Indes. La ſituation phyſique des lieux parle éloquemment, & ce tableau de M. Pfyffer m'a ſi fort enchanté, ſes montagnes ſont rendues ſous des proportions ſi ſenſibles, que je ne deſirerois rien tant que de contempler des portions du royaume de France, figurées avec la même exactitude.

Quand vous avez admiré tous ces détails qui vous paroiffent fragiles, l'auteur tout à coup s'élanche ſur ſon ouvrage ; vous jettez un cri d'effroi : il n'y a rien à craindre, l'auteur marche ſur les chaumieres, les arbres, les forêts, les lacs qu'il a imités : nouveau ſujet de ſurpriſe & d'admiration.

C'eſt que le fond eſt composé d'un maſtic fort dur ; les rochers ſont de pierres taillées & cizelées ſur les lieux mêmes, afin de leur donner

la ressemblance exacte ; les maisons sont de fer, enfoncé à coups de marteau, & les bois de laine ; on pourroit les écraser un peu, mais ni les casser ni les arracher. Comme l'auteur a continuellement quelque chose à rectifier, il y marche sans soutien ; sa seule attention est de prendre garde qu'un clocher pointu ne lui entre dans le pied. Il y a vingt ans que l'auteur travaille à ce monument sans que rien y soit détraqué, & il le regarde comme un ouvrage extrêmement durable ; il y travaille sans relâche, & dans une vieillesse verte, ses jambes ne lui refusent pas le service nécessaire pour lever le local ; il travaille aussi à en donner la carte géographique, qui sera très-détaillée & dans un nouveau genre. Les voyageurs pourront se passer de guides, & même de s'informer du chemin : comme l'infatigable auteur a levé les petits cantons où il se rencontre le plus d'obstacles, peu à peu l'on aura une bonne carte générale de la Suisse.

Je ne me suis point reposé sur ma mémoire pour peindre dans la tranquillité du cabinet ; c'est le soir même du jour où j'ai vu que j'ai fait ma description. Je la laisse à dessein inégale & incorrecte.

S O L I L O Q U E.

CEST à toi, mon esprit, à qui je veux parler, a dit Boileau : il me prend envie d'écrire au mien.

Je t'écris donc, mon cher génie, car il ne dépend pas de moi de te refuser un titre si doux ; j'ai pour toi de la tendresse, nous vivons fort

bien ensemble. Je ne suis pas mécontent de toi. Je t'écris cependant sans te bien connoître : mais j'évite de savoir au fond ce que tu es, car je ne veux point avoir la démonstration de ma mesure : je m'affligerois si je savois au juste la ligne qu'il me seroit impossible d'outre-passer : ainsi j'aime mieux végéter là-dessus dans l'incertitude, & te croire un peu plus grand que tu n'es effectivement, car cela ne fait de mal à personne, & cela me donne un certain essor.

Je ne te donnerai point de louanges, mon cher génie, de peur qu'elles ne soient trop excessives ou trop modérées.

Où loges-tu ? Tantôt tu m'abandonnes, tantôt tu me viens visiter brusquement, tu me laisses là, tu me tyrannises, tu me fais écrire lorsque je voudrois me promener, tantôt tu m'apportes des idées extraordinaires que je crains de confier au papier, tantôt des idées si simples que je n'ose les produire. Quoique tu sois près de moi, j'avoue que je ne fais trop de quoi tu es vraiment capable : tu me conduis dans des genres différens, parce que cela t'amuse, & moi j'en souffre : la critique s'éveille, & me tance rudement.

Je t'ai cru quelquefois téméraire, & je reconnois enfin que tu es prudent ; ce n'est pas que tu ne prenes de temps en temps une certaine vivacité audacieuse ; mais tu connois les hommes, tu t'arrêtes à point nommé, & tu as soin sur-tout de ne pas trop blesser l'orgueil, non par crainte, mais parce que tu abhorres la méchanceté.

Tu es né indépendant, & certes l'on peut te compter dans la république des Lettres comme le premier républicain, car tu as énoncé tes

opinions littéraires avec une franchise singulièrement imprudente; aussi les régens & les journalistes l'ont-ils prodigué de jolies épithètes.

Tu as une bonne qualité, tu contemples sans jalousie le vol des génies supérieurs au tien; tu es le premier à saluer ces anges de force & de lumière: puisses-tu conserver ta bonté naturelle au milieu des assauts de tant d'amours propres dénigrans! Tu n'as jamais eu l'air impérieux, & souvent tu as négligé de déployer tes ailes pour contempler les caracolles de tes égaux: tu les laissois planer tout à leur aise.

La retraite te convient, mon cher génie, tu as contracté l'habitude de ne bien converser qu'avec moi: c'est dans la solitude que tu sens ta force: dans le monde tu es ennuyé ou distrait, tu n'entends gueres la langue des autres, & ils n'entendent point la tienne.

Les Rois ne sont pas assez riches pour t'imposer une occupation qui ne te rit point: ton indépendance est telle, que tu laisses-là des plans heureux pour suivre des caprices.

Tu ne connois ni l'amitié, ni la vengeance: mais l'insolence te donne par fois de l'humeur: l'orgueil t'irrite, & tu ne fais pas assez pardonner à cette maladie si commune de nos jours, à cette fureur de juger sans examen.

Dis-moi pourquoi es-tu des mois entiers sans me rendre une seule visite? Tu me laisses seul, & c'est alors que je cours le monde: la malignité s'en apperçoit, ne m'abandonne pas ainsi: il n'est pas décent que je vive sans toi, tu es peut-être chagrin d'habiter une région moyenne: mais crois-moi, mon cher génie, il vaut mieux ne pas s'élever si haut, & demeurer à l'abri de bien des dangers: tu ne seras pas du moins en

butte aux fleches de l'envie : tu passeras entre la Grande renommée qui fatigue & accable, & la médiocrité qui humilie & décourage : tu as assez bien choisi ton poste, restes-y.

Evite l'encens autant que la fatyre ; ne provoque point la méchanceté : dissimule l'injure afin qu'elle tombe ; conserve ton vol modéré : échappe à l'orgueil d'autrui, & sur-tout au tien propre : ne regimbe point contre les petits revers : fais accroire au public que tu es toujours content de lui.

Je te souhaite constamment la louable habitude d'éviter le vain babil : fuis les travaux qui ne te plaisent pas : ne fais que ce qu'il te plaira : prends d'avance ton salaire, afin de n'être pas abusé : les hommes sont exigeans, ne vas point être leur esclave : quand tu es fatigué, repose-toi : décris toujours ton vol à ta maniere, ne te gêne point, quand même la gloire te prescriroit une autre allure : sois indépendant, & mets la félicité dans l'agréable exercice de tes aîles.

LE MÉCHANT SERA SEUL.

S O N G E.

JE rêvois que j'étois emporté par un pouvoir secret & irrésistible, à travers tout le brillant système de la création, & que je parcourais une infinité de mondes dans un clin-d'œil : en approchant des bords de la nature, je découvris l'abyssus ténébreux d'un vuide sans fin, la redoutable région du silence ! solitude ! obscurité !

une horreur inexprimable m'e faisoit à cet aspect. Là, finissoit le séjour de la lumière & de la vie : là expiroit le dernier rayon des soleils, & commençoit la nuit éternelle : je reculai, j'étendis les mains vers les régions de l'existence, avec une émotion profonde ; mais tout à coup un ange noir me dit : ce que l'on nomme enfer, est là : ce n'est pas sans raison que tout ton être se souleve. Là, le méchant est seul ; il est seul, & voilà son supplice : il n'a point vu son semblable, son semblable ne le voit plus : il n'a eu que des idées personnelles ; il vit avec ses idées étroites ; il est son propre bourreau ; il n'a point connu la compassion douce & attendrissante, son cœur est demeuré de pierre ; jamais l'enthousiasme généreux ne lui a représenté tous les hommes comme un peuple de frères, il est séparé d'eux : loin de la joie aimable, il n'a point été bon, il est oublié de l'univers, il est seul, il n'apperçoit plus les mondes & les soleils créés par l'Être Tout-Puissant : il sent encore la création, mais il n'existe plus pour elle ; il est loin d'elle, il est hors d'elle, il vit avec son ame perverse & dure : il ne sauroit la contempler, il la déteste : il voudroit l'anéantir, il ne le peut pas, voilà l'enfer.

Le frisson que m'e causa les discours de l'ange, me fit une impression si terrible, qu'en m'éveillant je n'eus point de repos que je n'allasse embrasser un ami, & lire dans ses yeux l'expression du sentiment.



LE MONASTERE DE ***.

J'ENTRE dans une abbaye qu'environnent des bois épais : une croix antique couronne la porte, qui semble l'entrée d'un autre monde : quel silence ! la religion habite ces contrées solitaires : ces noirs vitraux, ce long cloître, on est attristé avant que de passer sous ces portiques : quel spectacle pour l'homme qui a assisté à la dernière représentation de l'opéra ! trente pâles religieux, les yeux fixés à terre, chantent à la lueur d'une lampe dans un enclos sombre, se tiennent droits & presque immobiles : s'asseoir au chœur, seroit une mollesse profane.

Cet extérieur profondément mortifié, ces voix lentes & sépulcrales, cette religion d'un aspect si lugubre : tout vous émeut, & la contemplation de l'avenir s'empare malgré vous de votre ame : vous êtes terrassé dans cette pieuse solitude, & vous portez un œil tremblant vers ce sanctuaire, devant lequel ces religieux se prosternent & s'inclinent : leurs austérités plus éloquentes que tous les discours, vous reprochent d'être mondain : vous admirez leur saint recueillement : les idées sensuelles sont suspendues, & votre cœur frappé d'effroi & de pitié, commence la priere.

Là, toutes les privations sont des devoirs : quelques onces de pain, un peu de légumes, un peu de cidre, voilà le luxe de leurs repas : leur langue est enchaînée pour tous les objets terrestres & n'appartient qu'aux cantiques approuvés de l'Eglise : il est défendu à leur imagination de

s'égarer au-delà de cette enceinte; prier, contempler, travailler, voilà ce qui remplit tous leurs momens. Le soleil ne vient pas les visiter, il vient leur dire, c'est le dernier qui s'éclaire. Tous les simulacres, tous les mots, tous les sons parlent de la mort; la bêche n'est plus pour la culture, elle est pour la tombe; & l'on doute en voyant ces pénitens pâles, livrés à ces austérités profondes & toujours renaissantes, s'ils appartiennent encore à la race vivante; leur air mortifié & concentré semble dire que la trompette du jugement a déjà sonné pour eux.

Si ces pénitens expient des forfaits, il faut les admirer; mais si nouveaux Brachmanes, ils ne font qu'obéir à cette tournure d'imagination, à cette imagination inexplicable qui fait trouver des délices dans les souffrances, plaignons-les! l'ancienneté peut-elle être un bien, & l'inutilité une vertu? Ces macérations sont faites pour épouvanter; mais quand on songe combien l'homme est soumis à des idées extraordinaires, quelle force elles prennent quand elles s'emparent de ces esprits, on est moins étonné.

L'empire de l'opinion, cet empire immense est traversé par des millions de routes; chacun s'élançait dans celle qui lui est ouverte par son caractère, & l'instinct indéfinissable tient lieu du raisonnement.

Les imaginations fortes peuplent les monastères: quand une fois elles ont commandé au corps, elles sont capables de tout: j'ai cru reconnoître sur la physionomie de ces rares pénitens, une empreinte particulière qui les distinguoit des figures communes: ce qu'il y a de certain, c'est que tous les traits de leurs visages étoient sensiblement altérés: & je défie à l'acteur le plus subli-

me qui rend la colere, l'effroi, la haine, l'amour; l'orgueil, le dédain, toutes les passions enfin, d'exprimer au naturel la mortification de ces religieux; c'est qu'elle a une vérité inaccessible aux arts d'imitation.

P O I N T D' H O N N E U R A N T I Q U E.

LES Romains n'avoient à la fois qu'un ennemi à combattre. Leurs admirateurs attribuent cet avantage, aujourd'hui bien rare parmi nous, à la politique la plus savante de l'ancienne Rome. Et moi, je présume que cette chance heureuse vient de ce que dans ces temps-là, toutes les nations regardoient comme une lâcheté de se joindre plusieurs contre une seule; ainsi qu'on honnirait deux antagonistes qui, l'épée à la main, ferrailloient contre un seul en champ clos, ce qui répugne encore aujourd'hui entre les individus. Les souverains peu à peu se le permirent sans vergogne, persuadés que le succès justifie tout, & eurent pour fausse maxime : *Quidquid utile honestum.*

Nous savons que Louis XIV eut à soutenir la guerre contre quatre puissances à la fois, liguées, conjurées contre lui.

Les orateurs ou ambassadeurs Romains déclarant la guerre, prévenoient sans mystere l'ennemi, que la République ne poseroit les armes qu'après avoir obtenu tels & tels avantages par tels & tels moyens, & malgré le succès de ses armes, elle s'arrêtoit tout court, dès qu'elle avoit

avoit rempli sa tâche. Où trouver aujourd'hui cette modération sage & noble ?

S T Y L E F I G U R É .

TOUTES les langues naissantes qui touchent au berceau des nations ont un style figuré : elles empruntent ces images sensibles qui peuvent seules représenter l'esprit à lui-même ; de là ces métaphores qui animent & colorent les idées : cette simplicité énergique annonce la vigueur d'un peuple encore entre les mains de la nature. Ce peuple n'anatomise point de petites sensations avec des expressions fines & délicates : il a le style hardi, qui élève l'ame & qui occupe toute sa capacité ; il parle, il entraîne, il subjugué : loin de ces entraves arbitraires qui sont une suite de nos frêles institutions, il ne voit que les grands traits, que les traits caractérisés qui forment la physionomie des choses sublimes.

De là naissent ces figures que nous appelons bizarres & outrées, & c'est ainsi que les armures qui habilloient les héros des anciens temps, & qui reposent maintenant dans nos arsenaux poudreux, nous paroissent pesantes & colossales.

La langue suit donc les progrès de la civilisation ; auguste & fiere quand un peuple, à demi-barbare, sent encore les forcés & les droits : polie, timide & fleurie, quand, en servant plus aux grands intérêts de la nation, elle a perdu son accent primitif, & qu'elle se borne à caresser l'oreille d'un peuple causeurs qui se dédommage par le nombre & la finesse des idées,

de l'énergie & de la simplicité qu'elles avoient.

La langue est visiblement empreinte des climats ; elle est rude grossière dans les pays glacés ; elle imite, pour ainsi dire, le rugissement des animaux qui peuplent les forêts ; elle est hérissée comme les pointes de glace ; on y sent l'âpreté des hyvers ; la nature verse une même couleur sur le sol & les arbres, l'homme, ses productions & son langage.

Quelle sublime harangue que le discours du chef des Shawenesses, de *Logan*, à l'Anglois *Dunmore*, gouverneur de la Virginie. » Je de-
 » mande à tout homme blanc si, pressé par la faim,
 » il est jamais entré dans la cabane de *Logan* ;
 » sans que *Logan* lui ait donné à manger, si ve-
 » nant nud ou transi de froid, *Logan* ne lui a
 » pas donné de quoi se couvrir & se réchauffer.
 » Pendant le cours de la dernière guerre, si
 » longue & si sanglante, *Logan* est resté tran-
 » quille sur sa natte, désirant être l'avocat de
 » la paix. Oui, tel étoit mon attachement pour
 » les blancs, que ceux mêmes de ma nation,
 » lorsqu'ils passaient près de moi, me montraient
 » au doigt & disoient : *Logan* est l'ami des blancs.
 » J'avois même pensé de vivre parmi eux ; mais
 » c'étoit avant l'injure que m'a faite un de vous,
 » le printems dernier. Le colonel *Cressop*, de
 » sang-froid sans être provoqué, a massacré
 » tous les parens de *Logan*, sans épargner sa
 » femme ni ses enfans. Il ne coule plus aucune
 » goutte de mon sang dans les veines d'aucune
 » créature humaine ; c'est ce qui a excité ma ven-
 » geance ; je l'ai cherchée, j'ai tué beaucoup
 » des vôtres, ma haine est assouvie. Je me ré-
 » jouis de voir luire les rayons de la paix sur
 » mon pays ; mais n'allez point penser que ma

» joie soit la joie de la peur. Logan n'a jamais
 » senti les craintes. Il ne courra pas le dos
 » pour sauver sa vie. Que reste-il pour pleurer
 » Logan, quand il ne sera plus? Personne,

FEUILLES PERIODIQUES.

LA critique, dit M. de Querlon, n'est point l'art de faire rire & d'amuser la malignité : travail frivole, aisé & méprisable, & pour lequel il suffit d'avoir quelque penchant à la satire, beaucoup de confiance & un peu d'esprit. Le public intelligent se réserve le droit de juger le censeur ; & si la critique est injuste ou fautive, le mépris dont elle est payée se mesure à l'idée de supériorité que tout censeur fait présumer avoir voulu donner de soi.

Le critique de nos jours est un homme tranchant, qui ne s'arrête point à la discussion, qui n'approfondit rien, qui crayonne à grands traits, qui motive un jugement par un seul exemple : peu lui importe les mépris, les assertions peu réfléchies ; une épigramme ou un sarcasme remplacent la raison.

Il en est de la critique, comme de la médecine ; la médecine est bonne ; mais le médecin est souvent mauvais ; de même la critique est utile ; mais le critique est souvent ignorant, opiateur, jaloux, partial détracteur par métier ; il ne fait que blâmer ou louer en détail ; il pese sur des fautes minutieuses, en exalte des traits isolés ; ils s'attache à l'accessoire, jamais à la grandeur ou à la nouveauté du dessein : qu'elle vienne donc, (pour parodier Jean-Jac-

ques) qu'elle vienne cette critique, mais sans le critique. J'ai beaucoup lu, je suis encore à trouver un livre absolument mauvais : on se plaint de la multiplicité des livres ; selon moi, on n'en a pas encore fait assez. A la douzième page un livre est jugé : s'il a manqué son but, il éclaire quelquefois, comme ces vaisseaux brisés en mer avertissent ceux qui passent d'éviter l'écueil. Nous avons eu de grands écrivains, & je le répète, pas encore un vrai critique. Presque tous ces malheureux journalistes, condamnés à écrire périodiquement, n'écrivent que des mots, & comment écriroient-ils des choses ?

Ils ressemblent tous, plus ou moins, à ce bedaut qui voyant sous le porche plusieurs paroissiens s'entretenir avec chaleur d'un sermon éloquent qu'on venoit de leur prêcher, vint se jeter au milieu du groupe, en s'écriant avec une vanité importante : *vraiment, vraiment, Messieurs ; c'est moi qui l'ai sonné.*

Tel homme de lettres, en parlant beaucoup de soi, fastidie ses auditeurs, & voulant afficher qu'il est au-dessus des autres, il invite l'amour propre révolté de rabaisser une vanité si démesurée ; il a donc peur, cet écrivain, qu'on ne sente pas assez tout son mérite ; mais pourquoi livre-t-il la guerre au mérite d'autrui ? comment sent-il qu'on respecte ses écrits, tandis qu'il offense ceux des écrivains jugés, ou ses rivaux, ou ses maîtres ? comment se flatte-t-il, en prononçant sur ses adversaires, qu'on aura la complaisance de se taire sur ses productions ?

D I A L O G U E

Entre un Marquis & un Comte.

LE MARQUIS.

QUE je suis persécuté !

LE COMTE.

Et de qui ?

LE MARQUIS.

De mes Créanciers.

LE COMTE.

Bon ! vous êtes bien simple de vous inquiéter pour cela.

LE MARQUIS.

Mais quand on doit, ne faut-il pas payer ?

LE COMTE.

On paie, mais au bout de douze ou quinze années.

LE MARQUIS.

Mais les poursuites ?

LE COMTE.

On les enchaîne : vos gens d'affaires sont donc ineptes ?

LE MARQUIS.

Pas tout à fait : ils bataillent depuis trois ans.

LE COMTE.

Voilà quelque chose de rare, trois ans, & puis ne savez-vous pas profiter des avantages d.... vous m'entendez ?

LE MARQUIS.

Mais vous savez qu'on n'obtient plus aujourd'hui ce qu'on obtenoit autrefois si facilement.

LE COMTE.

Je le fais, mais l'on prend un autre biais.

LE MARQUIS.

Lequel ?

LE COMTE.

O ! il faut que vous trouviez cela tout seul, car je ne puis pas vous dire tout ; mais j'ai deux procureurs & un notaire qui sont faits pour vous expliquer cela, & qui vous l'expliqueront.

LE MARQUIS.

J'entends à peu près ; mais...

LE COMTE.

Je ne saurois m'empêcher de vous dire que vous sortez du caractère des gens de notre sorte ; si vous deviez peu, il faudroit payer ; mais quand on doit en grand, il faut tout voir de même.

LE MARQUIS.

Mais parmi ceux à qui je dois, il y a des petits, & je n'aime point à faire des injustices.

LE COMTE.

Tout cela est comme ce monde ; les frottemens nécessaires à la machine écrasent.

LE MARQUIS.

J'en'aurois pas emprunté si j'avois cru ne pouvoir rendre.

LE COMTE.

On ne prévoit pas l'avenir.

LE MARQUIS.

Je ne fais, je suis chagrin.

LE COMTE.

Oh ! vous êtes scrupuleux ; & comme les scrupules s'augmentent à force de raisonner, je vous quitte.

LE MARQUIS.

Allons, je m'en rapporterai à l'usage & aux conseils de mes gens d'affaires.

N O R D.

Tous les peuples vont du Nord au Midi ; c'est une pente éternelle visiblement empreinte dans l'histoire. Ce sera toujours le Nord qui subjuguera le Midi ; la chaleur du climat disposant l'ame au repos , à la paresse, au besoin de la volupté , ralentit l'amour du travail ; le corps est énérvé , & l'imagination se remplit de prestiges & de chimeres : les peuples du Midi, après

une première résistance, ont plutôt fait d'obéir que de combattre.

Dans le Nord, le froid consolidant les fibres, leur donne un degré de tension qui produit la vigueur de l'ame : il faut se livrer là à des exercices qui entretiennent les forces du corps, & qui éloignent les rêves pernicieux de l'homme oisif, lequel tend toujours à se corrompre ; là on fait manier le fer, on fait poursuivre les animaux des forêts, les mariages y sont plus nombreux, plus féconds & plus chastes, les idées les plus saines germent dans ces têtes que n'embrase point le feu d'une imagination déréglée.

Je n'aime point les peuples que brûle le soleil du Midi : dans ces régions où l'astre enflammé ne quitte point l'horison, il semble allumer le sang de l'homme, & y faire fermenter la cruauté : là les animaux ont un venin redoutable, & leur langue demande à se rafraîchir dans le sang : là l'amour s'exalte, & devient une passion convulsive qui se surmonte en frénésie : là il produit toutes les scènes effrayantes de la vengeance effrénée & de la rage jalouse.

Le Midi est le séjour des crimes, & les passions violentes n'y tournent point au profit de la patrie : dans ces climats méridionaux, l'homme semble tourmenté de sa propre existence, tant il est prompt à livrer la guerre à celle d'autrui.



DE L'ÉLOQUENCE DES CHOSSES.

COMBIEN elle est supérieure à celle des mots ! comme elle rejette le luxe de la parole pour étonner l'ame par la fréquence de ses images & de ses vérités nues ; elle laisse à sa rivale le vain étalage des phrases nombreuses & cadencées, de mots pompeux, sonores & symétriques, qui cachent la stérilité des idées. Voyez dans le discours suivant la mâle simplicité des Scythes, & sous quel jour ils ont mis le tableau de la fureur d'Alexandre pour les conquêtes ; comme le style en est plein, & quel sens profond il offre à la méditation : c'est un des plus beaux morceaux que nous offre l'histoire, ou, si vous l'aimez mieux, le génie de l'historien. Qu'importe ! cela revient au même, & l'exemple en est tout aussi frappant.

Alexandre voulant tout à la fois assurer ses conquêtes & entretenir ses troupes dans l'habitude du travail, bâtit sur le bord du Tanais une ville qu'il nomma Alexandrie ; à l'autre rive confinoient les Scythes, espece de sauvages fameux alors par leurs armes & par des mœurs singulieres.

Inquiets sur l'établissement d'un étranger si près d'eux, & dont le nom retentissoit par-tout l'Orient, ils crurent devoir troubler son entreprise. Alexandre accoutumé à la guerre offensive, résolut sur le champ de porter ses armes dans le cœur de leur pays. Tout étoit prêt pour le passage du Tanais, lorsqu'on lui annonça

vingt cavaliers Scythes, un desquels lui tint ce discours.

» Si les Dieux avoient donné à ta force individuelle la mesure de ton avidité, la terre entière ne pourroit te contenir, d'une main tu toucherois l'Orient, & de l'autre l'Occident, après cela tu voudrois savoir où le soleil se cache.

» D'Europe tu passes en Asie, & d'Asie tu reviens en Europe; mais ignores-tu qu'on déracine en une heure les grands arbres si longs à croître. Le lion devient quelquefois la pâture des plus petits oiseaux. La rouille détruit le fer, le plus fort peut avoir à craindre du plus foible.

» Qu'avons-nous affaire à toi? Jamais notre pied n'a touché le sol de ton territoire: n'est-il pas permis aux habitans des bois d'ignorer qui tu es & d'où tu viens? les Scythes ne veulent ni obéir, ni commander; & pour que tu les connoisses, un joug de bœufs, une charrue, une fleche, une lance, une coupe, voilà nos biens.

» Cela nous sert pour nos amis & contre nos ennemis; avec nos amis nous partageons les fruits du travail de nos bœufs, & dans notre coupe nous faisons ensemble des libations de vin en l'honneur des Dieux: pour nos ennemis, nous les combattons de loin avec la fleche, & de près avec la lance: c'est ainsi que nous avons vaincu le roi de Syrie, celui de Perse & des Medes, & que nous nous sommes ouverts un chemin jusqu'en Egypte.

» Mais toi qui te glorifies d'être venu à la poursuite des voleurs, tu es le voleur de toutes les nations où tu as été: tu as pris la Lydie & la

Syrie; tu tiens la Perse & la Bactriane, tu as attaqué les Indes, & présentement tes mains avares & inquiètes s'étendent pour envahir nos troupeaux. Qu'as-tu besoin de richesses qui ne font que t'affamer? Plus tu possèdes, plus tu desires avec fureur ce que tu n'as pas.

» Pense combien il y a que les Bactriens t'occupent. Tandis que tu travailles à les soumettre, les Scythes ont repris les armes, la guerre renaît de tes victoires; car tu as beau être supérieur aux autres, personne n'aime un maître étranger. Passe le Tanais, tu pourras juger de la vaste étendue des Scythes, mais tu ne les attraperas jamais; notre pauvreté sera plus légère à la course que ton armée appesantie par les dépouilles de tant de nations.

» De plus, quand tu nous croiras fort éloignés, tu nous verras tout à coup dans ton camp: notre fuite n'est pas moins brusque que notre attaque: nous apprenons que les Grecs sont passer en proverbe, *les solitudes des Scythes*, & les tournent en ridicule; mais nous aimons mieux nos déserts tout bruts qu'ils sont, que des villes & de riches campagnes.

» Que tes mains bien ferrées retiennent donc la fortune: elle est glissante, & on ne sauroit la captiver malgré elle. Donne un frein à ton bonheur, tu le conduiras mieux; qui ne voit que le fruit de l'arbre sans regarder à sa hauteur, est un insensé; prends garde qu'en voulant monter au haut, tu ne tombes avec les branches que tu empoigneras.

» Enfin, si tu es un Dieu, tu dois faire le bien des hommes, & non pas le leur ravir; mais si tu es un homme, n'oublies jamais ce que tu es.

» Tu pourras avoir pour amis ceux à qui tu ne feras pas la guerre ; car la plus ferme amitié se trouve entre égaux , & l'on peut se croire égal quand on n'a jamais fait l'un contre l'autre aucun essai de ses forces. Méfie-toi de l'amitié de ceux que tu auras vaincus ; il n'y en a point entre l'esclave & le maître , dans la paix même on conserve le droit de la guerre.

» Ne vas pas croire que les Scythes promettent rien avec ferment : ils ne savent jurer la foi qu'en la gardant : cette précaution est bonne pour les Grecs : quand ils font des traités , ils invoquent les Dieux. Pour nous , nous ne connoissons de religion que dans la bonne foi.

» Au reste , nous ferons pour toi les gardes de l'Europe & de l'Asie : il n'y a que le Tanais qui nous sépare de la Bactriane ; au-delà de ce fleuve nous cultivons des terres jusqu'en Thrace , & l'on dit que la Thrace touche à la Macédoine. Placés comme nous sommes , entre ton empire en Europe , & tes conquêtes en Asie , vois-tu si tu veux nous avoir pour amis ou pour ennemis «.

Que ce discours a de force ! comme il fait comprendre ce que c'est que l'ambition ! comme il l'oppose à la simplicité des mœurs ! l'action même en fait la morale , & sa grandeur en est l'attrait.

Je ne fais si M. de voltaire avoit lu ce beau morceau , lorsque dans sa tragédie des Scythes , mettant en scène un Scythe & un Persan , il fait parler ainsi le Scythe :

A ta superbe audace ,
A tes discours altiers , à cet air de menace ,
Je veux bien opposer la modération ,
Que l'univers estime en notre nation.

Ce Scythe qui fait que l'univers estime sa modération, est une chose plaisante : le poète dans toute la pièce, attribue aux Scythes les mœurs des Suisses qui étoient ses voisins, & c'est ainsi qu'il peignoit pour le parterre de Paris.

USAGES ANCIENS.

SAISIR l'esprit des usages anciens, est de toutes les tâches la plus difficile. Le monde est si vieux, & il y a si peu de temps qu'il est découvert ! il y a tant de parties qui n'ont été qu'aperçues, & encore de si loin, & incomplètement ! Les révolutions physiques & morales ont tellement altéré les usages dont nous ne voyons que les dehors informes, les superstitions, les démences de toutes les espèces, fondées sur la terreur & l'ignorance, ont tellement varié selon les calamités plus ou moins durables, qu'il est comme impossible de se frayer une route à travers la nuit de tant de siècles, & de ces décombres amoncelés de l'extravagance humaine.

Les hommes, à ce qu'il m'a toujours semblé, ne déraisonnent qu'à demi, & dans le temps que régnoient ces usages barbares & incroyables, il y avoit certainement des motifs qui nous sont inconnus. Il n'est pas possible que la cruauté soit constamment aveugle & féroce, & l'on a pris pour des usages répandus & accrédités quelques châtimens extraordinaires infligés pour des crimes qui pouvoient être alors politiques, & dont nous n'apercevons pas toute l'énormité.

Si la description de certains supplices privilégiés, qu'ordonnent nos loix, voyage un jour

s'imposer un silence absolu sur ces matières ? Mais quel citoyen peut demeurer indifférent quand sa patrie reçoit des blessures vives ? comment ne pas s'intéresser aux destinées d'un royaume dont on fait partie, lorsqu'on se voit renaître dans des enfans qui peuvent être malheureux par quelques fautes politiques ? Est-il possible d'appercevoir distinctement le bien, & de ne pas tenter quelques efforts pour le faire adopter de la partie qui gouverne ? que gagneroit le gouvernement à métamorphoser les hommes en automates insensibles à la cause commune ? ils perdroyent toutes les qualités qui en font de bons citoyens.

Les moniteurs appartiennent à une nation qui n'est pas entièrement avilie. Une institution admirable parmi nous, seroit celle de plusieurs commissaires, qui iroient sur les lieux dans chaque province, s'informer de la conduite de chaque gouverneur, de chaque intendant, de chaque homme en place, qui ramasseroient les faits en silence, & qui viendroient les apporter directement aux pieds du trône. Ils ne feroient aucune des réflexions qu'ils auroient entendues ; ils auroient tout vu, tout écouté, ils auroient sur-tout prêté l'oreille aux plaintes du peuple : si ces hommes étoient bien choisis, comme ils pourroient l'être, cette institution serviroit à parer aux principaux abus qui se trouvent dans une monarchie, & la forme de ce gouvernement est merveilleusement propre à régénérer sans effort une infinité de choses.

Ainsi tout moniteur, sous ce point de vue, pourroit être invité à donner son sentiment par écrit ; du moins, il ne devoit point être inquiété pour avoir attaqué un usage abusif ; sa voix n'est qu'une, & il peut ouvrir un avis favorable

nable au monarque & à la société entière : il devroit être permis, sans doute, à un autre moniteur de défendre l'usage attaqué, quel qu'il soit, jusqu'à ce que la voix publique en décide : mais imposer silence à la raison des hommes c'est violer le premier des droits de l'humanité.

N U A N C E S.

C'EST la précipitation qui seule a pu nier la chaîne qui se trouve dans tous les ouvrages de la nature ; elle marche d'un pas égal & progressif, & la gradation se manifeste à l'œil qui fait observer : le vulgaire n'apperçoit que les couleurs fortement prononcées ; le physicien apperçoit les nuances qui les mêlent & les fondent les unes dans les autres : ici c'est le passage d'un climat à un autre ; là c'est la couleur de l'homme ; plus loin, c'est le sol qui avance vers le midi, ou recule vers le nord : tout annonce que les couleurs du tableau ont des nuances qui n'ont rien de brusque, ni de subit. Le genre végétal, le genre minéral, & peut-être le genre animal, offrent une marche graduée où ne se trouvent ni sauts, ni intervalle considérable.

Au milieu de ces merveilles, l'homme paroît le centre de l'univers ; ce n'est point par sa force qu'il tient le sceptre, c'est par son intelligence, c'est par l'ensemble de ses facultés.

Roi des êtres animés, ils lui sont soumis. Il a été jetté nud sur la face de la terre : au premier coup d'œil il paroît abandonné, & les autres animaux sont mieux vêtus, mieux armés que lui ; mais dans cet être qui semble débile, la nature a caché une profonde industrie.

Il vient au monde sans vêtement; mais bientôt il courbe l'arbre, il taille le bois & fait une cabane. Il est sans armes; mais bientôt il a aiguisé la pierre qui va fendre la tête des monstres qui sembloient devoir le dévorer. Il a bientôt construit la barque qui volera sur le dos des vagues irritées; & le poisson enfoncé dans l'abysses des mers, viendra expirer sous sa dent qui asservit l'univers.

L'homme est l'ouvrage le plus compliqué de la nature; & par ses organes intérieures, & par l'universalité de ses facultés. Il a une organisation plus délicate, plus facile à se décomposer; elle exige une formation plus lente, plus suivie. La cause finale est plus éloignée du point où il a commencé, parce qu'il a une carrière intelligente à parcourir. L'homme enfin a dans sa vie une marche majestueuse, en comparaison de tous les individus: trente années forment à peine l'intérieur de son être, & la sagesse n'est que le fruit tardif d'une longue expérience.

C H A T.

LE chat est de tous les animaux celui qui a l'accent le plus expressif. Il déchire le cœur tout en révoltant l'oreille. Il a des sons plaintifs dans ses amours qui ont une énergie particulière.

Le Chien qui a plus de tendresse, d'attachement, d'intérêt, n'a pas les inflexions si fortes. Le chat est un animal égoïste & passionné. Il est parfaitement bien peint dans M. de Buffon; mais je voudrois savoir pourquoi son cri frappe plus directement le cœur que le cri des animaux

domestiques qui semblent toucher de plus près à l'homme.

A M I.

COMME les anciens s'expliquoient sur l'amitié! la société d'un ami, disoient-ils, est plus nécessaire & plus douce que l'usage de l'eau & du feu; ainsi c'étoit le premier besoin de ces ames tendres.

Cet adage que nous sommes loin de comprendre, ne nous paroît-il pas aujourd'hui exagéré ou ridicule?

Montaigne lui-même ne sentoît pas aussi vivement l'amitié que les anciens: nous avons droit, dit-il, de nous appuyer, mais non de nous coucher lourdement sur autrui.

Un homme qui se trouveroit seul au milieu de l'univers, après avoir goûté la société de quelques amis, mourroit de chagrin, s'il n'étoit pas un dur misantrope.

P E I N T U R E.

LA peinture n'excite point de ravissemens comme la musique & la Poésie, il s'en faut. Elle est bornée dans son effet. Malgré le riant des couleurs, elle a un air fixe, inanimé, un air local: si elle enchante, c'est par réflexion, sur-tout quand on l'étudie, parce qu'alors elle donne une satisfaisante idée de l'adresse, de la patience, & de l'esprit de l'homme qui, avec le bout de son

pinceau, a personnifié des couleurs & créé un espace. On cherche, on se demande comment une toile peut représenter une campagne, un paysage, une mer vaste, un doux lever ou un pompeux coucher du soleil; & l'œil étonné qui suit chaque touche, a un plaisir de surprise qui ajoute encore à l'intérêt.

Vous serez poète à vingt ans, si la nature vous a fait poète; mais vous ne saurez bien manier le pinceau qu'au bout de dix ans d'étude.

Ce que je reprocherois à la peinture, c'est qu'elle ne donne pas un plaisir égal à la peine qu'on a prise pour y exceller: des combinaisons multipliées aboutissent à une sensation foible, à un plaisir momentané. Cet art coûte beaucoup d'efforts, & rend peu de volupté. On admire, mais en silence, & sans être ému; des travaux opiniâtres & difficiles sont attachés à une toile périssable qui n'occupe qu'un point; sans la gravure, qui ne fait que traduire un tableau, l'art seroit pour ainsi dire inconnu à la multitude.

Les erreurs des anciens peintres sont sans nombre. Ils ont presque tout défiguré; ils représentent Cain tuant son frere avec la massue d'Hercule. Ils ont donné un fusil à Abraham. Le visage de Moÿse, au lieu d'être rayonnant, a des cornes. Quand S. Luc dit que Jesus étoit assis au milieu des Docteurs, il ne veut pas dire qu'il étoit assis sur une espede de trône élevé. Les peintres l'ont placé dans un lieu éminent, comme un maître de synagogue. Le baptême de Jesus-Christ est représenté d'une maniere défectueuse. Jean-Baptiste verse de l'eau sur la tête du Sauveur avec une coquille; c'est une ignorance des anciens usages, car dans ce temps-là, on baptisoit uniquement par immersion.

Dans un des tableaux du Roi à Versailles, on y voit l'agneau pascal lardé. Dans un beau tableau du Titien, ce peintre a donné aux disciples d'Emmaüs des chapelets.

Les graveurs protestans n'ont jamais copié ces tableaux, où l'on a rassemblé des personnages contradictoires.

P O E T E.

C'EST la nature qui fait un poëte; c'est elle qui met dans son sein cette flamme du génie qui rend l'ame sensible, forte & active; l'ame d'un poëte est le chef-d'œuvre de la nature; elle renferme en elle les sources vivantes du sublime & du beau; elle réunit le sentiment prompt, l'élevation, l'énergie; c'est le poëte qui sent la nature, & qui la chante avec enthousiasme.

La poésie est le premier des arts, en ce qu'elle embrasse à la fois l'univers réel & le monde possible; la connoissance profonde du cœur de l'homme, ses passions, ses vices, ses vertus; tous les mouvemens, tous les ressorts, tous les fibres motrices de son existence.

Que de qualité pour être poëte! il faut avoir une ame passionnée, & cependant accoutumée à réfléchir; une ame tour à tour violente & tranquille, extrême par tempérament, sage par raisonnement; il faut posséder cet œil attentif qui, élevé sur toute la nature, moissonne rapidement ses images; il faut mépriser ces petites idées qui ne sont que légères ou frivoles, pour tendre d'abord au grand, c'est-à-dire au vrai qui intéresse l'homme, au sublime qui élève son ame, au pathétique qui émeut son cœur.

C'est pour le poète que sont faits le spectacle des villes & la solitude des campagnes; les marbres qui respirent, & les cabanes que couvrent le chaume; le tumulte bruyant d'un peuple oisif, & les travaux du cultivateur; les concerts de l'opulence, & les troupeaux qui mugissent dans de vastes plaines. Il doit embrasser les contrastes divers, parce que son ame est faite pour recevoir tour à tour l'attendrissement ou l'indignation.

Attentif à toutes les impressions, c'est lui qui mêlera sa voix au bruit des vents, au mugissement des torrents, qui suivra les fleches de la foudre, qui prêtera l'oreille à l'explosion du tonnerre, qui en entendra le bruit majestueux avec ravissement; & s'il est attristé du deuil de la nature, lorsque la grêle a détruit les bourgeons de vigne, c'est lui qui se réjouira au moment où le soleil, sortant de dessous un épais nuage, ramènera la lumière, la sérénité & la joie, sur un vaste paysage encore trempé des eaux de l'orage.

L'art de peindre n'est que celui de sentir; l'objet qui ne frappe pas le vulgaire, embrase le poète, l'enthousiasme, s'empare facilement de son ame; non, ce transport frénétique qui brouille les images, mais ce flambeau rapide qui découvre une multitude de combinaisons à l'œil du génie, qui les compare & les juge: c'est l'enthousiasme qui donne la vie à tous les chefs-d'œuvres des arts.

Mais la poésie par excellence, est la poésie dramatique; c'est alors qu'elle est noble, utile, majestueuse; sa voix rappelle l'honneur antique, & tire de l'oubli les actions généreuses; elle les immortalise; elle reconduit l'homme dans les routes sacrées de la nature; tantôt elle enfonce le

poignard dans le sein d'un tyran détesté ; tantôt elle introduit l'homme superbe dans les tristes foyers de la vertueuse indigence , & lui commande les pleurs : ici les injustes prétentions de la force sont dévoilées & combattues par la supériorité de la vertu , qui toute opprimée qu'elle est , fait pâlir la tyrannie ; là le voile de l'usage & des temps disparaît , & l'on apprend à détester l'injustice : c'est dans la poésie dramatique que l'ame sensible de l'homme est mise à découvert ; & interrogée de toute part , la nature y parle sa langue énergique ; on y voit toute la force & la profondeur des passions , & ce cours vivant de morale nous apprend à connoître l'homme , & à avoir une idée plus grande de l'espece humaine.

Que dirai-je de ces larmes ameres que la compassion fait verser ! elles ont quelque chose de délicieux : sans cette émotion salutaire , l'ame perdrait le ressort précieux de la pitié , & la pitié est le plus bel appanage de l'homme : tour à tour je m'irrite & je m'attendris , je suis dans une agitation perpétuelle , source de mille voluptés ; satisfait de ma sensibilité , je jouis du plaisir de me trouver bon , & j'abandonne mon ame à ce torrent de douce pitié , qui la remue délicieusement.

L'art dramatique seme dans les cœurs des germes de vertu , qui y restent d'abord oisifs & tranquilles ; ils y sont secrètement déposés jusqu'à ce qu'il se présente une occasion qui les fasse éclore ; alors on se sent porté au bien par mille exemples généreux ; on aime l'humanité , parce que le cœur a été ému , & que l'esprit s'est éclairé sur ses devoirs.

Il est encore une leçon plus importante que

donne l'art dramatique. Les hommes toujours prompts à murmurer, y apprennent, en voyant tant d'autres infortunés, à se réconcilier avec les malheurs de la vie. Le sentiment de la commisération, pere de nos vertus, s'exerce & se fortifie : en s'attendrissant sur les autres, on ne s'arroge plus le droit insensé d'être exempt des maux qui poursuivent nos semblables.

Quel spectacle ! tout le monde fond en larmes, tout pleure, jusqu'au méchant ; il détourne les yeux, il fuit, ou il forme le projet d'être meilleur. L'homme de bien, en voyant la vertu souffrir, a plus d'attachement pour elle & plus de mépris pour cette vie passagere : l'homme de bien pleure aussi & n'essuie par ses larmes ; alors l'homme de génie est récompensé de ses veilles.

Relisez ces piéces éloquents, où la vertu brille dans tout son éclat : l'une nous apprend que ce n'est point un malheur de mourir, dès que l'on meurt pour son pays ; l'autre nous expose la juste haine que l'homme libre a pour la tyrannie ; ici, l'on voit la fidélité que le sujet heureux doit à son roi : là c'est Brutus qui leve son poignard ensanglanté au milieu d'une foule de citoyens ; ils balançoient entre la liberté & l'esclavage, Brutus a décidé, César est étendu sur la poussiere, Rome est libre.

Peut-être sans cet art imposant, & qui nous montre tous les droits de l'homme, des ames vénales insulteroient au citoyen généreux, & forceroient sa bouche à sourire lorsqu'on l'opprime. Et qui peut mieux convaincre le cœur de l'homme, que l'art subtil & insinuant du théâtre ! La raison est lente, incertaine : le sentiment est prompt & sûr : l'une parle, l'autre subjugue : la raison demande des lumiéres, du temps, des discussions ;

le sentiment frappe également d'un coup rapide, le cœur du rustre & de l'homme instruit; le langage du théâtre est le seul peut-être qui convienne à la multitude.

Hommes doués de génie, peignez constamment la grandeur d'ame, ennoblissez dans vos tableaux l'espèce humaine; tout ce qui aggrandit l'homme l'intéressera nécessairement.

Mais que ne peut-on affranchir de tous les indignes liens qui les captivent, ceux qui suivent cette noble carrière! Est-ce au tribunal des acteurs que se doivent juger les productions du génie? celui qui a tout disposé, qui a créé la marche de l'action, les détails & les tableaux divers, devrait-il dépendre de celui qui est né pour exécuter? l'Architecte sera-t-il soumis au maçon, le compositeur à celui qui remue l'archet, le poète au comédien, tandis qu'il lui communique l'ame & le sentiment? L'auteur qui ambitionne la gloire, est découragé en rencontrant cette foule de dégoûts qui assiegent les avenues du théâtre. Il se refuse à cette servitude; il brise ses pinceaux; il renonce en soupirant à la gloire: il aime mieux rentrer dans une obscurité qui lui assure son indépendance; & le cœur flétri de ce qu'il a vu, sa juste fierté le soutient dans un projet funeste à l'art & aux plaisirs de la patrie.

J U G E U R S.

SI l'art aujourd'hui n'avance point vers sa perfection, ce n'est pas assurément faute de règles & de préceptes: indépendamment de cette multitude de *Journaux*, qui d'une voix lamentable &

monotone, crient tous également à la décadence, on voit éclore tous les ans de gros volumes qui traitent de l'éloquence de la chaire & de l'art dramatique; ils ne sont point remplis de réflexions neuves; l'on y concentre toujours l'art dans la seule manière de Corneille & de Racine; l'on cite avec emphase quelques pages de Bossuet, & là finit la théorie de ces endoctrineurs.

— Tout journaliste voudroit abrégér la liste des grands hommes qui humilient trop son amour-propre; & qui croiroit qu'un journaliste a de l'amour-propre?

— Voudriez-vous acheter tout ce qui s'est dit depuis cent ans sur l'art dramatique & sur l'éloquence de la chaire? vous compoleriez une bibliothèque immense & inutile: il me semble que la postérité rira bien de cette idolâtrie, qui a faisi tous les journalistes pour des tragédies bizarres, ou pour des discours vuides; les folliculaires tournent servilement dans le même cercle; leurs louanges pour des écrivains du siècle passé, sont aussi outrées que leurs invectives contre les écrivains du siècle présent. Est ce erreur, charlatanerie, enjouement, ou plutôt n'y auroit-il rien de si difficile, vu l'habitude ou les petites passions qui tyrannisent les petits esprits, que de savoir bien lire un livre nouveau?

On a vu passer sous les yeux de ces Aristarques, cinq à six cents tragédies qui ont absolument la même physionomie: la forme, la coupe des scènes, le rang des personnages, la diction rimée, tout en est uniforme & fastidieux; voilà le fruit de leurs leçons, toute excursion leur ayant paru chimérique ou insensée.

La même pièce a été retournée tous les vingt-cinq ans, & c'est en cela que la pauvreté de la

tragédie françoise se manifeste : elle n'est point avertie de sa foiblesse , parce qu'elle imagine pouvoir remplacer par une vaine élégance , toutes les richesses de l'art & de la nature.

Il n'y a qu'une bonne poétique ; c'est celle qui enseigne & recommande de jeter au feu toutes ces feuilles périodiques , où des juges transcendants & des législateurs hebdomadaires , s'instituant hommes de goût par excellence , vous disent à Paris ce qu'il faut penser de tout ouvrage littéraire , fait dans les quatre parties du monde.

On ne revient point de son étonnement , lorsqu'on entend M. de Voltaire décider qu'*Athalie* est l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti de la main des hommes. Quel misérable *Pathos* ! En mettant ainsi une tragédie au-dessus de ce qui s'est jamais fait dans le monde , on semble oublier tous les monumens de grandeur & de magnificence utile , qui attestent un génie plus profond & plus étendu. On immole tous les arts à un seul ; on ne trace qu'une exagération puérile , & une grande sottise est cachée sous cette phrase pompeuse.

Des fots sont devenus demi-savans , voilà l'inconvénient des livres ; ces fots y ont pris tout ce qu'il y avoit d'inutile & de mauvais.

Quand le hasard amène dans une compagnie un demi-savant , les gens du monde fatigués de l'ennui qu'ils inspirent , révoltés de leurs préjugés scholastiques , se vengent avec rigueur ; ils ont raison , car rien n'est plus insupportable qu'un de ces demi-lettrés , qui n'ont que des mots , des citations & de la pédanterie en tête.

C U R I O S I T É.

QUEL est ce sentiment, ou plutôt, ce désir de connoître tout ce qui se présente à nous, lors même qu'il ne paroît avoir aucune influence sur notre bien-être? Ce désir vif, qui de proche en proche nous porteroit à connoître ce qui se fait dans les globes les plus reculés; cette passion d'apprendre des choses rares, extraordinaires, est vraiment ce qui distingue l'homme. Il veut savoir l'histoire ancienne, & l'histoire de son quartier; cette curiosité est la base de toutes les connoissances qui ont enrichi son intelligence; il ne fait rien de noble sans cette passion.

Vive curiosité! c'est toi qui conduis l'homme vers la science, c'est toi qui ouvres son œil, & qui ne permets pas que rien passe sous ses yeux sans examen. C'est pour toi qu'il a étudié la nature dans ses plus subtiles opérations, qu'il a suivi sa marche, qu'il a découvert qu'il n'étoit qu'un rouage dans cette superbe machine.

Si l'homme est grand, c'est quand il observe avec curiosité; c'est lorsqu'il analyse les éléments de la matière, qu'il étudie les loix de la fermentation, qu'il apprécie les affinités chimiques, & qu'il apprend ce que le vulgaire ne soupçonne pas.

Si l'homme est grand, c'est quand il ose jeter sur l'Océan un pont flottant qui joindra les deux hémisphères, ou que plus hardi encore, il s'élève dans les airs, franchissant les distances, & donnant le spectacle merveilleux d'une nouvelle puissance sur l'univers.

Si l'homme est grand, c'est quand il suit la comète dans les profondeurs de l'espace, ou qu'il découvre la planète qui se promenoit ignorée dans les concavités des cieux; qu'il distingue la forme des étoiles; qu'il oblige les astres les plus éloignés à recevoir sous son œil le procès-verbal de leur différente configuration; c'est enfin lorsqu'il porte le grossissement d'un astre jusqu'à trois mille fois, & qu'il surprend des vérités qui dormoient dans ces sphères reculées.

Mais bientôt c'est quand l'homme redescend en lui-même que sa curiosité est trompée, & que tout échappe à sa conception: il ne se connoît pas; il a plutôt mesuré la distance des mondes que le mouvement d'une passion.

Le sombre Pascal nous épouvante; les farouches moralistes deviennent injurieux, ils nous outragent ou nous humilient: quel sera le sage qui présentera à l'homme un miroir véridique que l'homme ne mettra point en pièces, parce que son amour-propre ne sera point révolté? C'est Montaigne qui nous amuse, qui traite l'homme comme un enfant; car il fait qu'il faut caresser l'espece humaine, & que l'apologue doit toujours précéder les leçons de la sagesse: l'homme est superbe, mais pourquoi le tourmenter? Laissez-le agir; il reconnoitra bientôt l'affligeante limite de sa grandeur: que les importuns moralistes ne le rabaisissent pas! qu'ils le laissent jouir en paix des biens qui sont autour de lui! le vrai philosophe est ami de la nature humaine; il ne trouble point les lueurs passagères de ses plaisirs; ils sont si courts & si peu dangereux! on les compare à des ombres légères; soit! mais mon sommeil est embelli par eux.

T A L E N S N A T U R E L S .

ILS excluent les autres & nous soumettent tout entiers. A peine le botaniste ouvre-t-il les yeux & voit-il des plantes, qu'il les classe dans sa mémoire: Tournefort devient botaniste; Pascal géomètre, Malherbe & Racine poètes; Alexandre entreprend la conquête de l'Asie à vingt ans; Charles XII, à dix-huit, se rend maître de la Pologne & de la Saxe. Le grand Condé, à vingt-un ans, gagne la bataille de Rocroi: ainsi nous apportons tous en naissant un penchant vif & déterminé, qui nous marque en quelque sorte notre place & notre destination. Si l'on brise ce penchant, on rend un être inutile à la société, & l'on est malheureux soi-même en luttant sans cesse contre son goût. Ainsi les peres ne devraient pas être maîtres de faire embrasser à leurs enfans une profession qu'ils n'aiment pas. Tel n'a aucune disposition pour les langues, qui dévore les élémens de géométrie. Jamais le travail le plus constant ne nous gratifiera au point que fait la nature. Voyez la devise de ce fameux astronome, que sa famille destinoit à être ministre: *Je suis parmi les astres malgré mon Pere*: ainsi je le répète, la nature fait tout. Descartes est frappé en un instant, & devient le philosophe dont la France s'honore.



B O T A N I S T E.

J'AVOUE que je tends tous les ressorts de mon imagination pour tâcher de comprendre le plaisir qui entraîne le botaniste dans ses recherches laborieuses : me trompé-je ? Si toutes ces plantes étoient rassemblées dans une vaste plaine comme dans une immense corbeille, elles ne piqueroient pas si vivement son desir de les connoître, mais ces plantes se nichent sur les hauteurs, elles se cachent derrière des rochers, elles semblent vouloir se dérober à l'homme, elles étalent leurs vives couleurs dans des déserts ; elles percent sous la neige : le botaniste aime à poursuivre ces plantes, à gravir sur ces rochers, à escalader ces monts, à saisir ces fleurs, ces plantes fugitives qui vouloient se dérober à ses regards ; chemin faisant, il trouve des précipices, & la fleur qu'il cueille au bord d'un torrent écumeux lui paroît plus précieuse.

Dans un lieu sauvage où aucun être n'a respiré, il voit que la nature n'est pas oisive, il reconnoît sa présence au parfum balsamique qu'il respire : nul n'a touché, n'a vu cette plante qu'il enlève ; il voit les germes reproductifs, qui, semés par les vents, ne prennent racine qu'à certaine température de l'air.

En grim pant plusieurs toises, il parcourt les degrés de la terre : le même jour il sent la chaleur la plus vive & le froid le plus aigu ; dans l'espace de quelques heures, il rencontre les plantes du Groëland & celles de l'Espagne.

Plusieurs plaisirs se mêlent à sa passion : ici,

c'est une cascade d'une hauteur prodigieuse ; là un gouffre terrible ; il aime à retrouver ces végétaux odorans parmi ces imposantes horreurs ; il connoit la ligne où commence la glace ; il brave l'ardeur des étés , & celle où aucune plante n'a végété : on diroit un pere tendre qui cherche ses filles éparées & fugitives, tant il a de joie lorsqu'il fait la plante qui sembloit se refugier sur ces hauteurs pour y demeurer invisible.

Voilà , selon moi , les plaisirs du botaniste : ces voyages périlleux fortifient son inclination.

Aussi le botaniste Suisse est-il plus ardent que les autres , & c'est Haller qui forme un herbier de vingt volumes in-folio.

Je ne crois pas qu'il y ait une passion plus vive dans le monde ; comme elle se marie à l'exercice du corps , & qu'elle pique l'amour-propre par les variétés sans nombre que cette science étale , la conquête d'une plante inconnue est un triomphe ; puis vient ensuite l'orgueil de la classification.

T A C T I Q U E.

LA perfection de la tactique a mis toutes les grandes puissances de l'Europe dans une sorte d'équilibre qui pourroit entretenir la paix , & l'excessive multiplication des soldats rend le fléau de la guerre si terrible , que l'effroi arrêtera la main de quiconque osera signer le premier acte d'hostilité.

Les limites des Etats sont fixées ; la guerre ne peut donc plus être considérée que comme le délire de l'orgueil & le rêve de l'extravagance.

Au reste, comme la guerre est le combat de la force, & qu'elle n'est aujourd'hui que de souverain à souverain; qu'il est presque indifférent à certains peuples conquis de passer sous telle ou telle domination; que les loix civiles ou de police ne sont pas détruites par les conquérans; que la philosophie d'un bout de l'Europe à l'autre ordonne leur salutaire exécution; que ces loix seront toujours vivantes par le besoin qu'on a d'elles, & par le mépris qui s'attacheroit à qui les mettroit en oubli; la guerre ne sauroit apporter un changement réel aux mœurs nationales, à la propriété des citoyens: ce sont des soldats qui en égorgent d'autres; & comme ces soldats sont indifférens aux drapeaux sous lesquels ils marchent, & qu'ils vendent leur vie pour ne point mourir de faim, quand ils se battent ils ne font après tout que diminuer leur nombre.

Il est donc inutile de vouloir arrêter par des spéculations politiques cette démenche des souverains; ils n'ont qu'à perdre eux & leurs satellites à ce jeu sanguinaire. Les nations proprement dites n'ont rien à voir dans ces débats; leur situation doit rester la même, quelle que soit l'issue des combats.

N E W T O N.

NE W T O N, après avoir vu tomber une pomme d'un arbre, découvre la propriété de l'attraction & en fixe les loix. Les plus remarquables phénomènes de la nature se plient d'eux-mêmes à son système: l'attraction étoit pour lui un effet

donc il ne prétendoit pas assigner la cause ; mais bientôt, non content, il voulut aller plus loin, & il attribua la gravitation des corps à un air subtil & élastique, il ne s'entendit pas lui-même, & personne ne l'entendit.

De son air subtil & élastique, il passa aux Commentaires de l'Apocalypse ; alors il cessa d'être un philosophe ; & après avoir paru un génie lumineux, il nous consola, nous autres pauvres humains, qui roulons dans une sphere ordinaire ; ainsi dans la même tête se réunissent la clarté & les ténèbres.

Sur trente mille personnes qui parlent de Newton, à peine y en a-t-il une seule qui soit en état de lire ses écrits ; ce qui s'appelle d'après l'expression d'Helvétius : *avoir une estime sur parole*. Mais le résultat de ses ouvrages ne nous en est pas moins connu, & nous pouvons l'admirer sans l'avoir lu, quand nous savons qu'il est l'inventeur du *télescope* (1) ; tout le monde connoît cet ad-

(1) Le télescope a été découvert par hasard, c'est - à - dire l'effet du télescope ; mais il s'agissoit de transformer le hasard en loi invariable & nécessaire, de retrouver constamment & infailliblement en tout temps & en tout lieu ce que le hasard avoit offert, de le reproduire même d'une manière beaucoup plus parfaite. Voilà ce qui est dû à la théorie de Newton, & à la recherche de ses moyens. Si les premières idées de cette admirable machine ont été un présent du hasard, c'est qu'il est impossible que les premiers élémens d'un art, ou d'une science se découvrent autrement ; il faut nécessairement partir de quelque expérience. Ainsi la découverte moderne de Mongolfier étoit peu de chose dans son origine. Cette machine se perfectionnera par la suite du temps, & quand elle aura acquis la précision désirée, elle paroîtra absolument différente d'elle-même. Tant d'hommes ont déjà concouru & concourront encore à amener ces machines au degré de perfection où elles doivent monter, que l'on pourra leur attribuer ce que l'on dit des sciences, *qu'elles sont l'ouvrage des hommes & non pas celui d'un homme*. On oubliera peut-être un jour le nom du premier inventeur, ou du moins on y fera peu d'attention, parce que des hommes auront ajouté à cette ma-

mirable instrument, les marins qui observent les longitudes en mer, rendront hommage à celui qui leur a donné le précieux moyen de les observer avec exactitude. Point d'homme qui ne se soit dit : comment la lune se soutient-elle dans le vuide ? il se répond à lui-même en répétant le système de Newton qui a découvert la loi qui balance & soutient respectivement tous ces globes ; un autre prend un *prisme*, analyse la lumière, & on lui dit : *C'est à Newton que cette découverte est due.*

chine des choses extraordinaires que l'on ne doit attendre, ce me semble, que de plusieurs siècles, & de plusieurs nations.

Le télescope de Newton est loin aujourd'hui de ce qu'il étoit alors. On a amélioré ce qu'on possédoit. L'effet du télescope vient, comme l'on fait, de ce que les rayons de la lumière passant de l'air dans le verre & du verre dans l'air, se détournent de leur direction ; c'est ce qu'on appelle *faire réfraction* ; mais qu'est-ce que la réfraction ? La théorie & l'art des télescopes sont presque portés à leur perfection. Mais on se demande encore comment la réfraction peut s'opérer ? Ceux qui pensent que la philosophie doit absolument remonter aux premières causes ; ont travaillé beaucoup à découvrir celle de la réfraction. Ils ne sont pas plus avancés que quand ce phénomène parut d'abord. Heureusement les mathématiciens laissent disputer les philosophes & marchent toujours en avant.

Il semble que les génies les plus célèbres n'aient produit que des curiosités, & que l'application utile de ces belles inventions soit due ensuite à des hommes obscurs, sans lettres, sans théorie, qui ont regardé les hautes sciences & les sublimes spéculations comme d'une très-petite importance.

En admirant le génie de Newton & de Descartes, on ne sauroit s'empêcher néanmoins de les taxer d'une sorte de témérité. Leur théorie est quelquefois d'une folie audacieuse, & l'on pourroit demander si cette théorie a procuré au monde de véritables avantages. Ne seroit-il pas plus philosophique d'avouer que les premiers efforts de la nature nous seront à jamais inconnus ? Un ouvrage qui détermineroit avec soin les limites de l'esprit humain, seroit un excellent traité de philosophie.

L'histoire des sciences humaines nous fait voir que la plupart des inventions utiles à la société ne sont pas dues à une longue expérience, que le hazard est un très-grand maître, que nous pouvons nous en reposer sur lui. En effet, la variété de ses combinaisons n'est pas près d'être épuisée ; & tandis que j'écris ne voit-il pas le *magnétisme animal* qui émeut puissamment notre curiosité & qui exerce toute notre attention ; est-ce quelque chose ? n'est-ce rien ? écoutez les différents rapports ; qu'il est difficile en tout, de saisir un point de vérité !

Ainsi on peut avoir une connoissance des travaux de ce célèbre philosophe sans rien entendre à sa géométrie ; ainsi l'on peut continuer à parler de Newton, sans passer pour ridicule aux yeux des géometres ; nous en savons autant qu'eux aujourd'hui, puisque nous tenons les résultats.

Mais le système de Newton porte-t-il la conviction dans notre entendement ? C'est ici que le doute s'établit nécessairement.

LE BONHEUR.

DES GENS DE LETTRES (1).

C'EST un spectacle vraiment intéressant que de suivre le détail curieux de la variété des esprits,

(1) On a les Traités de Pierius Valerianus & de Cornelius Tullius, de infelicitate Litteratorum. Je ne fais si ces deux Ecrivains s'étoient rendus malheureux dans leur profession ; mais leurs ouvrages ne sont rien moins que concluans. Parmi plus de quinze cents faits, à peine s'en trouve-t-il trois ou quatre qui offrent quelque chose digne de remarque. Il n'est point de revers particuliers attachés aux Gens de Lettres, & s'ils sont poursuivis par la haine, l'envie, ou la tyrannie, c'est un malheur commun à toute espece de talent. Tous les hommes sont exposés aux mêmes infortunes, & pourquoi les Savans croiroient-ils devoir être exempts des calamités qui affligent leurs semblables ? Je vois beaucoup d'avantages liés à la profession des Lettres : je les sens encore mieux. N'est-ce rien que de suivre son goût, & de se livrer tout entier au charme qui nous flatte ? J'ai donc peiné ce que j'éprouvois, & je crois que plusieurs Ecrivains sentent comme moi. Mon but a été aussi de rendre hommage aux Gens de Lettres, & d'éclairer certains hommes sur leur injustice envers des hommes qui se sacrifient pour leur être utiles. La mode est venue de calomnier les Ecrivains les plus estimables, & l'on se dispense ainsi de l'admiration & de la reconnaissance, deux fardeaux bien pesans pour le cœur ingrat de l'homme ; & l'on se croit en droit avec ce faux mépris de rejeter toute leçon. Je ne parle point pour ces âmes insensibles & farouches, ou pour celles qui n'ont qu'un chagrin superbe ; je parle pour celles qui

de la prodigieuse différence des talens, des états & des combinaisons infinies qui naissent de ces rapports mutuels. Ici le souffle du génie donne à l'homme une existence presque nouvelle, là ses facultés sont engourdies dans la nuit de l'ignorance & de la superstition. Tour à tour le Philosophe admire & sourit de pitié; il considère cet amas de caractères opposés, la folie & la sagesse qui s'unissent dans une même nation, qui subsistent sans se faire un obstacle insurmontable; il voit toutes les largeesses de la nature accumulées sur une seule tête tandis qu'une foule immense ne rassemble pas un seul de ses dons précieux. L'aigle superbe des sciences, la colombe gémissante de la Poésie, le compas d'Euclide, le télescope de l'Astronomie, la boussole du Navigateur, le Métaphysicien méditatif, les Rois qui favorisent les Artistes & reçoivent d'eux en échange une gloire immortelle, & le troupeau qui suit leurs leçons ou leurs ordres; tout, dans ce système inégal, lui paroît lié d'une chaîne forte & indestructible, qui réunit les emplois divers sans confusion & sans désordre.

L'œil du Philosophe fatigué de tomber trop fréquemment sur des hommes tellement opprimés qu'ils ne sentent plus leurs chaînes, ou sur d'autres, insensibles à ce qui fait les délices des âmes tendres & sublimes, s'arrête avec complaisance sur le petit nombre de Sages répandus sur la terre, qui vivent libres par la pensée, dont la sensibilité éclate en traits de flamme, qui par-

savent apprécier les vertus & les talens. On ne confondra peut-être pas parmi les Gens de Lettres qui méritent ce nom, ceux qui l'usurpent: on distinguera facilement ceux qui honorent leur siècle, d'avec ceux qui se déshonorent eux-mêmes.

lent hautement pour l'intérêt des hommes, & qui, malgré les discordes des Etats, entretiennent une correspondance utile au monde. A sa vue élevée les Rois, les loix bizarres & les barrières de toute espece vont tomber & disparaître ; il n'y appercevra plus que les oracles de l'univers qui donnent asyle à la vérité & à la vertu fugitive : leurs travaux seront à ses yeux les travaux les plus honorables ; leur gloire, la gloire la plus pure. Elle leur appartiendra tout entière ; ils l'auront créée ; elle vivra dans les siècles les plus reculés.

Telle est la gloire des Gens de Lettres. S'ils vivent dans la retraite, s'ils vivent séparés, ils n'en sont pas moins un corps, tôt ou tard redoutable à ses tyrans, qui, tel que le feu répandu dans les différentes parties de la terre, sert à éclairer ceux mêmes qui se refuseroient à la lumière : corps invincible qui, doué d'une activité & d'une force peu commune, marche avec le cortège des siècles, & brave le despotisme qui voudroit l'anéantir ou l'étouffer.

C'est dans ce siècle éclairé, où le mérite fait l'homme, où l'on distingue les talens de la puissance ; où le respect extérieur s'accorde aux dignités & le respect véritable au génie, que ma reconnoissance vient leur rendre un juste hommage. Puisse-t-il n'être pas indigne d'eux ! Je n'ai que ma voix, elle leur est consacrée. Leurs opinions diverses, leurs systèmes opposés ; les combats de leur amour-propre, le dirai-je ? leurs foiblesses s'évanouissent à mes yeux. Je ne vois plus que leurs bienfaits qui sont imprimés sur la face des empires, & qui subsisteront après eux. Je vais les peindre, ces hommes noblement ambitieux, qui ont agrandi la sphere de notre en-

tendement, & qui, voulant surprendre les premiers secrets de la nature, ont du moins touché le voile redoutable qui les couvre, en attendant que des mains plus heureuses le déchirent en entier. Si la pensée est utile à l'homme, nous leur devons tout; ils ont éteint les bûchers du fanatisme, qui, sans eux, nous dévoreroient peut-être encore: ils ont appris les mœurs aux nations; ils ont aplani les chemins qui conduiront aux plus importantes découvertes, aux découvertes politiques; ils n'oppriment point la terre, mais ils l'éclairent en silence. Sans doute ils ont reçu de la nature cette âme étendue & active qui s'éveille à toutes les sensations, & qui saisit avidement leurs rapports. Mais qui les soutient dans leurs travaux sans cesse renaissans? Quel bien les dédommage des fureurs de l'envie qui les poursuit jusqu'au fond du tombeau, que sa rage détruit encore? Quel charme leur fait supporter le poids de l'adversité, leur fait mépriser les dons de la fortune? Qui les rend insensibles à l'ingratitude de leur siècle, aux cris éternels de lâches Zoïles qui les outragent? Comment renoncent-ils à l'appas des richesses, à cette douce paresse dont la pente est si facile, à ces plaisirs qui les sollicitent d'autant plus qu'ils les fuient? Qui les attache au silence, à la méditation? la gloire, dira-t-on. O gloire! mobile des grandes âmes, tu récompenses, lorsque le genre humain ne peut plus payer; on te desire, on te poursuit, on fait tout pour toi. Mais qui peut se flatter de goûter tes faveurs? Toujours contestée, rarement pure, jamais universelle, tes adorateurs comprennent eux-mêmes qu'il n'appartient qu'à la mort de te fixer, & qu'il faut dormir dans la tombe pour être compté parmi les grands hommes. Il est donc

un attrait plus présent, plus cher, plus sensible, qui anime l'homme de lettres : sans doute lorsqu'il peint le grand, le beau, le sublime, le gracieux, il embrasse avec émotion son magnifique sujet, il s'identifie avec ce qu'il traite ; & voilà, selon moi, sa plus heureuse récompense, la seule qu'il doive attendre, ou plutôt voilà le charme impérieux qui fait fuir les heures, qui élève sa pensée, la colore, l'échauffe d'un feu divin, & qui le console de tout quelquefois même de son obscurité.

Malheur à celui qui ne trouveroit pas dans ses occupations la source de ses plus chères délices ! il ne feroit rien de grand ni d'élevé ; il ressembleroit à l'artisan qui se fatigue depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, n'ayant en perspective qu'un tribut journalier. Les travaux d'un homme de Lettres ont un motif plus étendu ; son génie le subjugue ; il ne lui est pas permis de chérir son art avec modération ; il sera entraîné par les idées de son cœur ; il s'enflammera pour l'ordre, la justice, la vertu, & s'indignera aussi puissamment contre le vice, la tyrannie & le méchant.

Je tracerai donc la sorte de félicité qui accompagne l'homme de lettres, digne de ce nom. Hommes tyranniques, vils envieux, frémissez ! il est un bonheur que vous ne pouvez lui arracher ; il existe pour lui, indépendamment de vos cent bras armés de massues ; il lui appartient, comme à vous l'insupportable sentiment de votre haine impuissante.

L'homme de lettres vit libre dans une noble indépendance.

L'homme de lettres goûte des plaisirs délicats inconnus au vulgaire.

Voilà deux vérités que je vais développer ; & s'il se trouvoit quelque écrivain qui regardât le bonheur comme un beau rêve , je le plaindrois ; il me prouveroit combien il est malheureux dans l'exercice de ses talens & dans le choix de ses études.

P R E M I E R E P A R T I E .

L'HOMME est jetté dans l'univers avec un esprit, des sens & des passions. Il me semble que j'entends l'auteur de la Nature qui lui crie : » Je » t'ai doué de tout ce qui t'étoit nécessaire pour » la mesure de ton bonheur. Ouvre les yeux , » examine & choisis ». La foule des hommes , en s'éveillant , ne voit que ce qui frappe leur instinct grossier , ils existent sans être émus. Satisfaire quelques besoins , comparer avec peine deux objets , voilà où se réduisent leurs desirs & leur curiosité. Mais l'homme de génie ouvre à peine les yeux , qu'il reçoit à la fois une idée & un sentiment. Tous les êtres s'empressent autour de lui , & lui disent : » Nous t'attendions ; c'est pour toi » que nous existons ; que tardes-tu à nous interroger ? nous allons tous te répondre ». Il fixe alors cette vaste étendue du ciel , cette immense nature , qui , fière dans toutes ses productions , n'a point fait d'esclaves : elle n'a point bâti de murs , elle n'a point forgé de chaînes. Cet oiseau qui , sur une aile hardie , franchit l'espace , cet animal des bois qui erre sans guide au gré de son instinct , l'ouragan qui passe , tout parle éloquemment à son cœur ; il apperçoit au milieu de l'univers la liberté , & il s'écrie : » C'est à toi que

» j'adresse mes vœux, à des nobles travaux,
 » mère des vertus & des talens ; toi, qui formes
 » les âmes vigoureuses, les esprits élevés & lumi-
 » neux ; toi, qui ne fais point d'opprimé, ne
 » fais point d'oppresser ; toi, dont la main fa-
 » crée grave dans le cœur de l'homme le caractère
 » primitif de la justice : c'est à toi que je voue
 » mes jours ; conduis mes pas & ma langue ; tu
 » élèveras ma pensée, tu la rendras digne de son
 » auteur. Je ne dépendrai point du regard des
 » hommes, je ne porterai point les fers qu'ils se
 » forgent ; & si ma mâle indépendance offense le
 » vice qui veut être despote, elle plaira à la vertu
 » qui ennoblit l'homme, en ne l'affujettissant
 » qu'aux loix. Aussi-tot il se sent un homme nou-
 » veau ; sa vue plane ; il ne se laisse pas surcharger
 » de ces loix inutiles que la sottise ajoute aux loix
 » nécessaires à la société ; il ne se prépare pas
 » des remords, en se créant des devoirs arbi-
 » traires.

Il épure sa raison pour se préserver de l'er-
 reur : éclairé sur la valeur réelle des objets, il
 fait les apprécier : au-dessus des illusions du mon-
 de, on ne le verra point se passionner pour de
 petits objets, vendre son tems & son existence,
 épouser de misérables querelles, se plonger dans
 un cahos d'affaires épineuses où l'âme se déna-
 ture : son âme égale & tranquille cherche la vé-
 rité loin du bruit & du tumulte, & rejette les
 funestes préjugés qui tourmentent ceux qui se pro-
 ternent devant eux.

Mais s'il use de cette sage liberté qui donne
 tant de ressorts à l'âme, & sans laquelle on ne
 produit rien de grand, il méconnoît cette indé-
 pendance superbe, qui se met au dessus des loix,
 & veut briser les liens qui unissent les hommes.

La licence qui égare l'esprit est l'idole des scélérats, elle est l'opposé de la liberté : pourroit-elle avoir des attraits pour un cœur raisonnable ? La vraie liberté consiste à ne dépendre que de ses devoirs, à jouir des droits d'homme & de citoyens, & à rejeter avec courage les loix capricieuses de ces esprits minutieux & despotiques, qui feroient à un citoyen l'outrage de penser que les loix de l'honneur ne lui fussent pas.

Ne nous étonnons pas, si le génie est singulièrement ami de la liberté ; il a en horreur le despotisme, il redoute ses caprices & ses absurdités ; il lui faut des objets qui puissent nourrir & fortifier sa propre élévation : voilà pourquoi il a fleuri sous le ciel de la Grece, & qu'il a fui ces Etats où un seul homme est tout, & où par conséquent tout le reste est vil. La main qui touche la lyre, & celle qui trace les devoirs de l'homme, doivent être libres, pour répondre dignement à la noblesse de leur emploi. Le génie n'a jamais été & ne peut être le partage d'un esclave : ces coups de pinceau majestueux, ces nuances de grandeur & de justice, qui doivent animer les tableaux de l'écrivain philosophique, où les puiseroient-ils ? Les vertus & les talens ne germent point dans des ames basses & rampantes ; & quiconque a pu tendre les mains aux fers de la servitude, a dégradé son être & s'est avili d'avance aux yeux de la postérité.

Entendez-la, cette voix forte & puissante, qui comme un tonnerre qui roule dans la nue, réveille les esprits qui sont engourdis : non, ce n'est plus un homme, c'est un Dieu tutélaire qui s'est chargé des intérêts de la patrie, & qui défend la cause honorable de l'humanité ; d'une main

il foudroie le vice, de l'autre il dresse des autels à la vertu; il a déployé toute l'indignation d'une ame sensible contre d'injustes tyrans; il rejette le cri insensé de l'opinion pour faire parler la voix immortelle de la raison. Que tous les hommes se rangent du parti de l'erreur; que le despotisme emploie son bras d'airain pour le faire triompher, il le défiéra de réduire en servitude sa pensée. Il cédera plutôt aux clameurs de l'envie; il fuira ses persécuteurs jusqu'au fond des forêts, & préférera, s'il le faut, le commerce des tigres à celui des hommes. Mais du fond des déserts, il ne les oubliera point; il les servira, tout ingrats qu'ils sont: attendri sur les nouveaux malheurs qui les menacent, il fera entendre sa voix désintéressée, & consumera ses derniers jours à instruire une société qui l'a rejeté de son sein.

Que les esprits indifférens sur le désordre qui ne les touche pas, que ceux dont la foible prudence méconnoît cette vertu supérieure à toute crainte, l'appellent un insensé, ou le regardent comme un misantrope qui se livre au triste plaisir d'exercer une censure amère; ce n'est pas à eux de sentir qu'il est impossible à l'homme vertueux de garder le silence, tandis que les cris plaintifs des victimes de l'oppression retentissent à son oreille & frappent son cœur sensible, tandis que les droits éternels de la justice sont violés pour satisfaire quelques monstres avides, tandis qu'un peuple entier vit dans les larmes, ayant tout perdu jusqu'au droit lamentable d'élever ses soupirs; ah! le desir généreux de venger ses freres de l'attentat des méchants, enflamme son courage; & si vous croyez que la vanité seule conduit sa plume, hommes ingrats, re-

gardez les persécutions qu'il essuie, son exil, sa vie errante, ses malheurs. Où est son intérêt ? Quel bien lui revient-il ? S'il est coupable, pourquoi donc la gloire demeure-t-elle attachée à ses pas, & devient-elle le prix de sa noble audace ? C'est que la gloire, qui ne connoît ni le temps, ni les lieux, ni les conventions arbitraires des hommes, juge d'avance comme la postérité.

Hommes de Lettres, vous n'êtes pas toujours assez heureux pour avoir de tels sacrifices à faire à la vérité ; mais dans tous les temps de votre vie, vous avez des nœuds chers à briser. Les plaisirs vous invitent, la volupté devient plus séduisante, lorsque vous vous refusez à ses attraits ; il faut, nouveaux Ulysses, fermer l'oreille au chant des trompeuses Syrenes, vous couvrir de votre solitude comme d'un Egide impénétrable, fuir le monde pour lui devenir utile, & embrasser la retraite autant par goût que par raison. C'est là que votre ame ne se renferme pas dans le cercle étroit du présent qui s'échappe, mais s'élance dans ces espaces immenses qui la rapprochent des Ecrivains de tous les temps. Je vous vois parcourir le vaste miroir des siècles écoulés, examiner les ressorts qui changent la face des empires, pénétrer le jeu rapide des révolutions de la fortune, percer les intrigues de l'ambition, par les événemens futurs ; alors tout sert à vous affermir dans vos heureux principes : vous les jugez, les foibles humains, vous les jugez sans passion, vous les voyez tels qu'ils sont, composés de grandeur & de foiblesse, de vertus & de vices, mais qui doivent peut-être leurs crimes non à la nature, qui a caché dans leurs cœurs le doux sentiment de la pitié, principe des

vertus, mais à la tyrannie, à l'affreuse tyrannie, qui aggravant sur leur tête un joug humiliant, les a forcés de gémir, de haïr leur existence, & les a conduits à être méchans, en les rendant malheureux.

Vous pleurez, en voyant dans tous les temps les plaies faites à l'humanité par ceux qui, puissants & redoutés, méritoient d'en être l'opprobre & le jouet : vous pleurez, en voyant les mêmes loix qui sembloient devoir arrêter le cours de tant de maux, devenir terribles, & écraser d'un double poids le foible qu'elles devoient protéger. Votre œil s'étend, votre vue plane ; & profondément émus, vous vous écriez d'une commune voix : « O ! qui saura aimer » dignement les hommes ? qui verra disparaître à » l'enceinte des murs, les habits, les coutumes » & les mœurs ; & dans une affection généreuse » & universelle, frappera cette barbare intolérance qui oppose loix à loix, homme à homme, & qui rend le fanatique à la fois aveugle » & furieux » ?

Que l'ignorance confonde l'homme de Lettres avec les hommes livrés à la paresse sous le nom de repos, qui se dérobent à l'agitation générale pour vivre dans le désœuvrement, qui dorment mollement sur des fleurs, en s'abandonnant au cours enchanteur d'une imagination ennemie du travail, dont la longue carrière peut être considérée comme un doux rêve, & qui tombent dans les bras de la mort sans avoir daigné graver sur la terre le souvenir de leur existence. Cette injustice ne m'étonnera point, elle sera digne d'elle. Mais l'œil qui aura suivi les travaux de l'homme de lettres, jugera différemment ; il le verra souvent insensiblement miné par de longues

études, périr victime de son amour pour les arts, tomber, en poursuivant avec trop d'ardeur la vérité, comme les illustres artistes, dont la main intrépide interrogeant dans la région enflammée de l'air le phénomène électrique, courent tout à coup leur vie par une mort fatale & glorieuse.

C'est ainsi qu'un charme profond captive sous son empire l'homme de lettres. Entouré des génies les plus rares, c'est à eux qu'il rend son hommage, & non aux idoles de la fortune; il brûle l'encens devant ces auteurs illustres qui ont éternisé leur ame pour l'instruction des siècles, & dédaigné les hommes qui, fiers de leur opulence, croient tout posséder avec elle. Le tranquille observateur, assis sur la pointe d'un roc qui domine l'océan, représente le sage, qui d'un lieu élevé regarde les agitations qui troublent les mortels. Les flots de la tempête se brisent à ses pieds: on ne le verra point se livrer à une mer orageuse & incertaine. Que d'autres, comme accablés d'eux-mêmes, vendent leur existence. Son ame qui redoute jusqu'à l'ombre de la servitude, se refuse également aux voies obliques de l'intrigue, à la souplesse du manège, à la moindre démarche qui sente la flatterie. Amoureux & fier de sa liberté, doué d'une aversion insurmontable pour tout ce qui la blesse, il est riche sans bien, célèbre sans dignités, heureux sans adulateur.

Mais du sein de la retraite on l'appelle dans le tourbillon du monde; ceux qui se livrent aux plaisirs tumultueux, veulent avoir le suffrage de sa présence, Jetez-vous dans le tourbillon, frivoles Ecrivains, qui pour écrire n'avez pas besoin de penser, vous y perfectionnerez cet esprit léger

tout fier d'idées semillantes ; il vous faut un langage brillant qui puisse servir de voile à vos connoissances superficielles ; promenez-vous avec la folie, vous n'avez rien à gâter. Mais toi, homme de génie, qui a su méditer, poser des principes, & comme d'un tronc fertile, en suivre toutes les conséquences, toi, qui vois en grand, gardes-toi d'affervir tes mâles talens au goût des sociétés : elles corromproient ton éloquence, tes vues hardies & sublimes. C'est aux feux étincelans & légers que dresse l'artifice, à récréer les yeux de la frivolité dans l'enceinte des flammes des villes ; c'est au volcan à lancer, à tonner majestueusement dans les déserts, à inspirer une admiration voisine de l'effroi.

O ! que l'homme s'abuse sur les objets de la volupté, qu'il se trompe dans le choix de ses plaisirs, qu'il s'égaré dans le tortueux dédale des desirs de son cœur. Il ne sent plus que d'une manière incertaine, & il devient le jouet infortuné du premier caprice qu'il vient de se forger. Voilà le précipice où conduisent les passions factices. L'homme de génie le méconnoit ; il n'a que celles de la nature, toujours uniforme & bien-faisante. Mais, me dira-t-on, par quel privilège seroit-il exempt des sentimens chers & terribles qui portent la tempête dans le cœur du rustre, comme dans le cœur du philosophe qui recherche l'origine de ces mêmes passions ? Cette étendue d'esprit, cette force d'imagination, cette activité d'ame, ne donnent-elles pas plus de prise à ce feu qui semble d'autant plus redoutable qu'on ose le combattre ; & ne voilà-t-il pas cet homme si orgueilleux de sa sagesse, esclave comme un autre ? Non, nos passions ne sont tyraniques qu'autant que nous les caressons ; c'est
notre

notre foiblesse qui fait leur amorce ; c'est notre complaisance qui les édifie : l'oisiveté les nourrit les enflamme , l'amour du travail les enchaîne , les amortit : la dissipation augmente leurs délires , étend leurs racines : mais la raison affoiblit l'enchantement , & les beaux rayons de la gloire viennent enfin par leur éclat faire pâlir ces feux mensongers ; comme à l'approche d'un jour pur , se dissipent les horreurs d'un incendie qui jettoit une lueur affreuse parmi les ténèbres. Mais si l'attrait de la beauté captive l'homme de lettres , il ne sera pas du moins avili ; il brisera ses fers ; s'ils sont honteux , il sera semblable au lion enchaîné , qui ne paroît pas esclave au moment même où il se trouve captif.

Il est un autre fléau de l'humanité ; qui la détruit en détail ; poison rongeur de l'ame , qui l'attaque au milieu de la pompe & des grandeurs , ou plutôt qui la livre à elle-même , & la contraint à se dévorer , maladie commune aux grands , sombre vapeur qui étend un voile lugubre autour de nous , & flétrit l'univers ; état cruel qui , sans avoir les traits aigus de la douleur , nous la fait presque désirer pour sortir du moins de l'affreux dégoût d'une insipide existence ; ce fléau est l'ennui , qu'on peut appeller un demi trépas. L'homme de lettres a le secret de chasser ce monstre ténébreux. Oseroit il approcher , lorsqu'il le trouve en société , avec Homère , Tacite & Leibnitz ? Il respire leur ame , il s'attendrit , ou il s'indigne avec eux. Les différentes générations d'hommes , & leurs opinions diverses , passent sous ses yeux avec leurs villes , leurs mœurs , leur culte & leurs loix. Un spectacle succede à un autre : dans les champs antiques s'élèvent de nouvelles cités ; elles tombent , & d'autres s'af-

sevent sur leurs débris. Où est l'instant où son esprit actif a pu retomber sur lui-même ? Il a parcouru l'univers & a déposé dans sa mémoire une suite magnifique de tableaux, qui se reproduiront à son imagination, lorsque l'homme oisif & importun, venant se tyranniser, prendra son silence méditatif pour la preuve non équivoque d'une attention qu'il ne mérite point.

Il est un autre piège qu'il évite aussi habilement ; ce sont les grands qui, par vanité, daignent quelquefois lui sourire : semblables à ces magiciens qu'on nous peint évoquant les paisibles habitans des tombeaux, ils sont fiers d'arracher l'homme de génie à sa retraite, & de le transporter dans des murs étonnés de le voir ; ils semblent vouloir jouir de sa défaite, ou tirer de lui quelque aveu favorable à leur puissance. Mais si cet homme opulent n'est qu'un protecteur, ou un être ennuyé qui veut tenter le dernier remède à ses maux, l'homme de génie n'est pas long temps à se délier, & il laisse avec ses statues, son parc immense, & les cordons qui le chamarent. Mais n'outrons rien ; ceux qui ont le malheur d'être grands, peuvent être justes, modérés, sensibles ; & indépendamment de leur nom, l'homme de lettres se lie avec ceux qu'un même goût pour les arts enflamme, & qui déposant l'appareil fastueux de leurs dignités, ne le reprennent qu'au moment où ils sont forcés d'aller jouer leur rôle sur la scène du monde. Tel Horace vivoit familièrement avec Mécène, en homme libre, & non en homme protégé. Ainsi parmi nous Condé honoroit Corneille ; c'étoit la gloire qui faisoit sa cour au génie. Ainsi dans tous les temps, les grands dignes de ce nom, ont fait les premiers pas vers les écrivains qui arrê-

toient les regards de leur siècle : ces grands sentoient bien que leurs noms devant passer ensemble à la postérité, elle auroit lieu de s'étonner si elle ne les trouvoit pas unis.

L'homme de lettres ne se refusera donc pas à la société lorsqu'elle ne pourra point efféminer son génie : que dis-je ? c'est lui qui doit y porter le plus d'agrémens. Cette aimable gaieté, compagne de l'innocence & de la liberté, animera ses discours, leur prêtera cette fleur naturelle qui annonce je ne fais quoi d'ingénieux & de solide, & qui unit une clarté pure à une profondeur heureuse. Ce sera lui qui étendra les idées des autres hommes qui, sous la forme du sentiment, développera les pensées qui reposoient au fond de leurs cœurs, & qui placera sur leurs lèvres cette expression juste & facile dont il leur aura donné l'exemple. Cet aliment de la malignité humaine, cette vile ressource des esprits bornés, ce petit orgueil vain & puérite qu'on nomme médifance, lui sera inconnu. Trop grand pour s'occuper sérieusement d'objets frivoles ; & s'il faut le dire, trop amoureux de la gloire pour daigner rabaïffer quiconque ignore qu'il en est une, il ne jugera digne de ses coups, que ceux qui par leur puissance influent sur la destinée des Etats ; & s'il médit, ce ne sera gueres que de ceux qui tiennent en main les destinées du monde.

Inhabile à flatter, incapable d'offrir à la fortune le sacrifice de ses pensées, il renonce à ces places où il faut adopter un esprit de corps, c'est-à-dire, de cupidité ; & c'est ici le vrai triomphe de l'homme de lettres. La plupart des hommes ne pensent que d'après l'habit qu'ils portent ; leur profession crée leurs idées. Celui qui

à rompu ces liens si nuisibles au progrès de la raison, paroît seul posséder un jugement libre que rien ne tyrannise : accoutumé à renfermer ses desirs dans le cercle de ses besoins réels, il n'en aura point d'illimités : il sent que les dons de la nature, les seuls biens véritables, sont la santé, la joie, la tendresse, la tranquillité de l'âme ; & il soutiendra sans douleur toute autre privation, parce que sa raison aura réglé cette intempérance d'imagination qui fait l'inquiétude des autres hommes.

Avouons-le cependant, l'indigence est affreuse ; un ancien poète nous la représente sous l'image d'une femme échevelée, abandonnée sur un rocher désert, qui tantôt lutte contre le désespoir, tantôt mesure l'abyme effroyable où elle va se précipiter. Mais l'indigence n'a jamais surpris l'homme de lettres laborieux : il pourra être pauvre, & ce sera là le gage de ses vertus & de la noble fierté de son âme. A ce mot je vois frémir les âmes foibles qui redoutent la vie ; âmes infortunées ! qui n'existent plus dès que les molles voluptés les abandonnent ; tristes victimes de leur lâcheté, dévouées à la crainte & nées pour l'impuissance : sans doute elles ne sont point faites pour connoître ce courage mâle, qui émoussé la pointe de l'infortune, résiste aux revers, triomphe des événemens, & met au rang des plus précieux trésors l'indépendance & l'honneur.

Tel est le partage de celui qui a médité sur l'art de changer les maux en biens, d'opposer la patience aux coups du sort, & de le dompter par la force & l'étendue de son esprit. En vain la fortune veut se venger des dons qu'il a reçus de la nature, en vain elle l'accable de ces

traits qui flétrissent l'ame ; il refusera constamment de plier un genou servile devant ses idoles ou ses favoris. Donnerai-je ici la liste de ces beaux génies persécutés par elle, & qui contens dans leur noble indépendance, ont rejeté tout esclavage & ont opposé une ame inébranlable aux coups de l'adversité ? Je les entends ; ils s'écrient d'une voix unanime : » Nous dédaignons » les richesses : elles sont otages de la foiblesse ; » elles amollissent l'ame, en l'enchaînant à de » nouveaux besoins : elles se sont avilies à force » d'être l'instrument du crime, & d'appartenir » à des hommes méprisables. Que l'or, germe » de tous les maux, soit pour eux : la médiocrité & la gloire seront pour nous !

Quelle foule d'écrivains sublimes & pauvres, depuis Socrate jusqu'à Descartes, & depuis Homère jusqu'à Milton ? L'héroïsme a été le partage des plus vastes génies ; jamais l'intérêt n'a souillé leur plume ; jamais la crainte n'a fait pâlir leur front ; jamais le remords n'a succédé aux accens de leur voix libre. Lucrece sonde la nature, analyse l'homme & se rassure contre de vaines chimères ; heureux, si l'erreur ne se plaçoit pas à côté des plus utiles vérités. Là Juvenal arme sa main de la verge de la Satyre, porte le flambeau dans les ténèbres épaisses où se cache le crime, & sert l'humanité en démasquant le vice. Je te vois, fier Lucain ; c'est sous un Néron que tu composes ton poëme : c'est à son orgueil barbare que tu osas disputer la palme de la poésie ; c'est toi qui péris à vingt-sept ans pour la liberté ; les flots de ton sang rougissent ton hain ; tu souris ; tu abandonnes un monde où ne pouvoit plus respirer un homme. Qui ne sent frémir la partie la plus sensible de lui-même, à la touche éner-

gique d'un Tacite ; il peint, & il écrase les tyrans : sans l'amour sacré de la liberté & d'une noble vengeance, où auroit-il trouvé le courage d'écrire l'histoire de monstres pétris de sang & de boue ? Que vois-je sur ce vaisseau malheureux, ouvert de toutes parts aux coups de la tempête, qui se précipite dans cette mer profonde ? C'est le Virgile des Portugais, qui, fier & intrépide, lutte d'une main contre les flots, de l'autre souleve son poëme, son plus cher trésor ; il le protège, le sauve, & s'écrie transporté de joie : *Je n'ai rien perdu : j'ai préservé du naufrage le gage de mon immortalité.*

A ces grands traits la froide dérision est prête à naître sur les lèvres de l'homme vulgaire. S'il lui faut de plus grands exemples, fais pour lui, je citerai des Rois qui sur le trône ont eu la passion dominante des arts & d'autres qui en sont descendus pour se débarrasser de leurs chaînes, & contenter la soif d'apprendre, qui les dévorait. Titus, Marc-Aurele & Julien, furent des Empereurs Philosophes : l'antique vœu de Platon fut rempli : & sous leur regne paisible, les hommes sentirent le bonheur d'être gouvernés par des chefs éclairés, & par conséquent échauffés de l'amour de l'humanité. Héraclite cede à son frere le trône d'Ephese : absorbé dans une méditation profonde il s'enferme dans les tombeaux de ses ancêtres ; c'est dans l'horreur d'un lugubre & majestueux silence qu'il entreprend de percer le voile qui couvre les sciences profondes. Le créateur des Russies, jaloux de transporter les arts dans le sol ingrat de sa patrie, va les chercher à travers les dangers & les travaux ; il saisit la hache du charpentier pour porter plus dignement le poids du sceptre, & dans l'étendue de l'Europe rien

n'échappé à ses ayides regards. Elisabeth de Bohême, Princesse Palatine, refuse la main de Ladislas IV, Roi de Pologne, pour cultiver la Philosophie, & les Mathématiques, & s'honorer du nom de disciple & amie de Descartes. Christine dépose le diadème, quitte de vils flatteurs, pour s'entretenir avec des êtres pensans; & tandis que les autres Souverains demeurent comme emprisonnés dans leurs vastes Royaumes, elle parcourt l'Italie, théâtre superbe d'antiques monumens, dont les débris portent encore dans l'ame un sentiment involontaire d'admiration & de respect; & sur les ruines magnifiques de la dominatrice de l'univers, elle oublie ce trône qu'elle occupoit. Je sais que la Philosophie oblige les Rois de porter pendant toute leur vie le triste fardeau qu'un destin fatal leur a imposé; je sais qu'elle leur défend d'oser s'élever à un état plus heureux, mais elle est aussi bien sévère. Retenir l'Empire par un effort de raison, est un héroïsme trop grand pour qu'il ne soit pas aussi rare; & qui peut blâmer Christine, parce que, à sa place, il auroit eu le courage de ne point abandonner l'autorité suprême? Le Philosophe fera-t-il toujours orgueilleux de la trempe heureuse de son ame, & exigera-t-il sans cesse des Souverains cette même fermeté qu'il auroit pu avoir?

Je ne veux pas que vous renonciez à l'empire des graces, vous sexe aimable, qui pouvez partager le bonheur qu'entante la culture des Lettres; jouissez toujours du don flatteur de la beauté, qui adoucit l'homme le plus sauvage, & qui est en même-temps le plus heureux lien de la société; mais connoissez aussi vos autres avantages. Dignes compagnes de l'homme, osez pen-

fer avec lui : la nature vous a donné le même esprit ; vos lumieres dirigées par le sentiment , apporteront à l'homme une félicité nouvelle , & peut-être ajouteront à l'éclat de vos charmes. Nous ne redouterons pas vos talens , lorsqu'ils contribueront à embellir ce qui nous environne. Je m'élèverai contre cette coutume barbare qui étouffe dans les jeunes personnes de votre sexe les germes précieux des plus rares talens. Pourquoi ne pas donner une égale éducation à des esprits également doués de raison ? Celles qui doivent adoucir les amertumes de notre vie , peuvent-elles se passer d'être instruites ? L'ignorance leur prêteroit-elle de nouveaux attraits ? Quelle inhumanité les prive de l'avantage que procure les goûts des arts ? Ce sexe , l'ornement de la terre , destiné à élever nos premiers ans , seroit-il toujours condamné à la frivolité ? Si leur esprit étoit plus enrichi , notre éducation y gagneroit. Quel plus doux emploi pour une mere que de verser dans les ames neuves & tendres de ses enfans , les premieres impressions du beau & du vrai. Que ses paroles sont infinuantes , & se gravent profondément ! que la vertu est douce & riante dans sa bouche ! Hommes injustes , quel don profanez-vous ? pourquoi ne pas cultiver le sentiment exquis de leur ame ? pourquoi ne pas tourner la souplesse & la vivacité de leur imagination sur des objets utiles ? pourquoi enfin , leur interdisant toute noble carrière , leur envious-nous encore les yeux & les plaisirs de l'esprit ? Est-ce l'effet d'un préjugé aveugle , ou plutôt notre jalousie secreete prévoit-elle que nous serions bientôt surpassés ?

Mais ce seroit peu d'avoir exposé la liberté dont jouit l'homme de lettres , si je ne dévoilois

les plaisirs délicats qui l'accompagnent à chaque instant qu'il les appelle.

S E C O N D E P A R T I E .

HOMME de génie, n'accuse point la nature ; ne te plains point d'avoir reçu en naissant ce feu sacré qui te presse , te domine , te rend utile & cher à l'univers. Est-ce à toi de vendre tes services ? est-ce à toi d'attendre ton destin des hommes ? Si l'envie s'attache à tes pas , si l'imbécille superstition te poursuit de contrées en contrées , si la calomnie exhale les poisons de sa bouche , que peuvent de tels monstres contre toi ? te feront-ils connoître le remords de la vertu ? N'as-tu pas la voix interne de ton cœur , dont le témoignage consolant te récompense d'avoir suivi ce qui étoit juste & grand ? Aimerois-tu mieux grossir la classe des hommes vils & lâches , dont l'hypocrisie triomphe ? Préférerois-tu une molle inaction à l'honneur , même dangereux , de parler devant le genre humain ? Songe que c'est lui qui est juge ; appelle à ce tribunal sacré , & tâche d'honorer dignement en toi la cause de l'homme. Songe que tu tiens entre tes mains les intérêts de toute ame noble & généreuse ; plaide avec courage , & en présence du méchant lui-même : il frémissera à ta voix , les remords secrets déchireront son cœur , & tu liras ton triomphe sur son front abattu. Tu es malheureux , persécuté , ah ! dis-moi qui ne l'est pas ? Echapperois-tu dans l'obscurité à la haine ? Non : tu trouverois dans la poussière des insectes ténébreux qui te tourmenteroient , & tu aurois de

moins tes talens, tes vertus & ta renommée. Que te font ces cris séditieux ? te ravissent-ils l'honneur ? Ta gloire en devient souvent plus grande. As-tu toujours suivi l'inspiration de cette voix secrète qui nous dirige ? N'as-tu jamais été l'interprète du mensonge, l'instrument de la haine ? N'as-tu rien donné au ressentiment ? Si tu t'es trompé, est-ce de bonne foi ? Tes erreurs ne tiennent-elles qu'à ton extrême sensibilité ? Leve encore une tête superbe, & marche au milieu de tes semblables, comme un Roi généreux, qui précèdent les bienfaits, marche au milieu de ses vastes domaines.

Ami, ne te regarde pas comme une victime préparée pour le seul bonheur d'autrui : la nature n'a pu te sauver des peines inévitables attachées à la condition humaine. Mais vois aussi toutes les qualités dont elle t'a doué avec une magnificence digne d'elle & de toi. Elle t'a donné ce sentiment exquis, ce discernement prompt & vif, cette ame honnête & sensible, qui s'enflamme pour le beau, & le goûte avec transport. Il existe entre l'univers & toi une relation intime, ou plutôt l'univers est créé pour tes yeux. C'est à toi d'analyser & de peindre ses beautés. Tu seras saisi de respect, d'admiration & d'enthousiasme, lorsque le vulgaire ne fera pas même ému ; tu seras, pour ainsi dire, le point vivant où viendront se réfléchir les merveilles diverses de la nature ; & ton amour invincible pour le vrai, pour le bon, te donnera chaque jour une idée flatteuse de la sublimité de ton ame.

Ce que la volupté a de délicieux, elle le reçoit de l'esprit ; ses délices sont pures & immortelles comme lui ; c'est une source heureuse qui ne tarit point. L'image du beau, ainsi que celle

de la vertu, est gravée au fond de nos cœurs ; il n'appartient qu'à nous de la contempler sans cesse. Voilà la véritable jouissance de l'ame, & le plaisir inaltérable. Aussi les gens de lettres savent trouver en eux-mêmes une satisfaction douce & continue, qui n'agite point le cœur, qui ne refroidit point l'imagination, tandis que les autres hommes, jamais détrompés, embrassent dans une volupté passagère un phosphore brillant qui se dissipe.

Qu'est-ce que le bonheur ? Le bonheur est l'ouvrage de la raison ; c'est le parfait accord de nos desirs & de notre pouvoir. Or, l'homme de lettres, amoureux dès l'enfance de tout ce qui porte l'empreinte de la pensée & du sentiment, s'éclaire à la lumière de l'une, & s'échauffe à la douce chaleur de l'autre. Il trouve des charmes variés où les autres n'apperçoivent qu'une couleur triste & uniforme. Il n'a pas besoin de recourir à des objets étrangers ; il n'a qu'à descendre en lui-même, fouiller cette mine riche & profonde qui recèle des trésors inconnus. Son ame est dans l'équilibre, parce qu'elle ne poursuit pas plus qu'elle ne peut obtenir ; elle est heureuse par le sentiment qu'elle a de connoître, d'embrasser divers rapports, & de jouir d'une foule de tableaux. Il n'est point de plaisirs flatteurs, s'ils n'affectent le sentiment : c'est la partie divine de notre être ; elle saisit ce qui est inaccessible aux sens, elle se passionne, s'attendrit, s'enflamme ; sa subtilité inconcevable pénètre les objets les plus éloignés ; elle est la créatrice & la dépositaire des plaisirs de l'homme de lettres : plaisirs aussi vifs peut-être que ceux que nous procurent les passions, mais sans contredit plus fréquens, plus vrais & plus durables.

O ! vous qui m'entendez , qui possédez ce sentiment rare , ce tact fin & délicat , ce feu subtil , inconnu , vous me dispenserez de définir ce que vous sentez avec transport. Ce n'est pas pour vous que je parle , ames froides & bornées , qui n'avez jamais fait usage de vos facultés intellectuelles ; il faut frapper vos sens pour réveiller votre langueur. La science est pour l'homme de lettres un océan immense , où il se plonge avec volupté ; il étend de tout côté la sphaere de son bonheur , & devient sensible à des plaisirs qui échappent au reste des hommes. Descartes s'emprisonne trente années , sondant la terre & les cieux ; Mallebranche , loin de ce monde lorsqu'il médite ; Corneille , dans l'enthousiasme jusqu'au lever de l'aurore : La fontaine , assis un jour entier au pied d'un arbre , exposé à l'inclémence d'un Ciel pluvieux ; Archimede , qui n'apperçoit point la main qui va l'assassiner : voilà le charme invincible & profond qui retient dans ses chaînes invisibles l'ame du poëte & du philosophe , qui la pénètre ; la remplit sans la fatiguer , qui accroit sa force & lui découvre des régions nouvelles , étincelantes de beautés neuves & sublimes. Quelle joie en effet plus pure que celle que donne la découverte d'une utile vérité ? Est-il un transport plus vif que celui qu'inspire le sentiment rapide du beau ? Ou est le contentement préférable à celui que couronnent d'honorables travaux ? Alors je ne fais quel transport noble , & & non orgueilleux , rend à l'homme de lettres un témoignage consolant de la grandeur de son génie , parce qu'il a su l'appliquer à ce qui est utile , décent & honnête.

Rien ne lui est étranger ; tout ce que l'esprit humain a pensé , vient se peindre à son esprit ;

Son goût en devient plus étendu & plus sûr, son intelligence plus nerveuse. Il jouit tour à tour des systèmes élevés & profonds de la Métaphysique, des sublimes & touchans préceptes de la Morale, des immuables vérités de la Géométrie, des tableaux attachans de l'Histoire, du pinceau de Rubens, du ciseau de Bouchardon, du charme inexprimable de l'Eloquence, & de celui de la Poésie, le premier, le plus beau des arts, qui frappant par excellence le cœur de l'homme, lui procure le plaisir d'être délicieusement ému, & embellit à ses yeux tous les objets de l'univers.

Ainsi la méditation qui est le supplice d'un esprit superficiel, devient la passion chérie d'un homme de lettres; son esprit profond parcourt successivement la chaîne qui lie les êtres, monte, descend, s'arrête, compare les rapports, les juge, & est fier des traits épars & lumineux qu'il saisit dans sa course rapide. Une première vérité s'enhardit à en connoître une seconde; & si sa vie n'étoit pas bornée, sans doute tel homme de génie auroit embrassé le cercle des connoissances humaines.

Faut-il s'étonner s'il dédaigne tout spectacle de vanité & de luxe, s'il chérit cette simplicité, vrai caractère de la grandeur, soit dans les arts, soit dans les mœurs. Qu'a-t-il besoin des mœurs factices & artificieuses de son siècle? Sa société est la société des grands hommes de tous les temps. Que feront à ses yeux les foibles imitations d'un art limité? Son spectacle est celui de la nature; c'est-là qu'il prépare ses pinceaux & qu'il broie ses couleurs. Il se plaît dans les contrastes les plus frappans, dans les phénomènes les plus terribles, qui sont l'école du génie. Il

admire également la clarté brillante d'un jour pur & serein, & les nuages orageux portés sur les ailes des tempêtes, & le calme auguste de la nature qui se tait dans le fond des forêts, & l'écho du tonnerre qui, du haut de son trône terrible & ténébreux, gronde avec majesté sous un ciel déchiré par l'éclair, & le fleuve majestueux qui promenant lentement ses eaux, répète ses bords enchantés, & les vagues mugissantes qui frappent & blanchissent d'arides rochers de leur écume, & l'aspect magnifique d'un vaste & superbe palais, & les débris antiques de colonnes renversées & rongées par la lime du temps.

Mais l'ombre de la nuit survient, il se dérobe au sommeil, à la lueur d'un flambeau qui le plonge dans une volupté douce, il converse avec ces morts illustres, ces sages de l'antiquité, révérez & bienfaisans comme les Dieux, héros donnés à l'humanité pour sa gloire & son bonheur.

Alors, dans les vastes pensées d'une sublime méditation, le livre antique lui tombe des mains, le souffle inspirateur se répand dans son ame, son cœur s'échauffe, son imagination s'allume, un frémissement délicieux coule dans ses veines, l'enthousiasme le saisit : sur des ailes de feu, son esprit s'élance, il franchit les limites du monde, il plane au haut des cieux : là il contemple, il embrasse la vertu dans sa perfection ; il s'enflamme pour elle jusqu'au ravissement & à l'extase. Je vois son front riant tourné vers le ciel, des larmes de joie coulent de ses yeux, l'amour sacré du genre humain pénètre son cœur d'une vive tendresse, son sang bouillonne, la rapidité de ses esprits entraîne celle de ses idées : c'est alors qu'il peint avec sentiment, qu'il lance les foudres d'une mâle éloquence, qu'il crée ces chefs-

d'œuvres, l'admiration des siècles : il donne l'ame, la vie, ou plutôt il embrase tout ce qu'il touche. Que lui manque-t-il alors pour rétablir l'ordre dans l'univers ? Il ne lui manque que la puissance : il a vu tout ce qui bleçoit cet ordre, les maladies des empires, la contradiction des loix, la force égorgeant l'équité ; il a frémi à la fois d'un mouvement de tendresse & d'indignation ; il a voulu terminer les débats antiques de l'horrible oppresseur & du foible opprimé ; & si dans l'excès de son zèle il s'est égaré dans ses vues sublimes, du moins les succès du crime ne lui en ont point imposé, & n'ont point fatigué sa constante vertu.

Ce seroit ici le lieu de peindre l'ivresse qui pénètre son ame, lorsqu'aux acclamations des citoyens satisfaits, la gloire, aux ailes brillantes, descend sur sa tête la couronne qu'il a méritée ; lorsqu'un peuple éclairé & sensible lui prodigue ces applaudissemens qui font pâlir l'envie ; lorsque la reconnoissance multiplie son nom dans toutes les bouches ; & que, plus heureux encore, il voit la flamme généreuse qui embrase ses écrits, se répandre dans tous les cœurs, & qu'ils se remplissent des principes vertueux qu'il a établis pour le bonheur des hommes : alors il dit : » J'ai fait quelque bien sur la terre ; mon » existence n'a point été méprisable ; elle m'est » chère, puisqu'elle a été utile à quelqu'autre. O » gloire ! ô amour de l'estime ! c'est toi qui satisfais le penchant le plus digne de nous ; tu » nous écarter des routes de la mollesse pour nous » faire marcher sur les pas des grands hommes ; » tu ravis au néant le souvenir de nos nobles travaux : fais toujours la passion la plus forte, la » plus durable, la plus agissante dans l'homme de

» lettres. Quiconque ne te sent pas, ne s'élevé
» point même jusqu'au médiocre.«

C'est ainsi que sont payés les momens que l'homme de lettres a passés dans la solitude ; le temps écoulé & perdu pour l'homme vulgaire existe encore pour lui. Il se reproduit sous ses yeux , & le remords d'un jour inutile n'entre point dans son cœur ; le calme, la tranquillité, enfans de la modération des desirs, deviennent son partage. La tendre amitié lui sourit. Que les hommes durs la dédaignent, que les tristes raisonneurs la calomnient, il la trouve, parce qu'il l'invite. Il ne cherche point dans son ami un flatteur ou une victime de ses caprices, mais une âme honnête où il puisse délicieusement épancher la sienne, établir une communication intime de toutes ses pensées, s'élever, s'embellir mutuellement dans un commerce que ne souille point le mélange impur de l'intérêt. Le don de la parole devient pour eux un lien des cœurs ; ils s'entendent, se préviennent & se perfectionnent l'un par l'autre. L'expression naïve de leurs sentimens vole sans effort sur leurs levres, ils osent se montrer tels qu'ils sont. La confiance s'établit, le rapport de goût se fortifie, l'amitié les unit à jamais ; ils pensent ensemble, & ils n'ont point à craindre que la cupidité vienne briser des nœuds dont le charme fait toute la force.

O ! qu'il est doux dans le sein de cette auguste amitié, de n'obéir qu'à la voix du génie, de suivre ses inspirations secrètes, de nourrir chaque jour ce feu sacré des beaux arts, ce goût épuré qui forme une trempe d'ame également vigoureuse & sensible. Quelle source de délices, de s'élever avec Corneille, de pleurer avec Racine, de rire avec Moliere, de penser avec Montesquieu, Rousseau,

Rouffeau, Buffon ! O douces illufions de la poë-
fie ! vous n'avez pas moins de charmes pour moi
que la vérité : puiffiez-vous me toucher & me
plaître jufque dans les derniers infans de ma
vie ! Que je life avec le même raviffement ce
que les Mufes immortelles ont chanté ! Que j'ou-
blie les paffions orageufes qui tourmentent l'hom-
me inquiet, pour m'élever aux penfées riantes
ou majefteufes, qui font difparoître tout ce qui
n'eft pas elles ! Dans mes promenades folitaires, je
te fuivrai dans les combats impétueux ; Homère
& tes héros me paroîtront auffi grands que tes
dieux. Tu peindras l'amour facré de la patrie,
la valeur qu'il infpire, la gloire, qui accompa-
gne l'homme courageux, l'opprobre inévitable
qui atteint le lâche : je goûterai tes images tour-
à tour sublimes & gracieufes ; cette chaîne d'or,
qui tient l'univers fufpendu devant le maître des
dieux ; & la ceinture de la mere des Graces ; &
le fang immortel de Vénus qui coule fous la lan-
ce du fougueux Diomède ; & Junon qui, fur le
Mont Ida, enveloppée d'un nuage impénétrable à
l'afre curieux du jour, défarme dans fes bras le
Dieu qui lance le tonnerre : tout fera pour moi
un tableau de la nature ; tout m'offrira, fous
d'aimables fictions, l'emblème de la vérité. Je te
méditerai comme Platon, inimitable la Fontai-
ne, toi dont la naïveté cachoit tant de profon-
deur ; j'aimerai à reconnoître l'empreinte de ce
cœur fans fiel, de cette ame fi fimple, mais fi
noble, qui défendit Fouquet, & ne conaut jamais
le moindre détour. Affis fous un ombrage frais,
couché près du cryftal des eaux, tu fourois à
la Nature, & la Nature te couronnoit de
de fes fleurs. Je ne t'oublierai pas, énergique la
Bruyere, toi qui portas une vue fi pénétrante

dans les replis du cœur humain ; en apprenant à me connoître, j'apprendrai à pardonner aux hommes.

Mais quand la nuit étendra ses voiles sombres, quand les mortels fatigués se livreront au repos, au milieu du silence des nuits, je saisirai ton auguste ouvrage ; tu m'entraîneras hors des limites du monde, audacieux Milton ! Un voile impénétrable couvroit ta paupière, mais ton œil intellectuel aperçut cet Esprit qui, porté sur les eaux, appella l'univers de l'abyme du néant : tu me peins le jour pompeux de la création, la terre couronnée de verdure s'échappant des mains du Tout-puissant, il allume le soleil, il déploie l'auguste pavillon du firmament : tu me transportes dans le jardin d'Eden, tu me fais voir le regne fortuné de l'innocence, la beauté majestueuse d'Adam, les graces pudiques de sa chaste compagne. Bientôt sur tes pas je traverse l'empire de l'informe cachos, je descends dans les gouffres brûlans creusés par la justice divine : là tu me peins les esprits de révolte étendus sur le lac enflammé ; leur chef porte sur son front cicatrisé l'empreinte de la foudre : j'entends les blasphèmes respectueux qu'il vomit dans son audace, aussi étonnante que coupable. Soudain tu me ravis aux cieux ; je vois les légions ailées qui entourent le trône de l'Eternel ; il parle, tout s'ébranle, les milices du Dieu vivant s'élancent pour venger sa puissance outragée : le ciel & l'enfer se choquent ; l'enfer a soulevé ses feux ; le ciel a fait pleuvoir ses foudres : la victoire est suspendue dans ce combat terrible. Mais quel moment formidable ! Le char du fils de l'Eternel franchit les plaines de l'immensité ; les carreaux vengeurs qui partent de ses mains précipitent,

écrasent & poursuivent ces innombrables légions de rebelles. O Milton! je les vois tomber dans le gouffre immense de la désolation, j'entends les portes de l'effroyable abyme se refermer pour jamais, & je te vois un instant près du vainqueur, couronné des rayons de sa gloire, & environné de l'éclat de mille soleils!

Active imagination, tu es la source & la gardienne de nos plaisirs; ce n'est qu'à toi que nous devons l'agréable illusion qui nous flatte; tu fais fournir à notre cœur les plaisirs dont il a besoin tu rappelles nos voluptés passées, & tu nous fais jouir encore de celles que l'avenir nous promet; tu plais sur-tout à l'esprit; c'est ta flamme subtile & légère qui colore & les cieux & la terre & les mers; sans toi, l'ame se refroidit, la fleur précieuse de notre sensibilité tombe, se fane, & tous les charmes de la vie disparaissent; tu distingues, dans les arts, celui qui est né avec du génie. La pensée la plus profonde s'évanouit, si elle n'est revêtue de tes couleurs. Tu as peut-être découvert plus de vérités, que la raison même, car tu joins la force à l'agrément, la persuasion à l'autorité; tout ce qui est vif, délicat, riant, est de ton ressort; tu es le miroir heureux où se peignent, se multiplient, s'embellissent tous les objets de la nature.

Aimable imagination, souveraine de nos esprits! dès qu'on se livre à ton vol enchanteur, l'infortune fuit, les rayons de l'espérance dorent la perspective du bonheur. L'homme de génie échauffé par toi se trouve dans son malheureux destin au-dessus de ces revers, & même il les oublie; il porte en lui un trésor que ne peut lui arracher la fortune: animé d'un feu céleste, il exerce sa pensée; elle se repose sur les objets les

plus sublimes ou les plus rians ; & l'image de ces maux est effacée. Bacon , emprisonné sous la voûte d'un cachot , commandoit à son ame de franchir les murs épais ; elle méditoit l'ordre éternel de l'univers , le mélange inévitable de bien & de mal , la succession nécessaire du plaisir & de la douleur. Eh ! que lui faisoient alors ces chaînes qui ne pouvoient captiver la plus noble partie de lui-même ? Chantre de Tancrede & d'Armide , je te suis dans tous les lieux où t'entraîne le destin le plus bizarre ; je vois le charme de la poésie comme un baume vivifiant ranimer ton ame flétrie par la douleur ; tu braves le sort & les ennemis , en te jettant dans les bras des Muses ; la mort s'avance , & tu ne l'apperçois pas ; ton oeil ne se porte que vers l'immortalité. Je vois Tompson monté sur un vaisseau prêt à fondre dans l'abyme ; il semble oublier le péril , il contemple les superbes images de cette horrible tempête , le sombre effrayant qui colore la nature attristée , & la lueur rapide des éclairs réfléchies sur les eaux ; passionné pour son art , il s'écrie : » O ! le beau » spectacle ! ô la magnifique tempête ! « Ovide est exilé loin de Rome dans les affreux déserts de la Scythie : la nature sauvage s'embellit de sa présence ; il confie à sa lyre les chagrins de son ame : par une magie puissante , ses malheurs s'effacent , tandis qu'il s'occupe à les peindre ; il épanche sa douleur dans ses vers éloquens , il se plaît dans ses plaintes ; le succès de son esprit trompe son cœur , & il rend vaine la vengeance de son tyran.

Amour des beaux arts , que n'enflames-tu tous les cœurs ? tu serois un secours toujours présent contre l'ennui & contre l'infortune : les mortels déabusés ne connoitroient plus d'autre ambi-

tion que celle de reculer les bornes de l'esprit humain ; attendris par vos leçons, ils ne deviendroient sensibles qu'aux charmes éternels du beau. Est-il rien de plus délicieux que de pouvoir jouir de la nature, en tous les temps, en tous les lieux ? d'ouvrir son ame aux objets enchanteurs qui la décorent ? Quelle source inépuisable d'agrémens, que ce qui flatte notre goût intérieur, faculté distincte des autres sensations, & qui nous rend sensible à la beauté, à l'ordre, à l'harmonie ! Alors les mœurs prennent l'empreinte de ces occupations douces & utiles. Tandis que l'ennemi des beaux arts, sur le déclin de ses années, à charge à lui-même & aux autres, éprouvera un vuide affreux, n'envisageant que le spectre de l'ennui & les ombres horribles de la mort, l'homme éclairé jouira du spectacle de sa vie passée, il aura su apprécier ce que vaut l'existence ; & fort par sa pensée, il ne redoutera point l'instant inévitable qui doit terminer sa carrière. Ainsi le généreux Fénelon, qui montra à l'univers le caractère rare & sacré d'une ame remplie à la fois d'une extrême vertu & d'une extrême douceur, ne perdit point dans les Cours la simplicité de ses mœurs, & conserva dans son exil cette égalité d'ame que rien ne peut corrompre. Ainsi Fontenelle, ce Nestor qui illustra deux siècles, calme, tranquille, modéré jusqu'à sa dernière heure, vit fuir le songe de la vie, comme un sage du haut d'une colline élevée, voit mourir les derniers rayons du soleil.

Que ne puis-je placer ici les noms de ces écrivains, non moins distingués par leurs vertus que par leurs talens ? Je ferois voir que le feu du véritable génie n'embrase presque jamais que des ames sublimes ; je prouverois par les écrits & le

actions de ces hommes immortels, combien leur cœur étoit pénétré de cette vertu douce dont ils se sont efforcés d'étendre l'empire. Alors mes foibles accens, rendus plus forts par la mâle éloquence de ces bienfaiteurs de l'humanité, iroient porter la honte & le remords dans le sein de leurs persécuteurs, alors l'envie étonnée de se trouver sensible, laisseroit tomber ses fleches empoisonnées; & les lâches ministres réduits au silence, ne jouiroient plus du coupable plaisir de rabaisser un mérite qui les offusque.

Pourquoi ne puis-je-diffimuler le vice de la Littérature moderne? Je l'avouerai: elle est souillée par des auteurs mercenaires & méprisables, dignes ministres de l'ignorance & de la calomnie dont ils suivent les mouvemens défordonnés. Au milieu de cette triste & dévorante anarchie, je ne ferai point entendre ma voix, mais je m'adresserai à vous, qu'une émulation trop ardente, un amour excessif de la gloire, conduisent à dépriser de trop dignes rivaux. Il appartient sans doute à la raison de dissiper les prestiges de l'orgueil malheureusement si naturel à l'homme, & de faire voir qu'on ne s'éleve point en abaissant autrui. Ma voix est foible, mais du moins elle fera l'interprete de l'honnêteté, & je dirai:

» O vous qui courez la carrière de l'immortalité, oubliez-vous qu'ayant l'honneur de parler

» aux hommes, ils ont droit d'attendre de vous

» une vertu mâle, courageuse, qui sache prononcer contre vous-même, lorsque l'intérêt le

» demandera! Oubliez-vous qu'on ne pardonne

» pas à l'envieux & au méchant, même en faveur de son génie, & que le souverain mépris s'allie

» quelquefois à l'admiration des plus rares talens!

» Oubliez-vous que si la malice humaine sourit quel-
» quefois aux traits ingénieux de la satire, elle
» passe avec la foule intéressée à la recevoir, &
» que l'équité proscriit bientôt cette petite ven-
» geance : en marquant du sceau de l'opprobre le
» jaloux censeurs ? Eh ! que veulent dire cette haine,
» ce fiel, cette animosité, qui vont bientôt vous
» confondre avec le plus vil des hommes ? Le
» forgeron hait le forgeron ; la faim lui dicte
» son inimitié : mais vous, qui prétendez à la
» gloire, imitez-vous l'homme vénal dont l'ame
» répond à la bassesse de son état ? Qu'avez-vous
» craignez-vous ? l'estime publique est inépuisable, & la
» gloire tient des couronnes toutes prêtes pour
» chaque espece de mérite. Doit-on être l'objet
» de vos éternelles vengeances, pour oser courir
» la même carrière où vous vous rencontrez ? Ne
» devez-vous donc arriver au but que couverts de
» lauriers arrachés avec fureur des mains de vos
» concurrents, & déjà flétris par la honte, ainsi
» que par les reproches des spectateurs ? Songez
» que vous êtes tous égaux lorsque vous volez
» dans la lice. Qui de vous, en effet, oseroit se
» flatter d'être déclaré vainqueur par la voix de
» la Postérité ? Elle jugera, & vos cris ne seront
» point entendus, & tous ces téméraires critiques
» disparaîtront. Heureux si l'oubli les dérobe à
» l'opprobre ! Que ces têtes étroites, ces ames
» mal nées, indifférentes sur l'intérêt général, con-
» centrées dans leurs petits intérêts, ne voient que
» ce qui les blesse ; vous, hommes de lettres & di-
» gnes de ce nom, vous ne profanerez point une
» plume qui ne doit être consacrée qu'au bien pu-
» blic, en la faisant servir à l'orgueil d'immoler
» un rival ; c'est à vous de donner l'exemple de ce
» généreux désintéressement, de cette impartialité

» qu'on est en droit d'attendre de vous, & que
» vous exigeriez pour vous-mêmes. L'éloge d'un
» homme de génie n'est-il pas la plus douce ré-
» compense d'un autre homme de génie ? Dites,
» c'est mon frere qu'on admire, qu'on loue, qu'on
» persécute ; je dois le consoler, le défendre,
» puisque les méchans le punissent d'être éclairé &
» vertueux. Pour jouir de l'estime de mes con-
» temporains, il me faudra un jour passer par
» les mêmes épreuves. Oui, hommes de lettres,
» vous ne formez qu'un corps, vos intérêts sont
» les mêmes ; rendez-vous respectables, l'union
» seule peut concentrer vos forces : vous serez in-
» vincibles, en unissant vos lumieres ; si vous
» vous isolez, vous ne serez plus que de foibles
» ruisseaux qui se dessècheront d'eux-mêmes, tan-
» dis que vous auriez pu former un fleuve vaste,
» imposant & d'un cours majestueux & immortel.
» Eh ! la gloire elle-même vaut-elle le plaisir réel
» & sensible de vous communiquer vos idées,
» d'agrandir mutuellement vos connoissances, de
» mêler les trésors de vos ames, de vivre en fre-
» res, en amis, honorés & vertueux ? Que l'amour-
» propre est petit & méprisable auprès de cette
» élévation d'ame qui fait disparaître toute ri-
» valité ! Périssent donc les odieux monumens
» érigés à l'envie ! que sur leurs débris s'éleve un
» autel à la paix. Venez-y serrer les nœuds d'une
» amitié utile & douce ! Que l'émulation n'existe
» plus parmi vous, que de ces disputes dont les
» arts puissent s'enrichir ! Si votre cause exige
» quelque chaleur, que ce soit avec noblesse,
» avec honnêteté. Vos raisons ne perdront rien de
» leur force, lorsqu'elles seront présentées avec
» modération ; on y reconnoitra mieux le ton de
» la vérité. Songez, enfin, que la justice, la gé-

» nérosité, la grandeur d'ame doivent vous ani-
» mer, si vous voulez les peindre avec force &
» les faire passer dans les cœurs de ceux qui vous
» écoutent. Distingués du reste des mortels par vos
» lumieres, montez votre ame au ton de votre génie;
» il en fera plus grand, plus fier, plus sublime, plus
» cher à la nation, à l'humanité, & la foule en-
» vieuse ne saisira plus le prétexte de vous refu-
» ser son hommage pour exercer le triste droit
» de calomnier nos mœurs. Vous mépriserez les
» sourds complots du fanatisme & de l'ignorance;
» & affermis sur la colonne inébranlable de la
» probité, vous verrez vos ennemis réduits à
» garder un silence qui fera leur supplice & leur
» honte «.

MON JUGEMENT

*Sur les vues patriotiques de M. Philipon de la
Madelaine, Avocat.*

NOS peres ont trop négligé les enfans, nous nous en occupons beaucoup aujourd'hui; mais de quels enfans? de ceux dont les peres sont dans l'opulence, de ceux du gentilhomme oisif, & quelquefois du bourgeois aisé. On s'attache à leur inspirer des sentimens, à leur donner des graces, de l'aisance dans les discours & dans le maintien; là facilité souvent dangereuse d'exprimer des caracteres qui leur sont étrangers, & de peindre des passions qu'ils commencent à sentir. Je ne fais si cette éducation particuliere est bien entendue; mais on avoit raison de regretter qu'on négligeât, qu'on oubliât même celle des enfans du peuple;

cette partie la plus considérable de la nation ; la plus estimable peut-être & la plus utile. Le livre dont nous allons donner une idée , vient enfin les venger de cet oubli. Le plan de l'auteur est sage & d'une exécution facile , il concilie le bonheur de l'individu avec l'utilité publique , autant du moins qu'ils peuvent l'être dans l'état actuel des sociétés. Aussi dit - on qu'il a partagé avec l'Ami des enfans les suffrages de l'académie assemblée , pour adjuger un prix à l'ouvrage le meilleur & le plus utile qui ait paru dans le courant de l'année dernière.

Nous ne disons point qu'il fera en effet utile ; il ne peut l'être que dans son exécution , & bien des raisons nous portent à penser qu'il sera négligé comme beaucoup d'autres projets , dont l'abandon ne peut avoir de cause que leur sagesse même , & c'est encore ici un des malheurs attachés à la condition du peuple. Le riche peut à son gré choisir l'éducation qu'il croit convenir à ses enfans ; les moyens sont sous sa main ; mais celle des enfans du peuple ne peut être que l'effet d'une institution publique qui ne dépend plus de lui. Venons à l'exposition du plan de notre auteur.

Pour en prouver la nécessité , il établit d'abord , non-seulement que le peuple ne reçoit point d'éducation , mais qu'il en a une mauvaise. *Je le dis hardiment* , dit cet homme estimable , *il n'y aura jamais de bonne éducation pour le peuple , si l'on ne commence à faire disparaître du milieu des bourgs & des campagnes , ces recteurs d'école qui dépeuplent également nos champs & nos ateliers..... Ils y sement de dégoût des professions ; en y appliquant les enfans aux principes des langues , on leur fait préférer le travail de l'esprit à celui des*

main, on les accoutume à faire plus de cas d'un livre que d'une charrue ou d'un marteau ; on les habitue à une vie sédentaire , qui les transformera bientôt en laquais ou en moines. Je ne conteste point le fait ; je ne nie point qu'il ne puisse avoir les effets qu'on lui attribue ; mais il sont exagérés , ce me semble. Le college , les écoles sont un mal pour le peuple , parce qu'on y enseigne des choses inutiles , parce qu'on n'y enseigne point ce qui est utile comme il doit l'être ; parce qu'ils sont perdre un temps précieux pour la jeunesse , précieux pour la société. Mais sont-ils préférer le travail de penser à l'action ? J'en doute. Je croirois que s'ils sont capables d'inspirer du dégoût , c'est pour l'étude. On ne voit pas de villageois au moins , qui n'y entre avec peine , qui n'en sorte avec joie , qui n'oublie avec indifférence ce qu'il put y apprendre , qui n'aspire au moment où il pourra prendre la charrue ou le marteau pour être dispensé d'y rentrer jamais , qui ne regarde un état mécanique quelconque que comme un asyle paisible qui le délivre des tourmens de l'école. S'il est des exceptions , elles sont rares. L'auteur n'avoit pas besoin d'exagérations pour appuyer son opinion , il devoit craindre d'affoiblir ses raisons en leur donnant un tel alliage.

Quelle doit être l'éducation du peuple ? Éclairer les enfans sur tout ce qui tient à leur condition. Il faut les instruire de ce qu'ils doivent savoir & faire quand ils seront grands ; voilà le but où l'on doit atteindre : nos écoles le remplissent mal ; voyons comment l'auteur les remplace.

Quels doivent être les instituteurs ? Sera-ce des particuliers ou des corps ? Les uns & les autres

entraînent des inconvéniens : l'auteur préfère les corps ; il veut que les couvents deviennent des gymnases, & les moines d'utiles régens ; il préfère les ecclésiastiques aux laïques, parce que ceux-là sont plus attachés à leurs fonctions, qu'ils se distinguent par leurs principes de religion, & sont d'un entretien moins coûteux. Ne pourroit-on pas former un corps d'instituteurs qui n'eussent ni les préjugés des corps, ni la doctrine vacillante des particuliers ? Sans doute ; mais l'auteur veut épargner sur les frais : il veut rendre utiles des corps qui existent, & les ramener à des obligations qu'ils n'auroient jamais dû méconnoître.

Pour les former, ils doivent être honorés. Comment se formeroient parmi nous de bons instituteurs, si nous les rabaissions au rang de nos laquais ? On leur veut des sentimens serviles ; ils les inspirent à leurs élèves, & en font de mauvais maîtres sans leur donner les qualités de bons domestiques, ce qui seroit toujours quelque chose. Que ces instituteurs jouissent de quelques distinctions, leur ame s'élevera, & ils diront avec un noble orgueil : » C'est nous qui créons une ame à des milliers de malheureux qui n'avoient que des sens : ils semblent n'être nés que pour souffrir ; grâces à nous, ils ne descendront pas dans la tombe sans avoir connu la félicité ».

Où doit-on placer ces écoles ? Loin des villes, parce que l'air y est mal sain, les distractions fréquentes, la nourriture & l'entretien trop coûteux. Les monastères des campagnes conviennent pour cet emploi. Leurs cloîtres, leurs dortoirs, leurs corridors, leurs réfectoires, offriront aux enfans du peuple des appartemens aussi sains que spacieux. S'il faut en construire, ils

doivent l'être sur le plan des jeux de paume ; l'essentiel est d'y avoir une ou deux salles très-vastes, où l'on puisse en tout temps recevoir les impressions de l'air.

L'âge où l'on doit y admettre les enfans, est celui de six ans : alors l'enfant est plus assuré de vivre qu'à toute époque ; l'effet des instructions n'est plus contrarié par la maladie ou la foiblesse : & c'est alors que dès la première année, ceux qui n'ont pas eu la petite vérole seront inoculés.

Là, on formera les enfans à la sobriété, comme à un des plus puissans moyens de bonheur. En hyver, ils n'auront d'autres alimens que du pain de seigle, de l'eau, des gruaux d'orge, d'avoine, de bled de Turquie : en été ces derniers alimens seront suppléés par les fruits. Un repas ne doit être pour eux qu'une ressource contre la faim. S'ils ne se font un tempérament robuste, ils ne jouissent que d'une vie très-courte, ou de très-longues infirmités.

Comme le peuple ne peut dépenser beaucoup sans devenir misérable, il doit retrancher autant qu'il le peut à ses besoins : un habillement simple, de toile grossière, sera celui de nos enfans ; ils iront nus pieds, la tête rasée & découverte dans tous les temps ; ils dormiront habillés, sans couverture, sans draps, sans matelas, sans oreiller, sur une banquette qui garnira le pourtour de la salle, & leur servira de lit, de table & de siege. On pourroit retrancher quelque chose à cette sévérité Lacédémonienne ; mais elle est bien plus utile au peuple que l'excès opposé.

C'est là que les enfans passeront les heureux jours de leur enfance jusqu'à l'âge de douze ans,

Alors ils peuvent être utiles à leurs parens, qu'ils viendront rejoindre encore dans le cours de leur éducation, pendant le temps des fauchaisons & des vendanges; il ne faut pas priver les peres des secours qu'ils leur peuvent donner.

Les enfans doivent être préparés à devenir des hommes : c'est à leur former un corps sain & robuste qu'on doit d'abord s'attacher; il faut les habituer aux bains d'eau froide, leur apprendre à nager; les tenir propres, les faire jouir d'un air pur & frais; les former à la lutte, à la course, à porter des fardeaux, à franchir des fossés, à lancer des rochers, à descendre des pentes rapides, à se lever matin, à ne consumer que huit heures de son temps dans le sommeil, à se réveiller même en sursaut au milieu des orages; car il faut s'accoutumer dès l'enfance à ce qu'on doit éprouver étant homme. On les exercera encore à se servir indifféremment des deux mains; qu'un accident prive un ouvrier d'un bras, il y suppléera par l'autre. Ce moyen ne peut être d'usage dans tous les arts, mais c'est toujours une ressource pour plusieurs.

On craindra les chûtes, les blessures : raison de plus, dit l'auteur, pour conseiller ces exercices. Le peuple placé par état au milieu des hasards de toute espece, doit n'en redouter aucun. Voir le péril de sang-froid est un devoir pour nous; c'est une nécessité pour lui. Dans ses infirmités, il n'a de ressource qu'en son courage, & il ne se forme que de l'habitude à soutenir la souffrance & à la mépriser : familiariser l'enfance avec la douleur, c'est préparer un grand remède aux maux de l'âge mûr. Osez donc mettre les enfans aux prises avec le danger & la douleur. S'ils se blessent, on laissera couler leur sang; s'ils se font des contusions,

la nature les guérira : la chirurgie suppléera au reste ; mais dans ces cas malheureux, point d'avis ni de réprimandes : l'expérience doit seule les instruire.

Ils feront des fautes, alors frappez l'amour-propre, jamais le corps : celui-ci s'endurcit aux coups, le ressort de l'autre ne se brise qu'avec la vie : faites-leur subir des humiliations, des privations, ne les frappez jamais. Faites sur-tout que la gaieté regne dans vos écoles ; elle seule peut tempérer les maux du peuple ; le pauvre doit la trouver dans sa propre maison pour qu'elle lui rende supportable le fardeau de la vie. Que le tambour, la clarinette, le sifre ou le haut-bois, annonce le commencement ou la fin des exercices ; qu'il accompagne les élèves dans leurs excursions, dans leurs jeux ; qu'il célèbre leurs victoires à la lutte, au saut, à la course. Que les chants appris par routine distraient le villageois dans ses travaux, & soulagent sa misère quand il sera père de famille ; que des romances deviennent même pour lui des leçons de morale, en même temps qu'elles l'égaient. Que les promenades soient animées par des chants & des danses. Le maître qui les y formera, leur apprendra à bien tenir leur corps. Facilitons le développement des forces, donnons aux membres de l'agilité & de la vigueur, & rendons les enfans capables de toutes les professions ; c'est le but de toute éducation publique.

Mais on ne doit pas négliger leurs talens. On doit leur apprendre ce qui leur seroit dangereux d'ignorer dans l'âge mûr. Aller plus loin, c'est leur donner des connoissances inutiles, quelquefois dangereuses. Il faut chercher à diminuer leurs peines, à offrir un instrument de plus à leur in-

dustrie. Qu'ils apprennent à lire sur un alphabet gravé sur les murs. Et lorsqu'ils sauront lire, ne leur mettez dans les mains que des livres où la simplicité du style soit jointe à la solidité des choses. Tels sont : la *Science du bon homme Richard*, le *Magasin des pauvres artisans & gens de la campagne*, le *Manuel du cultivateur*, l'*Avis au peuple sur sa santé*, sur celle de ses bestiaux ; les *moyens de rappeler les noyés à la vie* ; un *Recueil de faits sur les avantages attachés à la condition du peuple*, &c. L'auteur y joint l'*Honneur françois* ; ouvrage peu fait pour le peuple, qui n'est point écrit avec simplicité, qui fait peu connoître l'homme ; & ne parle que de héros qui naissent sous la plume féconde de l'auteur. Je ne fais même si l'*Avis au peuple* lui convient ; il n'inspire pas du courage, au contraire, il sème les craintes autour de l'homme foible & de l'enfant, & donne plus d'horreur pour les maux, que d'espérance pour les guérir. Il en faudroit un qui fût approprié au but qu'on se propose & à l'âge des élèves. Qu'ils apprennent sur-tout à lire les caractères faits à la main ; ils leur sont plus utiles que l'écriture, dont il suffira de leur donner une légère connoissance. Ceux qui la connoissent, ont trop souvent occasion d'en faire un mauvais usage. C'est assez qu'ils puissent éviter d'être trompés.

L'ignorance des calculs occasionne souvent des pertes considérables ; on apprendra donc aux enfans les quatre règles d'arithmétique & la règle de trois ; mais avec le crayon & contre les murs. Par la même raison, ils doivent savoir la géométrie pratique pour mesurer eux-mêmes leurs possessions : il y aura parmi eux moins de procès & plus de culture. Elle sera d'un aussi grand
 avantage

avantage pour le menuisier, le charpentier, le maçon, &c. Le dessin leur sera aussi utile : il l'est aux arts qui doivent être la ressource d'un grand nombre.

Les médecins existent pour les riches ; le pauvre n'a que la nature. Qu'il connoisse donc la nature, qu'il apprenne à guérir par des remèdes simples & prompts, à rétablir les membres disloqués, à distinguer les plantes usuelles, surtout les fébrifuges, parce que la fièvre est presque la seule maladie du peuple des campagnes ; qu'il apprenne à les connoître en parcourant les montagnes, les forêts, les étangs ; qu'il sache l'effet des vapeurs méphitiques & des maux épidémiques, pour qu'il puisse s'en préserver. Il ne s'agit pas d'en faire des médecins, mais de leur apprendre à s'en passer.

L'art vétérinaire est encore à leur portée comme à leur usage ; ils auront moins à craindre ces maladies épizotiques, qui chaque année couvrent nos campagnes de deuil & de misérables ; cet art se perfectionne tous les jours ; qu'ils sachent encore s'orienter ; qu'ils connoissent la cause des feux follets, des éclipses, des aurores boréales, des parélies, pour n'en point être épouvantés ; qu'ils n'aillent point chercher un asyle contre la foudre sous un arbre isolé qui l'attire & leur y fera trouver la mort ; qu'ils soient délivrés d'une foule d'erreurs qui les tourmentent aujourd'hui, & l'on aura satisfait aux soins qu'exigent leur bonheur & le bien de la société.

Presque toutes ces connoissances exigent peu de contention, elles ne rendent point sédentaire elles n'enferment point les élèves pendant plusieurs heures dans des chambres dont l'air est

corrompu : elles peuvent se donner en pleine campagne. Mais n'imposent-elles pas trop de dépenses ? Calculons,

Il faut peu de colleges, mais de bons maîtres. Aujourd'hui chaque communauté a son maître d'école, un Gymnase suffiroit pour 20 ou 30 communautés, & quatre maîtres suffiroient pour y enseigner. Ce seroit donc déjà une économie. Il est vrai qu'il faudroit mieux payer les maîtres : mais quand la paie des maîtres d'école rassemblée ne suffiroit pas pour ces deniers ; quand les biens des monasteres n'aideroient pas à soutenir la dépense, on pourroit assigner pour ces Gymnases la dépouille des Jésuites, la confiscation du bien des justiciés, le produit des amendes imposées par les tribunaux, d'un impôt sur les carrosses & les laquais, d'un droit sur les baptêmes, celui des anates des grands bénéfices, &c. Il faudroit bien moins de fonds que ces ressources n'en supposent.

De ces quatre maîtres, souvent aidés par les élèves qui mériteroient le mieux leur confiance, l'un veillera sur les exercices du corps, sur le chant, sur la danse ; le second enseignera la lecture, l'écriture & l'arithmétique ; le troisieme le dessin & la géométrie ; le quatrieme la médecine pratique & l'art vétérinaire, les deux derniers se réuniront pour la physique élémentaire ; tous pour former le cœur à la morale & à la religion. C'est de cette étude qu'il faut encore s'occuper.

Il n'y a que deux moyens de former le cœur ; c'est à la fois d'en écarter les affections déformées, & d'y faire germer les sentimens. Les premières sont en petit nombre pour le peuple : elles se réduisent à la peur, à la crainte, au goût

du larcin, à la passion des boiffons fortes, à la fainéantife.

Eloignons donc de ces enfans, les hiftoires de forçiers, de revenans, des voleurs; qu'ils foient habitués à descendre de nuit dans les fouterrains, à chercher au fein des ténèbres des nids d'oifeaux dans les bois, à faire de petites expéditions nocturnes: éclairez-les fur la caufe des phénomènes dont le récit les a frappés; qu'ils fe défont des fripons, & toujours beaucoup d'action, peu de paroles: conduifez-les au fecours d'une maifon que la flamme dévore, d'une barque prête à périr; de jour, de nuit; qu'ils volent au fecours de leurs femblables. Louez au retour ceux qui ont montré du courage, blâmez les lâches, couvrez-les pendant quelques jours d'un habit de femme, exposez-les aux railleries de leurs compagnons; que la crainte de l'infamie & du mépris les éloigne de l'ivrognerie. A la veille d'une expédition, qu'on leur donne du vin à difcrétion; mais fi quelqu'un d'eux en boit trop, qu'il foit traité comme un lâche qui, fe défont de fon courage, va chercher au fond d'une bouteille la force qu'il ne trouve pas dans fon cœur.

Pour le penchant au vol, il fuffira d'y oppofer de bonnes inftructions, le goût du travail, une févere vigilance: celui qui pourroit s'y livrer encore, qui pourroit tromper la confiance, ne feroit plus de long-temps admis aux courses & aux jeux; il feroit écrasé du poids de la honte, & condamné aux fonctions les plus viles. On punira févèrement une tromperie au jeu. On doit fe fouvenir de l'enfant jouant aux noix, qui fe plaignoit à Platon d'être repris pour peu de chofe. *L'accoutumance*, lui dit ce philofophe, *n'eft pas chofe de peu*. L'horreur de la fituation d'un

mendiant peut éloigner la fainéantise ; l'habitude du travail la détruit. Cette éducation négative ne suffit pas encore ; rendez vos élèves doux & compatissans , qu'ils s'habituent à des refus , ils en auront à essuyer des riches ; que la voix de l'intérêt même les rende sensibles aux cris de l'homme souffrant ; qu'ils apprennent à craindre le déshonneur : inculquez-leur les principes de morale par des proverbes qui se retiennent avec facilité : que la religion vienne les fixer ; mais qu'elle instruisse , qu'elle intimide même , mais n'épouvante jamais. Sortis de nos écoles , que les élèves rendus à leurs parens , n'abandonnent point leurs habitudes , leurs jeux , leurs exercices ; qu'ils soient encore sous les yeux de leurs inspecteurs , qu'ils reçoivent des prix , qu'ils se livrent à des fêtes champêtres ; ils n'auront point à craindre les effets de l'oïveté , & des plaisirs dangereux ; ils ne pourront devenir des hommes vils : rassemblez-les dans une vaste enceinte durant l'hiver ; faites que leurs mariages ne soient pas précoces ; que devenus peres , ils se rassemblent encore pour s'instruire dans leurs travaux , dans l'art de la culture , dans l'économie , &c.

L'auteur propose une éducation semblable pour les femmes ; il les envisage comme les compagnes des travaux & des peines de l'homme du peuple ; il cherche les moyens de les rendre de la plus grande utilité possible , & il ne la trouve qu'en rapprochant leur éducation de celle de l'homme : il les forme aux mêmes exercices , aux mêmes jeux ; c'est ainsi que les femmes Américaines acquièrent une force inconnue à nos climats. Il ne conseille de leur apprendre que la lecture , l'arithmétique ; qu'à bien soigner leur ménage , à coudre , à filer , à chanter , à danser. Il veut

qu'on leur inspiré sur-tout la modestie, la sensibilité, la douceur, l'indulgence, & qu'on les attache à leurs devoirs en les leur rendant aimables.

Nous sommes obligés de passer rapidement sur ces objets, pour ne pas trop allonger cet article. Qu'on me permette encore de citer deux passages de notre auteur; ils ajouteront à l'idée que j'ai voulu donner de son ouvrage. L'un parle de l'état actuel des femmes, l'autre du sort futur des deux sexes à la fois « Voyez s'échapper des bras de sa nourrice, cette enfant qui, toute fière de tenir à la vie, va, vient, saute, bondit, & ne paroît occupée qu'à essayer son existence; c'est la nature dans sa fleur. Bientôt une gouvernante difficile, ou une mère aux nerfs délicats, vont étendre le crêpe de la douleur sur les yeux de son premier âge, arrêter les progrès de son organisation, & semer autour d'elle les germes des infirmités & de la mort. Immobile sur un siège où toute son attitude est contrainte, les bras enchaînés par un ouvrage sur lequel on la force encore d'assujettir sa vue, la tête relevée par des fers qui offensent également l'estomac & le cerveau, la taille déformée par une cuirasse qu'inventa la laideur pour se ménager des compagnes, obligée de proportionner sa nourriture à la quantité de liens qui pressent sur ses viscères, ne respirant même qu'avec les plus grands efforts, la jeune fille, pour recouvrer quelques instans de liberté, n'a que la ressource de prétexter quelques besoins dont on lui fait bientôt un crime s'ils deviennent trop fréquens.

Ainsi les jours de son printemps se passent à contrarier la nature. Quel automne leur succédera? N'est-il pas sensible que si elle est assez heu-

reuse pour ne pas perdre la vie en la donnant ; les enfans qui appelleront son époux du tendre nom de pere , nâîtront bien moins à la lumiere qu'à la douleur. Comment puiferoient - ils une constitution forte dans le sein d'une mere , à qui l'éducation l'a refusée ? » Si tu veux que tes arbrisseaux se couvrent un jour de bons fruits , garde-toi de tourmenter leur végétation «.

» Que j'aime à me représenter le peuple des villes & des campagnes , exempt des maladies du corps , parce que l'éducation aura fortifié son tempéramment ; exempt des inquiétudes de l'esprit , parce que l'éducation , en lui ôtant l'ignorance , ne lui aura pas donné le savoir ; vivant au sein des fatigues sans connoître la douleur ; portant le poids des impôts sans se permettre le murmure ; se livrant au plaisir sans craindre le remords ; détournant sans effort ses regards & son cœur , d'une opulence & d'un luxe que le sort a heureusement reculés loin de lui ; ne portant point envie aux conditions les plus élevées , parce que l'éducation a su ennoblir la sienne à ses yeux ; chantant au milieu des travaux , parce que l'habitude les lui a rendus faciles , s'abstenant du mal , parce qu'il n'a ni le temps , ni la volonté , ni l'intérêt de le commettre ; s'appuyant avec confiance sur son Dieu , lorsque le poids de l'affliction le presse & le courbe ; se levant avant l'aurore , sans regret sur la veille , sans desirs pour le lendemain ; & s'abandonnant avec sécurité au sommeil de la mort , dans le doux espoir qu'il se reveillera entre les bras du pere le plus tendre « !

On desireroit dans cet ouvrage estimable , moins de recherches dans les pensées , moins de prétentions dans le style , qui pour être noble , demeure souvent dans le vague. On voudroit

que quelques-uns des moyens indiqués, coïncidassent mieux avec le but proposé; qu'on n'excitât pas la passion des richesses pour éviter la faiméantise dans des hommes qu'on veut rendre satisfaits de leur sort. Lorsqu'il fait de la femme un homme, peut-on punir la lâcheté de celui-ci en le revêtant des habits de l'autre? On voudroit encore qu'il y eût quelquefois plus de force dans les raisonnemens, plus de choix dans les exemples. Lorsque pour montrer le danger de la demi-science parmi les gens du peuple, il dit: Citerai-je en preuves ce conducteur de Chameaux qui se crut un prophete dès qu'il en fut un peu plus que ses stupides camarades? On pourroit lui répondre: non, ne le citez pas, parce que Mahomet n'étoit pas un homme du peuple dans le sens que vous donnez à ce mot, parce qu'il n'alla point à l'école & ne savoit pas lire. Mais il s'instruisit par ses voyages, par ses entretiens avec des hommes plus éclairés que lui: il tenta des entreprises, il les forma avec intelligence & les soutint avec courage. Voudriez-vous interdire tous ces moyens à l'homme du peuple? Et comment le pourriez-vous?

Ce plan demanderoit quelques modifications pour n'être qu'utile; mais sera-t-il jamais suivi? Je ne l'espère point. L'auteur demandera longtemps encore, pourquoi on ne chercheroit pas à gouverner le peuple en le rendant heureux. Un politique grondeur lui répondra: parce que le bonheur du peuple n'est utile qu'à lui, & qu'il n'en revient pas plus de revenus à ses maîtres. Les avances d'un prince pour encourager les arts & le commerce, rentrent par une multitude de canaux dans ses coffres; mais ici que recueilleroit-il? des bénédictions, des chansons: il peut

les avoir à meilleur marché. Peut-être le plus grand obstacle seroit celui-ci. En peu de temps, on verroit se réunir dans le peuple les mœurs simples & pures, avec le courage, l'intrépidité, l'audace, toutes les vertus qui commandent ; & dans ceux qui le maîtrisent, dans les riches, ce seroient la foiblesse, les infirmités, les excès qui dégradent, l'orgueil mal assis, tout ce qui mérite le mépris avec l'opulence. Un tel peuple pourroit-il souffrir long-temps d'être gourmandé par de tels hommes ?

SUR LES POEMES D'OSSIAN.

(Ceci est traduit de l'ouvrage anglais, intitulé
THE MIRROR).

L'ANTIQUITÉ attribuée aux poèmes d'Ossian, fils de Fingal, a été une source féconde de discussions. La générosité, la magnanimité raffinées de leurs héros; la tendresse & la délicatesse des sentimens envers les femmes qui y respirent, sont difficiles à concilier avec la rudesse de l'âge inculte dans lequel le poète est supposé avoir vécu. D'un autre côté, les caractères d'antiquité que portent ces poèmes, l'état de simplicité où ils nous peignent la société, le cercle étroit des objets & des actions qu'ils décrivent; leur style concis, brusque, figuré; l'absence de toute idée abstraite, de toutes les allusions à des temps plus modernes, sont qu'on ne leur peut assigner un âge postérieur à celui de Fingal. En un mot, on rencontre des difficultés, quelque parti qu'on em-

brasse, quelque sentiment qu'on adopte, & si ces mœurs douces & raffinées, semblent incompatibles avec les notions qui nous restent d'un ſiècle ſauvage, des marques d'antiquité qui ſont empreintes dans ces poèmes, ne permettent pas de voir en eux une compoſition moderne. Je ne veux point examiner le mérite de ces diſcuſſions, ni haſarder ſur elles un jugement. Tout ce que je me propoſe eſt de préſenter quelques conſidérations ſur ce ſujet, qui, autant que je puis m'en ſouvenir, ont échappé à ceux qui l'ont traité.

L'élégant auteur des *Diſſertations critiques ſur les poèmes d'Osſian*, a combattu, avec ſageſſe, l'objection qu'on a faite ſur l'uniformité des images d'Osſian, & le trop fréquent retour des mêmes comparaiſons. Il a montré que cette objection ne pouvoit naître que d'une lecture légère & inattentive de ces poèmes ; car, quoique le cercle des objets dans lequel le poète ſe renferme ne ſoit pas étendu, & que par conſéquent le retour en ſoit fréquent, cependant l'aſpect en eſt changé, l'image eſt neuve ; elle eſt préſentée à notre eſprit dans une attitude différente, elle eſt revêtue d'autres circonſtances, & d'autres couleurs pour rendre plus frappant l'objet pour lequel on l'emploie. En cela, continue-t-il, conſiſte le grand art d'Osſian, & il donne à ſes remarques plus d'évidence, en citant les exemples de la Lune & des brouillards, deux des principaux ſujets des images & des alluſions des Bardes.

Je ſuis d'accord avec la critique ſur ces obſervations, quoique j'aie lieu de penſer qu'il ſ'eſt trompé, en attribuant à l'art dans Osſian, cette admirable diverſité répandue dans le cercle étroit des objets qui frappoient ſans ceſſe ſes regards.

Ce n'est point par des efforts de l'art ou de l'invention, qu'Osſian préſente les objets agréés de la nature ſous différens aspects : c'est l'effet d'un cœur plein, d'une imagination riche & brillante. Il n'a point cherché ces images, il n'a point fait d'effort pour les varier : il a copié la nature, il a peint les objets comme ils frappoient, comme ils allumoient ſon imagination : il n'y a dans l'étendue des perspectives qu'il nous préſente, que les grands traits de la ſimple nature. Le ſoleil, la lune, les étoiles, les déserts couverts de bruyères, les ruiſſeaux ſinueux, les collines embellies de verdure où errent les chevreuils, les rocs élevés avec leur robe de nuage, ſont les objets au milieu deſquels vivoit Osſian. Il les contemple ſous toutes les apparences variées qu'ils peuvent recevoir, il n'est point étonnant qu'un génie ardent & paſſionné trouve en elles un champ abondant en images fieres & ſublimes.

Sa ſituation, ſon état qui l'environnoit d'objets inanimés dans un eſpace circonſcrit, & dont ſon imagination étoit ſans ceſſe frappée, vers leſquels ſon attention étoit toujours attirée, fut la cauſe néceſſaire & naturelle qui rendit Osſian capable de les décrire ſous une auſſi grande variété de grandes & belles apparences. Nous dirons plus encore; nous oſerons affirmer que cette riche diverſité dans la peinture de quelques phénomènes de la nature abandonnée à elle-même, ne peut s'être préſentée à l'imagination d'un poète dans aucun autre ſiècle que dans le ſiècle réculé & ſauvage qui vit naître le fils de Fingal.

Dans une ſociété polie & raffinée, où les ouvrages de l'art abondent, la variété infinie des objets qui ſe préſentent d'eux-mêmes, de toute

part, distraient & diſſipent l'attention : l'ame eſt ſans ceſſe reſſentée d'un objet à un autre ; elle n'a plus le temps d'être frappée, & de ſaiſir les ſublimes & les ſimplés tableaux de la nature. Dans un tel âge, un poète a un cercle immense & diversifié d'objets ſur lequel il peut exercer ſon imagination : il a un fonds riche & étendu où il peut puiser des images pour embellir ſon œuvre ; il n'eſt pas obligé de rasſembler les objets d'une nature agreſte, de les observer ſans ceſſe, & par là d'en ſaiſir les diverſes nuances : il ne les évite pas, parce que le goût les rejette ; mais il s'en fert rarement, parce qu'il eſt aſſez rare qu'ils frappent ſon imagination.

Il n'appartient donc qu'au poète d'un âge reculé, d'un ſiècle ſauvage, de ſaiſir ces images : ſon attention n'eſt point partagée ; il a le loisir de s'attacher aux ſublimes objets qui l'environnent ; & il le peut d'autant mieux, qu'ils ſont en petit nombre. La mer & la terre, les rochers & les torrens, les nues & les météores, les tonnerres & les éclairs, le ſoleil, la lune & les étoiles, ſont en quelque manière les compagnes avec leſquelles il converſe ſans ceſſe ; il les perſonnifie, il s'adreſſe à elles : chacun des aspects qu'elles peuvent préſenter, ſont empreints dans ſon ame Il les contemple, il les peint dans les variétés infinies que leur donnent les diverſes ſaiſons ; elles ſont les ſujets perpétuels de ſes images & de ſes comparaiſons. Il n'a, en effet, que peu d'objets autour de lui ; mais plus, par cette raiſon, il forme une connoiſſance intime avec leur figure, leur attitude & chacun de leurs traits.

En partant de ces observations, il ſembleroit que les poéſies d'un âge très-reculé, doivent

porter aussi de plus fortes empreintes de l'âge qui les a produites; que celle de chaque siècle à son sceau particulier, & que le génie de l'un ne peut imiter ou contrefaire celui de l'autre. Le poète d'un siècle sans culture, ignore les objets variés qui se représentent à chaque pas dans une société perfectionnée. L'idée d'imiter les productions d'un âge agreste pourra bien se présenter au poète d'un siècle cultivé; mais l'exécution lui en sera certainement très-difficile, & peut-être impossible. Il peindra bien dans ses chants quelques-uns des grands tableaux de la nature, mais la touche, pour ainsi dire, ne paroîtra marquée de l'empreinte d'aucun âge. Pour appercevoir, pour sentir, pour peindre avec force toutes les ombres d'un petit nombre d'objets simples; pour les faire correspondre à une grande diversité de sujets, il faut que le poète habite avec eux, & qu'ils soient toujours présents à sa pensée.

L'excellent critique que j'ai cité, a choisi les exemples de la lune & des nuées, pour montrer combien Offian avoit diversifié les apparences du petit nombre d'objets dont il étoit environné. Je vais finir ce discours par des citations d'un troisième objet: c'est le soleil, c'est cet astre qu'il a présenté dans une telle variété d'aspects, qu'il ne paroît pas possible qu'ils aient pu frapper l'imagination, qu'elle ait pu en être saisie que dans l'âge ancien & barbare où vécut Offian.

Le vainqueur *Frothal*, frappé de la magnanimité généreuse de *Fingal*, s'adresse à lui: „ Que tu es terrible, ô Roi de Morven, que tu es terrible dans les combats de la lance! mais dans la paix tu es semblable au soleil qui lance ses rayons aux travers d'une onde silencieuse: les fleurs élèvent leurs têtes brillantes devant lui, & les zé-

phirs secouent leurs ailes «. Lorsqu'il oppose la généreuse franchise de *Cothmar* au sombre & obscur *Cairbar*, il dit : » Sa face est semblable au soleil dans sa splendeur, nulle obscurité n'en ombrage le front «. Il dit de *Nathos* : » L'ame de *Nathos* est généreuse & douce, comme l'heure du soleil couchant : » & du jeune *Connal* qui vient chercher la gloire dans un combat à la lance «. Ta jeunesse est aimable comme le premier rayon du soleil «. -- » O fils de *Fithil*, dit *Cuchulin*, tu fuis sur la bruyere de *Lena*, avec le pied fugitif des vents. Va, & dis à *Fingal*, qu'*Erin* a été vaincu, qu'il est esclave ; va & conjure le Roi de *Morven* de précipiter ses pas. Oh ! qu'il accoure comme le soleil dans un orage, lorsqu'il brille sur les collines verdoyantes «.

Nathos est inquiet sur le fort de *Darthula* : » L'ame de *Nathos* étoit triste comme le soleil plongé dans un humide brouillard «. *Oscar* environné d'ennemis, prévoyant la chute de sa maison, devenoit quelquefois pensif & sombre : » il étoit semblable au soleil dont un nuage obscurcit un instant la face, mais qui reluit bientôt après sur les collines de *Cona* «. Lorsque *Bosmina* vient offrir la paix de la part du Héros ; » A son aspect le front d'*Erragon* s'éclaircit comme un roc devant un soudain rayon du soleil, lorsqu'un vent rugissant lui ouvre une issue au travers d'un nuage qu'il disperse «. Le souvenir du dernier combat & le retour de la paix est comparé au soleil qui reparoit après un orage. « Ecoute le combat de *Lora* ! le bruit de son épée se fait entendre long-temps après encore, ainsi que le tonnerre qui retentit sur les collines obscurcies : tel est le retour du soleil

lançant les rayons silencieux ; les rocs éince-
lans & les têtes verdoyantes des montagnes sou-
rient «.

Fingal dans sa vigueur devient sombre en pré-
sence de la guerre. » Ses armes s'étendent sur
l'ennemi comme le rayon d'un soleil pâle, lors-
que ses flancs se couvrent d'obscurité, & qu'il
acheve sa course funeste au travers du firma-
ment «. Le jeune héros triomphant, s'exaltant de
sa force, & se précipitant sur ses ennemis, s'é-
crie : » Les coups que je vais frapper élèvent
mon ame : ma renommée est portée devant moi
comme des rejaillissemens de lumière qui pré-
cedent le soleil lorsqu'il va sortir d'un nuage en
parcourant la voûte des Cieux. Dans une autre
occasion, un Héros dit : » J'ai cherché les combats
dans ma jeunesse ; mes bras ne peuvent plus
soulever ma lance quand le danger s'approche ;
mais mon ame tressaille au moment de la guerre ;
comme un vallée étroite & couverte d'une belle
verdure lorsque le soleil y verse ses torrens de
lumieres, avant qu'il cache sa tête dans un noir
orage «.

Mais j'irois au-delà des bornes de cet ouvra-
ge, si j'y rapportois tous les passages qui forti-
fient mes observations. Je citerai cependant en-
core ces sublimes apostrophes au soleil, dont
l'une finit le second chant de Témora. Les va-
gues épouvantées entendent le bruit de ta mar-
che. O soleil, fils du Ciel, que ta beauté est
terrible, quand la mort se cache dans ta cheve-
lure enflammée ! Une autre commence le Poème
de Carictura. » Fils du firmament à la chevelure
d'or, tu as donc quitté la voûte azurée des Cieux !
l'occident t'a ouvert la porte « ; & je finirai en
rappelant à mes Lecteurs le sublime passage

qu'on trouve à la fin de *Corthon*. » Je ſens le ſoleil, ô Malvina ! laiffe-moi en jouir. Le ſoleil ſe plaît à briller ſur la tombe de Corthon, jſe la ſens échauffée de ſes rayons «.

O toi qui roules ſur nos têtes, rond comme le bouclier de mes peres, d'où partent tes rayons ? O ſoleil, d'où part ta lumière éternelle ? tu t'avances dans la beauté majefteuſe, & les étoiles ſe cachent dans les Cieux ; la lune froide & pâle ſe plonge dans les vagues du couchant ; mais toi ſeul tu demeures, tu te meus ſeul. Qui pourroit être le compagnon de ta courſe ? les chênes des montagnes tombent, les montagnes elles-mêmes ſ'affaifient avec les années ; l'océan ſ'abaiſſe & ſ'élève tour à tour, la lune ſe perd dans les cieux ; mais toi, tu es toujours le même, & te réjouis dans ta carrière élatante. Lorſque le monde eſt obſcurci par les tempêtes, lorſque le tonnerre roule, & que l'éclair vole, tu paroſs dans ta beauté au travers des nues entr'ouvertes, & tu ris des orages.

Mais tu luis en vain pour Osſian : il ne reverra plus tes rayons, ſoit que ta chevelure dorée flotte ſur les nuages de l'Orient, ou que ta lumière tremble vers les portes de l'Occident. Mais ainſi que moi, tu n'as peut-être qu'une ſaiſon, & tes années doivent avoir une fin ; tu t'endormiras dans les nuages, ſans inquiétude pour la voix du matin. Réjouis-toi, ô Soleil, dans la force de ta jeunefſe : la vieilleſſe eſt ſombre & fâcheuſe, ſemblable à la lumière blanche & pâle de la lune qui brille au travers des nuages brifés par le ſouffle du Nord qui agite la plaine, & force le voyageur ſaiſi de froid à ſe retirer au milieu de la courſe. (B)

ÉLOGE DE CHARLES V,
ROI DE FRANCE.

C'EST fut la valeur qui, de ses mains triomphantes, éleva le trône des François. On avoit vu les premiers Capets, imitateurs des descendants de Mérovée, s'abandonner tout entiers à leur courage belliqueux, & plus soldats que généraux, porter à l'excès une ardeur téméraire que fortifioient encore les idées gigantesques de la chevalerie. Ne dissimulons pas que ces siècles héroïques étoient barbares. Instruit par les fautes de son pere & de son aïeul, CHARLES comprit que le titre auguste de Chef de l'Etat avertit les Rois que c'est moins du bras que de la tête qu'ils doivent se servir, que leur valeur consiste à voir le péril de sang froid, sans s'y précipiter avec furie. Il comprit qu'étant l'ame de cent mille combattans, c'étoit assez pour lui de tracer le plan général de leurs opérations, & de diriger à une même fin tous les ressorts divers qu'il étoit maître de faire mouvoir.

Rarement les Princes reçoivent une éducation conforme à leur importante destinée (1). Charles fut formé par l'adversité, & ce maître terrible & sublime lui mit sous les yeux la chaîne immense de ses devoirs; & en même temps il le doua de cet esprit de conseil & de pénétra-

(1) C'est le sort des têtes couronnées de n'apprendre les calamités qui frappent leurs sujets, que lorsqu'il n'y a plus d'espoir ni de remède; alors on ne leur cache plus la vérité.

tion, plus fort que le torrent passager des armes. Il falloit manier le génie d'une nation belliqueuse & fiere. Charles reconnut qu'il avoit à conduire un peuple indocile & malheureux. Au milieu d'une régence orageuse, il se trouvoit parmi les écueils les plus terribles. La France épuisée par une défaite sanglante, consternée par la captivité de son Roi, déchirée par ses Princes, livrée tour à tour à la fureur du peuple, & à l'ambition des grands, touchoit à sa ruine. Les rênes du gouvernement flottoient abandonnées; chacun s'empressoit à les saisir; on vit alors un Prince de dix-neuf ans créer pour ainsi dire ses droits, s'élançant sur le timon, arracher ces rênes avec fermeté, des mains sacrilèges qui vouloient les ravir, & empêcher les factieux d'achever l'ouvrage de l'ennemi. Un vainqueur orgueilleux menaçoit nos frontieres entr'ouvertes: le jeune Dauphin, sans finances, sans vaisseaux, sans troupes réglées, tenta d'inspirer un nouveau courage à la nation entière: presque avilie, & lui découvrir ses ressources lorsqu'elle sembloit désespérer d'elle-même.

A cet état de foiblesse & d'humiliation, l'Angleterre opposoit, & sa puissance, & sa gloire: Ayant forcé l'Ecosse au silence, soumis l'Aquitaine à son joug, & la Bretagne à son allié, le vainqueur de Calais venoit déjà de démembler, & se hâtoit d'envahir ce Royaume, dont la loi fondamentale excluoit tout maître étranger. Mais le bruit des armes étouffant la voix de la justice, la force pouvoit réaliser ce que ses prétentions avoient de chimérique. Deux fois il s'étoit montré téméraire, sans en porter la peine: deux fois l'impatience aveugle de nos Rois

s'étoit précipitée dans l'abyme ouvert pour l'en-gloutir. Edouard étoit triomphant, & la fortune avoit couronné jusqu'au noble désespoir de son fils.

Tandis que la valeur heureuse de ces guerriers attaquoit à découvert le trône des *Valois*, la sombre politique du Roi de Navarre en sappoit en secret les fondemens ébranlés. Ce tyran farouche, transplanté sur les terres d'Espagne, tenoit encore à la France par de riches domaines, plus importans par leur situation (1) autour de la capitale, que par leur étendue. Plus près du trône (2) qu'Edouard même, si la loi ne les en eût également écartés, il cherchoit à éluder cette loi sacrée par tous les artifices d'un esprit intrigant & d'un cœur corrompu. Trahisons, parjures, assassins, poison même, tout crime utile lui étoit familier; d'autant plus dangereux que des qualités brillantes, trop communes aux grands scélérats, masquoient ses vices monstrueux. Cette finesse qui ressemble à la prudence, cette affabilité féduisante, cette libéralité intéressée, cette éloquence naturelle, & dont il n'est que trop facile d'abuser; cette fougue impétueuse que le vulgaire confond avec le courage, tout lui servoit à déguiser sa marche criminelle, & il a fallu l'œil de la postérité & sa voix foudroyante, pour frapper d'opprobre ce tyran.

Pressé de toute part, environné de tant d'ennemis, Charles apprit à s'observer, à mesurer

(1) Outre ses possessions sur la Brè & la Champagne, il tenoit plusieurs places en Normandie & en Picardie.

(2) Il étoit petit-fils de Louis Hutin, au lieu qu'Edouard n'étoit petit-fils que de Philippe le Bel.

ses actions, ses paroles, ses regards, & même son silence. Il prit pour règles invariables de sa conduite, la patience & cette prudence qui fait dissimuler sans duplicité ni trahison. La patience du chef d'un Etat ébranlé consiste dans cette circonspection qui, pour sauver l'honneur d'un gouvernement foible, compose avec des sujets séditieux ou des voisins injustes, dont les révoltes & les entreprises mériteroient d'être punies hautement par un Prince dont la force appuieroit les droits légitimes. Elle dérive de cette modération qui comprimant le courroux le mieux fondé, laisse aux coupables la ressource du repentir, ou ménage à la justice la possibilité de sa vengeance. Enfin, loin d'être une qualité purement passive, (comme elle le paroît à ceux qui n'approfondissent rien) la patience est peut-être le plus noble effort d'une ame ferme & vigoureuse, puisqu'elle l'éleve jusqu'à se dompter même. La justice la plus exacte peut encore autoriser dans un Roi la dissimulation, c'est-à-dire, cet art qui opere à propos un effet, tandis qu'il en paroît préparer un autre; art innocent, nécessaire, qui obtient par adresse ce qui lui échapperoit sans cet heureux détour. La prudence en fait même un précepte positif aux Rois, qui sont assez instruits pour gouverner par eux-mêmes, assez zélés pour se livrer aux laborieuses discussions des affaires d'Etat, assez fermes pour contenir leurs ministres dans une juste dépendance; & c'est de là que suit le maintien des loix, le bonheur des peuples, leur amour pour le souverain, & la vraie gloire du monarque.

La pratique de ces vertus devenoit à Charles d'une nécessité plus absolue au milieu du feu des guerres civiles, où il eut besoin de tant de po-

litique (1), de tant de prudence & de tant d'activité. L'armée Françoisse étoit défaite; son Roi

(1) Dans l'acception vulgaire, un politique est un homme qui ruse, qui marche par des chemins couverts, qui emploie avec adresse l'artifice & la feinte, qui a des idées compliquées; & sous ce point de vue, le politique a été regardé d'un œil défavorable; mais dans l'acception générale & raisonnée, un politique, au lieu d'être un homme à moyens obliques & petits, est celui qui voit en grand, qui découvre des ressources où les autres n'apparçoivent rien, qui saisit la vraie maladie d'un empire & le remède qu'il faut lui appliquer, qui fait calculer les degrés de résistance & de possibilité, qui ne s'engête pas imprudemment & recule à propos, qui saisit l'instant précis où il peut s'élaner d'un pas hardi: c'est un homme qui mesure d'un coup d'œil la masse d'un Empire, & ne la lance contre un autre qu'en prévoyant le double effet qui doit résulter de ce choc: c'est un homme qui doit être à la fois timide & audacieux, réservé & facile, impétueux & froid, avoir présent à l'esprit tous les ressorts qu'il peut faire mouvoir, & les manier sans confusion. Cette sublime politique est fondée comme la plus haute géométrie, sur les principes les plus simples. C'est la juste connoissance des forces relatives & de la résistance de ces mêmes forces, de leur ensemble & de leur accord. Le politique ne feroit jamais de fausses combinaisons sans l'extrême variation des hommes, dont la volonté flottante ne sauroit guere être assujettie à un point fixe. Le politique fera donc sur-tout une étude particulière des hommes. C'est par elle qu'il apprendra que le difficile de son art n'est point d'unir, mais d'entretenir l'accord & le concert au milieu de tant de volontés qui se préjudicient à elles-mêmes. Il faut que l'habileté du Politique concilie cette foule d'esprits & leur donne un centre autour duquel ils s'agitent sans s'écraser; il faut que la fertilité de son génie trouve des moyens pour faire adopter ce qui est trop au-dessus des conceptions vulgaires. Le petit génie n'imaginera que des stratagèmes, se couvrira d'un masque, se perdra dans les intrigues, croira être fin en donnant des apparences contraires; foibles ressources qui sont presque toujours un inutile appui. Le grand politique, loin de la fourberie & de ces finesse honteuses, bâtra ses plans sur le caractère d'un peuple vu en grand, sur la véritable connoissance de ses mœurs. Il fera plus que le guerrier. Celui-ci ravage comme un torrent, & passe de même. Les sanglans trophées de la victoire sont toujours chèrement achetés. Le vainqueur est souvent loin d'en cueillir les fruits. Il n'est plus rien, si la politique ne vient à son secours, s'il ne garde, s'il ne conserve ce qu'il a subjugué. Ainsi Charles V, sans sortir de son cabinet, sur regagner tout ce que lui avoit fait perdre la bataille de Poitiers & la captivité de son pere. Voyez Fabius tourner les succès d'Annibal, & les consumer par une force inactive. Voyez Coligny, un des plus malheureux Généraux, triompher en posant les armes & briller après des

portoit des fers , & l'assemblée tumultueuse des Etats présentoit un écueil formidable , où devoit se briser l'autorité mal affermie d'un Prince dont on ne voyoit que la jeunesse , & d'un ministère dont on ne sentoit que trop les vexations & l'imprudence. Aussi ce peuple si prompt à trouver des ressources dans les sacrifices , lorsque l'amour pour ses Rois établit sa confiance , alors plus aigri par l'oppression que découragé par l'infortune , trop emporté pour se contenir dans les bornes raisonnables , croyoit ne pouvoir sortir d'esclavage qu'en se précipitant dans l'anarchie. Les cris séditieux n'annonçoient que des projets de révolte , tandis que les malheurs présents exigeoient les plus rares efforts d'un zèle généreux , & sur-tout le plus parfait concert entre les divers ordres ; concert qui ne pouvoit subsister que par la subordination.

Forcé d'opter entre quelques subsides insuffisans & le maintien de son autorité si nécessaire à la conservation de la Monarchie , le Dauphin rompit les Etats , résolut de tout tenter avant que d'acheter leurs dangereux secours. Il parcourt , il sollicite les provinces ; il attend plus de sensibilité de ces cœurs moins dépravés par le luxe ; par-tout il voit éteintes les nobles flammes du patriotisme , par-tout la rigueur des impôts avoit brisé les liens sacrés qui doivent unir les sujets au souverain ; & cependant le roi Jean avoit pour ses peuples des sentimens de père. Mais que peut la bonté du cœur sans la force de

chûtes. L'a plus grande puissance , la plus formidable , peut être ruinée par un politique , qui protégeant un Etat voisin plus foible , saura enlever à son rival , presque à son insu , les forces secrètes & vitales qui constituent sa situation florissante.

l'ame ? La mollesse dans un Monarque est plus terrible que son despotisme. Eh, qu'importe aux sujets la bienveillance stérile d'un Roi foible, qui les abandonne & qui se livre lui-même à des tyrans subalternes ! La frontière importante du Languedoc avoit été ménagée par crainte ; elle supposa l'avoir été par amour. Elle signala sa reconnoissance par des sacrifices mémorables. Foibles moyens, trop disproportionnés aux besoins ! Le Dauphin eut la sagesse de le sentir, & la générosité de se remettre à la discrétion des Etats, résolu de tout souffrir d'eux, pour les sauver d'eux-mêmes, adoptant cette maxime antique & sainte, *que le salut du peuple est la suprême loi.*

Dans ces cruelles circonstances, le Navarrois furieux s'échappa de sa prison, comme un tigre du fond de son repaire. Il s'élança sur la capitale, prêt à la déchirer. On vit un ministre du Dieu de paix (1), on vit un chef respecté des citoyens, fomenter une ligue qui n'avoit le bras levé que pour renverser le trône. Afin de s'affurer l'impunité de leurs attentats, les factieux essayèrent d'abord de faire taire les loix, en détruisant leurs fideles organes. Il vouloit anéantir ce sénat, source antique & précieuse de la confiance nationale, tantôt le refuge des peuples, tantôt le soutien des rois, & toujours le lien de l'harmonie publique. Aussi les séditieux crurent-ils ne pouvoir sapper l'autorité qu'après en avoir renversé les fondemens.

O jours de vertiges ! ô spectacle monstrueux, une populace effrénée forçant le palais de ses

(1) Robert le Coq, Evêque de Laon, & Etienne Marcel, Prévôt des Marchands, chefs de la faction des Chaperons noirs.

rois, montant jusques sur les marches du trône, égorgeant ses peuples, zélés défenseurs dont le sang rejailit sur leur maître ! Aussi ferme à l'aspect de la mort, qu'indigné de devoir la vie aux ménagemens timides du chef de la révolte, le Dauphin..... Mais c'est entrer dans les sentimens de mon héros, que de lui dérober ici une partie de sa gloire. Périssent à jamais la mémoire de ces excès honteux ! Ils ont été trop bien réparés par ce même peuple, devenu le plus fidele & le plus inviolablement attaché à ses rois.

Paris étoit livré aux fureurs du carnage ; Charles céda au temps, & sa fuite fut un trait rare de politique & de prudence. N'oublions pas la province qui la première eut l'honneur de lui tendre les bras. La Brie donne un grand exemple à la France : Provins enleve aux villes les plus renommées l'avantage de relever la monarchie. Là, se tiennent des Etats où le patriotisme élève sa voix pure & magnanime ; là, les peuples présentent des dons volontaires, & leur amour surpasse ce qu'on ne pouvoit attendre. La Picardie imite la Champagne, & se distingue par le même zèle. Rois, foyez attentifs : considérez les François qui composoient les Etats de Compiègne, semblables à ces Romains qui savoient si bien apprécier les actions héroïques, venir remercier le Dauphin au nom de la nation de n'avoir point desespéré du salut de l'Etat. Quel peuple ! & qu'il est digne d'avoir des Charles V pour maîtres !

A ce cri de l'honneur François, la noblesse se réveille : elle accourt en foule se ranger autour de l'héritier de la couronne. Enflammée par les regards de Charles, elle se souvient qu'elle est le rempart du trône, & qu'elle doit le soutenir lorsqu'il chancelle, ou s'ensevelir sous ses rui-

nes; elle se dévoue à une guerre plus juste & plus glorieuse que celle qu'elle venoit de soutenir contre les laborieux habitans des campagnes, rendus furieux par ses vexations & son arrogance plus cruelle encore.

Il étoit réservé à la sagesse du Dauphin de calmer ces troubles affreux. Parmi tant de tourbillons opposés, il parut comme un astre élevé au-dessus des orages qui alloit faire lever des jours plus serens.

Il maîtrise la férocité, il fait tirer parti des plus indomptables passions; il fait servir au bien public le courage indépendant de ces aventuriers qui, errans & vagabonds, dévoroient la subsistance des cultivateurs. Les bras qui déchiroient la patrie, combattent pour sa défense. Les révoltés tremblent dans la capitale investie; la foudre vengeresse gronde à leurs portes; la famine désolante introduit dans leurs murailles le désespoir & la mort; les coupables sont confternés; les vrais citoyens reprennent cet ascendant que donne la vertu. L'université (1) joint les charmes de l'éloquence aux grands motifs de la religion, elle parle aux cœurs & les entraîne, elle parle aux esprits & les subjugue. Le Roi de Navarre est chassé, mais son complice se maintient & leve encore une tête rebelle; & tandis que Charles, en pere tendre, suspend les assauts pour ouvrir à des enfans égarés le chemin du repentir, le perfide Marcel prépare sourdement le retour & le triomphe du tyran. Vis éternellement dans nos fastes, ô toi, illustre citoyen,

(1) L'Université jouoit alors un rôle assez considérable; elle tenoit la partie éclairée de la Nation.

digne rival des Harmodius & des Aristogiton, toi qui ordonnas le supplice du traître, qui ouvris à l'héritier du sceptre ces mêmes portes qui alloient être livrées à l'étranger; & vous, qui m'écoutez... que le respect dû à la mémoire de Simon Maillard prête de la noblesse & de l'énergie aux syllabes consacrées à graver son nom dans tous les cœurs françois !

Le Dauphin est rentré triomphant dans la capitale: Ses vertus ont réuni les partis divisés, tous d'accord pour l'admirer & le bénir. Sa sagesse avoit laissé courir le torrent qu'il eût été dangereux d'arrêter, & l'emportement du peuple, comme il l'avoit prédit, s'exhale en fumée. Je louerai Charles d'avoir su apporter des remèdes sans violence. Ménager ainsi le sang du peuple rebelle, est sans doute le plus haut degré de l'héroïsme.

Une nouvelle scène s'ouvre, scène brillante & glorieuse. Les défenseurs de la patrie marchent sous le même étendart. La France oppose la prudence de son chef à la multitude de ses ennemis. Des succès rapides punissent le Navarrois de ses fureurs & de ses parjures. Forcé d'accepter la paix, il va cacher au centre de ses montagnes & sa haine & sa rage impuissante.

Mais d'un autre côté, le redoutable Edouard qui n'avoit suspendu les attaques que pour laisser ses ennemis se détruire d'eux-mêmes, alarmés de cette réunion inattendue, saisit le moment de leur plus grande foiblesse pour les accabler du poids de toutes ses forces. Charles voit les dangers que doit entraîner cette guerre fatale, & il a le courage de la préférer à une paix ignominieuse. Cependant ira-t-il, pilote téméraire, livrer à toute la violence de la tempête, le frêle

vaisseau dont il dirige le gouvernail ? C'est ici le triomphe de la sagesse; c'est ici qu'il faut admirer le plan approfondi, ce système admirable de défenses, cette chaîne d'opérations liées les unes aux autres; c'est l'intelligence prudente de Fabius, c'est sa vigilance infatigable. Il fait de la France un boulevard capable de résister aux invasions de l'Angleterre. Il tempère l'ardeur précipitée de cette milice impatiente qui porte aux combats une superbe imprudence. Edouard, comme un lion qui rugit dans des plaines désertes, où son œil allumé n'aperçoit que d'insensibles objets de ses fureurs, frémit de se voir arracher sa proie: il se consume en vains efforts. Rheims le repousse, Paris le brave, les moindres villes lui échappent. L'Europe admire les ressources de la France, toujours présentes au génie étendu & puissant de son protecteur. Le ciel même se déclare & tonne; la flotte d'Edouard qui avoit promené l'épouvante & la terreur, frappée de cette main qui ébranle les empires, vint expirer sur nos bords; comme les vagues mugissantes de la mer, qui semblent devoir tout engloutir après s'être élevées jusqu'aux cieux, tombent, se brisent sur les rochers, & battent nos côtes d'un courroux impuissant.

O joie! ô triomphe dans des circonstances aussi malheureuses! Charles a brisé les chaînes de son père & de son Roi, & il dépose entre ses mains, avec autant de tendresse que de respect, cette autorité royale dont il n'avoit été que le dépositaire: il compte pour rien tous les travaux qui ont acheté un tel moment. O jours d'un plus grand exemple! l'honneur ramène le Roi en Angleterre, où il meurt victime de sa parole.

Charles avoit su régner avant de monter sur le trône ; il s'y affied avec cet œil assuré qui juge, & qui voit , avec le bras tout formé aux pénibles fonctions du gouvernement. Il reçoit de son peuple les gages les plus flatteurs de son estime & de son amour. Ce n'étoit point les acclamations passageres d'une turbulente ivresse ; c'étoit le cri du sentiment profond & durable qu'inspiroit l'usage de ses vertus. Déjà la victoire lui donne le brillant augure des triomphes de son regne. Le Navarrois toujours furieux venoit de renouveler la guerre. Charles le Sage ayant à combattre de nouveau ce cruel ennemi, suivit un autre plan ; il permit à son général de se livrer à toute la force & l'activité de son courage. Il est enfin soumis à Cocherel sous les armes d'un vainqueur justement inexorable. La perte de ses places les plus importantes, sa défaite, sa fuite, durent lui faire sentir combien étoit fausse une politique fondée sur la perfidie.

Charles n'avoit point remis le commandement de ses troupes à un homme maîtrisé par l'orgueil ou la cupidité, aussi incapable de gouverner les autres que de se gouverner lui-même. Il les avoit confiées à *Duguesclin*. A ce nom, le respect & la sensibilité se reveillent dans tous les cœurs ; il retrace à la fois, la valeur, la générosité, la candeur, la solidité des vertus morales, l'éclat des talens militaires. C'étoit un de ces héros que la Providence accorde aux grands Rois, pour les récompenser de leurs travaux ; & lorsqu'un empire chancelle ou penche vers sa ruine, ce sont eux qui opposent une main forte & le raffermissent sur ses antiques fondemens. Tel fut ce vaillant Connétable, dont l'ame répondoit à l'ame de Charles. Elles se démêlerent, se connurent & s'aimèrent,

également animées de cet amour sacré du bien public, qui opere les plus grandes choses. Quelles gardes, quelles défenses, quelles armes plus puissantes & plus sûres que celles de l'amitié ? Elle procure le même avantage que si la Divinité unissoit à un seul corps plusieurs ames douées de diverses qualités. Aujourd'hui encore leurs cendres reposent sous la même tombe; leur gloire se partage sans s'affoiblir; leurs noms vivent ensemble, tandis que leurs ames se trouvent réunies dans le sein du Dieu des armées.

Un prince cruel régnoit alors & désoloit l'Espagne; il rendoit odieux le pouvoir des Rois. Duguesclin part; il entraîne hors de la France ces légions qui la ravageoient, & qui maintenant soumises & disciplinées, s'étonnent peut-être de marcher contre un oppresseur, & de défendre la cause des peuples. Le tyran est frappé, mais il se relève: secouru d'un allié puissant, il combat; il enchaîne son vainqueur. Mais l'injuste monarque devient bientôt lâche. Pierre le Cruel, par son ingratitude, écarte son protecteur; c'est alors qu'il revoit Duguesclin plus terrible courir à la vengeance. Pierre le Cruel succombe en frémissant; le sceptre échappe de sa main, & passe au pouvoir de Henri & de sa postérité. L'humanité est délivrée d'un fléau. La France & la Castille font cette alliance mémorable, aussi glorieuse qu'utile aux deux Rois.

Quelqu'avantage qu'Edouard eût retiré du Traité de Brétigny, il éludoit l'exécution des seuls articles favorables à la France, dont il persistoit à se dire Roi. Charles, fidele à tous ses engagements, mais résolu de soutenir l'honneur de sa couronne, dissimuloit les infractions de

son rival. Il combine les temps, médite & prépare en silence le moment où il pourra faire valoir ses droits, armé d'une force qui les rendra respectables.

Cependant l'avarice & la dureté du gouvernement Anglois indignèrent & lassèrent les grands vassaux de la couronne de France, annexés par la paix au duché de Guyenne; ils réclamèrent les droits imprescriptibles de la nature & des gens, & ces principes évidens & sacrés qui condamnent le despotisme odieux qui ose disposer des peuples sans leur aveu, comme d'un vil bétail attaché à la terre, & que l'on échange arbitrairement. Ils portèrent leurs plaintes & le cri de l'humanité aux pieds de ce trône qui pouvoit en être regardé comme l'inviolable asyle. Charles prend l'épée des mains de la justice législateur sacré, il stipule pour le genre humain & pour sa liberté. Le Prince de Galles, ajourné à la Cour des Pairs, répond à son Suzerain avec cette hauteur qui n'annonce que l'audace. La guerre est résolue, sur un plan qui à la fois dispoit & embrassoit l'avenir. La confiance a fait tous les préparatifs. Charles recueille le fruit de ses vertus. Ces mêmes Etats, autrefois si indociles, touchés de son amour, convaincus de sa sagesse, attendris, pénétrés, dévouent d'eux-mêmes & sans réserve, leur fortune & leurs vies, au service d'un Prince devenu invincible, en commandant à de tels sujets.

C'est à nos Annales de transmettre à la postérité les succès d'une guerre où les maux inévitables furent rachetés par de plus grands biens. On verra le bras du Connétable exécuter ces grands projets, conçus dans la tête du Monarque. On verra les freres du Roi toujours soumis, malgré

leur ambition, rapporter à ses belles dispositions les plus heureux effets de leur valeur. On verra trois armées Angloises se consumer successivement, dépérir en détail, toujours harcelées dans leur course, & finir par être écrasées. On verra nos Provinces reconquises, glorieuses de se réunir au sein de la Monarchie; le Roi créer une Marine qui, jointe aux Escadres de Castille, détruit & disperse les flottes Angloises, frémissantes de céder l'empire des mers, poursuivies jusques dans leurs ports, où les François porteront à leur tour & le fer & les feux vengeurs. On verra le Navarrois confondu, malgré toutes les ressources de son génie criminel; Edouard & son fils flétris par la honte, expirer dans des chagrins dévorans. Enfin, on verra Charles toujours sage, toujours grand, joindre toutes les parties de son Etat par les liens de la confiance & de l'amour, en faire un corps redoutable dont il est l'ame; se rendre de jour en jour plus cher à son peuple, qui, après l'avoir admiré dans la guerre, l'adora dans la paix.

S E C O N D E P A R T I E.

OSCIENCE profonde de régner, qui connoitra tous tes secrets? qui veillera sur tant de ressorts compliqués, qu'une main savante doit faire jouer sans trouble & sans confusion? qui soutiendra dignement le glaive sacré des Loix, sans ces alternatives dangereuses de rigueur & de mollesse? Ce sera le Monarque qui, comme Charles, prendra pour guides la sagesse & la justice.

La sagesse n'est point proprement une vertu particulière, elle est le résultat de toutes les vertus; elle est fille de la recherche du vrai, elle marche à la suite des connoissances, elle nous impose la loi de concourir à l'ordre universel dans la sphere où l'Auteur du grand Tout nous a placés; & tandis qu'elle dispose toutes choses, la justice, comme un principe de vie actif, descend, coule dans les nerfs d'un Etat, lui donne la force & la santé; elle veille à la porte de chaque maison, elle y établit une douce sécurité; elle épouvante le méchant qui, environné d'une lumière odieuse, redoute son œil ouvert & sa main armée.

Le sanctuaire de ces vertus doit résider dans la haute région des trônes; c'est de là que les Rois voyant rouler à une distance immense leurs sujets, doivent, comme le soleil, en féconder tous les ordres d'une chaleur pénétrante; ou plutôt ils doivent imiter le modèle de perfection, cet Etre Souverain qu'ils représentent, lui qui, embrassant toutes les parties de l'univers, n'en sacrifie aucune, n'abandonne point les détails au hasard, & veille sur le vermillon rampant sous la mousse, comme sur les globes étincelans qui font circuler les mondes.

Justice, bonté, intelligence, les principaux attributs de la Divinité, sont les types auxquels les Rois doivent se conformer comme ses vivantes images. Il n'est que les bons Rois qui regnent véritablement. L'homme en proie au faste, à l'orgueil, à la volupté, aux courtisans, ne peut être le souverain ni de lui-même ni de personne; quand l'univers lui seroit soumis, il ne seroit pas Roi; vil esclave sur le trône, il obéiroit aux passions d'autrui, & il ne sauroit com-

mander aux fiennes : alors ses honteux favoris écrasent les peuples de ce même sceptre qu'il ne peut porter. Peignons donc le Roi véritable, traçons d'un pinceau rapide le caractère & les vertus d'un monarque qui tenoit le sceptre d'une main ferme (1), qui, pasteur de ses peuples, ne donnoit point au sommeil la nuit entière, veilloit sans cesse sur eux & sur lui-même, regardoit ses bienfaits comme ses seuls actes volontaires, les seuls qui pourroient faire sa félicité : d'un Roi qui ne connut ni les honteux dérèglemens, ni les folles prodigalités ; qui se rendit juste, éclairé, qui ne trahit point l'Etat par sa négligence ; mais qui, aussi modéré qu'intrépide, respectoit le sang de ses sujets, en connoissoit tout le prix, gémissoit sur le fléau horrible de la guerre, & comptoit cette fatale nécessité au rang des malheurs des Rois.

Pour réprimer la misérable ambition du vulgaire des Souverains, & pour éteindre dans leur cœur la soif de s'aggrandir, peut-être suffiroit-il qu'ils eussent assez de justesse d'esprit pour bien concevoir que la chaîne de leurs obligations s'étendant à toutes les limites de leurs Etats, ils ne peuvent, en les reculant, que multiplier les difficultés qu'entraînent les pénibles devoirs de la royauté. Aussi, ce qui distingue Charles avec le

(1) Le Souverain doit être sévère à ses courtisans ; doux à son peuple. Ses courtisans sont ses vrais ennemis ; son peuple est par nature sa richesse, son soutien, sa force réelle. Le sentiment le plus louable peut devenir un défaut dans la personne d'un Prince. L'amitié, la douceur, la générosité, peuvent porter des atteintes à la justice qui est la première vertu du Monarque. Il faut que ses actions soient perpétuellement dirigées d'après l'intérêt général. L'ordre & la justice, voilà ses premiers parens, ses premiers amis ; s'il les perd de vue, en croyant faire un heureux, il signe le malheur d'une province.

plus de gloire , c'est que jamais l'éclat de ses victoires ne fut terni par l'injustice. Loin d'être usurpateur, il ne fit que réunir les membres éparés que la force avoit distraits du corps de la Monarchie, & arracher ses sujets à l'oppression de l'étranger, pour les rendre heureux sous l'empire des loix.

Il sentoit que ces loix ne seroient sacrées qu'autant qu'il les honoreroit lui-même. Il rétablit l'autorité des Parlemens (1), & crut devoir ré-

(1) S'il est nécessaire à tout Gouvernement d'avoir un Monarque, si je ne puis même le concevoir sans cette pièce principale, je le conçois moins encore privé de ce pouvoir intermédiaire qui doit exister entre les Rois & les Peuples : c'est le lien légitime & nécessaire entre le trône & l'Etat : c'est le point d'appui mutuel à deux forces qui se balancent respectivement ; c'est l'organe des loix qui doit retentir dans l'intérieur de l'Etat, comme les armes & les soldats doivent veiller sur les frontières. Ce Corps est fait pour défendre & la cause du trône & celle des sujets : il empêchera qu'ils ne se heurtent ; il repoussera les malheurs du Despotisme & ceux de la Démocratie. Les Parlemens en France ont rendu des services essentiels à la patrie ; ils ont mis un frein aux prétentions ambitieuses de la Cour de Rome ; ils ont empêché le Clergé de prévaloir ; ils ont affermi la couronne sur la tête de nos Rois, en soutenant leurs privilèges ; ils ont enchaîné sagement le Despotisme sacerdotal ; ils ont sauvé les peuples de plusieurs Edits burlesques, en élevant de salutaires clameurs ; ils ont facilité l'obéissance, en donnant les premiers l'exemple de leur juste respect pour le Souverain ; ils ont maintenu ses droits, & contre lui-même, dans des jours de prestige & d'aveuglement. Ces Corps ont mérité la reconnaissance de la Cour pour l'avoir aidée à renverser ce qu'elle n'osoit pas elle-même attaquer à front découvert. Leur destruction alloit donc manifestement contre l'intérêt du Monarque & contre l'intérêt de l'Etat. Le Monarque est plus fort avec eux, que sans eux. S'il s'est rencontré un ministre intrigant & lâche, d'une témérité assez extravagante pour percer de coups la Magistrature ; on a vu (époque unique dans l'histoire) douze cents Magistrats choisir volontairement l'exil, & attendre le jour où la justice de leur cause paroîtroit dans tout son éclat. Il est venu ce jour que tous les vrais citoyens pressentoient de voir arriver. Le jeune Monarque qui gouverne aujourd'hui la France, éclairé par la sagesse même dans l'âge des vertus, s'est acquis des droits éternels à notre amour & à notre reconnaissance, en rétablissant dans leurs fonctions des Juges qui ne peuvent être

compenfer le zele noble & défintéreffé des Magiftrats, par des privileges & des exemptions, afin que, dégagés des embarras du ficle, ils femblaffent partager l'indépendance du Juge fuprême. La vénalité n'excluoit point alors la vertu privée des dons de la fortune, ni ne l'expofoit à la dangereufe tentation de s'indemnifer. Le choix du Prince, choix fi capable d'élever les ames, ne tombant que fur des ames déjà grandes, & les droits de la naiffance cédant aux droits du mérite, la modération, mere de l'intégrité, formoit effentiellement le caractere de ces vertueux Magiftrats, tandis que l'honneur étoit le refort unique & fécond de leurs généreux travaux. Que j'aime à voir ce grand Roi connoitre de quel prix étoit cet honneur pour des cœurs François, ne point craindre de fe dégrader par l'exercice des plus importantes fonctions de la royauté, s'affeoir parmi les anciens du peuple, préfider au confeil des juftes, non pour y discuter de vains ou de frivoles droits, mais pour tirer plus de lumiere du fecours du raifonnement & de l'expérience ! Le sublime intérêt qui l'anime paffe dans ceux qu'il admet à fa confiance, & la fageffe répandoit fes rayons fur ces aflemblées augustes, où la majefté du trône ne confultoit pas pour elle-même, mais pour l'avantage des peuples. Tel préfidoit S. Louis, tel préfidoit Char-

qu'utiles, & jamais dangereux. A cette époque la Nation a conçu l'efpérance d'un bonheur futur; les ennemis de la gloire & de la puiffance ont frémi. La majefté des loix a fait la majefté du trône. Le Monarque s'eft réuni à fon peuple par un lien indifoluble, & comme il jouit par ce premier acte de fa puiffance d'une confiance fans bornes, tout lui fera facile à la tête d'une Nation fenfible, qui brûle de lui prouver tout ce que fait faire l'amour & tout ce qu'inspire la vénération attribuée à fa perfonne.

Allemagne, tel l'Écriture nous peint l'Être Éternel, environné des puissances du ciel, lorsqu'il s'affied pour juger la terre.

C'est de là qu'émanoient ces belles Ordonnances, qui rendoient aux loix leur simplicité & leur uniformité primitives (1), accéléroient les jugemens, abrégeoient les formes juridiques, écrasoient l'hydre de la chicane (2); ce monstre destructeur des familles, alimenté par cette espece d'hommes vils, qui se nourrissoient de ses odieuses rapines après s'être abreuvés de son fiel. C'est de là que la voix de la patrie rappelloit l'Ordre des Avocats (3) à la noblesse & à l'excellence de son institution, affuroit au pauvre & à l'orphelin des défenseurs sensibles & désintéressés. O mémorable exemple & fait pour être suivi ! Le Législateur lui-même, trop éclairé pour ne pas savoir combien le cœur des Rois est exposé à de fréquentes surprises, s'affuroit d'une barriere utile, en ordonnant aux dépositaires

(1) Le caractère de la barbarie est une complication de loix contradictoires. Il ne faut pas confondre avec cette complication, cette multitude de réglemens, qui sont une suite nécessaire d'un nombre infini de possessions. Dans un Etat où l'industrie est poussée loin, où chacun a & doit avoir sa maniere d'exister, ces réglemens subdivisés d'après des principes généraux deviennent utiles, & Montesquieu a très-bien observé qu'ils défendent & protegent les possessions particulieres. Il faut que la Législation en grand soit réduite à des principes simples & clairs. L'état des personnes, les mariages, les héritages, ne sauroient être soumis à des loix trop positives : mais quant à ces débats que l'intérêt fait naître, & que le génie même ne sauroit prévoir, qui sont le fruit de toutes ces petites propriétés qui se touchent & qui se croissent, ces débats prouvent la vie & la force du corps politique, en ce que chacun sait défendre ses droits; ce qui établit une espece d'égalité. Que ces petites loix soient donc mouvantes & mobiles, comme les petites passions qui les mettent en jeu; plus le mouvement en fera vif, plus il annoncera la santé de l'Etat.

(2) Les Procureurs réduits à 40.

(3) Injonction aux Avocats de plaider pour les pauvres gratis.

des loix de ne s'en écarter jamais, lors même qu'un ordre de sa main, paroîtroit y déroger (1).

Cette main n'étoit point faite pour tracer des ordres précipités ou peu réfléchis; cette main prudente, attentive à tous les mouvemens du corps politique, répara, ou plutôt créa cette machine immense, rendit son jeu plus sûr, plus actif, & le simplifia sans nuire à son étendue (2). C'est elle qui par une loi admirable & respectée diminua les dangers des longues minorités, temps orageux où les discordes & l'ambition des princes n'ont que trop souvent bouleversé le royaume, où l'on vit les régences réunir à la fois, & les troubles de l'anarchie & les attentats du des-

(1) Nombreux partisans du despotisme, que je rencontre tous les jours au sein de ma patrie, faut-il vous répondre encore? Quoi! vous voulez donner tous les privilèges à un seul homme? Vous voulez donc qu'il puisse en tout temps tourner contre ses sujets l'épée menaçante, faite pour intimider l'ennemi? Vous voulez que ses erreurs s'étendant sur un vaste Royaume, ne soient bornées ni par l'espace ni par le temps? Connoissez-vous les suites du pouvoir arbitraire? Voyez la Perse inondée de sang d'un bout à l'autre: il n'y avoit point de représentans de la nation dans ce beau pays: il n'y avoit qu'un homme; il avoit une puissance sans bornes: son peuple n'avoit ni force, ni volonté. L'anarchie qui succede à la tyrannie, & plus cruelle encore, a livré ces immenses pays aux fureurs du glaive. Depuis quarante-cinq ans on égorge dans ce vaste & superbe empire. Le Despotisme regne par la crainte, & la crainte est une situation violente. Comme l'autorité n'a point de frein, la réaction de l'esclave, quand il se soulève, se porte au même excès. L'humanité étant méconnue du chef, il donne l'exemple du crime, & la cruauté est le partage de quiconque jouit d'un instant de pouvoir. Le Despotisme passé dans le cœur de tous ceux qui en ravissent quelques débris, tout pèse & tout écrase: le Despote, au sommet de la pyramide, est seul & tremble sur la base qui s'agit; pour peu qu'elle sorte de l'immobilité qui l'enchaîne, le sommet est renversé.

(2) Il faut beaucoup de génie pour faire ou réformer les loix, il n'en faut point pour les abattre. La raison cultivée & fondue au creuset de l'expérience les édifie; la force aveugle & brutale les renverse.

potisme ; c'est elle qui , balançant les droits délicats de l'autel & du trône , posa des bornes entre ces deux puissances amies & rivales , & fut , avec autant de religion que de fermeté , régler les prétentions de Rome & les libertés Gallicanes ; c'est elle qui reprima l'esprit d'intolérance , comme le fléau le plus horrible & le plus destructeur qui puisse entrer dans une monarchie ; c'est elle enfin qui , voulant bâtir sur la base inébranlable des bonnes mœurs , remonta au principe de toute corruption , au luxe , ce protégé dangereux , toujours prêt à se changer en flamme destructive , qui , ayant tant de sectateurs , ne trouve plus d'apologiste. Il poursuivit ce monstre , qui dessèche de son haleine les racines de la population , qui boit l'or ou plutôt le sang des malheureux , & qui , bourreau des riches , autant qu'il est funeste aux peuples , n'est jamais plus altéré que dans leur épuisement.

La Cour des Aides fut érigée comme un asyle ouvert au peuple , contre les entreprises & la rapacité des gens de finance (1) ; mais convaincu que la crainte des loix n'est point une digue assez forte contre leur infatiable cupidité , Charles porta la prévoyance jusqu'à remonter à la source de l'impunité. O douleur ! Il vit les grands prof-

(1) Une institution admirable seroit celle de plusieurs Commissaires , qui iroient sur les lieux dans chaque province s'informer de la conduite de chaque Gouverneur , de chaque Intendant , de chaque homme en place , qui ramasseroient les faits en silence , & qui viendroient apporter aux pieds du trône le résultat de leurs voyages. Ils auroient tout vu , tout entendu ; ils auroient prêté sur-tout l'oreille aux plaintes du peuple. Si ces hommes étoient bien choisis , comme ils pourroient l'être , cette institution serviroit à parer aux principaux abus qui se trouvent dans une monarchie tendante à adopter un gouvernement militaire.

tituer leur crédit à ces hommes avilis , se rendre eux-mêmes les complices de leur bassesse & participer sans honte à leurs gains illégitimes. Si Charles ne put changer de tels hommes , Charles les fit rougir. Dès lors le Prince restreignit les demandes aux besoins , & régla les besoins , non sur une ostentation fastueuse , mais d'après une économie vraiment paternelle ; & ce qui mérite tous nos éloges , il trouva l'art peu connu de grossir l'épargne sans exténuier les provinces (1).

Il suffit quelquefois de retrancher un seul abus pour faire tomber tous les autres ; comme dans un édifice hardi , un seul défaut apperçu & réparé prévient une ruine totale. La fixation arbitraire & les refontes illusoire des monnoies , avoient frappé jusques dans les fondemens le principe inviolable de la propriété. Le monarque éclairé sentit que le trône étant porté sur la même base que les possessions particulières , elles devoient , à son exemple , être à jamais sacrées (2) ; & que c'étoit leur ébranlement , qui par un contre-coup nécessaire & funeste , avoit fait chanceler le trône de ses peres. La proportion fut donc scrupuleusement rétablie entre la valeur intrinsèque & la valeur numéraire. Dégagés d'un alliage impur , les métaux précieux , tels qu'un

(1) L'homme qui tue sa poule pour avoir à la fois tous ses œufs d'or , est l'emblème des gouvernemens modernes ; dès qu'ils voient un commerce nouveau qui rend quelque chose aux douanes ; vite ils l'éventrent pour en arracher tout ce qu'ils peuvent en avoir ; mille fois déçus par les suites de leur funeste avidité , ils ne se corrigent point.

(2) C'est agir contre soi-même que de manquer à ses promesses. Le monarque enfreint son existence morale , & se prive de l'appui le plus ferme qu'il puisse avoir , de la confiance intime qu'il inspire ; il devient un être nul : ses sermens ne sont plus que de vains sons , & plus il les emploie , plus on s'en défie.

beau sang qui vivifie les canaux où il coule, firent circuler sans obstacle ce commerce égal de bienfaits, qui descend du prince aux sujets, remonte des sujets au prince, & répand jusques dans les fibres les plus cachés, les trésors de la fécondité.

O fruits heureux d'une sage administration ! ô ressources étonnantes de l'économie (1) ! Ce n'étoit point assez d'avoir acquitté la rançon d'un roi & les dettes immenses de son malheureux regne, d'avoir fourni aux frais de tant de guerres, & à la solde de ses troupes réglées qui remplaçoient des compagnies de brigands ; ce n'étoit point assez d'avoir rendu la fertilité à nos plaines, à leurs cultivateurs la sécurité, & cette aisance si légitime que leur dispute une politique fausse & barbare (2) ; c'étoit peu d'avoir métamorphosé en vaisseaux les antiques fardeaux de nos forêts, d'avoir dégagé & même augmenté le domaine de la couronne, Charles voit encore au-delà : il a relevé le royaume d'une main forte & infatigable, il l'embellit aujourd'hui de cette utile magnificence qui imprime le respect à l'étranger. Le

(1) Un particulier compte ses revenus, & puis il fait sa dépense proportionnée ; s'il ne comptoit pas, & qu'il dépensât, il seroit un fou, & il se ruineroit infailliblement. Que penser d'un gouvernement qui, loin d'avoir calculé la production des terres, la juste mesure de ses forces, iroit dépensant, & puis forgeant des édits pour avoir l'argent qu'il auroit jeté la veille par les fenêtres ? Ou il auroit beaucoup de la patience des hommes, ou il ne se piqueroit pas de figurer long-temps sur la scène du monde.

(2) Quiconque n'est pas propriétaire, n'est pas citoyen, & ne peut l'être : il faut que la terre lui appartienne pour qu'il puisse prononcer le nom de patrie. *Les hommes s'engendrent sur la terre*, a dit un Philosophe : mot simple & profond, & qui peut servir de matière à un livre. L'homme qui en naissant ne peut dire ce champ est à moi, devient l'ennemi de tous ceux qui possèdent,

trône reçoit cette pompe qui lui est nécessaire pour frapper l'œil du peuple, qui ne connoît gueres que ce genre imposant d'éloquence. La religion voit élever des temples, dont les voûtes augustes répètent avec éclat les vœux d'un peuple immense. Des monumens publics annoncent la future splendeur de la capitale : là, les remparts & les arsenaux de la guerre : ici les ports & les magasins du commerce. Les sciences & les beaux arts, qui font la gloire & les lumieres d'une nation, reçoivent d'honorables asyles. Partout enfin des établissemens utiles, qui transmettront à la postérité les fécondes productions de son génie bienfaisant (1).

Il est une vertu que l'homme sensible a droit d'envier aux monarques, c'est la clémence, cette clémence qui pardonne & qui est le plus bel ornement de l'humanité & du trône, ce pouvoir heureux & presque divin qui va jusqu'à rendre la vie aux victimes dévouées à la mort. Bénis soient les Rois qui, comme Charles, laissent quelquefois désarmer le glaive terrible de la justice !

(1) Le plus beau coup-d'œil, pour un Philosophe, est celui d'un peuple content & laborieux, cultivant les présens de la nature, assurant ses fortunes particulières & le repos de ses familles. Cette activité générale, signe d'une prospérité universelle, est un spectacle attendrissant. On fait mille vœux pour la conservation d'un peuple semblable : il intéresse, il fait d'un étranger un patriote. Je ne sais quel sentiment délicieux se répand dans l'ame. L'image de la félicité publique a un charme éloquent qui fait un heureux d'un contemplateur. Et qui pourroit goûter plus vivement cette volupté, que les Rois & les Ministres qui doubleroiént leur bonheur en assurant le nôtre ? Comment se refusent-ils au plaisir le plus délicieux qui puisse appartenir au cœur humain, & que la nature jalouse semble n'avoir destiné que pour eux ? Les malheureux ! ils se perdent dans de basses voluptés, & ils ignorent les voluptés célestes ! Ils pourroient n'appercevoir autour d'eux que des visages doux & riens, & ils ne voient que des fronts altérés par l'ambition & la sombre cupidité.

Tournai, ce berceau de la monarchie; Montpel-
lier, cette belle ville arrachée au Navarrois;
Paris, qui leur avoit donné l'exemple de la re-
bellion; toutes les villes subjuguées par son cou-
rage, ne trouverent dans leur vainqueur que l'in-
dulgence d'un pere. Henri IV n'agit pas mieux
depuis. Ce fut moins son héroïsme, ce fut moins
sa sagesse, que sa bonté, qui toucha tous les
cœurs, & qui étouffa jusqu'aux dernières étincelles
des guerres civiles.

Paris sur-tout signale son repentir avec tant
de noblesse, que le Roi accorde à tous ses ci-
toyens les prérogatives les plus flatteuses. S'il dis-
tingue la capitale, provinces, n'en soyez point
jalouses! Si toute l'Égypte (1) étoit noble autre-
fois, on peut dire que Charles ennoblit tous ses
sujets par sa confiance, par son estime, & par la
haute considération qu'il leur rendit dans toute
l'Europe.

La renommée fidelle appelloit à la cour de
France le petit nombre de contemplateurs dignes
d'apprécier tout ce qu'avoit fait un Roi sage pour
rendre un peuple heureux. Eh! quel spectacle plus
rare & plus digne des regards d'un philosophe,
qu'un prince qui veut faire du bien (2) à tous, &
qui le peut? Il lui paroïssoit essentiel à son rang,
non de jouir de plus de richesses & de plaisirs
que les autres hommes, mais de se livrer à plus
de soins & de travaux. Il ne craignoit pas qu'on
lui reprochât un jour que le trône eût été établi

(1) Bossuet, *Hist. Univ.*

(2) Pour être bon, il faut vouloir l'être. La bonté est un acte
de l'ame. C'est peu qu'elle soit honnête: pour faire le bien,
il faut qu'elle soit vigoureuse. Point de vertus sans un ressort dans
la volonté.

pour son avantage personnel : il avoit su le faire au bien général. Aussi ne redoutoit-il point l'aspect de ces hommes vraiment libres, qui conservent, même au milieu des cours, cette pensée indépendante qui juge les événemens & les siècles : il les invitoit à se reposer à l'ombre de son trône. Loin de ressembler à ces lâches tyrans qui craignent avec raison la lumière des arts, il savoit que les découvertes des hommes de génie sont les conquêtes du genre humain. (1).

Je me plais à le considérer comme le pere des sciences, comme celui qui donna la première impulsion au génie. Au moment de son réveil, il a peut-être plus à lutter, lorsqu'il se dégage des ténèbres de l'ignorance, que lorsqu'au milieu de sa course, il s'élançe d'un pas assuré dans une carrière libre & brillante. Le précurseur de l'imprimerie, le papier est inventé; il remplace cette plante de Memphis, cette peau grossière, dont l'imperfection & la rareté avoient sans doute borné depuis vingt siècles les progrès de l'esprit humain. Les excellens modèles de l'antiquité revivent dans notre langue, ils deviennent la règle du goût, & le germe heureux qui devoit un jour porter de si beaux fruits. On entrevoit l'aurore de notre littérature, foible, il est vrai, mais qui déjà pouvoit inspirer une douce espérance. Ainsi, lorsque les premiers feux de l'astre qui vivifie la nature, tombent sur la terre,

(1) Quand une nation vient à s'éclairer, les lumières tantôt viennent du Souverain, tantôt du corps de la nation; mais le plus difficile à éclairer ordinairement, c'est la tête. Heureux donc le peuple chez qui le chef est éclairé avant les autres, il fait en dix ans ce qu'un autre peuple ne fera qu'en trois siècles.

L'œil est réjoui de cette verdure tendre & renaissante, beaucoup plus touchante peut-être, que ne le sont les trésors qu'amènent des saisons plus riches, mais plus tardives.

On voit naître les élémens de la jurisprudence, de la philosophie, de l'éloquence de la poésie, de la musique, de l'histoire. Le chaos de la barbarie se débrouille : c'est le temps d'une nouvelle création; tout s'anime : la boussole découvre les terres immenses du nouveau monde, tandis que des cartes ingénieusement dressées, facilitent la connoissance de l'ancien. Les lunettes annoncent ce télescope, dont bientôt la magie surprendra, dans l'immensité des cieux, ces corps innombrables qui étonnent & aggrandissent l'imagination de l'homme, & lui impriment une plus sublime idée de la puissance du Créateur.

Vingt volumes épars formoient la bibliothèque du Roi Jean. Charles posa les fondemens (1) de ce monument immortel, qui rassemble dans son sein tout ce que l'esprit humain a pensé : dépôt vaste & merveilleux, qui atteste à la fois sa grandeur & sa foiblesse; trésor unique qui renferme la flamme précieuse & cachée qui doit embraser des génies nouveaux ou plus heureux, tant par la facilité des rapports variés qu'ils pourront saisir, que par le coup d'œil étendu & rapide qu'ils pourront jeter, & sur les terrains qui, paroissant les plus incultes, sont en effet les plus riches, & sur ceux qui se trouvant épuisés, ne demandent que du repos. La révolution qui s'est faite dans nos idées, en prépare sans doute

(1) Charles V ramassa jusqu'à 900 volumes, nombre considérable avant la découverte de l'Imprimerie. Tels furent les commencemens de la Bibliothèque Royale.

une autre, plus étonnante encore : tous les arts sont liés, & tous se trouvent enchaînés avec ordre dans cet édifice qui n'attend plus qu'un homme fait pour le parcourir, un homme qui sache se connoître & oser. Peut-être que la nature, après avoir produit tant de matériaux isolés, s'apprête à créer l'architecte qui doit en former un corps régulier. Que ne peut la génération des idées de l'esprit humain ; soutenu d'un aliment aussi inépuisable ! C'est un fleuve vaste, accru du tribut de cent rivières, qui un jour pourra fertiliser le monde, mais dont la postérité reconnoissante n'oubliera jamais la source.

Telle fut la prévoyance de Charles. Il sentoit que les sciences pourroient avoir un jour une grande influence sur les siècles, & peut-être sur l'univers ; il eut la sagesse d'encourager les plus nobles efforts de l'homme, parce qu'il les crut utiles à la félicité des peuples, à la grandeur de empires. Mais cette sagesse si féconde, si attentive, n'avoit point pour but les vains applaudissemens du monde : supérieur à la gloire, éclairé du flambeau de la religion, Charles portoit ses regards vers l'Être Suprême, il lui raportoit ses travaux, ses desirs & son amour : il aimoit à contempler dans ce sublime modele la vertu par excellence, il s'enflammoit pour sa beauté, il lui offroit des vœux purs & sincères. Juste & bon, il élevoit avec transport son cœur & ses mains vers le Dieu de bonté & de justice ; il se plaisoit en sa présence. Si quelquefois le spectacle du crime & du malheur lassoit son courage, si l'ingratitude des méchans fatiguoit sa constance, s'il gémissoit en sentant tout le poids du sceptre, la religion consolante lui disoit d'une voix douce & majestueuse : » Mon fils,

» ne te laisse point abattre ; songe que tu tiens
» entre tes mains le bonheur d'un grand peuple :
» que cette noble idée t'échauffe. Poursuis la car-
» rière pénible de tes bienfaits. L'homme mé-
» connoît tes services ? Ah ! n'en sois pas moins
» l'ami des hommes ; pardonne à leur aveugle-
» ment, à leur foiblesse : tu es leur pere ici-bas ;
» sois toujours plein de douceur & d'humanité,
» enleve de force leur amour. Mon fils ! Dieu te
» voit, Dieu te soutiendra ; Dieu sera ta récom-
» pense «.

Tel fut Charles dans tous les instans de sa vie. On fait quel ascendant a l'exemple du prince sur l'esprit des peuples. Rois, qui aimez la vertu, voulez-vous la faire régner sans efforts dans votre cœur & dans votre empire ? donnez l'exemple ; il sera plus fort que les loix. Le luxe ne passera plus pour la décoration de la grandeur, l'orgueil insolent pour élévation de sentimens, la calomnie & la vengeance pour des moyens utiles. Votre conduite sera la regle des mœurs, & une parole en fera la censure. On dit que la flatterie environne les trônes ; c'est quand l'œil du souverain l'invite & la caresse : mais un regard sévere la fait disparoître. Il en est de même de la licence, de l'impiété, de cette dérision amere des vertus & des talens. Les courtisans font jusqu'au bien, lorsqu'ils ne voient plus leur intérêt dans la route opposée. Que le monarque réforme sa cour, & la nation se reformera d'elle-même. Un homme de cour ose souiller d'une parole licencieuse l'oreille chaste de l'héritier de la couronne. Charles par sa disgrâce prompte & irrévocable, bannit à jamais la licence.

Fils soumis, époux fidele, pere tendre, il crut relever la majesté royale par ces noms si

saints à la nature, par ces vertus privées, fondateurs des vertus héroïques. Il sut régner, puisqu'il connut cette vérité importante, que l'amour des peuples (1) est l'unique soutien de la couronne des Rois. Il vit tout en grand, sans négliger les détails; il sut commander, sans laisser entrevoir ce qui ne devoit être connu que de lui seul. Il fit tout avec douceur & dignité, & il fut en même temps; lorsqu'il le falloit, ferme & inexorable comme la loi: soit qu'il roulât les destins de l'Etat dans sa tête, soit que la douleur dont il fut presque chaque instant la victime, attaquaît son ame, son visage étoit toujours tranquille & serein. En faisant tout obéir, il obéit à la justice. Il ne trompa point; & il sut employer une politique nécessaire & juste: enfin, il fut pardonner, & ne fut point se venger.

Hélas! que le passage de l'homme est rapide

(1) L'amour du Prince est le ressort le plus puissant pour mettre en action tout un peuple, le remplir d'enthousiasme, le porter à tous les sacrifices. Alors la nation n'est composée que de fils qui vengent un père & volent au combat avec joie. Rien ne paroît difficile. L'homme qui craint naturellement le pouvoir de la grandeur, s'il peut donner le change à ce sentiment, s'il a quelques raisons d'aimer au lieu de craindre, s'il aperçoit un sourire doux au lieu de la foudre, il pousse alors cet amour jusqu'à l'ivresse, & l'on a vu des miracles incroyables enfantés par cet amour. Que penser d'un Roi qui, ayant ce ressort entre les mains, le briseroit volontairement, présenteroit un front calme aux acclamations de tout un peuple, & jugeant de tous les cœurs par le sien propre, demeureroit insensible aux plus doux sentimens lorsque la joie de l'ivresse l'environneroit de toute part? Il changeroit bientôt cet amour en mépris; un silence morne à son passage, silence plus terrible que l'emportement de la fureur, lui diroit qu'il a rompu les nœuds doux & sublimes qui attachoient les citoyens à l'Etat & à sa personne. Coupable du plus grand des crimes, coupable d'avoir assassiné cet amour tendre, ciment éternel des cœurs, aliment des grandes choses, l'Etat n'existeroit plus; on feroit du devoir un trafic honteux, & l'idée du patriotisme étant anéantie, ce mort, comme privé de sens, ne trouveroit plus de place dans aucun livre.

sur la terre ! S'il est permis à notre foiblesse de murmurer contre cette loi terrible, c'est lorsque des Rois, tout formés pour le bonheur des États, meurent avant le temps, & laissent tout à coup les empires privés de leur Dieu tutélaire. Le principe de mort que Charles portoit dans son sein, acheva de se développer ; il se sentit entraîner dans le tombeau, & il vit la France prête à retomber dans les troubles affreux dont il l'avoit tirée ; il pleura sur un peuple immense qui avoit besoin de lui, comme un pere gémit en voyant les avides ennemis de sa triste famille, entourer déjà son lit funebre & s'apprêter au pillage ; il pleure sur ses fils adolécens ; bien plus que sur lui-même. En ces momens, Charles fit ouvrir les portes du palais ; il voulut voir son peuple pour la dernière fois, & lire sur le front de cette multitude assemblée, le témoignage de sa vie passée (1). Placé entre ce peuple & Dieu, un saint frémissement pénètre son ame ; c'est la patrie qui l'environne, & c'est sa voix secrète qui va tout à l'heure monter aux cieus, & déposer au tribunal suprême. Les entrailles de Charles s'émurent, son ame vertueuse fut consternée ; sa grande ame s'ignoroit elle-même ; il crut n'avoir rien fait pour ce peuple respectable qui pleuroit & le bénissoit. Sa cour, que dis-je ? sa couronne, lui parurent peu de chose, auprès de cette foule nombreuse qui, à la lueur non men-

(1) Charles V pouvoit se glorifier, comme Périclès, au lit de la mort ; celui-ci entendoit ses amis qui s'entretenoient de ses actions glorieuses : « Ce n'est point cela qu'il faut louer, mes amis, reprit-il ; louez-moi d'avoir gouverné quarante ans, & de n'avoir fait porter la Robe noire à aucun citoyen ». Rois ! faites enforte qu'à votre dernière heure vous n'avez rien à vous reprocher, car c'est alors que le remords est profond & terrible !

longère du flambeau de la mort, imprimoit une certaine majesté sentie du monarque & des courtisans eux-mêmes. Je mettrai les remords de Charles au nombre de ses vertus, il se reprocha quelques impôts, il les anéantit ; il ferma les cicatrices légères faites malgré lui, au cœur de ses sujets : ses paroles expirantes furent autant de bienfaits : Roi jusqu'à son dernier soupir, sans avoir oublié un instant qu'il étoit homme (1).

Chez les anciens Egyptiens, parmi tant de loix admirables, il en étoit une qui doit nous étonner. Lorsque leurs souverains, si fiers, si superbes, si pompeusement adorés, après avoir régné en Dieu, marchaient d'un pas égal au tombeau, comme le dernier de leurs sujets, l'adulation ne faisoit point entendre une voix fausement éloquente sur leurs restes inanimés : la vérité long-temps cachée, la vérité terrible s'avancoit ; d'une main elle arrêtoit leur cercueil ; & de l'autre elle déployoit les fastes de leur regne. Des juges sévères prononçoient les peines, ou les récompenses dues à la mémoire de ce monarque, qui n'étoit plus que poussière. Que les Sages qui m'écoutent & qui ont consacré leur voix à la vertu & au bien public, que ces hommes, vrais arbitres des Rois, révelent leur pensée ; ah ! si je fais y lire, ils diront d'une voix unanime :

» cendres glorieuses du plus sage des Rois, allez,
 » reposez en paix prenez place auprès du petit
 » nombre de ceux qui ont bien mérité de leurs
 » sujets : vous n'avez point coûté de larmes à
 » la terre ; vous avez entretenu l'abondance &
 » l'harmonie dans vos Etats : dormez en paix !

(1) Charles V mourut à Paris le 16 Septembre 1380, âgé de 43 ans, dans la dix-septième année de son regne.

Rot de France. 115

» Les obélisques, les statues, les temples seront
» démolis par le temps ; votre gloire sera inal-
» térable ; elle est pure ; elle a eu pour objet le
» bonheur des hommes. Au jour où l'Eternel vien-
» dra juger l'univers ; votre réveil ne sera point
» horrible : une multitude de tout sexe & de tout
» âge , s'écriera : Dieu de justice & de bonté , le
» voilà , celui qui fut ici-bas ton image ; il a été
» juste & clément , il nous a fait tout le bien
» qui étoit en son pouvoir : Dieu magnifique ! ré-
» compense - le , acquitte la dette immense que
» nous lui devons , nous & notre Postérité «.

V O L T A I R E .

DIDEROT condamne la demande d'un valet , dans la comédie de *l'Enfant prodigue*.

Les hommes sont tous de fer , dit le jeune Euphémon , & le valet lui demande : Et les femmes ?

Il nous semble que ce valet avec son caractère donné , dans les circonstances où se trouvoit son maître , écoutant ses plaintes , en connoissant la source , devoit parler comme il parle ; son observation est naturelle : les hommes lui ont refusé tout secours ; mais ce sont les femmes qui l'ont mis dans la nécessité d'y recourir.

Si j'aimois à m'ériger en critique , je condamnerois plutôt la réponse d'un valet dans Nanine. Le Comte lui demande si Nanine pleuroit en quittant sa maison ? *Elle faisoit mieux encore*, dit le valet , *elle vouloit ne pas pleurer*. Cette réponse est trop fine , trop sentimentale , pour un homme en livrée (B).

DE QUELQUES LOIX
FRANÇOISES.

COMME la procédure en matiere criminelle; est beaucoup plus importante qu'en matiere civile, il y a aussi une différence très-considérable entre ces deux sortes de procédures. En matiere civile, l'omission des formalités établies d'une maniere impérative, n'emporte point la nullité de l'acte, à moins que cette nullité ne soit expressément marquée par l'ordonnance: au lieu que c'est un principe adopté, qu'en matiere criminelle, c'est commettre une nullité, que d'omettre une formalité expressément prescrite par l'ordonnance; & l'on regarde comme une regle générale, que l'ordonnance criminelle, dans toutes ses dispositions impératives, oblige indistinctement, sous peine de nullité, comme dans ses dispositions prohibitives.

Les preuves pour la défense s'emploient de la même maniere que pour la conviction de l'accusé. Cependant on n'admet point ici toutes sortes de témoins, & il dépend de la *prudence du juge*, de rejeter, en cette occasion, ceux qui lui paroissent suspects. Ainsi, toujours par quelque coin on voit percer l'arbitraire.

Une de nos loix criminelles ordonne que les témoins soient ouïs *secrètement*, & séparément. Une autre défend aux greffiers de communiquer les informations & autres parties secretes, du procès; ni directement, ni indirectement, tant aux accusés, qu'aux parties civiles, qu'à toute

autre personne, en aucune maniere. Cette loi utile dans certains cas, & dure dans tous, ne se suit plus en aucun tribunal, & n'a servi qu'à produire un inconvenient très-grave : c'est que la loi, en glissant de dessus la tête du riche, est retombée sur le pauvre, sur l'homme du peuple, avec une force double. Entre l'accusateur & l'accusé, le plus puissant, le plus riche, est toujours assuré d'avoir l'extrait d'une information des mains des greffiers, & souvent même d'empêcher que sa partie ne jouisse d'un semblable avantage. Il est tel commissaire qui, pour trente sous, communique l'information à l'accusé, avant même sa remise au greffe. Ainsi, dans tous les temps, dans tous les lieux, les loix nous rappellent la toile d'araignée du philosophe Grec. (B.).

Fin du Tome IV.

T A B L E

	page
M oscoviz.	6
Prôneurs de l'antiquité.	10
Grand - Pere.	ibid.
Les nuls.	13
Parallele de Voltaire & de J. J. Rousseau.	15
Galets.	20
Protas.	21
Ajax, avant de se donner la mort.	22
La Rochelle.	26
La malle du courier.	28
Adoption.	37
Le Génie, poëme.	41
La maison paternelle.	46
Poëtes Suisses.	49
De Dieu.	64
Guerres modernes.	65
Choix des hommes.	67
Justinien.	ibid.
L'hiver	69
Générosité silencieuse.	ibid.
Systèmes philosophiques.	71
Justice.	72
Las-Casas.	73
Bon-jour.	74
Bienfaisance.	ibid.
Mot de Solon.	76
Impôt.	78
Prosopopée.	79
Fausse érudition.	80
Vie.	81
Tableau en relief de la Suisse.	89
Soliloque.	92
Le méchant sera seul. Songe.	94
Le Monastere de ***.	96
Point d'honneur antique.	97
Style figuré.	99
Feuilles périodiques.	101
Dialogue entre un marquis & un comte.	

T A B L E.

<i>Nord.</i>	229
<i>De l'éloquence des choses.</i>	103
<i>Usages anciens.</i>	105
<i>Moniteurs.</i>	109
<i>Nuances.</i>	111
<i>Chat.</i>	113
<i>Ami.</i>	114
<i>Peinture.</i>	115
<i>Poète.</i>	ibid.
<i>Jugeurs.</i>	117
<i>Curiosité.</i>	121
<i>Talens naturels.</i>	124
<i>Botaniste.</i>	126
<i>Tactique.</i>	127
<i>Newton.</i>	128
<i>Le bonheur des gens de lettres.</i>	129
<i>Mon jugement sur les vues patriotiques de M. Philippon de la Madelaine.</i>	132
<i>Sur les poèmes d'Osian.</i>	169
<i>Eloge de Charles V, Roi de France.</i>	184
<i>Voltaire.</i>	192
<i>De quelques loix françoises.</i>	225
	226

Fin de la Table du tome quatrieme.